



HAL
open science

Sociologie des supporters de football : la persistance du militantisme sportif en France, Allemagne et Italie

Paul Bartolucci

► **To cite this version:**

Paul Bartolucci. Sociologie des supporters de football : la persistance du militantisme sportif en France, Allemagne et Italie. Sociologie. Université de Strasbourg, 2012. Français. NNT : 2012STRAG019 . tel-00842777

HAL Id: tel-00842777

<https://theses.hal.science/tel-00842777v1>

Submitted on 9 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



ED 519 Sciences Humaines et Sociales – Perspectives Européennes
UMR 7236 Cultures et Sociétés en Europe

THÈSE présentée par :

Paul BARTOLUCCI

soutenue le : **28 septembre 2012**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : **Sociologie**

Sociologie des supporters de football

**La persistance du militantisme sportif en France,
Allemagne et Italie**

THÈSE dirigée par :

M. HINTERMEYER Pascal

Professeur, université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. NUYTENS Williams

Professeur, université d'Artois

M. PROFITA Gabriele

Professeur, université de Palerme

M. TENOUDJI Patrick

Maître de conférences HDR, université de Strasbourg

Il calcio è l'ultima rappresentazione sacra nel nostro tempo. È rito nel fondo, anche se è evasione. Mentre altre rappresentazioni sacre, persino la messa, sono in declino, il calcio è l'unica rimastaci. Il calcio è lo spettacolo che ha sostituito il teatro.¹

Pier Paolo Pasolini

¹ « Le football est la dernière représentation sacrée de notre temps. C'est un rite dans le fond, même s'il est évasion. Tandis que d'autres représentations sacrées, y compris la messe, sont en déclin, le football est la seule qui nous reste. Le football est le spectacle qui a remplacé le théâtre. » (traduction personnelle)

SOMMAIRE

Sommaire.....	p. 3
Introduction.....	p. 7

PREMIERE PARTIE : FONDEMENTS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

I. ETAT DE LA QUESTION.....	p. 22
1) En Grande-Bretagne.....	p. 26
a) Les origines ouvrières du hooliganisme.....	p. 26
b) Le hooliganisme à travers les médias.....	p. 29
c) Les premières approches anthropologiques.....	p. 32
d) A l'école de Leicester.....	p. 34
2) En France.....	p. 39
a) Quelle violence ?.....	p. 40
b) Ethnologie et comparaison.....	p. 42
c) La « société du samedi ».....	p. 45
d) Pour une sociologie de l'acteur.....	p. 47
e) L'activisme des supporters ultra.....	p. 50
3) En Italie.....	p. 55
a) Les apports de la psychologie sociale.....	p. 56
b) L'anthropologie à l'italienne.....	p. 58
c) Une explication sociologique du phénomène ultra.....	p. 60
d) Une position critique et engagée.....	p. 62
4) En Allemagne.....	p. 67
a) « <i>Konsumorientierung, Fussballorientierung et Erlebnisorientierung</i> ».....	p. 68
b) Le phénomène ultra en Allemagne.....	p. 71
c) L'émergence des « hooltras ».....	p. 74
II. CHAPITRE METHODOLOGIQUE.....	p. 78
1) L'enquêteur et le terrain.....	p. 81
a) Choix et questionnements liminaires.....	p. 82
• Quels terrains ?.....	p. 82
• « Mais que font-ils encore au stade ? ».....	p. 85
• Des ultras aux supporters en général.....	p. 86
b) Une position engagée.....	p. 88
• Engagement et distanciation.....	p. 88
• De l'observation participante à l'observation engagée.....	p. 90

• Le chercheur comme champ d'expérience.....	p. 94
2) Quelques orientations théoriques.....	p. 98
a) Un comparatisme raisonné.....	p. 99
b) Une ambition polémologique.....	p. 100
c) Une échelle d'observation coulissante.....	p. 102
d) Un raisonnement relationnel.....	p. 104
3) Pour une socio-anthropologie du supportérisme.....	p. 108
a) Les apports potentiels de la socio-anthropologie.....	p. 109
b) Les prémisses historiques de l'interdépendance entre sociologie et anthropologie.....	p. 111
c) Le triple-intérêt de la socio-anthropologie.....	p. 112
4) Une typologie transversale.....	p. 115
a) Les supporters désinvoltes (<i>Konsumorientierung</i>).....	p. 116
b) Les supporters traditionnels (<i>Fussballorientierung</i>).....	p. 118
c) Les supporters ultra (<i>Fussball- und Erlebnisorientierung</i>)....	p. 120
d) Les hooligans (<i>Erlebnisorientierung</i>).....	p. 123

DEUXIEME PARTIE :

LE SUPPORTERISME A STRASBOURG, BERLIN ET TURIN

I. IDENTITES LOCALES, IDENTITES DE CLUBS.....	p. 129
1) Le concept d'institution.....	p. 132
2) Quatre piliers symboliques.....	p. 138
a) Le nom.....	p. 139
b) L'écusson.....	p. 144
c) Le maillot.....	p. 147
d) Le stade.....	p. 149
3) Mythes et mémoire partagée.....	p. 154
a) Le mythe selon Roland Barthes.....	p. 154
b) Le mythe au service de la mémoire.....	p. 158
c) Personnalités mythiques.....	p. 160
• Gilbert Gress et le RC Strasbourg.....	p. 161
• Gigi Meroni et le Torino FC.....	p. 163
• Wolfgang Matthies et l'Union Berlin.....	p. 164
II. CLUBS, CONFLITS ET TERRITOIRES.....	p. 168
1) Le club : une réalité ancrée dans un territoire.....	p. 170
a) De la rue d'Erstein à l'Alsace toute entière.....	p. 174
b) Le club des Turinois.....	p. 178
c) Estampillé « Ostberlin » ?.....	p. 180
2) Conflits de clubs, conflits d'identités.....	p. 185
a) Les apports de la polémologie et de Julien Freund.....	p. 186
b) Le conflit entre institutions-clubs.....	p. 197

• Les conditions nécessaires du conflit inter-clubs.....	p. 198
• Les modalités du conflit inter-clubs.....	p. 201
• Le conflit inter-clubs comme ressource identitaire.....	p. 204
3) Le RC Strasbourg, le Torino FC et le FC Union Berlin	
dans l'espace conflictuel.....	p. 209
a) RC Strasbourg.....	p. 210
b) Torino FC.....	p. 211
c) FC Union Berlin.....	p. 213
III. LES SUPPORTERS ET LEUR CLUB.....	p. 216
1) Le supportérisme à l'échelle nationale.....	p. 218
a) Le supportérisme en France.....	p. 218
b) Le supportérisme en Italie.....	p. 220
c) Le supportérisme en Allemagne.....	p. 223
2) Le supportérisme à l'échelle locale.....	p. 227
a) Le supportérisme à Strasbourg.....	p. 227
b) Le supportérisme à Turin.....	p. 230
c) Le supportérisme à Berlin.....	p. 233
3) La défense d'une cause.....	p. 237
a) L'union fait la force.....	p. 237
• Sauvegarder des identités dévoyées.....	p. 239
• Eviter la disparition pure et simple.....	p. 241
• Etre acteur de la vie du club.....	p. 242
• Bâtir une force contestatrice.....	p. 243
b) Etudes de cas.....	p. 244
• RC Strasbourg.....	p. 245
• Union Berlin.....	p. 249
• Torino FC.....	p. 253

TROISIEME PARTIE :

LES RESSORTS ESSENTIELS DU SUPPORTERISME

I. EXTASE ET SUPPORTERISME.....	p. 259
1) Le supportérisme dans la « société liquide ».....	p. 261
2) Le corps en effervescence, l'âme en suspens.....	p. 268
3) Le stade : un « chaudron » émotionnel.....	p. 277
4) La dimension festive du supportérisme.....	p. 287
II. POLEMOLOGIE DU SUPPORTERISME.....	p. 294
1) La <i>Heimat</i> , cette « petite nation ».....	p. 296
2) Le supportérisme : un patriotisme seulement festif ?.....	p. 305
3) L'imaginaire guerrier.....	p. 310

III. CULTURE ET SUPPORTERISMEp.	319
1) Supportérisme et consumérisme : deux notions en tension.....p.	321
2) La culture supporters.....p.	328
3) Les médias supporters.....p.	335
Conclusionp.	343
Bibliographiep.	350

Introduction

Le football est un sport qui possède un statut prééminent dans nos sociétés. Agacés, ses contempteurs s'indignent régulièrement de son caractère hégémonique, comme s'il était impossible d'échapper à sa force invasive. Il est vrai que certaines données tendent à accréditer l'hypothèse du football-roi. S'agissant de l'espace médiatique, ce sont ainsi la bagatelle de 702 heures et 32 minutes d'antenne qui ont été consacrées au football sur les chaînes françaises en 2010¹.

Né dans l'Angleterre victorienne du dix-neuvième siècle, le football ne tarde pas à s'exporter partout dans le monde et à se structurer autour de la « Fédération Internationale de Football Association » (FIFA), fondée en 1904. A la suite de la première guerre mondiale, le football fait déjà figure de spectacle populaire dans un nombre important de pays. Certains évènements ne manquent d'ailleurs pas de drainer un public colossal, comme la finale de la Coupe d'Angleterre en 1923 marquant l'inauguration du stade de Wembley, où l'on estime qu'environ 160 000 personnes avaient pris place dans les gradins².

En France, Allemagne ou Italie, les affluences ne versent peut-être pas autant dans la démesure, mais l'on commence également à s'intéresser massivement au football dans les années 1920. Par exemple, la finale de la Coupe de France de 1922 est déjà disputée devant un public nombreux : environ 25 000 spectateurs. Toutefois, au-delà de toute considération numérique, je m'interrogerai tout

¹ Selon les chiffres du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA), cités par *France Football* (26/07/2011)

² Alors que le stade ne pouvait théoriquement accueillir que 126 000 spectateurs (DIETSCHY, Paul. *Histoire du football*. Paris : Perrin, 2010, p. 136)

d'abord sur la question de la réception du spectacle sportif.

Avant les années 1950, le match de football se vit essentiellement sur le mode de la spontanéité, à une époque où les moyens de télédiffusion sont encore rares ou inexistants. La sortie au stade constitue alors le seul moyen de suivre *de visu* une rencontre de football, la radio ne permettant bien sûr pas la diffusion d'images.

Dans un pays comme la France, le football fait initialement office de divertissement populaire dans lequel on s'investit de manière plutôt modérée, sur un mode spontané. En fonction de ce qui se déroule sur le terrain, les spectateurs sont amenés à exprimer des réactions sous forme d'applaudissements, de huées, de cris de joie, etc. Il arrive aussi parfois que le public se laisse aller à quelque intempérance, mais toujours suite à une péripétie de jeu et à l'endroit des acteurs du match (joueurs ou arbitres). En d'autres termes, les attitudes des spectateurs sont principalement le corollaire du déroulement de la rencontre.

Des années 1950 aux années 1990, la figure du supporter s'impose progressivement en tant que norme de comportement au sein de l'espace des publics, à savoir qu'il devient banal de revendiquer ostensiblement son club d'appartenance. Dès lors, on vient au stade tant pour assister à un spectacle que pour défendre une identité collective, qui s'incarne dans l'équipe soutenue. Les associations de supporters se développent dans l'idée qu'il faut organiser les encouragements au-delà d'une expressivité spontanée. En quelque sorte, une distance se creuse entre spectateurs et supporters, ces derniers valorisant la notion d'engagement au-delà de la contemplation d'un spectacle.

Si le football se vivait autrefois par petits groupes d'affinités ou sur un mode familial, il devient à partir des années 1960 une affaire de grandes communautés de supporters, lesquels partagent le sentiment de faire partie d'un même univers symbolique. Parallèlement, la télédiffusion accomplit des progrès techniques spectaculaires au fil des décennies, de plus en plus de matches sont diffusés en direct, ce qui consacre l'émergence de la figure du téléspectateur.

A partir du milieu des années 1990, le football subit d'importantes transformations structurelles dans un contexte de mondialisation économique. Notamment, l'arrêt Bosman¹ de 1995 marque l'avènement de ce que certains observateurs nomment « néo-football »², système dans lequel le critère sportif tend à être supplanté par le critère financier. En particulier, les droits de télédiffusion connaissent une inflation sans précédent, si bien que beaucoup de clubs professionnels deviennent fortement dépendants de la manne télévisuelle³. Si en 1983-1984 les droits de retransmission télévisuelle valaient l'équivalent de 0,8 million d'euros pour le championnat de France, ces mêmes droits ont été vendus 688 millions d'euros en 2008, pour la période 2008-2012. L'évolution est plus que significative.

Avec l'arrivée du *pay-per-view* à la fin des années 1990, le match de football se perçoit d'autant plus un produit marchand qu'il se monnaie à la séance. Si auparavant seuls les grands événements étaient diffusés à la télévision, la plupart des matches de haut niveau font à

¹ L'arrêt Bosman (du nom du footballeur Jean-Marc Bosman) constitue une décision de la Cour de Justice des Communautés européennes, datée du 15 décembre 1995, stipulant que le règlement de l'Union des Associations Européennes de Football (UEFA) entre en infraction avec l'article 48 du Traité de Rome s'agissant de la libre circulation des travailleurs. Dès lors, les quotas liés à la nationalité ont été interdits, ce qui a rapidement favorisé une dérégulation du marché des transferts de joueurs.

² LIGUORI, Guido, SMARGIASSE, Antonio. *Calcio e neocalcio : Geopolitica e prospettive del football in Italia*. Rome : Manifestolibri, 2003

³ DRUT, Bastien. Les droits de retransmission télévisuelle, à l'origine du changement de modèle économique. In *Economie du football professionnel*. Paris : La Découverte, 2011, p. 50-54

présent l'objet d'une retransmission en direct. Dès lors, il devient possible de suivre son équipe de prédilection par le prisme de l'écran, sans quasiment jamais mettre le pied au stade.

Compte-tenu du processus de marchandisation à l'œuvre, les amateurs de ballon rond tendent à devenir de simples consommateurs. L'attachement envers un club n'est plus durable mais éphémère, conditionné à une bonne dynamique de résultats. Lorsque le produit n'est plus bon, il suffit de changer de marque. Dans le contexte actuel, la figure du consommateur entre ainsi en concurrence avec celle du supporter, pour qui la fidélité envers un club prime sur le reste.

Intéressons-nous à présent aux évolutions dans le temps. Depuis les années 1950, les supporters s'assimilent à des spectateurs d'un genre particulier, qui entendent se démarquer d'un public trop contemplateur et qui entreprennent d'exhiber ostensiblement l'affection qu'ils portent à leur club. D'une certaine manière, les supporters s'affirment comme des militants des stades, dont l'engagement émotionnel correspond à la défense d'une cause bien spécifique : un club de football.

Je désignerai du vocable de « supportérisme » le domaine d'activités spécifique, qui émerge dans les années 1950, et qui a pour objet le soutien envers un club. Etudier le supportérisme nécessite de reconnaître l'existence d'un espace social propre aux publics du football. A partir des années 1960, ces derniers accèdent socialement à une reconnaissance propre, en cela que l'on commence à évoquer publiquement ce qui se passe dans les tribunes du stade, indépendamment de ce qui se déroule sur le terrain. En Grande-Bretagne, les médias se mettent à s'intéresser aux faits de violence opposant des supporters,

dans un contexte où se développe le phénomène du hooliganisme.

Avec l'avènement de la notion de supportérisme, on peut dire que l'on passe d'une configuration de type classique à une configuration de type moderne. Avant les années 1950, la configuration en vigueur se caractérisait par une faible autonomie des publics vis-à-vis du jeu : le spectateur réagissait spontanément à ce qui se déroule sur la pelouse et n'était guère reconnu socialement.

Au cours des années 1950 et 1960, cette configuration classique se transforme et se modernise. L'espace des publics tend à se déconnecter de l'espace du jeu pour s'affirmer en tant que nouvel espace autonome. Dans une configuration de type moderne, les publics ne se situent plus dans le registre de la dépendance vis-à-vis du jeu, mais dans celui de l'interdépendance : les comportements ne sont plus que relativement conditionnés par le déroulement du match.

Aux manifestations spontanées des spectateurs qui expriment tour à tour leur enthousiasme et leur dépit, les supporters opposent une volonté d'organisation et de préparation des encouragements. Une des caractéristiques majeures du supportérisme est de valoriser un champ interactionnel au-delà du match. Pour les supporters d'un même club, le stade n'est pas l'unique endroit de rassemblement. Des espaces de sociabilité nouveaux se créent et l'on se retrouve, entre supporters, dans les bars et les cafés, y compris en dehors des jours de match.

Etre supporter, c'est vivre le football sur un mode communautaire, qu'il s'agisse de la grande communauté regroupant l'ensemble des supporters d'un même club - ce

que je nomme tifosi¹ - ou qu'il s'agisse de réseaux d'affinités plus restreints (associations, groupes, cercles, bandes, etc.).

Le supporter n'assiste pas seulement avec passion au spectacle sportif : il s'approprie littéralement les notions de compétition et de performance qui s'y rattachent. Historiquement, une corrélation s'établit entre la construction d'un espace autonome propre aux publics et ce qu'Alain Ehrenberg a pu nommer « culte de la performance »² ; le supporter, loin de se satisfaire de l'observation attentive du match, apparaît comme un compétiteur qui désire éprouver le sentiment de victoire, ne se contentant pas de vivre l'éventuel succès de son équipe par procuration.

Dans cette configuration de type moderne, le supporter a tendance à déconnecter partiellement son attention de ce qui se déroule sur le terrain, par souhait de devenir lui aussi acteur de l'évènement, « spect'acteur » si l'on peut dire. Etant donné qu'il ne peut que modestement influencer sur le déroulement du match, il s'engage ainsi dans une sorte de compétition parallèle dont la scène n'est plus la pelouse mais les tribunes, et où les adversaires sont les supporters rivaux.

Pour le supporter, la notion de spectacle fait l'objet d'une double considération : au premier et au second degré. Au premier degré, le supporter est un passionné de football dont le plaisir est conditionné, à l'instar de n'importe quel spectateur, à la possibilité d'assister à un match plaisant qui se termine par la victoire de l'équipe soutenue. Au second degré, c'est-à-dire indépendamment de

¹ Francisation de *tifoseria*, qui désigne en italien l'ensemble des supporters d'un même club. Ne disposant pas d'un équivalent commode en français, j'utiliserai le terme « tifosi » tout au long de mon écrit. En allemand, c'est le vocable de *Fanszene* qui est régulièrement utilisé pour désigner l'ensemble des supporters d'un même club.

² EHRENBURG, Alain. *Le culte de la performance*, Paris : Calmann-Lévy, 1991

la rencontre, le supporter cherche à jouer un rôle pour être à son niveau un élément du spectacle, tout en ambitionnant, comme les joueurs, à rendre une prestation de qualité.

Fondamentalement, le supporter est un être tiraillé entre deux aspirations : profiter du spectacle (sur le terrain) et faire le spectacle (dans les tribunes). Si le match lui importe - car tout supporter aime évidemment voir son équipe bien jouer et gagner - son champ d'action tend à s'isoler du spectacle au premier degré. Empiriquement, on a pu régulièrement observer des supporters continuer, presque stoïques, à chanter avec enthousiasme ou à agiter des drapeaux, quand bien même leur équipe se comporte de manière catastrophique sur le terrain.

Tout se passe comme si le supporter était en mesure d'accepter de voir régulièrement son équipe mal jouer et perdre, car invariablement il lui reste à accomplir sa propre performance dans les gradins : par devoir ou par envie. Par conséquent, il faut dans la problématique distinguer rigoureusement ce qui relève du spectacle au premier degré de ce qui concerne le spectacle au second degré.

J'établis l'hypothèse que les activités collectives déployées par les supporters de football n'ont pas prioritairement pour objet d'encourager une équipe en vue de la victoire, car le supportérisme relève de logiques indépendantes de la notion de spectacle au premier degré. Autrement dit, les encouragements délivrés pendant le match ne constituent que la partie émergée de l'iceberg du supportérisme. Mon objectif sera de sonder la partie immergée afin de comprendre quels sont les ressorts essentiels de ce domaine d'activités. « Il n'y a de science que du caché », nous dit Gaston Bachelard. Précisément, je

m'attacherai à comprendre le phénomène en profondeur, au-delà des apparences.

J'entends démontrer que le supportérisme est un domaine d'activités qui se déploie en marge du spectacle sportif, marquant une certaine autonomie avec le jeu au premier degré. Dans le raisonnement de départ, il s'agit d'isoler la dimension des résultats sportifs des motifs, à mon sens, plus fondamentaux qui expliquent le supportérisme en tant que phénomène social et sociétal. Le supporter n'est pas un spectateur comme les autres car il s'approprie le spectacle et se confronte à l'esprit de la société de consommation.

Mon enquête cherchera moins à savoir pourquoi on devient supporter que pourquoi on le reste. Quelle acception du concept de supporter faut-il retenir ? Je considérerai que la durée de l'engagement est un caractère essentiel. Pour ainsi dire, on est supporter lorsque qu'on est prêt à le demeurer, indépendamment de l'évolution des résultats sportifs du club soutenu. Par choix méthodologique, j'exclurai les spectateurs de mon enquête, à savoir ces individus dont l'attention se porte essentiellement sur le jeu au premier degré.

En premier lieu, il s'agit de se demander comment établir une ligne de démarcation entre supporteurs et spectateurs. Dans le cas de clubs qui obtiennent structurellement de bons voire d'excellents résultats, il apparaît délicat d'isoler les supporteurs, prêts à le demeurer envers et contre tout, de la masse des spectateurs qui affichent certes leur préférence partisane, mais qui sont principalement présents car le spectacle est de bonne qualité. En l'occurrence, il est forcément difficile de savoir quels individus continueraient à être supporteurs si leur club devait faire face, subitement, à une déchéance sportive.

Dans le cas de clubs de rang inférieur, on constate habituellement que les individus attirés par la notion de spectacle ont tendance à rapidement se désintéresser de leur équipe de prédilection dès lors que les résultats ne sont pas à la hauteur des attentes. Par conséquent, on peut supposer que la part du public qui continue, sans relâche, à fréquenter le stade est constituée en grande partie de supporters, pour qui le jeu au premier degré n'est pas une dimension essentielle. Dans ces cas-là, le brouillage spectateurs/supporters n'existe que dans une moindre mesure, car lorsque le spectacle est durablement en berne les spectateurs sont aux abonnés absents : seuls les supporters restent.

Comme je m'intéresse aux supporters et non aux spectateurs, j'ai décidé de mener une enquête autour de clubs en situation de marasme¹ sportif, de manière précisément à n'inclure dans mes analyses que les supporters qui restent supporters, faisant fi des résultats en dents de scie de leur club de cœur. Lorsque je parle de clubs en situation de « marasme sportif », j'entends par là des clubs structurellement irréguliers², ne faisant pas partie d'une certaine élite³, et dont tout laisse à penser qu'ils demeureront pour longtemps des entités de second rang. Ceci dit, cela ne signifie pas qu'ils n'aient jamais connu des sommets de gloire, mais ce fut soit de manière éphémère, soit dans un passé lointain.

La question centrale qui me préoccupe est de comprendre quels sont les ressorts essentiels du

¹ J'associerai tout au long de mon écrit la notion de « marasme » à des clubs de football faiblement cotés d'un point de vue sportif, mais qui n'en restent pas moins dotés d'un certain prestige et demeurant attractifs pour un grand nombre de supporters.

² L'irrégularité sportive d'un club se mesure, par exemple, à la propension à changer fréquemment de division (alternance de promotions et de relégations).

³ On peut considérer qu'un club d'élite est un club dont on attend chaque année qu'il joue les premiers rôles en championnat. On dénombre environ cinq clubs par grand championnat européen (Allemagne, Italie, Angleterre, Espagne).

supportérisme. En effet, je cherche à saisir pourquoi les supporters de football se rattachent à autre chose qu'à la dimension des résultats sportifs, partant de l'observation que les clubs en situation de marasme génèrent parfois plus d'effervescence que des clubs à succès. Comment expliquer l'attitude de ces nombreux supporters qui continuent à soutenir une équipe qui déjoue plus souvent qu'elle ne joue ?

A ce propos, l'effervescence éventuelle que génère un club se mesure idéalement par les affluences au stade (nombre d'individus se rendant aux matches à domicile), mais également par le dynamisme dont fait preuve (ou non) la tifosérie qui s'y rattache (vitalité des associations de supporters, forte présence de fans à l'extérieur, organisation de manifestations en marge des rencontres, etc.). Il ne faut donc pas considérer le problème uniquement d'un point de vue quantitatif, en termes de nombre de spectateurs.

Les individus qui s'engagent dans le soutien à un club le font durablement et associent cet engagement à un style de vie, composé de valeurs singulières. Il s'agira pour moi de me demander ce qui sous-tend ce style de vie, ce qui peut bien motiver les supporters à se rendre au stade envers et contre tout.

Afin de pouvoir généraliser mes analyses au supportérisme en général, indépendamment des spécificités régionales ou nationales, il me fallait écarter toute perspective monographique. J'ai rapidement décidé d'enquêter dans plusieurs aires culturelles pour disposer d'un matériau permettant de réaliser des recoupements. Mon choix s'est arrêté sur trois pays : la France, l'Allemagne et l'Italie.

Peu distants géographiquement, la France, l'Allemagne et l'Italie possèdent trois traditions nationales bien distinctes en matière de football, mais l'on y observe suffisamment de similitudes en termes de supportérisme pour envisager une confrontation empirique et intellectuelle. Contrairement au cas de la Grande-Bretagne, trop spécifique et que j'ai donc décidé d'écartier, on observe dans ces trois zones le déploiement d'un supportérisme dit « ultra »¹, les supporters s'y rattachant partageant un ensemble de références communes tout en étant marqués par les caractéristiques socio-historiques propres à leur pays. Ceci explique d'autant mieux mon choix de m'intéresser à la triade France/Allemagne/Italie que j'avais envisagé, au départ de mes investigations de focaliser mon travail sur le style « ultra », avant l'élargir la problématique au supportérisme en général.

Le supportérisme étant avant tout lié au soutien envers des clubs implantés localement, il me fallait encore déterminer trois cas sur lesquels porter une attention toute particulière. A la suite d'une première phase d'exploration, il m'est apparu pertinent de m'intéresser au « Racing Club de Strasbourg », au « Fussball Club Union Berlin » et au « Torino Football Club » : trois clubs de tradition² générant invariablement une effervescence locale remarquable³, en dépit de leur irrégularité sportive chronique.

¹ Par opposition au modèle britannique qui se caractérise par la spontanéité des encouragements (par exemple les chants ne sont pas lancés par un leader), le supportérisme ultra se rapporte au modèle italien où il s'agit à l'inverse de se structurer en groupes et de s'organiser rigoureusement (préparations de slogans, de banderoles, de spectacles visuels, etc.).

² En Allemagne, par opposition à des clubs qui se sont imposés à haut niveau dans un passé proche grâce à de riches mécènes ou investisseurs (Wolfsburg, Hoffenheim, etc.), on nomme *Traditionvereine* ces clubs au passé sportif significatif, qui continuent invariablement de rassembler de larges communautés de fans. Dans beaucoup de cas, ces clubs de tradition sont en situation de marasme, mais certains sont aussi des clubs d'élite comme par exemple le Bayern de Munich ou le Borussia Dortmund.

³ Si l'on se focalise sur l'affluence moyenne à domicile sur la saison où le club en question était au plus bas sportivement au cours de cinq dernières années (soit depuis le début de l'enquête), on obtient les données suivantes : RC Strasbourg (6410, en 2011/2012, championnat de CFA2, soit la cinquième division), Torino FC (11413, en 2010/2011, Serie B) et Union Berlin (7077, en 2007/2008, Regionalliga

Ce triple choix s'explique parce que chacun de ces clubs correspond aux critères de ma problématique et qu'ils constituent ensemble des réalités comparables. Pourquoi le RCS, le TFC et le FCU¹ sont-ils tous trois des clubs en situation de marasme ? Sportivement parlant, le tableau présenté ci-dessus donne un aperçu des performances tant récentes qu'anciennes des trois entités retenues :

	RC Strasbourg	Torino FC	FC Union
Titres de champion national	1979	1928, 1943, 1946, 1947, 1948, 1949, 1976	Néant
Coupes nationales	1951, 1964, 1966, 1997, 2001, 2005	1936, 1943, 1968, 1971, 1993	1968 ²
Nombre de changements de division³	8	8	5
Plus haut classement⁴	8 ^{ème} de Division 1 en 1993	8 ^{ème} de Serie A en 1994	6 ^{ème} de Bundesliga 2 en 2002
Plus bas classement⁵	1 ^{er} en CFA2 (D5) en 2012	12 ^{ème} de Serie B en 2004	1 ^{er} en Oberliga (D4) en 2006

Ce tableau permet de mettre en évidence que les lignes du palmarès de ces trois clubs ont été écrites dans un passé relativement lointain⁶ et que les périodes de gloire ont été souvent éphémères. On ne se situe clairement pas dans le cadre de clubs dits d'élite, remportant très régulièrement leur championnat national. En outre, le RCS, le TFC et le FCU semblent frappés d'une irrégularité chronique, au vu du nombre de changements de divisions ces vingt dernières années, tandis que l'amplitude entre le classement le plus haut et le classement le plus bas est plus ou moins importante.

Nord, soit la quatrième division). Comparativement aux chiffres moyens par division, on se situe dans les trois cas largement au-dessus.

¹ Tout au long de cet écrit, j'utiliserai régulièrement les sigles RCS, TFC et FCU.

² A l'époque, coupe de RDA.

³ Promotion ou relégation (sur les vingt dernières années, à compter de la saison 1992/1993).

⁴ Classement final sur les vingt dernières années, à compter de la saison 1992/1993.

⁵ Idem

⁶ Exception faite des trois coupes remportées par le RC Strasbourg entre 1997 et 2005, ce qui ne change toutefois rien quant à son instabilité sportive.

Adoptant une posture socio-anthropologique, il s'agira pour moi d'effectuer tant un travail de description du supportérisme à Strasbourg, Turin et Berlin qu'une analyse des raisons qui expliquent la « ferveur dans le marasme ». J'ai opté autant que possible pour une écriture établissant une interdépendance entre descriptions et analyses.

Je commencerai, dans une première partie, par formuler les bases sur lesquelles j'ai construit ma réflexion. En premier lieu, il s'agira ici d'établir un état de la question à partir d'une sélection de chercheurs significatifs. En second lieu, le chapitre méthodologique aura pour objectif de préciser quelles sont mes grandes orientations théoriques et la manière dont j'ai mené à bien mes investigations.

Je poursuivrai avec une deuxième partie dont l'objectif principal sera de comprendre le supportérisme à partir des cas spécifiques retenus : RC Strasbourg, Torino FC et FC Union. Pour commencer, il s'agira là de déterminer pourquoi ces trois clubs sont assimilables à des institutions et d'établir quels sont les fondements de leur identité. Ensuite, je m'intéresserai à l'ancrage territorial du RCS, du TFC et du FCU, et expliquerai les logiques conflictuelles qui découlent de la mise en confrontation d'identités locales fortes. Enfin, je porterai mon regard sur la relation qu'entretiennent les supporters avec le club qu'ils soutiennent, et détaillerai à plusieurs niveaux d'échelle les dynamiques à l'œuvre en matière de supportérisme.

Je finirai dans une troisième partie par expliquer quels sont les ressorts essentiels du supportérisme. Tout d'abord, je m'attacherai au ressort émotionnel et défendrai l'idée que les fans sont à la recherche d'une forme d'extase, notamment parce que le supportérisme revêt un

caractère résolument festif. Je proposerai ensuite une lecture polémologique du phénomène, le supportérisme tendant à générer une fibre patriote en puisant sa ressource dans ce que l'on pourra nommer « imaginaire guerrier ». J'expliquerai *in fine* que le supportérisme est un domaine d'activités qui entre en confrontation avec certains principes de la société de consommation, et qui se nourrit d'une culture qui lui est propre.

PREMIERE PARTIE

FONDEMENTS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

I. ETAT DE LA QUESTION

Mon enquête comporte un champ d'observation limité à trois pays : la France, l'Allemagne et l'Italie. Dans un premier temps, il me sera néanmoins impossible de ne pas m'intéresser au cas de la Grande-Bretagne, puisque c'est là-bas que le football fut créé au dix-neuvième siècle avant de rapidement devenir un spectacle populaire d'ampleur exceptionnelle, mondiale¹.

On constate que les premières analyses sur les supporters de football émanent de chercheurs britanniques, dès la fin des années 1960. En Angleterre, la fin des années 1950 est marquée par l'avènement d'un phénomène social qui tend à prendre dans les années 1960 une grosse ampleur : le hooliganisme. Ce nouveau type de violence footballistique, impulsée à l'origine par les *teddy boys*², se caractérise par le vandalisme de trains, l'envahissement de terrains et les batailles rangées entre supporters rivaux³.

Avec un peu d'avance sur la triade France/Allemagne/Italie, les incidents dans les stades britanniques, en sensible augmentation, tendent à changer de nature. Si auparavant les spectateurs pouvaient faire preuve d'agressivité envers les arbitres et les joueurs, sur un mode spontané, les hooligans se distinguent par leur propension à préméditer des affrontements, indépendamment du bon déroulement de la partie.

¹ Le Sheffield Football Club, créé en 1857, peut être considéré comme le premier club de football au monde. En 1888-1889, à l'occasion de la première édition de la Football League, ce sont déjà environ 4600 personnes qui assistent en moyenne aux rencontres (DIETSCHY, Paul. Le jeu de l'Angleterre victorienne. In *Histoire du football*. Paris : Perrin, 2010, p. 17-65).

² Sous-culture rassemblant de jeunes gens appartenant pour la plupart à la classe ouvrière dure, amateurs de rock'n'roll et pour certains de football.

³ MIGNON, Patrick. Supporters et hooligans en Angleterre depuis 1871. *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, avril-juin 1990, n°26, p. 42

Intrigués par le nouveau phénomène « hooligan », les journalistes commencent à considérer la réalité des tribunes à part entière, en tant qu'univers problématique qu'il est possible d'isoler. On peut dire que la Coupe du monde de 1966, organisée en Angleterre, marque un tournant dans le traitement journalistique : la presse anglaise se met à s'intéresser spécifiquement à ce qui se joue dans les gradins, parallèlement au jeu sur le terrain.¹

Dans les années 1970, les supporters de football - au sens large - deviennent un objet de réflexion nouveau pour un certain nombre de chercheurs issus des sciences sociales, même si la thématique de la violence hooligan demeure bien souvent au centre des investigations. C'est à cette époque que se popularise la notion de supportérisme, que j'entends désigner comme l'ensemble des activités déployées collectivement en vue de soutenir un club, et ce indépendamment du déroulement du spectacle sportif dit au premier degré². On commence alors à se demander qui sont les supporters de football et quel sens donner à leurs activités de soutien, sans nécessairement évoquer le problème de la violence.

A partir des années 1960, un hiatus s'instaure « entre supporters et autres membres du public ». Du moment que la figure du supporter se détache de celle du spectateur, il est possible de parler de supportérisme car les réactions des fans³ ne sont plus seulement spontanées. Avec Patrick Mignon, on peut résumer en ces termes l'esprit du supportérisme :

¹ DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick, WILLIAMS, John. La violence des spectateurs lors des matches de football : vers une explication sociologique. In ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric. *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*. Paris : Fayard, 1994, p. 363

² Par opposition au spectacle dit au second degré, qui concerne précisément la vie des tribunes, donc le supportérisme. J'évoquerai régulièrement le spectacle (ou jeu) soit au premier soit au second degré, tout au long de l'écrit.

³ Tout au long de mon étude, j'utiliserai le terme de « fan » (abréviation de fanatique) en tant que synonyme de « supporter ». On parle spécifiquement de fans pour désigner les supporters dans le monde anglo-saxon et en Allemagne.

*On ne veut [...] plus être un simple spectateur qui se contente de soutenir son équipe, mais on veut participer au match, voire à la vie du club et du football en général.*¹

Fondamentalement, le supportérisme concerne des individus qui entendent revendiquer une posture active et participative. En France, Allemagne ou Italie, il faudra attendre le début des années 1980 pour que l'on commence à vraiment s'intéresser à la problématique des supporters de football, même si en Allemagne certaines publications voient le jour déjà dans les années 1970.

Contrairement au cas de la Grande-Bretagne où le hooliganisme intrigue et inquiète dans les années 1970, la violence footballistique ne représente pas encore une préoccupation majeure sur le continent. Ce sont en effet plutôt les thématiques du terrorisme d'extrême gauche et de la contestation sociale qui retiennent l'attention générale, en particulier en Italie mais aussi en Allemagne. Dans les médias, le supportérisme ne fait pas vraiment l'objet d'un traitement significatif, comme cela peut être le cas en Angleterre. En Italie, le décès du supporter de la Lazio de Rome - Vincenzo Paparelli en 1979² - correspond à un tournant dans la manière de percevoir la question.

En effet, les choses tendent à évoluer rapidement, tout au long des années 1980. Les dynamiques sociales des années 1970 s'essoufflent, le football bénéficie d'un nouvel essor médiatique et la violence dans les stades devient une réalité de plus en plus perceptible. Le supportérisme à l'italienne comptabilise un nombre

¹ MIGNON, Patrick. Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football. *Communications*, 1998, n°67, p.45

² Le 28 octobre 1979, au cours du derby romain Roma/Lazio, Vincenzo Paparelli – supporter *laziale* – est touché par une fusée lancée de la tribune opposée. Il décèdera des suites de ses blessures, ce qui marque le premier mort depuis l'apparition du mouvement ultra italien à la fin des années 1960.

important de victimes¹ alors que des bandes de hooligans se constituent dans les villes en Allemagne et en France. Outre-Rhin, le premier décès dû au hooliganisme intervient en octobre 1982 : Adrian Maleika, un supporter de Brême âgé de seize ans, meurt suite à des affrontements en marge du match Hambourg/Brême.

S'agissant des travaux sur le supportérisme des années 1970 à nos jours, on remarque que la dimension du conflit est omniprésente : la violence footballistique constitue soit le cœur des enquêtes ou alors on la retrouve indirectement. Autrement dit, le conflit représente un point commun incontournable entre les différentes études menées par des chercheurs de nationalités différentes, à des époques différentes. Dans le cadre de mon enquête, mon optique sera de ne pas éluder les dynamiques conflictuelles, sans pour autant partir de l'hypothèse que seuls les phénomènes de violence sont dignes d'intérêt.

De la fin des années 1960 à nos jours, un grand nombre d'analyses ont été publiées sur la thématique des supporters de football. Il ne sera pas question ici de dresser un panorama exhaustif époque par époque et pays par pays, mais de présenter des travaux d'auteurs qui m'auront inspiré dans l'optique de fonder une base de travail². Au fil de l'avancée de mon enquête, cette base réflexive de travail sera par ailleurs renforcée par d'autres références, moins classiques, mais non pas moins pertinentes.

¹ Au cours des années 1980, Stefano Furlan (supporter de Trieste, février 1984), Marco Fonghesi (supporter de Crémone, octobre 1984), Nazzareno Filippini (supporter d'Ascoli, octobre 1988) et Antonio De Falchi (supporter de l'AS Rome, juin 1989) sont décédés suite à des affrontements ayant eu lieu en marge de rencontres du championnat d'Italie, sans compter les nombreux blessés graves.

² J'en profite ici pour signaler que les citations issues de publications en langue étrangère seront traduites par mes soins.

1) En Grande-Bretagne

Les toutes premières études concernant l'univers des supporters de football ont été essentiellement menées par des chercheurs d'origine britannique, avec le hooliganisme comme cœur de la problématique. C'était à la fin des années 1960. En France, Allemagne et Italie, il faut attendre la fin des années 1970 (Allemagne) ou le début des années 1980 (France et Italie) pour que des travaux sociologiques ou anthropologiques soient réalisés sur la question des supporters de football.

Même si le cas de la Grande-Bretagne ne me concerne pas directement, il me semble néanmoins nécessaire de présenter ces premières publications qui, d'une part, ont impulsé la formation d'une branche thématique en sciences sociales (ce que l'on pourrait appeler socio-anthropologie du supportérisme) et qui, d'autre part, sont susceptibles de contenir des éléments pertinents dans le cadre de mes réflexions.

a) Les origines ouvrières du hooliganisme

De prime abord, les travaux de chercheurs comme Ian Taylor¹ et de John Clarke² apparaissent quelque peu surannés car ils portent sur des situations qui s'inscrivent dans le contexte de l'Angleterre des années 1960 et 1970, marquée

¹ Parmi lesquels : TAYLOR, Ian. Hooligans : Soccer's Resistance Movement, *New Society*, 1969 ; TAYLOR, Ian. Soccer Consciousness and Soccer Hooliganism. In COHEN, Stanley, et al. *Images of deviance*. Harmondsworth : Penguin books, 1971 ; TAYLOR, Ian. Football Mad : A Speculative Sociology of Football Hooliganism. In DUNNING, Eric, et al. *The Sociology of Sport*. Londres : Frank Cass & Co., 1971

² Parmi lesquels : CLARKE, John. The Skinheads and the Magical Recovery of Community. In HALL, Stuart, JEFFERSON, Tony, et al. *Resistance Through rituals*. Londres : Hutchinson, 1976 ; CLARKE, John. Football and working class fans: tradition and change. In INGHAM, Roger, et al. *Football Hooliganism*. Londres : Inter-action Imprint, 1978

par l'émergence de la crise industrielle et les transformations de la classe ouvrière. Pourtant, les deux sociologues britanniques, dont les perspectives se rejoignent et se combinent, ouvrent alors certaines pistes de réflexion qu'il me paraît pertinent de retenir dans l'optique de comprendre le supportérisme actuel. Taylor d'abord, Clarke ensuite, ont été parmi les premiers à tenter de saisir pourquoi le hooliganisme se développait et pourquoi des supporters de football étaient amenés à éventuellement devenir violents.

Ian Taylor, dans un premier article publié dès 1969, défend l'idée que le hooliganisme correspond à une forme de lutte déployée par certaines catégories ouvrières qui entendent marquer un profond désaccord quant à l'évolution du football vers une activité de plus en plus marchande. Dans les années 1960, on note par exemple que le prix des billets augmente sensiblement en Angleterre, ce qui conduit de facto à écarter du stade les supporters les plus modestes¹.

D'une part, la violence des hooligans - que Taylor assimile par hypothèse à la classe ouvrière dure - s'expliquerait par la volonté de défendre à tout prix le football comme sport appartenant au peuple et de conjurer la menace de se le voir dépossédé au profit des classes plus aisées.

D'autre part, leur agressivité traduirait une forme d'écœurement quant au délitement d'un système où les clubs faisaient naguère figure de « démocraties participatives », à savoir que les supporters y étaient directement impliqués. Dans la vision tendancielle marxiste de Taylor, l'origine prolétaire voire sous-prolétaire des hooligans constitue une base explicative pour saisir les motifs de leur action violente.

¹ DIETSCHY, Paul. *Histoire du football*. Paris : Perrin, 2010, p. 479

Dans la seconde moitié des années 1970, John Clarke propose une interprétation du hooliganisme qui rejoint la perspective de Ian Taylor, tout en l'affinant quelque peu. En plus du critère de l'origine sociale des hooligans, Clarke insiste beaucoup sur l'âge peu avancé de ces derniers.

Dans un contexte où la jeunesse populaire est en proie à la perte de ses repères traditionnels, le hooliganisme correspond à l'affirmation d'une sous-culture particulière, où la violence est valorisée tant comme norme de comportement que comme moyen de protester contre la commercialisation du football. Tout en ambitionnant d'accéder à une reconnaissance sociale qui leur est déniée par ailleurs, les jeunes hooligans entreprennent d'occuper l'espace des tribunes populaires et tentent de se réapproprier la notion de compétition.

Ne parvenant plus à s'identifier à des sportifs désormais trop éloignés de leur propre condition sociale, les hooligans s'attachent à substituer leur passion originelle pour le football au goût de l'affrontement entre bandes rivales, ce qui les conduit finalement à s'intéresser à un nouveau type de compétition où ils sont en mesure de se sentir acteurs à part entière. Dans ses travaux, Clarke expose en quelque sorte qu'un match de football figure bien un affrontement au premier degré (sur le terrain) et un affrontement au second degré (sur les gradins).

Au-delà du phénomène hooligan, les conclusions émises par Ian Taylor et John Clarke contiennent plusieurs pistes de réflexion à étayer à la lumière de cas plus contemporains et en relation avec la triade France/Allemagne/Italie. Tout d'abord, l'idée que certaines franges du public soient susceptibles de réagir vivement

face au processus de commercialisation du football semble se vérifier sur le terrain, y compris de nos jours. Prenons le cas des groupes de supporters dits ultra qui ne manquent pas depuis une quinzaine d'années de fustiger le « foot-business » et de réclamer le retour d'un football de matrice populaire.

Loin d'être des « idiots culturels », les supporters sont occasionnellement capables de se fédérer afin de défendre une vision critique du football actuel et de ses turpitudes, en témoigne par exemple la manifestation organisée par différents groupes ultra français, à Nice et Lens le 17 mai 2008, destinée à protester contre la répression excessive à leur endroit¹.

Par ailleurs, il est également intéressant de questionner l'attente que tout supporter possède vis-à-vis du club qu'il soutient. Idéalement parlant, les supporters aspirent-ils à prendre part activement au fonctionnement de leur club selon le modèle ancien des « démocraties participatives » qu'évoque Taylor ? Est-il encore possible actuellement d'envisager les clubs en tant qu'entités reliant dirigeants, joueurs et supporters dans un esprit familial ? On serait tenté de répondre par la négative.

b) Le hooliganisme à travers les médias

A l'occasion de l'organisation de la Coupe du monde de 1966 en Angleterre, les médias britanniques commencent à porter leur regard sur la dimension des publics. Dans les années 1970, cette attention se renforce simultanément à la

¹ Ayant réuni environ 3000 participants, cette manifestation faisait suite à la dissolution des Boulogne Boys, un des groupes ultra les plus anciens de France (fondé en 1985), imposée par le gouvernement suite au déploiement d'une banderole à caractère offensant au cours de la rencontre entre Paris et Lens.

sophistication de l'action des bandes de hooligans, qui deviennent de plus en plus habiles dans la préméditation des incidents¹. En 1974, le *Daily Mail* ose même la publication d'un classement - la *thugs league* - officialisant une sorte de championnat du hooliganisme². Pour des chercheurs comme Stanley Cohen ou Stuart Hall, il y a matière à s'interroger quant au traitement médiatique du phénomène hooligan, dont l'ampleur serait en réalité moindre qu'il n'y paraît.

En 1972, Stanley Cohen explique que la presse a tendance à accorder une ampleur démesurée à des comportements qui défient ouvertement l'ordre social existant, alimentant plus ou moins volontairement une « panique morale » auprès du lectorat³. En ce qui concerne le hooliganisme, les médias porteraient la responsabilité de propager une vision alarmiste du phénomène, en témoigne le hiatus qui se manifeste - selon Cohen - entre la perception qu'en a la presse et la gravité réelle des affrontements entre supporters.

Le but enfoui de la manœuvre serait de désigner les hooligans comme une menace potentielle pour l'équilibre sociétal, par ailleurs fortement remis en cause à l'époque dans un contexte de crise industrielle. En quelque sorte, Cohen pointe une stratégie du bouc émissaire de la part des médias, dont les supporters de football seraient - dans leur ensemble - les victimes directes.

Dans un écrit de 1978⁴, Stuart Hall entreprend de confirmer le point de vue de Cohen en développant une analyse à teneur marxiste. D'après Hall, il existe un lien évident entre le traitement médiatique du hooliganisme et

¹ DIETSCHY, Paul. *Ibid.*, p. 478

² MIGNON, Patrick. Supporters et hooligans en Angleterre depuis 1871. *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, avril-juin 1990, n°26, p. 43

³ COHEN, Stanley. *Folk devils and moral panics*. Londres : Paladin, 1972

⁴ HALL, Stuart. The treatment of « football hooliganism » in the press. In INGHAM, Roger, et al. *Football Hooliganism*, Londres : Inter-action Imprint, 1978

la situation économique de l'époque. Il observe en effet que plus l'économie de la Grande-Bretagne se dégrade, plus la presse est tentée d'alimenter une panique morale en s'appuyant sur la thématique des supporters violents. Le gouvernement en profiterait ainsi pour mettre en place des politiques répressives envers les hooligans, et ce afin de faire diversion vis-à-vis des problèmes plus fondamentaux.

Ce point de vue n'est pas très éloigné de critiques plus actuelles qui pointent un traitement médiatique partial des faits de violence impliquant des supporters de football, sous-tendu par des mécanismes similaires. Autrement dit, les intempérances des supporters auraient tendance à être surmédiatisées afin de permettre la relégation au second plan de problèmes sociétaux plus importants.

De manière générale et quelle que ce soit l'époque considérée, analyser le discours médiatique permet de questionner les représentations communément véhiculées, qui souvent se voient remises en cause après examen empirique des situations. En particulier, la redondance de certains stigmates liés à la violence, au racisme ou au désœuvrement est à mettre à l'œuvre du terrain. Fondamentalement, il s'agit pour moi de passer outre un modèle qui opère une confusion inopportune entre supportérisme et hooliganisme, dont la conséquence est de définir a priori (et souvent à tort) le supporter en tant qu'individu potentiellement agressif ou violent.

c) Les premières approches anthropologiques

Dès les années 1970, l'équipe de chercheurs conduite par Peter Marsh¹ émet l'hypothèse que la violence des hooligans n'est pas nécessairement à rapporter au statut social supposé inférieur de ces derniers, mais à des considérations d'ordre symbolique. Par la suite, au début des années 1980, Desmond Morris² tend à renforcer ce point de vue en défendant l'idée que la dimension rituelle des affrontements entre fans³ mérite une attention toute particulière. Me situant dans une optique socio-anthropologique, ceci est une hypothèse susceptible de constituer une base intéressante de travail.

Le premier chercheur à avoir établi clairement une distinction entre violence rituelle et violence réelle fut Peter Marsh, dans une optique psychologique mais proche de l'anthropologie. En effet, la thèse de Marsh repose sur l'idée que le hooliganisme fonctionne en tant qu'univers symbolique, où la violence fait l'objet d'une codification sous forme de rites, lesquels permettent d'éviter dans la majorité des cas le passage à une violence directe et incontrôlable. Ainsi, le hooliganisme consisterait plus en la mobilisation de cette violence rituelle (que l'on peut nommer *aggro*⁴) qu'en un déploiement de violence erratique.

Marsh s'appuie sur le concept de carrière, que l'on trouve initialement chez Howard Becker⁵, pour préciser que le rapport à la violence découle d'un apprentissage qui

¹ MARSH, Peter, ROSSER, Elisabeth, HARRE, Rom. *Le regole del disordine*, Milan : Giuffrè, 1984

² MORRIS, Desmond. *La tribù del calcio*. Milan : Mondadori, 1982

³ Je rappelle ici que tout au long de mon étude, j'utiliserai « fan » en guise de synonyme de « supporter ». Si en France le terme générique de référence est « supporter », il n'en va pas de même en Allemagne où l'on préfère parler de *Fan*. Par ailleurs, l'italien utilise le mot *tifoso* (*tifosi* au pluriel) pour désigner un supporter.

⁴ MARSH, Peter. *Aggro : The Illusion of Violence*. Londres : Dent, 1978

⁵ BECKER, Howard. *Outsiders : Etudes de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié, 1985

s'effectue en franchissant différentes étapes. Pour chaque supporter intégré à un groupe, la notion de carrière synthétise un double-statut : d'une part vis-à-vis de supporters faisant partie d'autres groupes, d'autre part vis-à-vis des autres membres de son propre groupe.¹

Tendant sans doute à minimiser la gravité réelle de certains incidents, cette théorie retient cependant mon attention car elle est l'une des premières à réellement considérer que les supporters de football possèdent un univers qui leur est propre, au sein duquel se façonnent des identités et s'échangent des valeurs. Au-delà du hooliganisme, il est possible avec Marsh de poser la problématique des supporters en général, dont les expressions conflictuelles sont à comprendre à l'aune des univers culturels qui leur sont propres.

Pour sa part, Desmond Morris est l'auteur en 1981 d'un ouvrage - *The Soccer Tribe*² - qui constitue la première véritable étude anthropologique en matière de supportérisme. Selon Morris, le match de football synthétise un univers symbolique, tant conflictuel que religieux, au sein duquel les supporters génèrent leur propre organisation rituelle. Sur la question religieuse, selon Morris :

*Il est important de répéter une fois pour toutes qu'il n'existe quasiment aucun doute sur la signification religieuse d'un match de football. En un certain sens les matches ont précisément remplacé pour une grande part de la population les fonctions et les rassemblements religieux du passé.*³

¹ MARSH, Peter, ROSSER, Elisabeth, HARRE, Rom. *Ibid.*, p. 80-83

² MORRIS, Desmond. *The Soccer Tribe*. Londres : Jonathan Cape, 1981

³ MORRIS, Desmond. *La tribù del calcio*. Milan : Mondadori, 1982, p. 23

Pour Morris, le hooliganisme (tout comme le supportérisme de manière plus large) serait à rapprocher d'une forme de tribalisme¹ où le conflit occupe un statut important mais sans forcément se manifester par de la violence à l'état brut. La plupart du temps, le conflit s'y déploie de manière symbolique, tandis que les affrontements éventuels sont codifiés et la violence domestiquée de façon rituelle. En d'autres termes, les groupes de supporters formeraient autant de tribus en rivalité les unes aux autres, dont le conflit constitue la norme communicationnelle.

Pour ma part, je partirai également de l'idée qu'il ne faut pas confondre violence rituelle et violence réelle. Au terme « violence » il est théoriquement possible de rattacher une kyrielle de phénomènes qui ne possèdent pas les mêmes intentions, les mêmes finalités. En partant des analyses de Marsh et Morris, je m'appuierai sur une vision du supportérisme proposant, pour une époque donnée dans un endroit donné (soit l'Italie des années 1970 par exemple), des normes conflictuelles facilement malléables dans le temps et dans l'espace. En aucune façon je ne raisonnerai sur un mode essentialiste.

d) A l'école de Leicester

Dans les années 1980, à travers plusieurs publications², Eric Dunning (en collaboration avec Patrick Murphy et John Williams) définit le hooliganisme par

¹ « Chaque centre d'activité footballistique – chaque club de football – est organisé comme une petite tribu, rattachée à un territoire tribal, aux ancêtres de la tribu, aux sorciers, aux héros et à leurs épigones, ainsi qu'aux autres membres du clan ; en entrant sur leur domaine je me suis senti comme un explorateur du passé en train d'examiner pour la première fois une culture primitive. » (*Ibid.*, p. 8)

² Parmi lesquelles : WILLIAMS, John, DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick. *Hooligans abroad : The behaviour and control of English fans in continental Europe*. Londres: Routledge & Kegan Paul plc, 1984 ; DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick, WILLIAMS, John. La violence des spectateurs lors des matches de football : vers une explication sociologique. In ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric. *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*. Paris : Fayard, 1994

l'expression d'un « style masculin violent » qui serait « engendré par les traits structurels spécifiques des communautés de la classe ouvrière pauvre ». Les hooligans chercheraient ainsi, par la violence, à réaffirmer une virilité menacée par l'effacement progressif de l'identité ouvrière dure et la mise à mal de la masculinité traditionnelle. Il va sans dire qu'une telle vision des choses, pour pertinente qu'elle soit, apparaît comme étant datée historiquement car rattachée à une configuration sociétale bien précise.

Via le prisme du hooliganisme, la question de l'identité collective dans le milieu des supporters est posée par les membres de l'école de Leicester. De manière plus large, on peut se demander si les manifestations d'intempérance occasionnées par certains supporters radicaux sont à relier à la mise à mal de la notion de style, leur style. A propos des hooligans, les auteurs notent la chose suivante :

*D'une part, ils recherchent les affrontements physiques, qui sont pour eux une source d'identité, de statut et d'excitation agréable, et qui donnent un sens à leur vie ; de l'autre, ils réagissent de manière agressive dans des situations menaçantes parce qu'ils n'ont pas appris à exercer l'autocontrôle exigé par les normes dominantes de la société britannique.*¹

Par la violence, les hooligans chercheraient donc à revendiquer leur propre style de « durs à cuire », mais en subiraient conjointement leur incapacité chronique à contrôler leurs émotions.

¹ DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick, WILLIAMS, John. La violence des spectateurs lors des matches de football : vers une explication sociologique. In ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric. *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*. Paris : Fayard, 1994, p. 356

Dans *Sport et civilisation*, Eric Dunning, Patrick Murphy et John Williams dressent une série de facteurs ayant contribué à l'extension du hooliganisme depuis les années 1950. Parmi ces facteurs on trouve : l'évolution de structure de la classe ouvrière, la naissance d'un marché du loisir à destination des adolescents, la facilité croissante de se rendre régulièrement aux matches disputés à l'extérieur, l'avènement de la télévision de masse et des tabloïds, l'effondrement du marché du travail, etc.¹. Pareillement à Stanley Cohen et Stuart Hall, on remarque ici que les auteurs mettent en lumière le rôle de la presse :

En fait, les médias ont contribué à créer une hiérarchie nationale dans le statut des hooligans et une rivalité entre les différents « camps du football »².

La vitalité du phénomène de hooliganisme s'explique donc par divers biais, mais l'équipe d'Eric Dunning n'en retient pas moins l'origine sociale inférieure des hooligans comme facteur déterminant. Personnellement, je m'autoriserai à considérer au moins d'égale importance les autres facteurs cités par les auteurs, afin de me départir d'une vision trop mécaniste.

Inspiré par la théorie du procès de civilisation de Norbert Elias, Eric Dunning exprime l'idée que le hooliganisme provient d'individus se situant à la marge de l'espace social, qui n'ont pas été socialisés correctement à l'autocontrôle des émotions et dont le mode d'expressivité principal est l'agressivité. Du coup, en supposant que le stade est une sorte d'enclave où l'agressivité peut se libérer sous forme « ritualisée et plus ou moins contrôlée », ces individus n'hésiteraient pas

¹ *Ibid.*, p. 365

² *Ibid.*, p. 343

dans ce cadre-là à utiliser régulièrement la violence en guise d'affirmation de soi.

Cette théorie comporte bien sûr ses limites car peu adaptée à des configurations plus actuelles, comme celle du supportérisme ultra dans les années 1990 et 2000. Par contre, il serait à mon sens une erreur de ne pas considérer la dimension de l'économie pulsionnelle. A mon sens, les activités des supporters de football sont régies dans une large mesure par la volonté d'extérioriser des sentiments, et ce de manière plus ou moins raffinée, allant de la communication virile à la violence pure et dure.

En Grande-Bretagne, on s'est beaucoup intéressé à la question du hooliganisme. Pour Ian Taylor et John Clarke, les hooligans dans les années 1960 et 1970 tendaient à utiliser la violence en réaction au phénomène de « gentrification » des stades, pour défendre d'une certaine manière un football de matrice populaire. Assimilés à l'époque essentiellement à la classe ouvrière dure, il faut aussi noter le jeune âge des hooligans, pour qui la violence est un moyen de se bâtir une identité. Pour Stanley Cohen et Stuart Hall, les médias modèlent à la même époque une certaine représentation du phénomène hooligan. Tendait à exagérer la gravité des faits de violence liés au football, la presse se rendrait responsable de propager une « panique morale » auprès de son lectorat. L'objectif serait d'anesthésier la colère potentielle des couches populaires face à l'augmentation des inégalités, en proposant au grand public les hooligans comme boucs émissaires. Du point de vue de l'anthropologie, il est nécessaire de surtout se pencher sur la dimension rituelle des affrontements entre fans. Pour Peter Marsh et Desmond Morris, le hooliganisme correspond à un univers symbolique

où la violence est profondément codifiée. Il faut en outre noter que le football possède une signification d'ordre religieux que l'on retrouve dans le supportérisme, au-delà du hooliganisme. Selon les chercheurs de l'école de Leicester, le hooliganisme s'explique à la lumière du paradigme éliasien du « procès de civilisation ». Par conséquent, les hooligans seraient des individus peu aptes à l'autocontrôle des émotions, qui utiliseraient la violence avant tout pour jouir d'un sentiment de virilité dénié par ailleurs.

2) En France

La France n'est pas un pays où le football occupe un statut aussi prééminent¹ qu'en Allemagne, Angleterre ou Italie. Pour autant, un certain nombre de chercheurs s'enquière dès les années 1980 d'appréhender le supportérisme en essayant déjà de comprendre pourquoi le ballon rond possède un tel pouvoir de fascination dans nos sociétés.

Ainsi, les tout premiers articles en la matière traitent plus du football perçu comme fait religieux² ou comme générateur de figures imaginaires³ que des activités propres aux supporters. Rapidement toutefois, des intellectuels se sont emparés de la problématique du supportérisme, mais essentiellement parce qu'interpellés par la question de la violence et du hooliganisme. Pour Marc Augé, le football possède bien une dimension à proprement parler sociétale :

Le football constitue un fait social total parce qu'il concerne, à peu de chose près, tous les éléments de la société mais aussi parce qu'il se laisse envisager de différents points de vue. En lui-même il est double : pratique et spectacle. Pratique suffisamment répandue pour être elle-même considérée comme un phénomène de masse. Spectacle assez attirant pour que le nombre de spectateurs aille croissant durant l'ensemble de la période considérée et que l'ordinaire des jours de la semaine en soit affecté par avance ou

¹ A propos du statut du football en France : BARBIER, Joachim. *Ce pays qui n'aime pas le foot*. Paris : Hugo & Cie, 2012

² AUGÉ, Marc. Football : de l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse. *Le Débat*, février 1982, n°19

³ EHRENBERG, Alain. Le football et ses imaginaires. *Les Temps modernes*, novembre 1984, n°460

en écho (par les conversations, les paris, la lecture des comptes rendus).¹

En 1985, le drame du Heysel² provoque une onde de choc international qui ébranle les consciences en France, comme partout en Europe. De plus, c'est précisément au cours de ces années-là qu'un hooliganisme à la française tend à apparaître sur le devant de la scène, en particulier dans les grandes villes (Paris, Strasbourg, Saint-Etienne, Toulouse, Lyon, Metz, etc.), tandis que naissent parallèlement les premiers groupes ultras, notamment au sud du pays (Marseille, Nice, Toulon, Bordeaux, etc.).

Comme en Grande-Bretagne, c'est en partant essentiellement de la problématique de la violence footballistique que s'élaborent les premières enquêtes françaises sur le supportérisme, même si l'on peut observer que certains chercheurs tentent rapidement de ne pas se cantonner uniquement à la thématique des affrontements entre fans.

a) Quelle violence ?

Dans la seconde moitié des années 1980, Jean-Louis Deshaies publie la première véritable enquête en France sur les supporters de football³. Dans une optique de savoir si le spectacle sportif entraîne une résorption du comportement agressif ou a contrario contribue à l'expression de la violence, Deshaies s'inspire d'une grille de lecture construite avec un certain nombre de

¹ AUGÉ, Marc. *Ibid.*, p. 62

² Le 29 mai 1985, 39 personnes meurent au stade du Heysel à Bruxelles, alors que se disputait la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre Liverpool et la Juventus de Turin. Sous la pression d'un mouvement de foule occasionné par des charges de hooligans anglais, des centaines de personnes furent comprimées et piétinées. Outre les 39 morts, on comptabilisa aussi plus de 600 blessés. Voir à ce sujet : LECLAIRE, Jean-Philippe. *Le Heysel : Une tragédie européenne*. Paris : Calmann-Lévy, 2005

³ DESHAIES, Jean-Louis. *Football, spectacle et violence*, Paris : Chiron, 1987

concepts propres à la psychanalyse comme le narcissisme, la projection ou la sublimation. S'il apparaît difficile de reprendre cette grille telle quelle, il semble bien que la psychanalyse soit susceptible d'offrir certains outils d'analyse pertinents, notamment pour comprendre le ressenti intime des supporters et saisir d'où proviennent les pulsions.

Jean-Louis Deshaies ne se contente pas d'un travail théorique de socio-psychanalyse, puisque la méthodologie retenue est essentiellement empirique, la récolte du matériau se faisant par le biais de questionnaires et d'observations de terrain à Nantes, Paris, Marseille et Saint-Étienne. Il s'agit bien d'un travail d'enquête en bonne et due forme, un des premiers du genre en la matière en France, dont l'objectif déclaré est d'aboutir à une meilleure compréhension du comportement des supporters.

Pour ce qui m'intéresse, je retiendrai que Deshaies met en exergue l'aspect de mise en scène et de ritualisation du spectacle sportif, le conduisant à affirmer que les supporters sont amenés à faire eux-mêmes partie de ce spectacle. A l'instar d'autres auteurs, il décèle dans le football un caractère religieux :

Le spectacle-sportif propose un rituel qui s'apparente au déroulement d'une cérémonie, se substituant ainsi à ce que la religion avait pour fonction : dans la communion des masses, dans la solennité de certains moments, lors de l'élévation de l'hymne, dans le silence retenu de l'émotion, et enfin dans la décharge des tensions.¹

Toutefois, si Deshaies insiste beaucoup sur l'idée que les supporters sont assez fortement conditionnés par un

¹ *Ibid.*, p. 97

certain nombre de facteurs symboliques, il explique que ceux-ci les amèneraient à développer facilement des comportements agressifs et violents. En d'autres termes, pour Deshaies, le supporter de football serait un individu plus influençable que la moyenne et enclin à plus facilement verser dans la violence. Il s'agit là d'une conclusion discutable.

Jean-Louis Deshaies apparaît au final assez éloigné d'une sociologie de l'acteur. Son raisonnement tend à trop s'articuler à partir de concepts globalisants comme l'idée de foule ou de masse. Peut-être conscient des propres limites de son travail, il conseille lui-même à la fin de son ouvrage de « poursuivre cette recherche sur les causes les plus profondes qui poussent un individu à agir avec violence et sur les raisons qui permettent au stade - théâtre du spectacle sportif de football - d'être l'exutoire à la violence et à l'agressivité des foules. ».

b) Ethnologie et comparaison

Christian Bromberger se distingue pour être un des rares chercheurs à s'être lancé dans une vaste étude de terrain internationale : à Marseille, Naples, Turin ou encore en Iran. En 1995, Bromberger publie *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, qui constitue encore à l'heure actuelle un ouvrage de référence en matière de socio-anthropologie du supportérisme. Dans sa structuration, je tenterai de m'en inspirer afin de proposer une présentation de mon travail articulée en deux temps : premièrement les éléments observés sur le terrain (en l'occurrence Naples, Turin et

Marseille), deuxièmement l'analyse du matériau décliné en diverses thématiques¹.

Christian Bromberger choisit d'aborder le football en tant que « passion ordinaire »² occasionnant non pas moins des comportements exacerbés. « Tout spectateur est un tant soit peu supporter »³, explique-t-il, à savoir que le match de football nous oblige en quelque sorte à prendre parti, pour l'une ou l'autre des deux forces en présence. S'agissant des plus passionnés, les supporters seraient assimilables à des militants d'un genre particulier, dont la cause à défendre s'incarne dans le club soutenu. Ainsi, soutenir un club c'est s'identifier :

*Si le football est le foyer virtuel d'une gamme extraordinairement variée de possibilités identificatoires, s'il permet aux uns et aux autres de se connaître et de se reconnaître, c'est qu'il offre un large éventail de propriétés dont la combinaison peut se moduler en une multitude de variantes. Autrement dit, c'est en raison de la diversité de ses caractéristiques structurelles, et non au gré de simples fonctions emblématiques dont on l'affublerait, que le football se prête à la fabrication du singulier à partir de l'universel.*⁴

Dans ce cadre-là, le fait d'être supporter revient bien à vivre le football sur le mode de la partisanerie, certaines catégories - les ultras notamment - allant même jusqu'à revendiquer, fièrement et franchement, un

¹ Pour ma part, dans la présentation, je chercherai à ne pas trop séparer ce qui est de l'ordre de la description et les analyses qui s'y rapportent. Je privilégierai donc une présentation à caractère hybride, valorisant l'interdépendance entre théorie et empirie.

² BROMBERGER, Christian, et al. *Passions ordinaires : Du match de football au concours de dictée*. Paris : Bayard, 1998

³ BROMBERGER, Christian. *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 14

⁴ *Ibid.*, p. 111

engagement extrême et total. En effet, les ultras tendent à porter leur militantisme sur le plan d'une lutte symbolique, dans les tribunes notamment, usant abondamment d'une rhétorique guerrière qui vient, en général mais pas toujours, se substituer aux affrontements réels.

Par ailleurs, Bromberger considère que le match de football constitue un « spectacle total qui abolit les frontières conventionnelles de la représentation », dans lequel les supporters jouent trois rôles « qu'ils combinent et assument avec plus ou moins d'intensité aux différents moments de la partie : ils regardent, agissent, font le spectacle. »¹ Par conséquent, on peut dire que c'est l'accomplissement de ce triple-rôle qui fait du supporter de football un spectateur d'un genre particulier, un « spect'acteur » si l'on voudra.

Globalement, Christian Bromberger en vient à considérer que le stade constitue le théâtre d'une mise en scène des appartenances sociales et que le match de football, lui-même, se caractérise par sa dimension profondément rituelle, quasi religieuse. Il s'agit bien avec Bromberger de considérer que le supportérisme est une « bagatelle sérieuse »² tant du point de vue du contenu que de la forme. Et c'est précisément parce qu'au fond il n'y a rien de plus dérisoire qu'un ballon qui roule sur une pelouse que le football, avec dans son sillage ses millions d'adeptes, réalise l'oxymore de la bagatelle sérieuse.

¹ *Ibid.*, p. 298

² BROMBERGER, Christian. *Football : La bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris : Bayard, 1998

c) La « société du samedi »

Patrick Mignon en vient à porter ses analyses sur le football à partir de 1993¹, pour devenir au cours des années 1990 un éminent spécialiste, en France, de la question des supporters et des hooligans. En observant d'un point de vue socio-historique les mouvements de supporters, Mignon en arrive à établir un certain nombre d'éléments sur lesquels je déciderai de m'appuyer. Selon lui, le supportérisme tend effectivement à émerger dans les années 1960 :

*La coupure entre les supporters militants et les autres membres du public s'est instaurée dans les années soixante, d'abord en Grande-Bretagne puis dans l'ensemble de l'Europe entre les années 1970 et 1980 : on ne veut alors plus être un simple spectateur qui se contente de soutenir son équipe, mais participer au match ou à la vie du club.*²

Cette coupure mise en évidence par Mignon instaure, selon ma propre lecture, la naissance du concept moderne de supporter. Dans nos sociétés, la passion du football s'expliquerait, en partie, par « sa capacité à faire exister des collectifs, ce qu'on pourra appeler des communautés imaginées. »³ Précisément, ce sont ces communautés imaginées qui forment ce que Patrick Mignon choisit de nommer « société du samedi », à savoir tous les individus qui chaque samedi soir se rendent ensemble, à la même heure⁴, dans les différents stades de France pour soutenir leur équipe. Ils ne sont pas réunis dans le même

¹ MIGNON, Patrick. *La société du samedi : Supporters, ultras et hooligans*, Rapport réalisé pour le compte de l'IHESI, 1993

² MIGNON, Patrick. Supporters, ultras et hooligans. *Les Cahiers de l'INSEP*, 1995, n°10, p. 13-36 (p. 16)

³ MIGNON, Patrick. *La passion du football*. Paris : Odile Jacob, 1998, p. 31

⁴ Dans les années 1990, les rencontres du championnat de France de première division se disputaient, en général, le samedi soir à vingt heures.

espace, disséminés aux quatre coins du pays dans autant de villes accueillant des matches, mais pourtant partagent le sentiment, au moins virtuel, de vivre une passion commune. Ceci dit, le football n'est pas que rassembleur dans la passion commune et se caractérise aussi par sa faculté à, paradoxalement, rendre le conflit fédérateur :

Sa capacité mobilisatrice [qui] réside dans le fait qu'il pose le conflit comme forme normale de la vie sociale : il s'oppose à toutes les formes de neutralisation des relations entre groupes ou de croyance à la pacification définitive des sociétés.¹

Intrinsèquement, le football est donc tant fédérateur que conflictuel, situation qui s'incarne dans les différentes formes de supportérisme. Par conséquent, il apparaît d'autant plus pertinent d'employer des outils propres à la polémologie pour étudier les supporters, tant le conflit et le football sont inextricables au sens large. Au-delà de la notion de conflit, il faut également évoquer la question de la violence.

Patrick Mignon note, à juste titre, qu'« il y a une violence spécifique au football parce qu'il y a une cause à défendre et une communauté à construire. »² Ainsi, la violence des supporters de football n'est pas destructrice car engendrée par une bestialité non maîtrisée, mais « fondatrice, dans la mesure où elle permet de dramatiser une situation, d'affirmer l'identité d'une entité et de délimiter des frontières »³. Sans me situer dans une vision où la violence peut être dédramatisée sans problème, force est de reconnaître qu'elle n'est pas, dans la plupart des cas, déployée en vue de blesser ou de tuer :

¹ MIGNON, Patrick. Faire corps : Supporters ultras et hooligans dans les stades de football. *Communications*, n°67, 1998, p. 49

² *Ibid.*, p. 51

³ *Ibid.*, p. 53

*Cette violence est une manière pour des supporters de se poser en tant qu'acteurs, des acteurs qu'on n'attendait pas ou dont on ne voulait pas, en tous cas des acteurs qui détournent à leur profit l'attention des médias et définissent autrement ce qui se passe dans un stade de football.*¹

Cette théorie, que je considère en grande partie pertinente, rejoint celle d'Alain Ehrenberg à propos de ce que ce dernier appelle « rage de paraître ». Dans la plupart des cas, on peut émettre l'hypothèse raisonnable que l'agressivité des supporters procède plus d'une mise en scène de soi que d'une volonté de porter atteinte à l'autre.

d) Pour une sociologie de l'acteur

Partant du paradigme de l'individualisme méthodologique, Williams Nuytens a dans les années 2000 mené plusieurs études sur le supportérisme, notamment dans le Nord de la France². Dans son dernier ouvrage, Nuytens considère la violence comme une notion complexe :

*Le phénomène de la violence se situe au carrefour de diverses dynamiques. Il est tout à la fois un fait de nature, un fait de culture, un résidu de la nature dans la culture mais aussi un produit de la culture sur la nature.*³

¹ *Ibid.*, p. 53

² Ouvrages consultés : NUYTENS, Williams. *La popularité du football : Sociologie des supporters à Lens et à Lille*. Arras : Artois Presses Université, 2004 ; NUYTENS, Williams. *L'épreuve du terrain : Violences des tribunes, violences des stades*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011

³ NUYTENS, Williams. *L'épreuve du terrain : Violences des tribunes, violences des stades*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 37

Pour comprendre la signification profonde des actes d'agressivité déployés dans l'univers des supporters, une sociologie de l'acteur semble la meilleure voie, le sociologue étant tenu de se confronter à « l'épreuve du terrain » pour saisir les comportements.

En fait, comme souligné par ailleurs par d'autres chercheurs, l'univers du supportérisme comporte une violence d'ordre essentiellement symbolique, qui ne franchirait qu'occasionnellement le cap de la violence réelle. Williams Nuyens note, à juste titre, la chose suivante :

Dans les groupes de supporters composés de jeunes gens soucieux de se distinguer des formes traditionnelles de soutien, la violence représente un élément parmi d'autres de l'engagement¹.

La violence ne serait donc pas pathologique ou déviante, mais mise en œuvre par des acteurs qui s'en servent à des fins tant personnelles que collectives. Dans le monde des tribunes, la culture de la rivalité n'est pas gratuite et contribuerait à renforcer l'identité collective du groupe, le conflit étant une donnée primordiale pour l'élaboration d'une mémoire de groupe :

Les groupes cultivent la mémoire des contentieux qui les ont opposés à tel ou tel autre groupement. Les débordements deviennent des « grands moments » de l'histoire des groupes, des clefs de leur culture. On ne peut prétendre être un membre à part entière, respecté et respectable, si on connaît mal ou ignore les faits d'armes. C'est déterminant car structurant.

¹ *Ibid.*, p. 65

*Il faut passer cette épreuve, et par cette épreuve. Pour « en être ».*¹

Ainsi, la violence possède un caractère structurant pour tout groupe de supporters qui y a recours. Du point de vue individuel, les acteurs ayant recours à la violence se situeraient dans une optique d'affirmation identitaire personnelle et leur comportement, selon Nuytens, ne serait que faiblement conditionné par des aspects liés au contexte sociétal. On se situe bien ici dans une analyse battant en brèche tout déterminisme globalisant. Pour élargir au-delà de la question de la violence, Nuytens rappelle aussi qu'il ne faut pas uniquement focaliser le regard sur cet unique aspect si l'on veut comprendre le supportérisme :

*Recourir à la violence ne représente pas la seule épreuve : organiser un déplacement, être responsable des clichés photographiques, rédiger les feuilles du fanzine forment également des épreuves.*²

La violence n'est donc pas le seul moyen de se construire un parcours de supporter, c'est surtout « une commodité », un moyen (illusoire ?) d'accéder au plus vite à un objectif espéré. Pour ma part, je me situerai dans cette réflexion que la violence fait partie de la problématique du supportérisme au sens large, qu'il n'est pas souhaitable de minimiser la portée des affrontements tant symboliques que réels, mais que ce n'est là qu'une dimension parmi d'autres.

¹ *Ibid.*, p. 83

² *Ibid.*, p. 89

e) L'activisme des supporters ultra

S'intéressant au supportérisme extrême et notamment aux hooligans, Alain Ehrenberg suppose dès 1986¹ que certaines catégories de supporters (les hooligans, mais aussi les ultras) sont engagées dans une quête permanente de visibilité et seraient mus, en cela, par une certaine « rage de paraître ». Ehrenberg prend la précaution de contextualiser sa thèse dans la dynamique sociétale contemporaine, qui se caractérise notamment par le déclin des solidarités traditionnelles, la hausse de l'esprit individualiste, la montée du consumérisme, la crise économique, etc. Dans ce cadre-là, beaucoup d'individus (en particulier chez les jeunes) se perçoivent sans grande perspective professionnelle et s'appliquent à exprimer leur distance culturelle avec l'individualisme moderne, tout en entendant se démarquer d'une attitude passéiste de résignation quant à leur condition sociale future et présente.

S'appuyant sur la médiatisation croissante du football dans les années 1980, le rôle de supporter offrirait pour beaucoup la possibilité d'éprouver le sentiment d'être acteur de son existence, la figure du supporter, actif, venant se substituer à l'image du spectateur, passif. Autrement dit, le stade propose une scène de visibilité pour un certain nombre de jeunes supporters, dont certains choisissent précisément le recours à la violence afin de se placer momentanément sous les feux de la rampe. Cette fameuse « rage de paraître » révélerait donc toute l'ambivalence de l'attitude de ces supporters voulant à tout prix se placer dans une logique d'acteur, pensant se servir des médias pour épancher leur soif de visibilité, mais qui à côté de cela permettent presque sans réserve

¹ EHRENBURG, Alain. *Le culte de la performance*, Paris : Calmann-Lévy, 1991 (comme indiqué en début d'ouvrage par l'auteur, le livre présente une série d'articles publiés par ailleurs entre 1984 et 1989 dans une version retravaillée et enrichie)

qu'on instrumentalise leur image pour créer du sensationnel.

Auteur d'un nombre important d'articles dans les années 2000¹, Nicolas Hourcade s'est petit à petit imposé en tant qu'expert, reconnu comme tel par de nombreuses institutions tant politiques que liées au football². Il se place dans le sillage d'auteurs comme Ehrenberg, Bromberger ou Mignon, dans un souci constant d'approfondissement de la connaissance du monde des tribunes, récemment marqué par des évolutions importantes. Se concentrant essentiellement sur l'aire culturelle française, Hourcade s'est surtout intéressé à la popularisation du supportérisme ultra dans les années 1990 et 2000, s'attachant à saisir le phénomène en tenant prioritairement compte des catégories indigènes.

Sur la question de la violence, il note que le rapport des ultras à la violence demeure profondément ambivalent, ces derniers déclarant d'une part ne pas rechercher intentionnellement l'affrontement tout en affirmant, d'autre part, être prêts à se battre en cas de nécessité. Hourcade insiste cependant sur l'idée que les ultras ont avant tout le souci de l'activisme et, en cela, « cherchent à pousser le supportérisme à l'extrême » en se plaçant comme garants de certaines valeurs propres à leur univers culturel : contre la marchandisation de leur sport favori, contre la figure du supporter-client, pour le droit à la

¹ Parmi les articles consultés : HOURCADE, Nicolas. Les groupes de supporters ultras. *Agora Débats/Jeunesse*, 2004, n°37, p. 32-42 ; HOURCADE, Nicolas. La France des « ultras ». *Sociétés et Représentations*, 1998, n°7, p. 241-261 ; HOURCADE, Nicolas. L'engagement politique des supporters « ultras » français. *Politix*, 2000, n°50, p. 107-125 ; HOURCADE, Nicolas. La place des supporters dans le monde du football. *Pouvoirs*, 2002, n°101, p. 75-87 ; HOURCADE, Nicolas. « Fiers d'être... » : La mobilisation d'une identité locale ou régionale dans la construction d'une cause par les supporters ultras français. In DE WAELE, Jean-Michel, HUSTING, Alexandre, et al. *Football et identités*, Bruxelles : Editions de l'université de Bruxelles, 2008, p. 145-159

² Fin octobre 2009, Nicolas Hourcade a été notamment été désigné par la Secrétaire d'Etat chargée des sports pour diriger un comité de pilotage destiné à organiser le premier congrès national des associations de supporters, qui s'est tenu le 28/01/2010. Par la suite a été rédigé un « livre vert du supportérisme », publié à l'automne 2010, venant synthétiser et prolonger les échanges tenus au cours du congrès. Nicolas Hourcade est l'un des co-rédacteurs de ce livre vert (HOURCADE, Nicolas, LESTRELIN, Ludovic, MIGNON, Patrick. *Livre vert du supportérisme : Etat des lieux et propositions d'actions pour le développement du volet préventif de la politique de gestion du supportérisme*. Octobre 2010).

contestation dans les tribunes et pour une reconnaissance de leur rôle d'acteurs du football. Selon Hourcade, les ultras « adoptent un positionnement de type syndical, de revendication et de défense de leurs intérêts »¹, ce qui constitue un des moteurs principaux de leur action.

Par ailleurs, on ne peut comprendre le phénomène ultra sans typologie des formes de supportérisme, que Nicolas Hourcade construit autour de quatre grands types : les supporters classiques (consomment le spectacle sportif et se comportent en clients satisfaits ou mécontents), les supporters traditionnels ou officiels (développent une vision consensuelle du football au sein d'associations proches du club), les supporters autonomes (se revendiquent ultras en grande majorité et défendent une vision conflictuelle du football) et les hooligans (forment des bandes informelles qui se centrent sur la recherche de la violence)².

D'un point de vue méthodologique, il est important de souligner que Hourcade fonctionne de manière relationnelle et non substantialiste. En fait, celui-ci conçoit un espace du supportérisme structuré autour des quatre grands pôles précités, ce qui permet d'éviter d'emmurer les acteurs dans une seule et même catégorie, un individu pouvant se placer en interdépendance avec plusieurs types et être amené à adopter des attitudes différenciées en fonction des configurations. Je fonctionnerai pareillement de manière relationnelle.

* * *

¹ HOURCADE, Nicolas, LESTRELIN, Ludovic, MIGNON, Patrick. *Livre vert du supportérisme : Etat des lieux et propositions d'actions pour le développement du volet préventif de la politique de gestion du supportérisme*. Octobre 2010, p. 27

² *Ibid.*, p. 26-31

En France, les premières études portant sur les supporters de football apparaissent dans les années 1980 et se multiplient à partir des années 1990. Pour Jean-Louis Deshaies, auteur d'une enquête de terrain, le spectacle sportif est le fruit d'une mise en scène dont les supporters font partie intégrante. Conditionnés par un certain nombre de facteurs symboliques, ces derniers tendraient facilement à faire étalage de leur agressivité, voire à verser dans la violence. D'après Christian Bromberger, le match de football est un spectacle total dans lequel les supporters mettent en scène leur identification avec leur club de cœur : en plus d'être spectateurs ils sont acteurs du spectacle qui se joue. Quant aux ultras, ils s'assimilent à de véritables militants des stades, portant leur activisme sur le plan d'une lutte symbolique, dans les gradins. Patrick Mignon choisit de parler de « société du samedi » pour désigner cette communauté imaginée de supporters, composés d'individus en de multiples endroits qui se rendent simultanément au stade afin d'assister au match de leur équipe. Toutefois, le football apparaît tant fédérateur que conflictuel, tandis que la violence permet aux supporters qui y ont recours de poser en tant qu'acteurs médiatiques. Selon Williams Nuytens, la violence des supporters doit être analysée d'autant plus minutieusement que le phénomène est complexe. En tant qu'élément parmi d'autres de l'engagement, elle servirait tant la construction identitaire des individus que la mémoire collective des groupes. Néanmoins, le supportérisme est loin de se réduire aux faits de violence et il est important d'intégrer d'autres dimensions dans l'analyse, comme toutes les activités liées à la vie associative des groupes (organisation de déplacements, rédaction de fanzines, etc.). Pour Alain Ehrenberg, certaines catégories de supporters (comme les ultras) sont mues par ce qu'il nomme « rage de paraître » : coûte que coûte, il faut faire partie du spectacle. Dans un contexte de médiatisation

croissante du football, la tentation de la radicalité est d'autant plus grande que la perspective d'être acteur de l'évènement est présente. Nicolas Hourcade, qui s'est essentiellement intéressé au supportérisme ultra, note que le rapport des ultras à la violence est profondément ambivalent : tout en reconnaissant d'y avoir parfois recours, ils se défendent pourtant de provoquer volontairement des incidents. Adoptant une posture de type syndical, les ultras se posent par ailleurs en garants d'un football de tradition, contre le processus de marchandisation du sport.

3) En Italie

En Italie, on commence à s'intéresser à la question des publics du football dans les années 1980, époque où le modèle ultra se popularise massivement dans l'ensemble des stades transalpins, du Nord au Sud. Les premiers travaux, menés par des chercheurs comme Antonio Roversi ou Alessandro Salvini, portent essentiellement sur la problématique du supportérisme ultra : du point de vue de l'ampleur culturelle que prend rapidement le phénomène à l'époque, d'une part, du point de vue de la violence mobilisée dans les affrontements collectifs, d'autre part.

Les années 1980 sont en effet marquées par plusieurs décès liés au football, ce qui tend à interpeller certains observateurs avisés alors que la société italienne vient tout juste de passer le cap des « années de plomb ». De plus, comme partout en Europe, le drame du Heysel introduit un changement de donne dans la manière de penser la passion du football et contribue à la mise en perspective accélérée de certains questionnements.

En 1982, l'ouvrage de Desmond Morris paraît en version italienne sous le titre *La tribù del calcio*¹, et exerce une certaine influence sur la façon de penser le supportérisme, en tant qu'univers symbolique et fortement ritualisé. Il n'est donc pas étonnant de constater, dans un pays de forte tradition anthropologique, que la problématique du football se met à interpeller les ethnologues. Pour autant, les sociologues ne sont pas en reste et entreprendront également de rédiger des publications, plus particulièrement à partir du début des années 1990.

¹ Originellement : MORRIS, Desmond. *The Soccer Tribe*. Londres : Jonathan Cape, 1981

a) Les apports de la psychologie sociale

Dès 1988, Alessandro Salvini - dans une optique psychologique et sociologique - s'intéresse au supportérisme extrême, qu'il considère comme intimement lié au monde du football¹. Cette théorie vient à l'encontre de l'idée, couramment véhiculée par le sens commun et la presse populaire, que les supporters violents ne sont que des « pseudo-supporters » qui n'ont « rien à voir avec le football ». Alors que le phénomène ultra jouit d'un grand dynamisme dans l'Italie des années 1980, Salvini observe que les supporters déploient au stade un véritable arsenal rituel, destiné principalement à valoriser des identités et à asseoir un sentiment d'appartenance collective, mais servant également à donner corps à une certaine « agressivité compétitive ».

Pour Alessandro Salvini, la violence métaphorique mobilisée par les ultras (via les slogans, les banderoles, etc.) ne doit pas être minimisée sous prétexte qu'elle se cantonnerait essentiellement au symbolique. Il souligne, par exemple, que le recours à une rhétorique guerrière peut pousser certains individus à réaliser en actes ce qui, a priori, est exprimé de manière désinvolte, par le discours. Se basant sur des observations empiriques, Salvini insiste particulièrement sur la dimension privative de l'imaginaire :

Certains supporters ultra nous rappellent constamment comment nous pouvons « concrètement » rester prisonniers de notre imaginaire au point de le considérer en tant que réalité qui exige des actions cohérentes, des obligations de rôle

¹ SALVINI, Alessandro. *Il rito aggressivo. Dall'aggressività simbolica al comportamento violento : il caso dei tifosi ultras*. Florence : Giunti, 1988

*et des émotions cohérentes avec des séquences de comportement déjà assimilées.*¹.

Par ailleurs, Alessandro Salvini entreprend une critique de la théorie de la fonction cathartique du sport, rejetant l'idée que la nécessité d'évacuer de la frustration puisse constituer une cause des attitudes agressives². Selon lui, un supporter ne peut être amené à devenir violent que s'il possède a priori des schèmes comportementaux, acquis dans divers cercles sociaux, qui le prédisposent ensuite à la concrétisation d'actes agressifs.

En outre, Salvini insiste sur le fait que la dimension de groupe constitue pour les jeunes ultras une ressource fondamentale, leur permettant de revendiquer fièrement leur identité masculine tout en leur fournissant les moyens de s'affirmer individuellement. Ceci est d'autant plus décisif, à en croire Salvini, qu'un acteur regarde et organise son propre univers en fonction de l'estime qu'il possède de lui-même.

Il sera intéressant de m'appuyer sur Alessandro Salvini pour deux raisons principales. D'une part, la critique de la théorie cathartique semble pertinente car elle va à l'encontre de l'idée communément admise que les stades sont autant de soupapes pour une société au bord de l'explosion. D'autre part, l'analyse de Salvini se situe à l'interface de la sociologie et de la psychologie, ce qui permet d'envisager l'articulation de deux niveaux d'échelle : l'un micro-individuel, l'autre micro-social.

¹ SALVINI, Alessandro. *Ultrà : Psicologia del tifoso violento*. Florence : Giunti, 2004, p. 40

² *Ibid.*, p. 41-51

b) L'anthropologie à l'italienne

En 1990, Alessandro Dal Lago publie *Descrizione di una battaglia : I rituali del calcio*¹, s'inspirant de certains travaux antérieurs comme ceux du britannique Peter Marsh. Dal Lago établit le constat général que le monde des supporters comporte une diversité de styles, et que l'on ne saurait réduire le public des stades à une masse « amorphe et homogène »². Il souligne que les spectateurs « ne se sont pas limités à occuper un espace, mais [qu'ils] l'ont régulé à leur manière, défendu, rendu autonome, ritualisé et chargé de valeurs et de symboles ».³

Chez Alessandro Dal Lago, le supportérisme est dépeint comme un univers profondément rituel, y compris dans le cas de configurations où s'exprime un niveau élevé de violence. En particulier, celui-ci souligne que les supporters, même les plus radicaux, franchissent rarement le cap d'une violence de nature rituelle, laquelle constitue au fond une manière normale d'interagir.

Compte tenu de l'idée qu'« il est sans aucun doute rare de rencontrer des rites qui ne comportent pas, si ce n'est métaphoriquement, des victimes sacrificielles », la violence entre supporters serait d'une certaine manière inévitable. Chez les ultras par exemple, Dal Lago évoque l'existence d'« une sorte de « code d'honneur » qui entraîne une régulation informelle du « niveau d'affrontement » ». En outre, il est considéré que les groupes ultras s'assimilent à des « sociétés secrètes » cultivant des systèmes alternatifs de valeurs, avec pour

¹ DAL LAGO, Alessandro. *Descrizione di una battaglia : I rituali del calcio*. Bologne : Il Mulino, 1990 ; DAL LAGO, Alessandro, MOSCATI, Roberto. *Regalateci un sogno : Miti e realtà del tifo calcistico in Italia*. Milan : Bompiani, 1992

² DAL LAGO, Alessandro. *Descrizione di una battaglia : I rituali del calcio*. Bologne : Il Mulino, 1990, p. 105

³ *Ibid.*, p.89-90

objectif fondamental l'autonomie vis-à-vis du reste de la société.

Notons ici que la métaphore guerrière n'est pas uniquement l'apanage du supportérisme extrême (ultras et hooligans), tant on remarque que le vocabulaire technique du football, ainsi que son jargon social, sont imprégnés d'une terminologie militaire (quadriller le terrain, bombarder le but adverse, fusiller le gardien de buts, etc.).

Dal Lago note que le football - dans son ensemble - baigne dans une atmosphère conflictuelle, ses acteurs multiples mobilisant un imaginaire guerrier riche et diversifié. Je serai amené, en ce qui me concerne, à m'intéresser aux dynamiques conflictuelles en alliant le point de vue de l'anthropologie avec des concepts plus sociologiques, issus de la polémologie (sociologie du conflit).

Par ailleurs, d'autres anthropologues italiens ont eu l'occasion de se pencher sur la question du football et des supporters. Parmi eux, on trouve Bruno Barba qui associe, sans équivoque, le supportérisme à la souffrance : « *tifare e soffrire* »¹. En effet, soutenir assidument un club relèverait d'une passion exclusive et d'une identification totale avec celui-ci :

*Soutenir un club ne signifie pas seulement éprouver de l'empathie et de la « sympathie » pour ce dernier, mais présuppose une profonde projection identitaire.*²

Pareillement, la définition du supportérisme que je retiens se veut relativement restrictive. Un supporter

¹ Supporter et souffrir

² BARBA, Bruno. *Un antropologo nel pallone*. Rome : Meltemi, 2007, p. 35

n'est pas un simple amateur de football qui, de temps à autre, se découvre une fibre passionnelle : c'est un passionné pur et dur qui s'identifie totalement avec son club et qui s'investit émotionnellement de manière poussée.

c) Une explication sociologique du phénomène ultra

Toujours au début des années 1990, le sociologue Antonio Roversi manifeste, à travers certaines publications, un vif intérêt aux questions liées au supportérisme¹. En particulier, ses travaux tendent à la recherche d'explications quant aux modes d'agrégation des jeunes supporters et quant aux manifestations de violence dans le football. Rappelons qu'en Italie, le style imprimé par les ultras est prédominant et s'impose dans la population jeune dès les années 1970.

Dans *Calcio, tifo e violenza*, Roversi entreprend de mener une étude de cas portant sur les ultras du club de Bologne. Selon lui, il s'agit de marquer une distance vis-à-vis de la thèse de la violence symbolique, qui tend à trop considérer les affrontements entre supporters sous l'angle de la mise en scène². En réalité, force est de constater que cette violence entre supporters peut être littéralement destructrice pour les individus qui s'y adonnent.

Si l'on s'intéresse au cas italien, il est en premier lieu indispensable de savoir d'où vient le phénomène ultra. Antonio Roversi propose trois facteurs concomitants ayant favorisé son essor : la jeunesse tend à s'autonomiser de

¹ ROVERSI, Antonio, et al. *Calcio e violenza in Europa*. Bologne : Il Mulino, 1990 ; ROVERSI, Antonio. *Calcio, tifo e violenza*. Bologne : Il Mulino, 1992

² ROVERSI, Antonio. *Calcio, tifo e violenza*. Bologne : Il Mulino, 1992, p. 133

l'autorité paternaliste et se met à bâtir ses propres schèmes culturels ; le principe de la cohésion de groupe est importé dans les stades sur le modèle des mouvances politiques extrêmes ; la rencontre avec les hooligans anglais à l'occasion des matches de Coupe d'Europe contribue à forger l'intérêt de certains supporters pour l'affrontement physique¹. On se réfère visiblement là au contexte des années 1960 et 1970.

Fondamentalement, pourquoi avoir recours à la violence ? Roversi met en avant l'idée que beaucoup d'ultras, souvent assez jeunes, s'affrontent violemment dans une optique d'élaboration identitaire :

*L'agressivité sert principalement à canaliser le besoin d'identité des jeunes supporters, en vue de la conquête d'une réputation masculine, entendue comme exhibition de qualités viriles et accomplissement d'une identité véritablement adulte.*²

Spécifiquement, Antonio Roversi réfute la thèse de la minorité délinquante qui entraînerait dans son sillage l'ensemble des membres du groupe, de même qu'il considère que l'usage de substances telles que l'alcool ne peut constituer une explication satisfaisante au-delà du sens commun. Il faut chercher plus loin.

Par ailleurs, Roversi évoque l'hypothèse qu'un certain culte de la masculinité, très courant chez les ultras, pourrait entraîner des conséquences néfastes dans la vie des individus. A ce sujet, il souligne que le « choc émotionnel » est susceptible de créer de sérieux dommages chez des acteurs à la personnalité fragile :

¹ ROVERSI, Antonio, et al. *Calcio e violenza in Europa*. Bologne : Il Mulino, 1990, p. 94-95

² ROVERSI, Antonio. *Calcio, tifo e violenza*. Bologne : Il Mulino, 1992, p. 94

La rencontre entre des identités faibles et une culture forte [...] finit bien souvent par devenir une rencontre fatale, qui soustrait l'intérêt et la curiosité pour la nouveauté et la diversité, et qui par contre, produit un syndrome d'accoutumance [...].¹

Ce point de vue vient sensiblement tempérer celui d'anthropologues comme Christian Bromberger ou Alessandro Dal Lago, qui n'insistent peut-être pas assez sur l'effet désocialisant de l'activisme propre aux ultras et, peut-être même, de l'esprit du supportérisme en général. En revanche, il semble rejoindre l'idée émise par Alessandro Salvini, pour qui il est possible de demeurer prisonnier d'un univers symbolique où l'imaginaire se substitue à la réalité.

d) Une position critique et engagée

Décédé en 2005, Valerio Marchi s'est beaucoup intéressé aux sous-cultures juvéniles² et bon nombre de ses travaux portent en particulier sur l'univers des supporters ultra. Assumant une position critique et engagée, son dernier ouvrage - *Il derby del bambino morto*³ - entreprend de dénoncer le traitement réservé par les autorités aux ultras, lesquels serviraient de cobayes à l'expérimentation de nouvelles stratégies de maintien de l'ordre, toujours plus répressives. Marchi dresse, par exemple, un parallèle entre les pratiques policières déployées au sommet du G8 à

¹ *Ibid.*, p. 115-116

² En particulier : MARCHI, Valerio, et al. *Ultrà : Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*. Rome : Koinè, 1994

³ MARCHI, Valerio. *Il derby del bambino morto : Violenza e ordine pubblico nel calcio*. Rome : DeriveApprodi, 2005

Gênes en 2001¹ et la façon dont sont réprimés les comportements déviants dans et autour des stades.

Pour comprendre le phénomène ultra, il est nécessaire de retracer l'historicité de ladite sous-culture juvénile qui, au fil des décennies, s'est éminemment transformée en interrelation avec les évolutions sociétales. Dans le contexte agité des « années de plomb », l'avènement du mouvement ultra correspond à la conquête des *curve*² par des jeunes cherchant à s'approprier des territoires de rassemblement et de militantisme footballistique. Un peu plus tard, les années 1980 se caractérisent par une situation où la violence entre supporters augmente de manière très sensible, occasionnant parfois des décès, tandis que les incidents s'élargissent de plus en plus des stades à l'espace urbain en général (magasins pillés, transports en commun saccagés, batailles rangées dans la rue, etc.).

Dans les années 1990, les signes d'une escalade se confirment, en cela qu'un certain nombre de groupes ultra se mettent à exhiber publiquement des symboles d'extrême droite, voire à en revendiquer l'idéologie. Par ailleurs, les morts continuent : Celestino Colombi le 10/01/93 (supporter de 42 ans qui meurt d'infarctus suite à une charge de la police), Salvatore Moschella le 30/01/94 (supporter de 22 ans contraint à sauter d'un train pour éviter l'agression de fans adverses) ou encore Vincenzo Spagnolo le 29/01/95 (supporter de 22 ans, poignardé par un jeune homme à peine majeur).

Si la politisation des tribunes italiennes est une réalité observable (sous l'impulsion du supportérisme

¹ En marge de ce sommet, à l'occasion de manifestations de protestation dans les rues de Gênes, Carlo Giuliani – un militant altermondialiste de 23 ans – fut tué par la police le 20 juillet 2001, ayant essuyé des tirs de balle à bout portant. Pour beaucoup d'observateurs, les forces de l'ordre avaient fait globalement preuve d'une brutalité exceptionnelle.

² Tribunes populaires dans les stades italiens correspondant aux « virages » en France.

ultra), Valerio Marchi constate en retour que le jargon politique s'imprègne toujours plus d'une rhétorique footballistique. Il en vient en 1994 à une conclusion forte :

*On est passé en un quart de siècle de la réélaboration des slogans politiques par les ultras à la réélaboration politique des slogans ultras.*¹

Cette idée me servira de base pour étayer certains développements et pour comprendre pourquoi le supportérisme constitue une forme de militantisme, susceptible de se déconnecter du cadre du football pour gagner d'autres sphères. Je renvoie pour cela le lecteur à la dernière partie de mon étude.

En outre, Valerio Marchi note que les comportements des ultras sont à mettre en rapport avec la marchandisation croissante du spectacle sportif, processus aboutissant à la réification du centre d'intérêt commun à des millions de supporters², formant ainsi une béance dans laquelle s'enracinent de nouveaux comportements de rupture. Ainsi Marchi en conclut-il :

Les ultras, tout autres qu'anomiques ou irrationnels, agissent ainsi en fonction du système du football en termes métapolitiques : au contraire de la figure traditionnelle du supporter, dont le seul droit reconnu et l'unique forme de protestation possible sont de se priver du club soutenu, les ultras revendiquent une copropriété morale d'un football considéré non

¹ MARCHI, Valerio. Italia 1900-1990 : dal supporter all'ultra. In *Ultra : Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*. Rome : Koinè, 1994, p. 202

² Avec l'arrivée massive des chaînes à péage et du *pay-per-view* (on paie à l'unité pour visionner le match de son choix), le match de football devient à proprement un bien marchand qui se déconnecte de la notion de spectacle *in vivo*. Dès lors, il n'est plus nécessaire de mettre les pieds au stade : il suffit d'« acheter » le match de son choix.

*pas en tant que « système » ou show business, mais comme res publica.*¹

Si l'on élargit le problème des ultras aux supporters en général, on peut émettre l'hypothèse que, si le supportérisme revient prioritairement à défendre une cause liée à l'amour d'un club, il peut éventuellement valoriser une dimension (explicite ou sous-jacente) de critique sociale.

La question du supportérisme commence à être traitée dans les années 1980 en Italie, époque où le phénomène ultra prend une ampleur considérable du Nord au Sud du pays. Dans une optique psychologique et sociologique, Alessandro Salvini observe que les supporters usent abondamment d'une symbolique guerrière, mais se refuse à minimiser l'impact de cette violence rituelle. L'imaginaire guerrier serait ainsi susceptible d'enfermer les individus dans une logique destructrice pour eux-mêmes. En outre, Salvini entreprend de remettre en cause la théorie cathartique du sport : la nécessité d'évacuer de la frustration ne peut à elle seule expliquer la violence footballistique. Pour Alessandro Dal Lago, le supportérisme est un univers profondément rituel dans lequel s'exprime une diversité de styles. Visant l'autonomie du reste de la société, les groupes ultras font figure de sociétés secrètes où l'usage de la violence est régulé par un code d'honneur. Pour un autre anthropologue italien, Bruno Barba, le supportérisme est associé à l'idée de souffrance et présuppose une identification avec le club soutenu. Selon Antonio Roversi, la violence entre supporters n'est pas uniquement rituelle et se doit de ne pas être minimisée. Il faut surtout tenter de comprendre pourquoi les ultras ont besoin de cette violence. Réfutant

¹ *Ibid.*, p. 172

la thèse de la minorité délinquante, Roversi insiste sur l'aspect identitaire, lié au culte de la masculinité. La violence entre ultras serait ainsi à rapporter à la nécessité de valoriser des valeurs propres à la virilité, dans un contexte de société patriarcale. Il faut en outre insister sur l'aspect désocialisant d'un engagement trop poussé dans le groupe ultra, porteur d'une identité collective forte, qui s'avère d'autant plus problématique que l'identité individuelle n'est pas affermie. A l'époque contemporaine, Valerio Marchi note que les ultras sont soumis à une répression policière tendant à faire d'eux des cobayes à l'expérimentation de nouvelles stratégies de maintien de l'ordre. C'est dans ce cadre-là qu'il est nécessaire de raisonner lorsque l'on traite de violence footballistique en Italie. Si les ultras se battent entre eux, ils tendent également à se coaliser contre un ennemi commun : la police. Par ailleurs, il faut noter le discours critique de ces derniers vis-à-vis de la marchandisation du football, occasionnant également des comportements de rupture.

4) En Allemagne

On commence en Allemagne à s'intéresser au supportérisme, assez tôt, dès la seconde moitié des années 1970. Comme dans beaucoup de pays en Europe, le hooliganisme tend alors à se développer, occasionnant la fuite de certaines franges du public incommodées par le spectacle de la violence. En 1981 est inauguré, à Brême, le premier *Fanprojekt*¹ dans une optique de prévenir les violences footballistiques. La voie préventive fut ainsi impulsée assez tôt en Allemagne, contrairement à des pays comme la France et l'Italie qui ne s'y sont jamais vraiment engagés à grande échelle.

Les réflexions sociologiques ont précocement fourni des éclairages décisifs quant aux facteurs socioculturels incitant certaines catégories de fans à employer la violence. Par rapport à la France et à l'Italie, la situation de l'Allemagne en la matière est donc singulière à bien des égards. Les chercheurs semblent avoir très tôt contribué à l'orientation des politiques publiques, créant les conditions d'un consensus difficilement pensable dans les cas français et italien. Comme dans beaucoup de pays, les recherches sur les supporters de football se sont ensuite multipliées en Allemagne des années 1990 à nos jours.

Dès la fin des années 1970, une grande figure émerge en la personne de Gunter Pilz, sociologue à l'université de Hanovre, que l'on peut considérer comme principal expert en matière de supportérisme en Allemagne. Mes lectures en

¹ En Allemagne, les *Fanprojekte* sont des structures préventives, à caractère socio-éducatif, visant le dialogue entre supporters et institutions. Parallèlement à leur mission de prévention, les *Fanprojekte* ont également pour rôle de soutenir les initiatives tendant à valoriser la *Fankultur* (culture supporters). Voir à ce sujet : BLASCHKE, Ronny. Feuerwehr auf dem Drahtseil. In *Im Schatten des Spiels : Rassismus und Randal im Fussball*. Göttingen : Die Werkstatt, 2007, p. 53-62 ; PILZ, Gunter. *Was leisten Fanprojekte ?* [en ligne]. Universität Hannover : Institut für Sportwissenschaft. Disponible sur Internet : <URL : http://www.sportwiss.uni-hannover.de/fileadmin/sport/pdf/onlinepublikationen/pil_fan.pdf> (consulté le 26/02/2011)

langue allemande se sont principalement orientées autour de cet auteur, dont beaucoup de textes sont par ailleurs facilement accessibles sur Internet. Par conséquent, il sera essentiellement présenté ici les apports fournis par Gunter Pilz¹, lesquels proviennent bien souvent de collaborations, et qu'il convient globalement d'attribuer à une réflexion collective.

a) « *Konsumorientierung, Fussballorientierung et Erlebnisorientierung* »

La généralisation du football professionnel et l'émergence du sport-spectacle provoquent en Allemagne, au fil des décennies, des changements importants dans la structuration des publics. A l'instar de Nicolas Hourcade, Gunter Pilz privilégie une approche relationnelle, se référant à un schéma construit autour de différents pôles. Par conséquent, les fans se différencient selon trois grandes tendances : *Konsumorientierung, Fussballorientierung et Erlebnisorientierung.*

La *Konsumorientierung* constituerait l'apanage de fans ayant tendance à se comporter en consommateurs de spectacle sportif, donc en clients soit contents soit mécontents. En l'occurrence, ce type de supporters paraît difficilement s'intégrer à la définition restrictive du supportérisme que j'ai souhaité retenir. En revanche, lorsque l'on se rapproche des pôles de la *Fussballorientierung* et de la

¹ Parmi les textes consultés pour rédiger cette section : PILZ, Gunter. *Fussballfans zwischen Verständnis und Verachtung : Kritische Anmerkungen zum Gewaltgutachten der Bundesregierung*. In WINKLER, Joachim, WEIS, Kurt, et al. *Soziologie des Sports*. Westdeutscher Verlag, 1995 ; PILZ, Gunter. *Zuschauerausschreitungen im Fussballsport – Versuch einer Analyse*. In HOPF, Wilhelm, et al. *Fussball : Soziologie und Sozialgeschichte einer populären Sportart*. Lit Verlag, 1994 ; PILZ, Gunter, et al. *Wandlungen des Zuschauerhaltens im Profifussball*. Bonn : Hoffmann, 2006

*Erlebnisorientierung*¹, la dimension consumériste tend à se dissiper au profit d'aspects problématiques qui retiennent particulièrement mon attention. Pour les *Kuttenfans*², ces supporters se situant en plein dans la *Fussballorientierung*, le club soutenu représente une forme de religion au sein de laquelle les joueurs appréciés prennent le statut de *Fussballgott* (dieu du football)³ :

*Les Kuttenfans se rendent au stade pour voir gagner leur équipe, se placent avec passion et sans condition derrière leur équipe, et se battent pour l'honneur de leur équipe. L'équipe adverse tout comme ses supporters deviennent automatiquement des adversaires, souvent même des ennemis, sur lesquels il faut prendre le dessus et ce en toutes circonstances. [...] Les fans se situant dans la Fussballorientierung s'identifient totalement avec « leur » équipe, avec « leur » club, à travers leur tenue (vestes, drapeaux, écharpes, bonnets, etc., ainsi qu'avec les symboles et couleurs propres au club), se mettant ouvertement en scène.*⁴

Pris dans une logique passionnelle et conflictuelle, les *Kuttenfans* ne se trouvent toutefois que rarement mêlés à des incidents violents, leur animosité envers l'adversaire étant essentiellement verbale. En revanche, ce n'est bien sûr pas le cas des hooligans, que Gunter Pilz place à l'extrémité du pôle de la *Erlebnisorientierung*.

¹ En allemand, *Erlebnis* se rapporte à l'expérience telle qu'elle est vécue sur un plan émotionnel.

² Supporters traditionnels allemands, dont l'attribut principal est généralement une veste en jeans sans manche sur laquelle sont cousus des patches à l'effigie du club soutenu et rendant hommage aux « clubs amis ».

³ Dans le cas de l'Union Berlin, à l'annonce de la composition d'équipe avant le match, les supporters ont l'habitude de scander le nom de chaque joueur, sans exception, en lui adjoignant le terme de *Fussballgott*.

⁴ PILZ, Gunter. *Kuttenfans : Der Verein als (Über-) Lebensinhalt* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.bpb.de/themen/UW7Q2A.html>> (consulté le 11/03/2008)

S'agissant des hooligans, on peut noter plusieurs éléments. Tout d'abord, on a affaire à des individus pour qui le hooliganisme permet de se façonner une identité positive, se nourrissant d'un sentiment de confiance en soi et d'auto-estime. Il faut ensuite souligner que l'identité des hooligans se partage entre une facette propre à la vie de tous les jours, respectable, et une facette propre à l'univers spécifique du hooliganisme, plus controversée. Enfin, précisons que la violence des hooligans « n'est pas un moyen pour arriver à un but mais un but en soi » et que c'est un sentiment de satisfaction qui est recherché.¹

Actuellement, bien que présentant un visage différent de celui des années 1980, le hooliganisme à l'allemande prend bien souvent des allures de « tourisme de la violence »². Un certain nombre de hooligans ne se montrent et ne sévissent qu'à l'occasion des matches à l'extérieur, de manière à déjouer la surveillance renforcée des autorités.

Pilz note, par ailleurs, une nouvelle tendance très contemporaine : dans le cas de confrontation entre équipes de l'Est (anciennement République Démocratique) et équipes de l'Ouest (anciennement République Fédérale), des échauffourées ont d'autant plus de chances d'éclater que s'est développée après 1990 une inimitié réciproque entre supporters radicaux de l'Est et de l'Ouest, prenant presque parfois des allures de « lutte de classes »³. A bien des égards, le Mur est encore dans les têtes, y compris sur le plan du jeu au premier degré : on ne dénombre actuellement aucun club d'ex RDA dans le championnat d'élite de

¹ PILZ, Gunter. *Hooligans* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.bpb.de/themen/JJYQBK.html>> (consulté le 11/03/2008)

² PILZ, Gunter. De la culture ultra à la culture de la violence : Violence et racisme dans le contexte du football allemand. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 197

³ Ibid., p. 197

Bundesliga, ce qui ne manque pas de susciter de la rancœur dans les nouveaux Länder¹.

b) Le phénomène ultra en Allemagne

A mi-chemin entre le pôle de la *Fussballorientierung* et celui de la *Erlebnisorientierung*, Gunter Pilz place la catégorie des ultras, lesquels ont entrepris de garnir massivement les tribunes populaires des stades allemands au cours des années 1990, soit un peu plus tard qu'en France. Du point de vue allemand, l'identité ultra peut génériquement se définir en contraste avec le phénomène hooligan :

*Etre ultra signifie revendiquer un nouveau mode de vie, consistant à faire partie d'une nouvelle culture de supportérisme juvénile et autonome, c'est-à-dire revendiquer une identité à rebours de celle des hooligans - une identité ultra - qui puisse se pratiquer toute la semaine.*²

Même si cela vaut aussi pour la France et l'Italie, Gunter Pilz insiste aussi sur la propension des ultras allemands à s'afficher comme critiques vis-à-vis du foot-business :

On constate souvent une prise de distance à l'égard de l'extrême droite et que les ultras se considèrent davantage comme faisant partie de la sphère des personnes critiques à l'égard du sport, de la société et du capitalisme. Ils se considèrent comme des personnes critiques qui

¹ PASQUET, Yannick. L'Est hors-jeu. In *Le Mur dans les têtes : Chroniques d'Allemagne*. Paris : Editions du Moment, 2009, p. 229-237

² PILZ, Gunter. *Ultras und Supporter* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.bpb.de/themen/WPFOXF.html>> (consulté le 11/03/2008)

*disent tout haut ce que tout le monde pense tout bas et auxquelles personne ne peut interdire de penser et de stigmatiser les abus actuels.*¹

En Allemagne, la majorité des groupes (sauf peut-être dans certaines zones de l'ex RDA) entreprennent de prendre leurs distances par rapport à l'extrême droite, beaucoup se revendiquant clairement de l'antiracisme ou de l'antifascisme. En Italie, et dans une moindre mesure en France, les connexions entre groupes ultra et extrême droite apparaissent plus fréquentes.

Sur la question de la violence, Gunter Pilz remarque (tout comme Nicolas Hourcade par exemple) que la position des ultras vis-à-vis de la violence est assez ambiguë, oscillant entre volonté de ne pas rechercher l'affrontement et appétence pour la confrontation physique. A juste titre, Pilz note que la violence ultra possède ses caractéristiques spécifiques :

Contrairement aux Hooligans, chez qui le recours à la violence revêt une forme affective, expressive et ostensiblement jouissive, la violence des Ultras fait plutôt penser à une violence « réactive » et « instrumentale ». « Réactive » dans le sens où les Ultras réagissent à une autre violence, celle de l'Etat par exemple, et « instrumentale » car ils utilisent cette violence comme le « moyen d'atteindre un but », par exemple « marquer leur territoire »².

¹ PILZ, Gunter. De la culture ultra à la culture de la violence : Violence et racisme dans le contexte du football allemand. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 195

² PILZ, Gunter, WÖLKI-SCHUMACHER, Franciska. *Aperçu général du phénomène de la culture ultra dans les Etats membres du Conseil de l'Europe en 2009* [en ligne]. Conférence internationale sur les ultras, 18 janvier 2010, p. 21. Disponible sur Internet : <URL : http://www.coe.int/t/dg4/sport/Source/T-RV/T-RV_2010_03_FR_background_doc_Prof_PILZ.pdf> (consulté le 12/03/2011)

D'un point de vue théorique, cette description est acceptable dans la mesure où elle opère une distinction entre ultras et hooligans. Néanmoins, d'un point de vue pratique, les choses ne sont pas aussi nettes et révèlent que les ultras peuvent être également susceptibles de rechercher le plaisir de la violence. La question qui se pose alors est de savoir si l'on se situe toujours dans le cadre du phénomène ultra ou s'il vaut mieux parler de hooliganisme.

Concernant le rapport à la police, Pilz établit en outre que les ultras adoptent, en général, une posture sensiblement différente de celle des hooligans :

Pour les ultras, la présence de la police, notamment des unités chargées des arrestations ou des flagrants délits, a un effet menaçant et les rend agressifs. Inversement, pour les hooligans, la présence de la police constitue carrément une invitation à assouvir leurs besoins et leurs phantasmes de violence, elle signifie au contraire à leurs yeux une forme de valorisation, de challenge. Ils voient même dans la police une sorte d'adversaire sportif.¹

Là aussi, ceci est sans doute vrai d'un point de vue théorique, mais à nuancer d'un point de vue empirique, les choses n'étant pas aussi marquées dans la réalité. Rappelons que ces observations valent essentiellement pour ce qui est de l'Allemagne, même si dans le fond il y a des similitudes avec la France et l'Italie.

¹ PILZ, Gunter. De la culture ultra à la culture de la violence : Violence et racisme dans le contexte du football allemand. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 197-198

c) L'émergence des « hooltras »

S'intéressant à la question des supporters depuis la fin des années 1970, Günter Pilz note une évolution récente concernant le mouvement ultra. Laissons-lui la parole :

Depuis quelques années, un problème persiste. Il réside dans le fait que les ultras, dans leur mode de vie, ne se reconnaissent plus clairement dans le refus de la violence et que désormais, presque toutes les formations d'ultras, si elles n'encouragent pas les débordements de violence, du moins, elles les tolèrent. Le monde des ultras est sur le point de rompre avec sa position qui consistait à refuser toute forme de violence et affiche désormais un comportement qui tend de plus en plus vers le hooliganisme. Ce constat m'amène à parler d'une évolution voire une perte de différenciation entre les ultras et les « hooltras », afin de distinguer clairement la petite partie constituée par les « hooltras », prêts à la violence, de la majeure partie des ultras.¹

Néanmoins, on ne saura assimiler hooltras et hooligans, car la violence déployée n'est pas de la même nature. Si chez les hooligans la violence correspond pleinement à une recherche d'excitation et de plaisir, la violence des hooltras est davantage motivée par la volonté de se placer en réaction contre une répression policière qu'ils jugent abusive, les forces de l'ordre apparaissant comme un ennemi à combattre. Les actes de violence commis par certains ultras radicaux (que l'on choisira de nommer hooltras) ne seraient ainsi pas planifiés, mais provoqués par des situations de tension avec la police. Toutefois, la

¹ *Ibid.*, p. 195

violence des hooltras peut également être dirigée à l'endroit d'autres supporters, dans le cas de rivalités exacerbées ou en réponse à une agression inopinée.

Toute la difficulté de l'analyse réside donc ici dans ce brouillage des styles ultra et hooligan. Les individus que Gunter Pilz définit comme hooltras incarnent en quelque sorte la radicalisation de franges a priori socialisées en tant qu'ultras. A l'heure actuelle, on peut légitimement se poser la question d'évolution future d'une pareille tendance à la radicalisation des ultras en Allemagne, initialement plutôt éloignés du style hooligan :

Le mouvement ultra peut être considéré comme une nouvelle culture juvénile qui, par delà la créativité, l'engagement et l'enthousiasme qui la caractérisent, laisse de plus en plus s'exprimer une propension à la violence, à la haine et à l'hostilité envers l'adversaire. Il est difficile de prévoir son avenir. Ce grand potentiel créatif, cette originalité et cet engagement qui caractérise les ultras va-t-il s'imposer et chasser les influences négatives décrites ci-dessus ou, au contraire, un nouveau potentiel de violence va-t-il jaillir des hooltras ?¹

Dans un contexte de plus en plus répressif envers les supporters jusqu'au-boutistes, on peut effectivement se demander si la catégorie hybride de l'hooltra n'est pas amenée à se substituer à la figure traditionnelle de l'ultra, parallèlement à la survivance d'un hooliganisme qui se déploie désormais loin des stades, sous la forme d'affrontements régulés et codifiés que l'on nomme *fight*s.

¹ *Ibid.*, p. 195

Le supportérisme commence à être l'objet de curiosités scientifiques en Allemagne dès la seconde moitié des années 1970. Depuis cette époque, Gunter Pilz constitue une grande figure de la recherche sociologique portant sur les fans allemands. Privilégiant une approche relationnelle, Pilz se réfère à un espace du supportérisme construit autour de trois grands pôles : *Konsumorientierung*, *Fussballorientierung* et *Erlebnisorientierung*. La *Konsumorientierung* constitue l'apanage de fans ayant tendance à se comporter en consommateurs de spectacle sportif, donc en clients soit contents soit mécontents. La *Fussballorientierung* concerne les supporters traditionnels qui vouent ostensiblement un culte à leur club de cœur. La *Erlebnisorientierung* forme le pôle de référence des hooligans, qui par la violence sont en quête de satiété émotionnelle. Quant aux ultras, on peut les placer à mi-chemin entre *Fussballorientierung* et *Erlebnisorientierung* : ils se montrent à la fois passionnés par leur club et avides de sensations extrêmes, susceptibles d'être éprouvées par la violence. Au moment de leur apparition dans les stades allemands, dans les années 1990, l'identité des ultras se situait en contraste avec le hooliganisme, comme une nouvelle culture de supportérisme juvénile et autonome. Si les ultras ont parfois recours à l'affrontement physique, leur violence revêt, pour Pilz, une forme réactive (contre la répression policière, par exemple) ou bien vise à atteindre un but (affirmer sa supériorité sur un autre groupe, par exemple). Depuis quelques années, un rapprochement s'opère en Allemagne entre ultras et hooligans. Pilz choisit de nommer « hooltras » cette minorité d'ultras, qui tend à adopter les codes du hooliganisme sans se détacher du groupe ultra. Il convient de s'interroger sur cette radicalisation de franges qui, a priori, étaient socialisées en tant qu'ultras. Il semble bien que la violence des hooltras soit à mettre en relation avec l'augmentation de la répression

policière et serait ainsi une réponse « œil pour œil dent pour dent » aux nouvelles politiques de maintien de l'ordre.

II. CHAPITRE METHODOLOGIQUE

Avant d'en venir à la démarche méthodologique à proprement parler, il me faut ici préciser quelques éléments de cadrage. J'ai jusqu'ici parlé de supportérisme sans réellement borner l'espace d'un tel domaine d'activités. Au fond, il faut déjà se demander ce qu'est un supporter de football et ce qui le distingue du simple amateur de ballon rond. Si j'ai décidé de démarrer mes recherches sans retenir une définition spécifique de la notion de « supporter », l'intuition scientifique m'a néanmoins conduit à m'intéresser à un certain type de supporters, à savoir les plus acharnés. La définition retenue se voudra donc restrictive.

J'ai été amené à porter mon attention sur des individus déployant des attitudes de soutien envers des clubs de second rang, se situant dans un certain marasme sportif et dont le niveau de compétitivité n'est pas toujours optimisé. Actuellement, en juin 2012, le RC Strasbourg vient d'assurer sa promotion en CFA¹ (quatrième division), après avoir été relégué en championnat de CFA2 (cinquième division), suite au dépôt de bilan du club il y a un an, au cours de l'été 2011. Le Torino FC, après trois saisons de stagnation en deuxième division italienne (Serie B), vient d'assurer sa promotion en Serie A en terminant à la deuxième place, mais sans grand espoir d'y jouer prochainement les premiers rôles, au vu de la rude concurrence des clubs les plus fortunés. Quant à l'Union Berlin, le maintien en deuxième division allemande (Bundesliga 2) a été atteint pour la troisième fois consécutive, ce qui constitue pour le coup une performance honorable pour un club aux ressources financières modestes.

¹ Championnat de France Amateur.

Même lorsque ces clubs sont au plus mal, des milliers d'individus continuent de se réclamer supporters du RCS, du TFC ou du FCU, et ce de manière visible en se rendant au stade et en affichant ostensiblement leur soutien. La preuve la plus flagrante en a été récemment montrée dans le cas du RC Strasbourg, relégué administrativement de National (troisième division) en CFA2 (cinquième division) pour des problèmes de financement provoqués par l'incurie de ses dirigeants d'alors. Malgré la désillusion provoquée chez le public, les supporters ont continué à s'afficher en nombre, avec plus de 6000 spectateurs de moyenne à domicile et la présence régulière de dizaines voire de centaines de fans à l'extérieur.

Dans un passé récent, de nombreux exemples nous ont enseigné que la déchéance sportive d'un club de tradition ne s'accompagne en général pas d'une désertion généralisée de la part des supporters. Au contraire, comme dans le cas du RCS, il se produit comme un sursaut d'orgueil de la part d'un certain nombre de fans, particulièrement investis et engagés, qui ressentent dès lors le besoin d'être d'autant plus présents que leur club est en difficulté. Au cours d'un séjour en Italie, un supporter du club de Pérouse me racontait par exemple sa fierté de faire partie d'une tifosiérie dynamique et nombreuse, malgré la chute du club dans les basses divisions.

La population que vise mon étude concerne précisément ces supporters jusqu'au-boutistes en dépit des turpitudes sportives de leur club. La question centrale qui me préoccupe est de déterminer ce qui fédère ces supporters dits « acharnés »¹, ceux qui seront toujours là envers et contre tout parce que la passion pour leur club est constitutive de leur être, indépendamment de leur trajectoire de vie. Je ne m'intéresserai donc pas à ces

¹ Je considère qu'un supporter possède un rapport « charnel » avec son club de cœur, en cela qu'il s'en sent particulièrement proche. D'où l'emploi de l'adjectif « acharné ».

supporters qui potentiellement sont susceptibles de « décrocher » en fonction des vicissitudes de leur existence, par exemple suite à une rencontre amoureuse ou pour des raisons professionnelles.

Précisons encore que mon optique n'est pas ici de décerner un label de « supporter acharné », mais simplement de délimiter les contours de la population enquêtée. En réalité, ma volonté est surtout d'éviter d'inclure dans l'étude ce que les Allemands appellent *Erfolgfans*¹, c'est-à-dire ces individus attirés essentiellement par l'euphorie sportive et dont la passion s'avère souvent très éphémère. Ayant principalement porté mon attention sur des clubs en mal de succès, je n'ai de toutes façons que rarement eu l'occasion d'être directement confronté, sur le terrain, à cette catégorie d'individus. Je vais à présent détailler les contours de la méthodologie employée au cours de mon enquête.

¹ *Erfolg* signifiant « succès » en allemand.

1) L'enquêteur et le terrain

Généralement, une enquête qualitative comporte une phase exploratoire où il est question de prendre le pouls du terrain que l'on prévoit d'approfondir. Mes recherches exploratoires se sont déroulées plusieurs mois durant et ont consisté à recueillir un matériau fait d'observations, de témoignages et de lectures.

En théorie, une enquête débute par l'élaboration d'une question de départ délimitant un champ des possibles, suivie par une phase exploratoire destinée à préparer la problématisation de l'objet d'étude¹. Néanmoins, j'ai estimé qu'il était peut-être préférable de ne pas élaborer de questionnement originel, afin de laisser libre cours à l'imagination sociologique.

Initialement, mon intention était de me centrer sur une population définie - les supporters labellisés « ultra » - afin d'y analyser leur rapport au conflit et à la violence. Ce choix se justifiait par la volonté de me situer dans le prolongement de mon travail de Master 2². Finalement, l'intuition scientifique m'a poussé à démarrer ma thèse dans un esprit d'ouverture maximal, me conduisant à ne pas restreindre a priori le champ des possibles autour de la catégorie des ultras d'une part, d'autre part autour de la notion de conflit.

Mon enquête s'est ouverte par une phase exploratoire, pensée comme phase inductive. Le concept d'induction est à replacer dans la tradition compréhensive de la sociologie. Le principe de toute démarche inductive est connu : partir de l'observation sur le terrain pour aboutir à

¹ QUIVY, Raymond, VAN CAMPENHOUDT, Luc. *Manuel de recherches en sciences sociales*. Paris : Dunod, 2006

² BARTOLUCCI, Paul. Les groupes de supporters ultra. D'une culture de la passion à une passion du conflit ?. Mémoire de Master 2 : Sciences Sociales : Université Marc Bloch : 2007

l'élaboration d'idéaux-types, selon le modèle préconisé par Max Weber.

Dans cette phase inductive, j'ai souhaité observer les supporteurs en général, au-delà des ultras, ainsi que les phénomènes liés au supportérisme, sans préjuger de leur potentiel (ou non) conflictuel. En quelque sorte, je voulais démarrer d'une page blanche afin de laisser au terrain l'opportunité de délivrer ses propres enseignements.

a) Choix et questionnements liminaires

- *Quels terrains ?*

Une de mes volontés de départ concernant ce travail était d'avoir une ambition comparative. Au-delà des implications théoriques propres à la méthode comparative, il me fallait définir sur combien de zones enquêter et arrêter précisément ces zones. D'une manière assez logique, c'est autour de trois entités que j'ai décidé de me concentrer, en vertu de la théorie simmélienne sur le nombre « trois » en sociologie¹. Il me paraissait idoine d'écarter toute dualité. Par ailleurs, il m'a fallu retenir des unités susceptibles d'être comparables. C'est pourquoi j'en suis venu à retenir la triade France/Allemagne/Italie.

Pourquoi cette triade ? Tout d'abord, nous avons affaire avec la France, l'Allemagne et l'Italie à trois pays peu distants géographiquement, que l'on peut rattacher à une aire commune (soit l'Europe occidentale), mais dont

¹ LITS, Grégoire. Tiers et objectivité sociale chez Georg Simmel. *Emulations* [en ligne], 2009, n°5. Disponible sur : <<http://shortlinks.revue-emulations.net/xnpvt>> (consulté le 18/06/2011)

les traditions politiques et culturelles s'avèrent contrastées. Ensuite, au-delà de ces aspects généralistes, remarquons surtout que le statut du football diffère sensiblement en fonction du pays considéré, ce qui incite naturellement la confrontation ou la mise en rapport.

Si en France le football fait traditionnellement office de divertissement populaire, il revêt une dimension bien plus passionnelle en Allemagne et Italie. Du côté transalpin, la passion footballistique se matérialise d'une manière éminemment conflictuelle, sous l'effet d'un esprit de clocher où la géographie des rivalités locales se transpose dans l'espace du sport. Ceci est également valable s'agissant de l'Allemagne, pays fédéral par excellence, mais dans une moindre mesure puisque la passion footballistique est mise au service d'un consensus national via le mythe de la *Nationalmannschaft* et de la victoire surprise en Coupe du monde 1954¹.

Bien évidemment, la triade France/Allemagne/Italie ne constitue qu'un premier cadre au sein duquel restait à déterminer quelles réalités confronter dans l'optique de mon enquête. Deux critères se devaient d'être considérés : faisabilité et pertinence. La phase inductive allait justement servir à réaliser un certain nombre de visites sur le terrain, afin de retenir trois réalités localement et globalement significatives, une par pays. Ce choix était évidemment crucial pour la suite de l'enquête et il m'a fallu l'effectuer en toute cohérence. C'est donc à l'automne 2007 que j'entamais cette phase inductive. Plusieurs mois durant, j'entrepris donc de visiter un

¹ « Quand on analyse l'énorme impact qu'a eu cette Coupe du Monde de 1954 sur l'identité collective des citoyens allemands, on est en droit de se demander s'il est vraiment exagéré d'attribuer au foot un caractère quasiment constitutif de l'Allemagne d'aujourd'hui. En tous cas, c'est bien le football qui a permis à tout un peuple de recouvrer l'estime de soi. Il est donc peu étonnant que ce match du 4 juillet 1954 [soit la finale de la Coupe du Monde remportée 3-2 par la RFA face à la Hongrie, pourtant grande favorite] soit resté gravé dans la mémoire collective de la jeune République fédérale au point d'en devenir un véritable mythe fondateur. » (SONNTAG, Albrecht. Le football en Allemagne. *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 181-189)

certain nombre de villes, d'assister à un certain nombre de matches, de rencontrer un certain nombre d'acteurs.

S'agissant du cas français, j'allais assez rapidement arrêter mon choix sur la ville de Strasbourg et sur son club-phare : le Racing. J'avais un temps pensé me décentrer du panorama alsacien, mais j'en ai vite conclu qu'il serait dommage de ne pas exploiter la masse d'informations déjà en ma possession en ce qui concerne le RC Strasbourg, réalité que je connais depuis un certain nombre d'années.

Du côté de l'Italie, j'ai songé tour à tour, au gré de mes visites et de mes rencontres, m'intéresser à Gênes, Livourne ou encore Naples, avant de choisir le cas de la ville de Turin et en particulier au club du Torino FC. A Turin, la dualité entre la Juventus et le Torino fait en effet figure de configuration particulièrement intéressante, ce qui combiné à d'autres paramètres comme les possibilités d'accès au terrain ou les ressources disponibles parachevait ma décision.

En Allemagne, j'ai longtemps pensé retenir le cas de Karlsruhe, là aussi pour des questions de facilité d'accès au terrain et à l'information (je réside à Strasbourg, soit à une heure de route), mais je préfèrai ne pas inclure dans mon étude deux clubs trop proches géographiquement comme le RCS et le Karlsruher Sport Club, dont les supporters entretiennent par ailleurs une solide amitié. Aussi, à la suite de séjours répétés à Berlin, j'ai décidé de me centrer sur le cas du FC Union, ex club civil du temps de la RDA, où règne une atmosphère particulièrement intéressante.

- « *Mais que font-ils encore au stade ?* »

Les explications esquissées ci-avant quant au choix de la triade Strasbourg/Berlin/Turin demeurent encore insuffisantes. On ne peut le comprendre qu'à la lumière des réflexions que j'ai élaborées au cours de la période inductive, parallèlement à mes visites sur le terrain. En d'autres termes, le choix de la triade Strasbourg/Berlin/Turin a émergé en étroite interdépendance avec l'élaboration du questionnement problématique de mon enquête.

Au cours de ma phase exploratoire, j'ai été marqué par un constat d'ordre général : la ferveur des supporters ne provient pas prioritairement du bon niveau exprimé par l'équipe soutenue. Sans que ce soit vraiment calculé, j'ai essentiellement visité des environnements où le club local était en délicatesse sportive : soit en bas de classement, soit dans une division reculée. Régulièrement, j'ai été interpellé par le hiatus se manifestant entre l'enthousiasme des supporters d'une part et la faible compétitivité de l'équipe de l'autre.

Au fil de mes pérégrinations, l'objectif de mon enquête s'est imposé de lui-même : essayer de comprendre les raisons qui poussent les supporters d'un club à aller au stade envers et contre tout, c'est-à-dire y compris dans des situations de marasme sportif. Que les stades d'équipes de haut niveau soient régulièrement pleins n'est pas très étonnant compte tenu du spectacle offert. Par contre, que des supporters restent mobilisés en nombre pour suivre un club au palmarès récent quasi inexistant ou bien en deçà du potentiel espéré a soulevé en moi une série d'interrogations.

Manifestement, un supporter de football n'est pas assimilable à un consommateur qui déserte le stade si le

rendement de son équipe ne le contente pas. J'ai ainsi pu établir l'hypothèse que le supportérisme se déconnecte bien souvent des perspectives de victoire ou de spectacle. « Mais que font-ils encore au stade ? » : telle a été mon interrogation à chaque fois que j'ai eu l'occasion d'observer des manifestations incroyables de ferveur de la part de supporters, quand bien même leur club se trouvait en délicatesse sportive.

En conséquence de cette réflexion, mon choix de terrains allait logiquement se porter sur des villes comportant un club générant de l'effervescence, en dépit d'une compétitivité sportive modeste ou inexistante. J'ai fini par retenir les cas du Racing Club de Strasbourg, du FC Union Berlin et du Torino Football Club pour cette raison principale, mais également car j'ai estimé qu'il y aurait potentiellement matière à recueillir un matériau riche et pertinent.

- *Des ultras aux supporters en général*

A présent, il me reste à expliciter pourquoi mes réflexions problématiques ont évolué vers un questionnement des supporters de football dans leur ensemble, et non plus uniquement de la sous-catégorie des ultras, comme ce qui était envisagé avant la phase exploratoire. En outre, si j'étais initialement parti pour m'intéresser spécifiquement aux phénomènes conflictuels durs, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il me fallait éviter le piège du rapport implicite entre football et violence.

S'agissant du problème de la violence footballistique, une kyrielle d'études sont disponibles à ce sujet et j'ai jugé au final plus pertinent de m'y décentrer quelque peu. Cette décision ne traduit bien sûr pas une volonté d'éluider le champ du conflit, en témoigne l'ambition polémologique

qui caractérise ce travail. J'ai toutefois voulu éviter de partir sur un postulat classique propre au sens commun, qui établit insidieusement une corrélation presque naturelle entre supportérisme et violence.

Je me suis ensuite interrogé sur le terme « ultra » et sur ce qu'il revêt au-delà du label correspondant à un genre de supportérisme bien défini. Etre ultra, c'est soit faire partie d'un univers culturel propre (la culture des supporters ultra), soit adopter tout simplement une attitude personnelle axée sur une forme de jusqu'au-boutisme (le registre de la passion). Au cours de la phase inductive, il m'est apparu clairement que la dimension émotionnelle était prévalente pour comprendre ce qui se passe dans les stades. Si porter un regard particulier sur le style des ultras ne manque évidemment pas d'intérêt, plus pertinent encore est de réfléchir sur l'engagement et l'investissement ultimes dont font preuve un certain nombre de supporters acharnés, ultras ou non.

A l'issue de mes pérégrinations inductives, j'ai été amené à poser les hypothèses suivantes, soit autant de points d'ancrage pour la suite des investigations :

Un supporter de football est un acteur qui s'identifie fortement avec le club soutenu et qui s'investit émotionnellement de manière poussée dans ses activités de soutien.
--

Un supporter est un individu qui demeure supporter de son club, envers et contre tout, car il fait partie d'une communauté de semblables avec lesquels il partage les mêmes valeurs.
--

Le conflit occupe une place importante dans le supportérisme, lui assurant une part de sa vitalité, sans toutefois s'y limiter.

b) Une position engagée

- *Engagement et distanciation*

Une fois passé le cap de cette première phase inductive, j'allais à présent devoir assumer un certain positionnement en tant que chercheur et être en mesure de justifier ma méthodologie. Ainsi, durant deux à trois années, j'allais m'atteler à la compréhension du supportérisme à Berlin, Turin et Strasbourg, et plus particulièrement à travers les cas du RCS, du FCU et du TFC.

Toutefois, mon optique était de ne pas exclusivement me focaliser sur ces trois réalités locales, et ce afin de ne pas me départir d'une de mes ambitions de départ : confronter les aires culturelles italienne, française et allemande en matière de supportérisme. Autrement dit, mon souhait était d'acquérir des données aussi bien au niveau local (Berlin, Turin, Strasbourg) qu'au niveau national (Allemagne, Italie, France), et bien sûr, d'établir un lien d'interdépendance entre les deux types de matériaux.

Pour parvenir à relever cet ambitieux défi, le problème fondamental qui se posait à moi était de déterminer, en tant que chercheur de terrain, un positionnement idoine vis-à-vis des acteurs sociaux que j'allais être amené à rencontrer. Globalement, mon approche se situe dans le cadre d'une sociologie compréhensive et mon optique est de saisir au plus près le sens des activités sociales auxquelles je m'intéresse. Ainsi, il me semblait logique de retenir une posture participative et de ne pas me cantonner à l'observation « à la marge » des comportements des acteurs. Ceci établi, je devais définir un équilibre entre « engagement » et « distanciation »,

considérés par Norbert Elias non comme deux pôles antagonistes mais complémentaires :

Les concepts d'« engagement » et de « distanciation » seraient donc fort inadéquats en tant qu'outils de pensée si on leur associait la représentation de deux tendances humaines indépendantes l'une de l'autre. Ils ne se rapportent pas à deux groupes séparés de phénomènes psychiques.¹

Si l'on peut considérer qu'il existe une interdépendance nécessaire et logique entre engagement et distanciation, le sociologue (ou l'anthropologue) doit donc veiller à prendre un certain recul avec son terrain. Cependant, il n'en est pas moins tenu, à en croire Elias, de s'immerger dans les interactions pour parvenir à saisir leur signification profonde :

C'est la tâche des chercheurs en sciences sociales que de trouver les moyens de comprendre les configurations mouvantes que les hommes tissent entre eux, la nature de ces liaisons ainsi que la structure de cette évolution. Les chercheurs sont eux-mêmes inscrits dans la trame de ces motifs. Ils ne peuvent s'empêcher - car ils sont immédiatement concernés - de les vivre de l'intérieur ou par identification.²

Autrement dit, le sociologue ou l'anthropologue se trouve nécessairement embarqué dans une dynamique émotionnelle dès lors qu'il évolue sur le terrain. Comment dès lors nouer une interdépendance entre engagement d'une part et prise de distance d'autre part ? Comment réussir à

¹ ELIAS, Norbert. *Engagement et distanciation : Contributions à la sociologie de la connaissance*. Paris : Fayard, 1993, p. 10

² *Ibid.*, p. 24

ne pas se laisser submerger par le trop-plein d'investissement émotionnel ?

Dans la deuxième partie d'*Engagement et distanciation*, prenant l'exemple des pêcheurs du maelstrom, Elias relie la possibilité de distanciation, donc de réflexion et d'objectivation, à l'effort mené pour décentrer le regard de l'évènement vers l'environnement. Pour parvenir à un certain équilibre entre engagement et distanciation, le chercheur doit viser une forme d'autocontrôle émotionnel qui peut être atteint, par exemple, en confrontant différents niveaux de réalité. C'est précisément l'option que j'ai choisi de retenir.

En ce qui concerne mes trois cas principaux (Berlin, Strasbourg et Turin), j'ai logiquement cherché à m'immerger autant que possible dans l'univers social propre aux supporters du RCS, du FCU et du TFC. En revanche, mon positionnement était plus distancié à l'occasion de séjours dans d'autres environnements que les trois précités, ce qui m'a donc permis de bénéficier de moments de recul. Pour schématiser, si je me plaçais clairement en situation d'observateur immergé s'agissant des cas berlinois, strasbourgeois et turinois, j'étais par contre en situation d'observation directe s'agissant des autres séjours de terrain (dans des endroits aussi variés que Paris, Metz, Brunswick, Dresde, Naples, Gênes, etc.).

- *De l'observation participante à l'observation engagée*

S'agissant de mes trois terrains de prédilection, j'avais donc opté pour un mode d'observation au plus près des individus. Que ce soit à Strasbourg, Berlin ou Turin, l'idée était de trouver le moyen d'appréhender au mieux

l'observation d'un nombre important d'acteurs. Pour ce faire, une stratégie d'immersion m'a semblé appropriée, car cela me permettait notamment d'affiner mon regard socio-anthropologique :

Ce n'est qu'au prix d'une réduction de la focale d'observation, en plongeant dans la foule pour y observer les interactions qui s'y jouent, que l'on peut parvenir à rendre intelligible l'émergence des comportements collectifs. Se rapprocher des sous-groupes composant la foule, c'est comprendre que, sous un slogan unique, il y a des formes d'exécution du cri et des degrés de motivation extrêmement variés¹.

Par ailleurs, il faut préciser que j'ai décidé d'aller plus loin que l'observation participante classique, telle qu'elle est définie dans de nombreux manuels. Mon idée n'était pas simplement de participer aux activités des supporters, mais de me laisser entraîner émotionnellement dans ce qu'ils vivaient. Mon ambition était de me situer dans une démarche compréhensive totale et je voulais être plus qu'un observateur parmi une foule d'individus. Il me fallait ainsi être supporter - du RCS à Strasbourg, du TFC à Turin et du FCU à Berlin - tout en prenant garde de toujours équilibrer ces phases d'engagement avec un regard plus distancié.

Si avant de démarrer mon enquête j'étais un supporter parmi d'autres du Racing Club de Strasbourg, le club de ma ville, je suis également devenu parallèlement supporter du FC Union et supporter du Torino FC. C'est en côtoyant de manière régulière les supporters du FCU et du TFC que je me suis mis à m'attacher à ces deux clubs et à réagir, aussi bien à Berlin qu'à Turin, en tant que supporter à part

¹ MARIOT, Nicolas. Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules. *Revue française de science politique*, octobre 2001, 51^{ème} année, n°5, p. 707-738

entière. En développant avec la plus grande sincérité cette sympathie pour le TFC et le FCU, j'en suis arrivé, au bout de quelques mois de séjours répétés, à avoir « mon » club dans chacune des trois aires culturelles retenues : le Racing en France, le Torino en Italie et le FC Union en Allemagne.

En principe, en matière de football, la passion est exclusive et irréversible. Pour un supporter acharné, il peut être difficile d'admettre que l'on puisse revendiquer une attirance concomitante pour d'autres clubs. Néanmoins, si l'on raisonne de manière ouverte, il est envisageable de développer des appartenances secondaires, sans toutefois remettre en cause l'affiliation principale. Comme le fait remarquer justement l'écrivain Nick Hornby dans *Carton jaune*, roman dans lequel il décrit sa passion pour le club londonien d'Arsenal, il est possible de soutenir un autre club que celui d'origine, pourvu que celui-ci ne fasse pas partie du même univers footballistique. Ainsi, se surprend-il à devenir fan de Cambridge, petit club de quatrième division, à une époque de sa vie où il fut amené à en fréquenter l'université¹, mais sans jamais remettre en question son rapport privilégié avec Arsenal

En ce qui me concerne, je me vois confronté à une situation analogue : initialement fan du RC Strasbourg, j'ai également développé un attachement pour le FC Union et pour le Torino au gré des circonstances, à savoir pour les besoins de mon enquête. Toutefois, le RCS, le FCU et le TFC évoluent à trois niveaux de réalité suffisamment distincts et indépendants pour limiter tout risque de situation embarrassante, à savoir un dilemme affectif en cas de rencontre opposant, par exemple, le RC Strasbourg au Torino FC ou l'Union Berlin au Torino FC².

¹ HORNBY, Nick. *Carton jaune*. Paris : Plon, 1998, p. 111

² Historiquement, il n'y a jamais eu de match mettant aux prises RCS, TFC et FCU. Actuellement, la probabilité de rencontre entre RCS, TFC et FCU sont quasi nulles, même en match amical. A la rigueur, cela pourrait se produire si subitement deux au moins de ces trois clubs se montraient suffisamment

Tant à Strasbourg, qu'à Turin ou à Berlin, j'avais décidé de me situer non pas dans le registre de l'observation participante mais celui de l'observation engagée. L'observation engagée ne doit pas être conçue comme le degré maximal d'immersion que le chercheur peut démontrer sur le terrain. En cela, l'observation engagée ne représente en rien une posture maximaliste par rapport à l'observation participante. La différence se définit en réalité plus en termes de nature que de degré.

Une recherche par observation participante suppose une forme de mise en scène ; le sociologue est à la base étranger à l'univers qu'il entend étudier, et ajuste en conséquence son comportement de manière à apparaître progressivement comme un membre du groupe en question. Une recherche par observation engagée, en revanche, ne nécessite pas les mêmes efforts de mise en scène de soi ; le sociologue n'a pas à ajuster son comportement pour apparaître membre du groupe, car dès le départ, il se sent membre du groupe.

D'une certaine manière l'observation engagée clarifie le statut du chercheur sur le terrain, étant donné que son implication dans les activités du groupe ne relève aucunement de la fiction. Dans le cas de l'observation participante classique, le sociologue est souvent contraint à user d'une certaine duplicité sur le terrain, par exemple afin de démontrer la (fausse ?) sincérité de son engagement dans la vie de la communauté étudiée ou bien pour éviter d'être démasqué s'il s'agit d'une observation à visage masqué. En d'autres termes, l'observation engagée présente l'avantage de permettre un accès brut au plus près du réel, alors que l'observation participante introduit

performants pour réussir à sa qualifier en Coupe d'Europe. Et encore, il faudrait ensuite que le tirage au sort fasse son œuvre...

immanquablement une part de fiction dans la récolte du matériel.

- *Le chercheur comme champ d'expérience*

Avec l'observation engagée, ne le nions pas, le chercheur prend le risque de ne pas réussir à équilibrer engagement et distanciation. Lorsque l'immersion sur le terrain est totale, il est difficile de réussir à prendre du recul par la suite, même une fois que l'on a pris congé des acteurs en question. Le terrain correspond en effet à une expérience de vie qui ne peut que marquer profondément le chercheur. Emotionnellement parlant, on ne ressort jamais indemne d'une observation engagée. Pourtant, il s'agit de trouver un biais méthodologique pour passer de l'affect à la raison, une fois sorti du terrain.

Il est possible de dresser une analogie entre ma propre démarche et la psychanalyse. L'observation engagée suppose du sociologue qu'il se place en position de réceptacle émotionnel, tel un psychanalyste en situation de contre-transfert. Pour Heinrich Racker, la notion de contre-transfert en psychanalyse peut se définir de la manière suivante :

Tout comme l'ensemble des images, des sentiments et des pulsions de l'analysant envers l'analyste, en tant qu'ils sont déterminés par son passé, est appelé névrose de transfert, de même l'ensemble des images, des sentiments et des pulsions de l'analyste envers l'analysant, en tant qu'ils sont déterminés par son passé (comprenant son analyse), est appelé contre-transfert, et son

*expression pathologique pourrait être désignée comme névrose de contre-transfert.*¹

J'ai conçu ma phase de terrain en tant qu'elle allait me permettre d'absorber un certain nombre d'affects propres à la population enquêtée. J'ai souhaité renverser la problématique classique qui consiste, en tant que chercheur, à se préserver d'un trop-plein d'empathie envers les acteurs observés. La notion de contre-transfert est intéressante car elle exprime l'idée que le flux émotionnel n'est jamais à sens unique : ce n'est pas parce que l'on détient le statut d'analyste que l'on ne subit pas également les effets d'un « retour de manivelle ».

Je pars de l'hypothèse qu'un sociologue ou un anthropologue ne peut comprendre un événement que s'il le ressent. La socio-anthropologie que je prône se réfère au vécu de l'évènement dans un premier temps, à son décryptage dans un second temps. De même que pour le psychanalyste J.-D. Nasio « l'inconscient est intrinsèque à l'évènement »², je considère que la compréhension est intrinsèque à l'évènement. En se projetant corps et âme sur le terrain, l'enjeu pour le sociologue n'est pas tant d'accéder au vécu intime de ces acteurs, mais de partager une expérience commune. D'un point de vue psychanalytique, Nasio évoque le concept d'un inconscient évènementiel, unique aux deux partenaires de l'analyse, qui dès lors partagent un ensemble de mêmes affects :

Lorsqu'un analyste perçoit avec son inconscient l'émotion refoulée du patient et la traduit en mots, il est tellement immergé dans le psychisme de son analysant que la frontière entre l'inconscient de l'un et l'inconscient de l'autre

¹ RACKER, Heinrich. *Transfert et contre-transfert : Etudes sur la technique psychanalytique*. Césura Lyon, 2000

² NASIO, J.-D. *Un psychanalyste sur le divan*. Paris : Payot, 2009, p. 176

*s'estompe. En définitive, l'inconscient est, d'après moi, une instance évènementielle et coproduite par les protagonistes du dialogue analytique.*¹

La thèse de l'inconscient commun, amorcée par Nasio, est intéressante et mérite qu'on s'y attarde. Comment la considérer du point de vue des sciences sociales ? Supposons que, sur le terrain, le sociologue mette son inconscient en jeu afin d'accéder par empathie au ressenti des individus enquêtés. En nous appuyant sur la thèse de Nasio, cela revient à dire que le matériau émotionnel auquel a potentiellement accès le chercheur correspond à un inconscient évènementiel, composé aussi bien du ressenti des acteurs que de son propre ressenti.

En se plaçant lui-même comme champ d'expérience, c'est-à-dire en mettant son propre inconscient en jeu, le socio-anthropologue se donne ainsi les moyens d'accéder à un haut degré de compréhension. Précisément, c'est là l'ambition d'une observation engagée, où le chercheur se livre de manière totale.

Mon enquête s'est ouverte par une phase exploratoire pensée comme phase inductive, dans l'intention de laisser au terrain l'opportunité de délivrer ses propres enseignements. Dès le début, j'ai décidé d'associer à mon travail une dimension comparative. Pour ce faire, j'ai déterminé trois aires culturelles qu'il me semblait idoine de confronter car correspondant à trois traditions différentes en matière de supportérisme : la France, l'Allemagne et l'Italie. Toutefois, au-delà de cette triade, il me restait à savoir sur quelles réalités locales

¹ *Ibid.*, p. 177

focaliser le regard. Suite à mes explorations, mon choix s'est porté sur trois villes et sur trois clubs : le Racing Club de Strasbourg, le Torino Football Club et le Fussball Club Union Berlin. Ce choix s'est élaboré en interdépendance avec ma réflexion problématique, menée au cours de la phase inductive. Mes premières observations m'ont rapidement mis sur la voie de clubs en situation de marasme sportif, mais n'en générant pas moins une surprenante effervescence populaire, dans les tribunes. A chaque fois, le hiatus se manifestant entre l'enthousiasme des supporters et la faible compétitivité de l'équipe m'a entraîné à me demander pourquoi autant d'individus continuaient, sans relâche, à soutenir un club - semble-t-il - indépendamment de la qualité du spectacle. Pour enquêter, j'ai décidé de m'immerger sur le terrain de manière poussée. Aussi me fallait-il prendre garde à respecter un certain équilibre entre engagement et distanciation. Pour y arriver, Norbert Elias préconise par exemple de décentrer le regard de l'évènement vers l'environnement, de manière à aboutir à une certaine forme d'autocontrôle émotionnel. Plutôt que l'observation participante j'ai voulu me situer dans le registre de l'observation engagée, qui possède notamment l'avantage de clarifier la position du chercheur. Si l'observation participante nécessite une forme de mise en scène de soi de manière à être accepté petit à petit comme membre du groupe, l'observation engagée permet d'éprouver directement ce que ressentent les individus car le chercheur se sent des leurs. L'observation engagée suppose du sociologue qu'il se place en position de réceptacle émotionnel, tel un psychanalyste en situation de contre-transfert. Dans ce cas-là, le sociologue se place lui-même comme champ d'expérience, la compréhension étant supposée intrinsèque à l'évènement.

2) Quelques orientations théoriques

Le croisement d'un certain nombre de sources théoriques avec le matériau empirique recueilli au cours de la phase inductive m'a poussé à réagencer ma problématique générale autour de la notion de supporter, entendue au sens générique. En ce sens, ma phase inductive a été particulièrement féconde, et m'a conduit à déterminer une approche tant dynamique que plurielle.

L'une des bases de ma démarche a tout d'abord été de me départir d'un protocole d'enquête lourd et restrictif, consistant traditionnellement en l'élaboration d'un modèle d'analyse constitué d'hypothèses rigoureusement prédéfinies. En cela, j'ai choisi de conserver une optique inductive au-delà de la phase exploratoire, tout au long de l'enquête, pressentant que ma réflexion problématique allait précisément se nourrir de l'induction. En particulier, j'ai voulu éviter de me fonder sur des catégorisations figées et prédéfinies, accolant aux acteurs sociaux des représentations d'eux-mêmes largement fictives.

D'un point de vue compréhensif, l'idée était de m'appuyer au maximum sur des concepts indigènes qui, selon moi, traduisent mieux la réalité concrète que n'importe quelle modélisation. Par ailleurs, c'est bien l'expérience empirique qui m'a poussé à retenir Strasbourg, Berlin et Turin comme terrains privilégiés, en tant qu'univers où évoluent des supporters qui soutiennent des clubs dits en situation de marasme (RCS, FCU et TFC).

J'ai ainsi été amené à vouloir comprendre ce qui incite des fans à s'investir envers et contre tout pour supporter leur équipe. Quel sens donner à la passion footballistique dans des contextes de marasme sportif ? Quels sont les ressorts de l'engagement supportériste ? Qui

sont ces supporters, prêts à soutenir leur club quels que soient les résultats sportifs ? Voilà le type d'interrogations qui ont retenu initialement mon attention et qui m'ont incité à lancer mes investigations.

Dans un but heuristique, j'ai tenu à ce que cette démarche problématique ne soit pas excessivement formalisée, laissant libre cours à la créativité du chercheur du point de vue de la méthode. Toutefois, il était évidemment nécessaire de retenir une série d'orientations théoriques, définissant globalement une manière de penser la sociologie et l'anthropologie.

a) Un comparatisme raisonné

Définie en tant que méthode visant à « articuler l'universalité des concepts et la particularités des faits »¹, la comparaison constitue en sociologie et en anthropologie une ressource heuristique mobilisant les vertus de l'imagination scientifique. Entre autres, la comparaison possède une fonction compréhensive permettant de « ressaisir une unité de signification à travers la multiplicité de ses manifestations »².

On considèrera qu'un certain comparatisme implicite se trouve nécessairement au fondement de la démarche anthropologique, et parfois même sociologique. Implicite, car dans une perspective herméneutique, comparer revient à effectuer un retour critique sur mes propres catégories de pensée, m'aidant ainsi à mieux saisir en profondeur leurs significations cachées. En décalage avec le comparatisme explicite, consistant à la mise en confrontation de monographies réalisées au préalable, je me réclamerai ici

¹ LABBE, Yves. *Réflexions philosophiques sur la comparaison*. In BOESPFLUG, François, DUNAND, Françoise, et al. *Le comparatisme en histoire des religions*, Paris : Cerf, 1997, p. 25-26

² *Ibid.*,

du comparatisme implicite, qui au fond, est sous-jacent à tout travail socio-anthropologique.

Dans son ouvrage *Le match de football*, l'ethnologue Christian Bromberger se prononce « pour un comparatisme raisonné »¹, qui à certains égards, s'assimile à un comparatisme implicite. Selon lui, la compréhension d'une situation localisée ne peut provenir que de la comparaison avec d'autres unités, une étude de cas garantissant peut-être l'exhaustivité du matériau mais sans toutefois légitimer une potentielle généralisation des résultats. « Marseille, Naples et Turin offrent une palette de situations suffisamment contrastées pour faire ressortir les accents spécifiques qui modulent la même mélodie de base »², nous dit Bromberger.

Permettant d'éviter tout « cantonnement monographique »³, l'emploi d'un comparatisme implicite ou raisonné se justifie par la volonté de saisir un certain nombre d'aspects problématiques transversaux, tout en accordant une attention particulière à bien percevoir les contrastes. Au final, l'objectif visé est de parvenir à l'élaboration de conclusions à caractère généralisant qui, néanmoins, n'échappent pas la prégnance des particularismes régionaux.

b) Une ambition polémologique

En 1945, au sortir de la seconde Guerre Mondiale, Gaston Bouthoul et Louise Weiss fondent l'Institut Français de Polémologie. L'ambition de Bouthoul est alors d'impulser

¹ BROMBERGER, Christian. *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 10

² *Ibid.* p. 11

³ *Ibid.* p. 13

une démarche visant à la compréhension du phénomène guerrier à l'échelle de l'humanité¹ :

Lorsqu'il fonde avec Louise Weiss l'Institut Français de Polémologie en 1945, Bouthoul cherche à se démarquer des études sur les relations internationales ou les opérations militaires ainsi que du pacifisme, qui lui semble impuissant à faire advenir l'idéal de paix proclamé. Il veut initier une démarche scientifique visant à expliquer l'inéluctable répétition des guerres dans l'histoire humaine, à comprendre les faits de violence par leur recensement et leur observation rigoureuse. D'où la devise qu'il aimait à rappeler : « Si tu veux la paix, connais la guerre ! »

Dans cette optique, il est postulé que l'agressivité est une donnée constitutive de l'Homme et du social², et que la guerre est un objet digne d'être appréhendé scientifiquement au-delà de tout jugement de valeur. En sciences sociales, la fondation de cet Institut peut être considérée comme le point d'un départ d'une manière spécifique d'étudier le conflit et la violence.

En 1970, le sociologue Julien Freund fonde à Strasbourg un institut de polémologie. A partir de là, la perspective originelle de Bouthoul se voit élargie à l'étude des diverses formes de conflit, au-delà du phénomène guerrier. En 1983 dans *Sociologie du conflit*³,

¹ KLINGER, Myriam, et al. *Héritage et actualité de la polémologie*. Paris : Téraèdre, 2007, p. 11-12

² « L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. » (FREUD, Sigmund. *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF, 1981, p. 64-65)

³ FREUND, Julien. *Sociologie du conflit*. Paris : PUF, 1983

Freund définit la polémologie comme « science du conflit en général » et considère celle-ci en tant que branche de la sociologie : s'il existe une sociologie du travail ou une sociologie du droit, alors il peut bien exister une sociologie du conflit, suggère-t-il.

Pour sa part, à la fin des années 1970, Lucien Poirier développe l'appellation de « conflictologie » et établit l'idée que la polémologie s'assimile plus à une anthropologie du conflit qu'à une sociologie du conflit¹. Ainsi, intégrer les dimensions de culture et d'imaginaire serait un passage obligé pour saisir au mieux les dynamiques conflictuelles. Dans l'optique socio-anthropologique qui est la nôtre, le point de vue de Poirier vient s'associer à des perspectives plus sociologisantes.

Me plaçant en effet dans une optique socio-anthropologique, je considère qu'un cadre théorique inspiré de la polémologie est idoine pour accéder à la compréhension des phénomènes auxquels je m'intéresse. A l'instar de Julien Freund et de bien d'autres, je reprends par ailleurs à mon compte le postulat simmelien du conflit socialisateur et adopte l'idée que le conflit est producteur d'effervescence sociale, dont les modalités sont précisément à repérer et à analyser.

c) Une échelle d'observation coulissante

La question de l'échelle d'observation se révèle être de la plus haute importance lorsque l'on entreprend toute recherche de terrain. « La connaissance empirique est sous

¹ POIRIER, Lucien. *Des stratégies nucléaires*. Paris : Hachette, 1977

contrainte de l'échelle d'observation », observe Dominique Desjeux dans un article de 1996¹, lequel affirme que notre manière d'appréhender la réalité est conditionnée par le niveau d'échelle retenu. Il convient donc de me positionner quant à cette question.

Selon Dominique Desjeux, en sciences sociales, nous pouvons distinguer trois niveaux d'échelle. Je reprendrai à mon compte ces trois échelons :

Macro-social	Il n'y a pas d'acteur intentionnel, c'est l'échelle des classes, des générations, des sexes ou des cultures.
Micro-social	On considère l'acteur intentionnel, c'est l'échelle des réseaux d'interactions interindividuelles.
Micro-individuel	On ne se focalise pas sur les interactions sociales, c'est l'échelle de la cognition, du psychique et de l'inconscient.

Toujours d'après Desjeux, l'échelle d'observation retenue a priori est d'autant plus déterminante pour les résultats de l'enquête que « ce qui est visible à une échelle disparaît du champ de vision à une autre échelle ». Se définissant comme « séparatiste » (chaque échelle est autonome vis-à-vis des autres), il entreprend dans son article de dénoncer le « rêve de l'approche globale », autrement dit la croyance consistant à penser qu'il est possible d'observer simultanément toutes les échelles de la réalité sociale. Néanmoins, il n'en rejette pas pour autant la possibilité pour le chercheur d'opérer un rapprochement entre différents échelons, dans une optique d'« innovation intellectuelle ». C'est cette dernière proposition que je voudrais à présent préciser.

¹ DESJEUX, Dominique. Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle...d'observation !. *Utinam*, 1996, n°20, p. 15-44

Pour ma part, j'é mets l'hypothèse que la créativité scientifique est susceptible d'être d'autant mieux stimulée que le regard sociologique se déplace alternativement du macro-social au micro-social, sans exclure de se porter sur le micro-individuel si nécessaire. Il ne s'agit pas d'ambitionner de tout observer en même temps, mais d'adapter le niveau d'échelle retenu en fonction du contexte. Par conséquent, mon optique est celle d'une échelle d'observation coulissante.

Cette option méthodologique se veut par ailleurs en accord avec la nécessité d'équilibrer engagement et distanciation, en me basant sur un matériau recueilli de manière diversifiée. Sur une échelle coulissante, notons *in fine* que les trois échelons retenus demeurent quoi qu'il advienne autonomes, bien que nécessairement interdépendants et complémentaires.

d) Un raisonnement relationnel

A l'instar de ce que recommande Dominique Desjeux, mon optique générale ambitionne de « rendre compte du sens que l'autre donne à sa vie et non pas du sens que le sociologue assigne à la société »¹. En d'autres termes, mon approche se veut éloignée de tout théoricisme qui tendrait à réifier conceptuellement une réalité dynamique et mouvante, sans tenir assez compte des représentations et des discours indigènes. Si une partie de ma mission n'en consistera pas moins à l'élaboration de figures idéal-typiques, nécessaires à la tenue de tout raisonnement compréhensif, il s'agit de déterminer une manière générale de réfléchir et de mettre en action les concepts.

¹ *Ibid.*

Je pars de l'hypothèse que l'espace relationnel constitue potentiellement la meilleure grille de lecture pour appréhender les phénomènes liés au supportérisme. Je rejoins ici Nicolas Hourcade qui, au cours d'une intervention orale¹, avait expliqué pourquoi il est indispensable d'éviter tout substantialisme lorsque l'on étudie les supporters de football. S'agissant de la culture propre aux ultras, par exemple, les transformations au fil du temps sont significatives à tel point qu'il paraît impossible de définir une fois pour toutes l'essence d'une prétendue « culture ultra ». Ainsi, dans l'espace du supportérisme, un ultra français des années 2000 occupe au final une position assez éloignée de celle d'un ultra italien des années 1970, l'influence du contexte sociétal étant en l'occurrence déterminante.

Dans l'espace du supportérisme, toute catégorie est amenée à se définir en interdépendance avec les autres. Autrement dit, toute identité se construit nécessairement dans le rapprochement et la confrontation. Les types purs ne se matérialisent jamais dans la réalité : il s'agit toujours de définir un acteur par rapport à son positionnement au carrefour de différents pôles. Par ce mode de raisonnement, j'entends privilégier une réflexion dynamique en évitant de fonder des analyses sur la base de catégories figées une fois pour toutes, qu'il faut au contraire ne jamais cesser de confronter les unes aux autres.

De par mes choix méthodologiques, j'ai été amené à me servir de deux types d'espaces : l'espace du supportérisme d'une part, l'espace du conflit d'autre part. Au fil de l'analyse, les deux espaces sont appelés à se superposer, voire à fusionner. C'est en cela que j'entends assumer une ambition polémologique, comme établi un peu plus haut.

¹ Le 11 mai 2009, au cours du *Séminaire sur le spectacle sportif*, dirigé par Patrick Mignon (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris).

Dans un but heuristique, mon intuition scientifique m'a conduit à poursuivre une démarche inductive au-delà de la phase d'exploration. Mon souhait a été de ne pas m'enfermer dans un protocole d'enquête lourd et restrictif, de manière à stimuler au maximum la créativité du chercheur. Plutôt que de partir de catégories prédéfinies, j'ai voulu considérer avant tout la pertinence des concepts indigènes pour mener à bien mes réflexions. Afin de donner une force directive à ce travail, il me fallait toutefois définir une série d'orientations théoriques. La première d'entre elles consiste à confirmer l'emploi d'un comparatisme raisonné (ou implicite), qui possède deux intérêts majeurs. D'une part, le comparatisme favorise la prise de distance en cela qu'il permet d'effectuer un retour critique sur ses propres catégories de pensée, en confrontant différents niveaux de la réalité. D'autre part, comme le précise Christian Bromberger, comparer des contextes suffisamment différents permet d'aboutir à déceler « les accents spécifiques qui modulent la même mélodie de base ». J'ai également voulu associer à mon étude une ambition polémologique, compte tenu que l'agressivité est une donnée constitutive de l'Homme et du social. La polémologie peut être considérée, avec Julien Freund, comme la science du conflit en général, au-delà du phénomène guerrier stricto sensu. Tout l'intérêt de la polémologie est ici de bénéficier d'outils de pensée pour saisir au mieux les dynamiques conflictuelles et les faits de violence. Si le conflit est socialisateur, il est également producteur d'effervescence sociale. Parvenir à se décentrer de l'évènement vers l'environnement suppose de faire coulisser le regard le long d'une échelle d'observation. Notre manière d'appréhender la réalité est conditionnée par le niveau d'échelle retenu. Selon Dominique Desjeux, on peut retenir trois échelons : le

macro-social (classes, générations, cultures, etc.), le micro-social (groupes sociaux, réseaux d'interactions, etc.) et le micro-individuel (cognition, psychisme, inconscient, etc.). L'idée n'est pas d'ambitionner une approche globale, mais d'adapter le regard en fonction du contexte observé. J'ai voulu enfin insister sur la nécessité de réfléchir de manière relationnelle et non substantialiste. Aucune catégorie de pensée n'est figée une fois pour toutes et chaque concept ne peut se définir qu'en interdépendance avec d'autres. Par conséquent, réfléchir sur les publics du football revient à considérer en premier lieu l'espace du supportérisme, sur lequel est susceptible de se superposer un autre espace pour les besoins de l'analyse : celui du conflit.

3) Pour une socio-anthropologie du supportérisme

Originellement, ma démarche a été guidée par une réflexion épistémologique : à quelle discipline me rattacher ? Sociologue de formation, j'ai ressenti au moment de débiter mes travaux une certaine appétence pour l'anthropologie, motivé par la volonté de miser sur l'observation engagée. Je me suis ainsi demandé s'il n'était pas possible de réaliser l'interdépendance, au fond logique, entre sociologie et anthropologie.

Au fil de mon enquête de terrain et parallèlement aux lectures effectuées, j'en suis arrivé à situer mes travaux dans le champ disciplinaire de la socio-anthropologie. Ne s'assimilant pas à une volonté de ne pas trancher entre sociologie et anthropologie, le fait de me revendiquer socio-anthropologue procède en réalité d'un questionnement sur le rôle du chercheur en sciences sociales et sur sa supposée capacité d'innovation.

Evidemment, mon ambition n'a jamais été d'inventer ex-nihilo une démarche parfaitement nouvelle, mon envie ayant plutôt été d'explorer les pistes déjà existantes mais non pas moins heuristiques. Outre cette volonté permanente d'être créatif dans ma démarche, je dois préciser que celle-ci s'inscrit à l'origine dans la tradition compréhensive d'une sociologie de l'acteur.

Par ailleurs, je dois également insister sur la figure de Norbert Elias, dont les principes intellectuels ont fortement influencé mes propres raisonnements. En particulier, le paradigme du procès de civilisation aura constitué un repère constant sur lequel m'appuyer, mais aussi à dépasser.

Enfin, une des questions importantes à considérer, a priori, concerne la notion de culture, d'autant plus que l'un des objectifs avoués de ma recherche est de parvenir à pénétrer efficacement l'univers culturel propre aux supporters de football.

a) Les apports potentiels de la socio-anthropologie

Si j'ai décidé de m'inscrire dans le champ de la socio-anthropologie, c'est tout d'abord pour m'écarter au maximum de la rivalité académique mettant traditionnellement aux prises sociologie et anthropologie. Partant de l'hypothèse que cet antagonisme n'a pas de solide raison d'être, j'ai voulu réfléchir sur un moyen efficace de nouer une interdépendance épistémologique entre les deux disciplines. La voie de la socio-anthropologie m'a ainsi semblé la plus adéquate.

On doit à Louis-Vincent Thomas, puis à Pierre Bouvier, d'avoir introduit dans les années 1970 et 1980 le terme de « socio-anthropologie » pour désigner cette démarche interdisciplinaire censée apporter des potentialités heuristiques nouvelles. Dans un contexte où la crise économique s'installe et où le tissu social se déstructure, la sociologie toute seule ne serait plus à même de fournir assez de réponses pertinentes, car ses outils conceptuels et méthodologiques seraient inextricablement liés à l'époque antérieure des Trente Glorieuses. Selon Pierre Bouvier :

Les acquis de l'anthropologie, et en particulier sa façon d'observer les faits sociaux, peuvent apparaître, aujourd'hui, comme un lieu de ressourcement. [...] L'apport de l'anthropologie

*tient aux résultats que cette discipline a obtenus vis-à-vis de populations à effectif réduit, à valeur plus stable que vibrionnique, à cohérence plus effective que circonstancielle.*¹

Ainsi, construire une passerelle entre sociologie et anthropologie irait dans le sens d'un enrichissement de la connaissance en cela que la socio-anthropologie « tend actuellement à englober l'ensemble des faits sociaux qu'elle s'efforce de mettre en relief dans leur complexité »².

En réalité, sociologie et anthropologie se différencient moins en termes de nature que dans la manière de traiter leurs objets d'étude. Tout particulièrement, la question de l'échelle d'observation semble décisive :

*Autant de nom que de définition, elle [la socio-anthropologie] jette un pont entre la sociologie et l'anthropologie. En effet, la première vise à saisir la « complexité » des faits sociaux en soulignant les médiations qui font qu'à une échelle globale ces faits prennent la forme d'une totalité. La seconde a pour objet d'expliquer les faits sociaux à une échelle locale qui autorise ainsi une étude directe et fine dont le résultat est de constater en acte l'interdépendance de ce qui constitue ces faits.*³

¹ BOUVIER, Pierre. L'objet de la socio-anthropologie : Crise, déstructuration, recomposition, perdurance. *Socio-anthropologie* [en ligne], 1997, n°1. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index27.html>> (consulté le 01/12/2010)

² HAMEL, Jacques. *La socio-anthropologie, un nouveau lien entre la sociologie et l'anthropologie*. *Socio-anthropologie* [en ligne], 1997, n°1. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index73.html>> (consulté le 01/12/2010)

³ *Ibid.*

b) Les prémisses historiques de l'interdépendance entre sociologie et anthropologie

Pour sa part, Francis Farrugia considère qu'il y a filiation entre la socio-anthropologie et des auteurs classiques comme Marcel Mauss ou Georges Gurvitch. Le concept de phénomène social total doit constituer, à ce titre, la pierre angulaire de la définition même de la socio-anthropologie, pour laquelle « il s'agit de comprendre la fabrication, la production de l'humain dans toutes ses composantes et ses manifestations. »¹

Pour Gurvitch, le phénomène social total mérite son statut de concept-clé, car il permet d'ériger un rempart : « a) contre la primauté dogmatique de la conscience collective et contre l'hyper-spiritualisme de Durkheim dernière manière, au nom d'un réalisme relativiste et empiriste ; b) contre l'institutionnalisme [...] ; c) contre la séparation de la compréhension et de l'explication qui nulle part ne s'appellent davantage l'une l'autre qu'en sociologie, et spécialement contre la réduction wébérienne de la compréhension à l'interprétation des sens internes des conduites individuelles ; d) contre tout genre de culturalisme abstrait ; e) contre toute séparation de la sociologie et de l'histoire quant au domaine du réel constitué par les phénomènes sociaux totaux, la différenciation ne commençant qu'en ce qui concerne la méthode. »²

¹ FARRUGIA, Francis. La socio-anthropologie comme herméneutique de la finitude et inversion des perspectives. In GAUDEZ, Florent, et al. *Figures de l'altérité : Comment peut-on être socio-anthropologue aujourd'hui ?*. Paris : L'Harmattan, 2010, p. 53

² GURVITCH, Georges. *Dialectique et sociologie*. Paris : Garnier-Flammarion, 1962, p. 18-19 (cité par Farrugia)

D'une certaine manière, l'émergence de la socio-anthropologie se manifeste déjà dans les années 1950-1960, l'approche « anthropo-ethnologique » développée par Claude Lévi-Strauss se confrontant à la démarche « socio-anthropologique » promue par Georges Gurvitch.

c) Le triple-intérêt de la socio-anthropologie

De ma propre analyse, la socio-anthropologie me paraît revêtir un triple intérêt. En premier lieu, elle autorise à s'affranchir des barrières disciplinaires qui séparent, parfois abruptement, sociologie, anthropologie, philosophie, histoire, psychologie, etc. et permet d'établir, ponctuellement, des passerelles interdisciplinaires. Ne se limitant pas au rapprochement de la sociologie et de l'anthropologie, la socio-anthropologie milite ainsi pour une certaine interdépendance disciplinaire, ce qui suppose nécessairement de « rompre le "cordon sanitaire" instauré dans l'après-guerre entre la sociologie et la philosophie, mais aussi entre la sociologie et l'histoire, ceci pour réintégrer aux pratiques d'enquête une analytique des principes des finalités et des contextualités de la science »¹.

En second lieu, la socio-anthropologie permet de recourir à la psychanalyse, « non pas comme clinique mais comme théorie sociale et culturelle », légitimant de facto la possibilité de coulisser l'échelle d'observation jusqu'au niveau micro-individuel. Toujours selon Farrugia :

Le recours à la psychanalyse [...] permet la prise en considération de mécanismes collectifs

¹ FARRUGIA, Francis. *Ibid.*, p. 50

*inconscients, de processus à un premier étage psychologiques, mais à un second étage sociaux et collectifs. On mesure alors le poids des incorporations familiales, groupales, institutionnelles. La psychanalyse permet de révéler la dimension cachée des dynamiques sociales, et de porter l'attention sur le symbolique.*¹

Enfin, en dernier lieu, la perspective socio-anthropologique est mue par une dynamique innovatrice et alternative quant aux manières traditionnelles de traiter un sujet d'enquête. Par exemple, elle permet de transcender les conservatismes académiques :

*La démarche socio-anthropologique présuppose et implique donc une inversion des perspectives ordinaires, une certaine transvaluation des valeurs académiques trop souvent ancrées dans une conception disciplinaire de la discipline, qui occulte la question du sens.*²

De même, pour Alain Gras :

*La socio-anthropologie représente une posture intellectuelle vis-à-vis du monde, celle de l'ouverture à l'altérité. Elle procure un levier intellectuel pour renverser les perspectives dans le monde en posant comme possible ce qui nous apparaît, aujourd'hui, comme impossible.*³

Ainsi, pour toutes les raisons que je viens d'esquisser, la voie de la socio-anthropologie me paraît la

¹ *Ibid.*, p. 50

² *Ibid.*, p. 53

³ GRAS, Alain. La socio-anthropologie, une critique radicale de l'évolutionnisme. *Socio-anthropologie* [en ligne], 2004, n°14. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index373.html>> (consulté le 01/12/2010)

plus à même d'accéder à une bonne compréhension des phénomènes collectifs liés au supportérisme.

Prônant l'observation engagée et me référant à la tradition d'une sociologie compréhensive, le rapprochement épistémologique entre anthropologie et sociologie se justifie d'autant plus que la rivalité académique entre les deux disciplines n'a pas vraiment de sens. Selon Pierre Bouvier, la socio-anthropologie réalise l'interdépendance entre deux manières de penser le social : l'une à l'échelle globale (la sociologie), l'autre à l'échelle locale (l'anthropologie). Si le terme de socio-anthropologie est proposé dès les années 1970, les prémisses d'un tel rapprochement entre sociologie et anthropologie sont antérieures. L'esprit de la socio-anthropologie, semble-t-il, s'incarne dans le concept de phénomène social total forgé par Marcel Mauss, car il permettrait - selon Georges Gurvitch - de penser « contre la séparation de la compréhension et de l'explication [...] et spécialement contre la réduction wébérienne de la compréhension à l'interprétation des sens internes des conduites individuelles ». Précisément, la socio-anthropologie me paraît être d'un triple intérêt. Premièrement, elle autorise à penser au-delà des barrières disciplinaires érigées entre sociologie et anthropologie, mais aussi entre philosophie, psychologie, histoire, etc. Deuxièmement, elle tend à reconnaître l'utilité de la psychanalyse et permet d'envisager de réfléchir y compris à l'échelon micro-individuel. Troisièmement, elle ouvre la possibilité de penser le monde de manière alternative, proposant une posture intellectuelle audacieuse.

4) Une typologie transversale

Chaque pays comporte sa propre histoire et ses propres spécificités en matière de supportérisme. Il convient néanmoins d'insister sur le fait que, au-delà des contrastes, il est également possible de mettre en exergue un certain nombre de régularités et de passerelles. Ainsi, on peut par exemple établir une typologie présentant les différents genres de supporters, en s'affranchissant quelque peu du cadre national.

Les typologies déjà existantes, comme celle de Nicolas Hourcade pour la France ou celle de Gunter Pilz pour l'Allemagne, se basent sur des observations propres aux cas français et allemand, sans chercher véritablement à proposer un modèle qui serait extensible internationalement. Mon intention ici n'est pas de remettre en question les typologies de Hourcade et de Pilz, que je juge parfaitement intéressantes et pertinentes. Toutefois, il n'en paraît pas moins pertinent de tenter de redéfinir et d'enrichir quelque peu les types retenus, afin d'aboutir à une grille de lecture applicable tant à la France, qu'à l'Allemagne et à l'Italie.

Pour ce faire, je partirai ici d'une réflexion tendant à croiser les deux grilles de lectures déjà existantes, en l'occurrence celles de Nicolas Hourcade et de Gunter Pilz¹. Afin d'éviter de démultiplier les catégories, je choisis de retenir quatre grands types (correspondant à quatre grands pôles de référence, si l'on raisonne en terme d'espace) : les supporters désinvoltes, les supporters traditionnels, les ultras et les hooligans.

¹ Voir « Etat de la question ».

a) Les supporters désinvoltés (*Konsumorientierung*)

Les supporters désinvoltés ont ceci de plus, par rapport aux spectateurs « lambda »¹, qu'ils possèdent, ne serait-ce que minimalement, un intérêt partisan. Si leur posture s'avère en général très peu démonstrative, les supporters désinvoltés ont néanmoins établi un choix, en faveur de l'une ou l'autre équipe.

Corporellement, la recherche de conditions confortables pour suivre la rencontre s'avère essentielle. En général, ce genre de supporters fait le choix d'un positionnement en tribune latérale, où la visibilité est la meilleure, et où l'on peut s'asseoir tranquillement et anonymement, sans avoir la sensation de faire partie d'un groupe aux contours bien définis. Pour certains d'entre eux, à l'ère de la télédiffusion massive, il devient même préférable de désertier le stade pour regarder les matches à la maison, dans des conditions de confort optimales.

Emotionnellement, les supporters désinvoltés apparaissent soit faiblement investis, soit peu expansifs. Dans tous les cas, les émotions sont plutôt intériorisées ou ne jaillissent pas de manière expressive. Ceci s'explique car ces supporters s'identifient peu ou de façon modérée avec ce que représente leur club.

Pour les supporters désinvoltés, la notion de spectacle demeure une donnée essentielle. Bien souvent, la perspective de contempler un joli spectacle prévaut sur l'idée qu'il faut gagner à tout prix. Tout particulièrement, les supporters désinvoltés sont sensibles

¹ Il s'agit là d'une expression que j'ai fréquemment entendu dans la bouche de supporters acharnés, qui par l'emploi du terme « lambda » entendent marquer leur différence avec ceux qui ne démontrent pas un engagement partisan suffisamment poussé.

à la qualité esthétique du jeu déployé, ce qui entraîne parfois chez eux des attitudes de consommateurs si le spectacle n'est pas au rendez-vous (boycott temporaire du stade par exemple).

Selon eux, les joueurs sont tenus à la prestation, à la manière des acteurs au théâtre ou au cinéma. En cas de spectacle en deçà des attentes, il est remarquable de constater que les manifestations d'insatisfaction, quand bien même la victoire est au bout, proviennent souvent des tribunes latérales, où siège essentiellement ce type de supporters.

On l'a dit, les supporters désinvoltés apprécient de suivre le match confortablement et répugnent à se placer dans les kops¹ où la visibilité est bien souvent médiocre. Par ailleurs, ils rechignent à rejoindre toute association et groupement de supporters, et se comportent à la manière des spectateurs avant l'avènement du supportérisme, à savoir des formes organisées de soutien.

Quant au style vestimentaire, celui-ci ne laisse apparaître guère plus qu'un signe d'appartenance partisane (éventuellement une écharpe) et s'avère peu différent de l'habillement retenu dans la vie de tous les jours.

Peu démonstratifs, les supporters désinvoltés n'encouragent que rarement leur équipe (en reprenant les chants venant du kop par exemple). En revanche, leurs manifestations sonores consistent en des appréciations ou désapprobations vis-à-vis des faits de match, sous forme d'applaudissements ou de sifflets notamment. Peu investis dans les actions de soutien, ils ne démontrent pas d'attitudes à proprement parler conflictuelles, mais n'en sont pas moins plongés dans un état de tension minimal, propre à l'univers du supportérisme. Enfin, s'agissant des

¹ Un kop désigne la tribune du stade où se réunissent les supporters les plus fervents.

déplacements à l'extérieur, ce type de supporters n'en effectuent quasiment jamais.

b) Les supporters traditionnels (*Fussballorientierung*)

En général, les supporters traditionnels apprécient de suivre le match debout, ou tout du moins, possèdent une propension à se lever régulièrement, lorsque la tension monte en flèche. Le corps vit le match. Investis émotionnellement, ils ont une tendance à extérioriser les émotions, de façon plus ou moins virulente.

Les supporters traditionnels démontrent un rapport d'identification assez puissant avec leur club, qui pour les plus fervents constitue un véritable objet de culte. Si les supporters classiques font figure à certains égards de spectateurs à l'esprit partisan, les supporters traditionnels assument un positionnement franc dans l'espace du supportérisme, avec toute la démesure que cela peut éventuellement comporter.

Pour les supporters traditionnels, la notion de spectacle n'est pas essentielle mais n'en demeure pas moins importante. Ceux-ci sont en grande majorité passionnés de football autant que passionnés par leur club, et apprécient par conséquent de pouvoir assister à des rencontres de qualité. Néanmoins, il est primordial de souligner que l'intérêt prioritaire reste le résultat et qu'une victoire imméritée dans le jeu sera quand même savourée à sa juste valeur.

En réalité, plus encore que par le résultat, les supporters traditionnels sont préoccupés par le comportement affiché par les joueurs qui endossent le

maillot de leur club, et dont il est attendu le respect de certaines valeurs comme la combativité à toute épreuve, le non renoncement, l'abnégation, etc. Ainsi, un joueur doué mais nonchalant aura toutes les chances d'être moins apprécié qu'un joueur moyen mais batailleur. Chez les supporters traditionnels, il y a la volonté de se sentir proches des joueurs, voire des dirigeants, dans l'optique d'avoir la sensation de former une même famille, une même institution.

S'agissant de leur tenue vestimentaire, les supporters traditionnels ont le souci de revendiquer clairement et visiblement leur appartenance partisane. Ainsi, il en va de la fierté quant à exhiber des éléments d'où se dégagent les symboles du club : couleurs et écusson par exemple. Echarpes, maillots, vestes, casquettes, bonnets seront entre autres prisés pour s'afficher, plus ou moins sobrement, en tant que membres de la communauté des supporters.

Aussi est-il également important de ne pas s'isoler dans la masse et de faire partie d'un sous-collectif (association officielle ou groupe informel), dans l'optique de partager une passion commune. Outre l'identification première (celle avec le club), il faut signaler aussi l'existence d'identifications secondaires comme avec un fan-club ou un secteur du stade. Souvent, les supporters traditionnels apprécient de se rassembler dans les kops, d'où émane le sentiment de se situer en fidèles parmi les fidèles. Dans ce cas, il est aussi possible de s'identifier avec le kop tout entier.

En ce qui concerne le mode de soutien, les supporters traditionnels ont en général l'habitude d'encourager leur équipe de manière à la fois spontanée et sporadique. En fonction du déroulement du match, les encouragements

pourront ainsi redoubler de fréquence et d'intensité ou à l'inverse laisser place à une attitude plus spectatrice.

Il est à noter que le mode de soutien ne se déconnecte jamais totalement du jeu chez les supporters traditionnels. Fortement investis émotionnellement, ceux-ci sont traversés par un état de tension permanent qui ne se relâche qu'une fois la partie terminée. De ce fait, la propension à adopter des attitudes conflictuelles est assez importante, en fonction des péripéties liées au match mais également en fonction de l'état des relations avec les supporters adverses. Toutefois, le pas de la violence physique n'est pas franchi ici et le conflit demeure à l'état verbal (insultes, gestuelles).

Plongés dans l'univers du supportérisme et passionnés par leur club, les supporters traditionnels sont bien souvent tentés d'effectuer des déplacements, quand même une minorité d'entre eux se déplace systématiquement à l'extérieur. Néanmoins, nombreux sont les supporters traditionnels à réaliser ne serait-ce que de temps en temps un déplacement, comme preuve de leur engagement et de leur investissement.

c) Les supporters ultra (*Fussball- und Erlebnisorientierung*)

D'un point de vue corporel, les ultras érigent en principe fondamental de suivre le match en position debout. Le corps est ainsi appelé à être toujours en mouvement (sautillements, gestuelles, etc.) et à accomplir, d'une certaine manière, une performance en soi. L'investissement émotionnel des ultras apparaît total, l'accent étant en permanence mis sur l'expression du ressenti.

La tendance à l'extériorisation est maximale et parfois même maximaliste, l'idée étant de produire collectivement un spectacle dans les tribunes, partiellement autonome vis-à-vis du match. Aussi l'identification ne se porte pas exclusivement sur le club et se voit doublée d'une identification pour son propre groupe de supporters. En quelque sorte, l'objet passionnel des ultras est à double dimension : le club d'une part et le groupe d'autre part.

De plus, ce type de supporters se caractérise également par une identification au supportérisme ultra en tant que tel, lequel constitue un mouvement culturel possédant son histoire, ses valeurs, ses principes et ses références.

Par rapport au supportérisme désinvolte, les ultras entendent opérer un renversement problématique : le spectacle doit être créé - au moyen partiellement - par les supporters eux-mêmes tant d'un point de vue sonore que visuel. Ainsi, les ultras apprécient tout particulièrement les configurations de spectacle total, à savoir lorsque qu'une interdépendance est nouée entre le terrain et les tribunes ; autrement dit, lorsque joueurs et supporters interagissent mutuellement, les premiers en stimulant les réactions émotionnelles des seconds, les seconds en jouant le rôle de « douzième homme ».

Très souvent, les ultras portent leur intérêt plus sur la qualité de l'ambiance que sur la qualité du match. Sensibles comme tout supporter à la beauté du spectacle et à l'éventualité de la victoire, ceux-ci n'en sont pas moins très préoccupés par leur propre performance dans les tribunes et la nécessité de se faire continuellement entendre. Vis-à-vis des joueurs et des dirigeants, les ultras valorisent l'autonomie et le droit à la contestation lorsque les choses tournent mal. Contrairement aux

supporters d'un style plus traditionnel, la recherche de proximité avec les joueurs et dirigeants n'est en général pas une priorité.

D'un point de vue vestimentaire, les ultras sont plutôt enclins à la sobriété, la figure idéal-typique du « mastre » (supporter à l'attitude clownesque) constituant l'ultime repoussoir. Il est particulièrement intéressant de noter que les ultras portent le plus souvent du matériel autoproduit (écharpes, sweat-shirts, bonnets, etc.), sur lequel figure non pas l'emblème de leur club mais l'emblème de leur groupe.

Au stade, les ultras élisent traditionnellement domicile au sein des kops, au sein desquels il arrive fréquemment qu'ils assurent l'hégémonie. Dans tous les cas, le secteur des ultras se caractérise en tant que foyer d'effervescence, repérable tant visuellement que vocalement.

Chez ce type de supporters, la notion de groupe revêt une importance capitale. Souvent reconnues en tant qu'associations, la cohésion interne et la structuration hiérarchique du collectif (des meneurs aux sympathisants, en passant par le noyau dur) s'avèrent être des objectifs communs à la quasi-totalité des groupes ultra.

S'agissant du mode de soutien, les supporters ultra se basent en général sur trois principes fondamentaux : les tifos (spectacles constitués de feuilles de papier ou de voiles en tissu), les chants (continus durant toute la rencontre) et les déplacements (marquer la présence systématique du groupe à l'extérieur comme à domicile). Les animations mises en place sont traditionnellement réfléchies et programmées à l'avance, les chants étant lancés par une poignée de meneurs (les capos) qui font face à la tribune et dos au terrain pendant le match. Les

encouragements qui émanent des ultras diffèrent quelque peu du style traditionnel car marqués par la recherche de la continuité durant toute la rencontre et partiellement déconnectés du déroulement du match.

Par ailleurs, les ultras revendiquent ouvertement leur propension à la conflictualité (slogans injurieux, banderoles vengeresses, etc.) et agissent en se positionnant tel un syndicat dans l'optique, par exemple, de sauvegarder leurs droits à la contestation. Le discours apparaît en revanche moins clair en ce qui concerne la violence, parfois tolérée mais rarement condamnée, certains ultras radicaux n'hésitant pas à y avoir fréquemment recours (les hooltras en particulier) quand d'autres plus modérés la rejettent systématiquement.

d) Les hooligans (*Erlebnisorientierung*)

Présents en nombre plus marginal que les trois types précédents, les hooligans n'en constituent pas moins une donnée fondamentale de la problématique du supportérisme. Le corps y est mis à l'épreuve même de l'intégrité, mis en péril dans l'affrontement physique.

Emotionnellement, les hooligans vivent le football sur un mode guerrier, tendant à traduire extérieurement leur ressenti de façon polémique. Alors qu'ils se rattachent explicitement à un club, leur club, l'identification se produit toutefois plus par rapport à un territoire urbain qu'il faut défendre qu'avec le club en lui-même. En outre, les hooligans ont l'habitude de se constituer sous forme de bandes et de s'identifier fortement à leur petit groupe.

Enfin, à l'instar des ultras, les hooligans s'identifient aussi à un style, en l'occurrence une culture dont les valeurs tournent beaucoup autour de la revendication de la masculinité et de la défense du territoire (périmètre urbain, abords du stade, tribune du stade, etc.).

Pour les hooligans, le spectacle sportif ne revêt en général que peu d'intérêt. Là aussi, l'idée est de « faire le spectacle » en tentant dès que possible de se montrer outrageant et violent. Si certains hooligans aiment le football et soutiennent réellement leur club, d'autres tendent à se désintéresser totalement de la dimension sportive pour ne viser que le plaisir de la violence. Repoussés de plus en plus loin des stades du fait des politiques répressives, les hooligans semblent s'accommoder au moins partiellement de cette nouvelle donne et tendent désormais à programmer leurs affrontements dans des lieux complètement déconnectés du football (terrains vagues, champs, etc.).

S'agissant des joueurs et des dirigeants, les hooligans se placent en général dans une posture conflictuelle et se plaisent à valoriser leur complète indépendance, puisque contrairement aux associations d'ultras, l'agrégation se réalise sur le mode de la bande informelle.

Si anciennement les hooligans possédaient un style vestimentaire bien identifié inspiré des sous-cultures skinhead et bonehead¹, le tournant répressif de l'après-Heysel a petit à petit conduit ces derniers à adopter le style casual² mettant l'accent sur l'élégance vestimentaire et ayant pour but d'être moins facilement repérables.

¹ Un bonehead désigne un skinhead néonazi.

² COLLINET, Cécile, BERNARDEAU MOREAU, Denis, BONOMI, Julien. Le Casual, un nouveau genre de hooligan : Loin du stade et de la police. *Les annales de la recherche urbaine*, novembre 2008, n°105, p. 36-45

Ainsi, les hooligans ne se parent jamais d'attributs ayant trait à leur club et tendent à passer inaperçus. Néanmoins, comme ils sont trahis par leur propension à l'amour du territoire, les autorités sont en général parfaitement au courant de leurs lieux de prédilection : les bars où ils ont l'habitude de se retrouver ou le coin de tribune dans laquelle ils se rassemblent.

S'agissant de ceux qui vont encore au stade (certains hooligans désertent volontairement les enceintes en raison de la vidéosurveillance tandis que beaucoup sont interdits de stade), il n'est pas rare de les retrouver dans les kops, soit noyés dans la masse, soit cherchant à se démarquer des autres types de supporters avec qui les rapports peuvent être difficiles, beaucoup de fans traditionnels ou d'ultras ne tenant pas à être assimilés au hooliganisme.

Centrés sur la recherche de l'affrontement physique, les hooligans n'encouragent pas (ou très peu) leur équipe tant de manière spontanée que de manière programmée. Quelques slogans et gestuelles pourront toutefois être lancés épisodiquement, parfois teintés de xénophobie ou de racisme. Evidemment, il est inutile de préciser que la propension au conflit est maximale chez les hooligans, l'objectif étant de saisir la moindre occasion pour franchir le seuil conflictuel et aller vers l'escalade de la violence.

Du point de vue des autorités, la violence des hooligans demeure d'autant plus difficile à juguler que ces derniers ont l'habitude de se déplacer et de « frapper » particulièrement à l'occasion des matches à l'extérieur, les déplacements étant vécus sur le mode de la conquête symbolique de territoires ennemis. Faisant l'objet de fichage et de surveillance accrue, les hooligans tentent autant que possible de déjouer la répression à leur

encontre en ne se déplaçant pas systématiquement (l'optique est de réaliser des « coups ») ou en ne s'approchant pas trop près des zones sous maillage policier.

Dans une optique relationnelle, les positions des acteurs dans l'espace social sont en constante évolution. Il ne s'agit donc pas d'arrêter des catégories figées une fois pour toutes, mais néanmoins de considérer une typologie de référence. S'agissant du supportérisme, j'ai choisi de considérer un espace construit autour de quatre types, correspondant à la superposition de deux typologies préexistantes : celle de Nicolas Hourcade et celle de Gunter Pilz. En y incluant mes propres observations, je propose de me référer à quatre grands modes de supportérisme, dont les caractéristiques sont récapitulées dans le tableau ci-après.

	Désinvoltes	Traditionnels	Ultras	Hooligans
Intérêts pour le spectacle sportif	Contempler confortablement le spectacle est la motivation fondamentale.	La qualité du spectacle est importante, mais compte surtout la victoire de l'équipe soutenue.	Assister à un bon match est apprécié, mais ce n'est pas une donnée essentielle.	La qualité du spectacle n'est pas ou peu importante.
Intérêts pour la culture supporters	Peu ou pas d'attention est portée sur ce qui se passe dans les tribunes.	Le sentiment de faire partie d'une communauté de supporters est une dimension très importante.	La performance des supporters compte au moins autant que la performance des joueurs.	La culture supporters n'importe que de par sa dimension conflictuelle
Caractéristiques des encouragements	Peu ou pas d'encouragements, applaudissements et sifflets.	Encouragements spontanés mais sporadiques, essentiellement connectés au jeu.	Encouragements programmés et continus, souvent déconnectés du jeu.	Pas ou peu d'encouragements, parfois slogans et gestuelles.
Etat de la norme conflictuelle	Tension émotionnelle, sans extériorisation proprement conflictuelle.	Tendance à la conflictualité, mais pas systématiquement.	Forte tendance à la conflictualité, ambivalence quant à la notion de violence.	Exacerbation de la conflictualité, recherche systématique de l'affrontement physique.

DEUXIEME PARTIE

LE SUPPORTERISME A STRASBOURG, BERLIN ET TURIN

I. IDENTITES LOCALES, IDENTITES DE CLUBS

Dans cette deuxième partie, il sera dans un premier temps nécessaire d'expliquer en quoi certains clubs de football, au-delà de la dimension sportive, doivent être considérés en tant qu'institutions sociales. Pour bénéficier du soutien, envers et contre tout, d'une tifosérie numériquement forte, je partirai ici de l'hypothèse que tout club se doit d'incarner une identité collective, transcendant le cadre du jeu au premier degré. Ainsi, le supportérisme se développe à partir d'institutions-clubs où il apparaît que la dimension du football n'est pas le premier facteur explicatif de l'effervescence collective.

On retrouve ici l'idée que la passion footballistique se déconnecte, au moins partiellement, du spectacle au premier degré, car ce qui compte dans le fond est de valoriser une identité que l'on peut s'approprier et dont on peut être fier. Que ses résultats sportifs soient bons ou mauvais, un club est une institution sociale à partir du moment où il peut compter sur le soutien inconditionnel d'une communauté de supporters, qui se fédère autour de ce que j'appellerai piliers symboliques. Tant d'un point de vue synchronique que diachronique, un club de football ne peut susciter de la ferveur que s'il est en mesure de valoriser des symboles ayant trait à son identité.

L'identité d'une institution-club n'est pas flottante en cela qu'elle est inextricablement liée à la réalité locale dans laquelle elle est basée. Les clubs qui

parviennent à fidéliser un public au-delà du local¹ sont bien rares et, si c'est le cas, on a affaire à des clubs riches et de première zone, qui n'ont de peine à populariser leur marque sur un plan international, selon la logique du *branding*². On pourra citer en exemple tous les clubs habituellement présents en Ligue des Champions³ et qui comptabilisent des fans partout dans le monde⁴. Toutefois, ce type de supporters ne se situe pas dans le cadre fixé, à savoir celui des supporters acharnés dont la performance sportive du club soutenu ne constitue pas la motivation première de l'engagement.

Dans un contexte de marasme sportif, les supporters érigent leur club en tant que culte en soi, détachant leur investissement de la notion de résultat sportif. Pour ce faire, le mythe est susceptible de jouer un rôle fondamental, en cela qu'il participe de l'élaboration d'une illusion de grandeur, sur un mode parfois auto-dérisoire et ironique. « De toute façon, on est un club mythique ! », ai-je régulièrement entendu de la bouche de ces supporters, conscients de soutenir une institution sportivement peu fringante, mais qui n'en sont pas moins fiers de leur attachement. Le mythe - en l'occurrence - tient tant en l'âge d'or, glorieux, que le club a pu connaître dans un passé lointain qu'aux passions collectives qu'il continue présentement de générer. Dans un contexte de crise (ou de marasme), tout ensemble social paraît tenté de se référer à un âge d'or, largement reconstruit et fantasmé, dans l'optique de faire front face aux difficultés du moment et de perpétuer l'espoir de lendemains qui chantent.

Partant de ces quelques observations liminaires, je vais à présent m'atteler à fournir une série de précisions

¹ Par local je distinguerai trois niveaux de réalité : le micro-local (à savoir l'échelle du quartier), le local (à savoir l'échelle de la ville) et le macro-local (à savoir l'échelle de la région).

² En termes de marketing, le *branding* est une opération ayant pour but de gérer et valoriser les marques commerciales, ainsi que l'image des entreprises qui exploitent ces marques.

³ Compétition réunissant chaque année les tout meilleurs clubs européens.

⁴ Par exemple : Manchester United, FC Chelsea, Real Madrid, FC Barcelone, Milan AC, etc.

quant au concept d'institution, qu'il semble idoine d'associer à une certaine catégorie de clubs de football. J'évoquerai ensuite les raisons pour lesquelles le rayonnement identitaire de toute institution-club n'est assuré que si celle-ci repose sur quatre grands piliers symboliques (nom, écusson, maillot et stade). J'évoquerai enfin la dimension mythique propre aux institutions-club, en prenant soin d'illustrer mes explications en me rapportant aux cas du RC Strasbourg, du Torino FC et de l'Union Berlin.

1) Le concept d'institution

Je pars ici de l'idée que les clubs de football sont assimilables à des institutions : soit sportives (circonscrites au domaine du sport), soit sociales (débordant le cadre du sport). Tout d'abord, il convient donc de retenir une définition dudit concept, qui soit transposable dans le champ problématique qui m'intéresse. Autrement dit, il faut commencer par se demander une chose très simple : en quoi un club de football peut-il bien être une institution ?

D'un point de vue générique, une institution représente un ensemble de normes, de valeurs et d'usages partagés par un grand nombre d'individus. Si les institutions font - dans une large mesure - office d'instances de socialisation, en cela qu'elles permettent aux individus de s'intégrer et de se réaliser socialement, elles imposent parallèlement un encadrement des activités qui rend nécessaire l'intériorisation de règles par les individus. Par conséquent, les deux volets de l'institution sont d'une part la ressource et d'autre part la contrainte, avec en toile de fond cette idée essentielle que l'individu devient acteur social par et pour l'institution, celle-ci lui fournissant la possibilité de stimuler sa créativité.

La perspective que j'adopte se veut opposée à celle défendue par le fonctionnalisme de Talcott Parsons, pour qui l'institution est avant tout un système normatif qui fonctionne car les individus qui y participent craignent la sanction morale en cas de non-respect des règles¹. Demeurant fidèle à une certaine méthodologie de réflexion, j'estime qu'il s'agit de nouer une interdépendance : les institutions ne s'imposent pas aux individus tout comme les individus ne contrôlent pas le dessein des institutions.

¹ PARSONS, Talcott. *Le système des sociétés modernes*. Paris : Dunod, 1973

Le concept d'institution, entendu comme le résultat d'une action (celle d'instituer), traduit le mouvement dynamique qui fédère un ensemble d'activités disparates en structures d'activités, comportant un minimum d'organisation et permettant l'accès à une forme de reconnaissance sociale. En d'autres termes, instituer consiste à instaurer des réseaux interindividuels par lesquels les acteurs concrétisent, de manière collective et collaborative, des projets ou des ambitions.

Pour comprendre la notion d'institution, la théorie de la structuration, développée par Anthony Giddens, met à disposition un certain outillage intellectuel. Pour lui, les institutions sont des entités dotées de propriétés structurelles, le structurel étant entendu chez lui comme un ensemble de « règles engagées de façon récursive dans la reproduction sociale »¹. Selon Giddens, les institutions permettent à la société de se régénérer par elle-même, sur fond de stabilité :

*Les traits institutionnalisés des systèmes sociaux ont des propriétés structurelles : par là, je veux indiquer que des relations sociales se stabilisent dans le temps et dans l'espace.*²

En quelque sorte, les institutions constituent autant de piliers qui permettent à la société de se pérenniser. Pour rentrer un plus dans le détail, appuyons-nous sur le constructivisme de Peter Berger et Thomas Luckmann pour qui il faut d'abord parler d'institutionnalisation avant d'évoquer les institutions proprement dites :

¹ GIDDENS, Anthony. *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*. Paris : PUF, 1987, p. 41-42

² *Ibid.*, p. 42

*Les institutions ont toujours une histoire dont elles sont le produit. Il est impossible de comprendre correctement une institution sans comprendre le processus historique à l'intérieur duquel elle a été formée.*¹

La notion d'historicité joue ainsi un rôle central lorsque l'on traite des institutions, celles-ci se devant d'être objectivées avant de pouvoir être appréhendées en tant que modèles culturels. Autrement dit, l'institutionnalisation d'un modèle culturel est le fruit d'une construction sociale, résultant elle-même d'un rapport dialectique entre les individus et leur monde social, ce que Berger et Luckmann nomment « typification réciproque d'actions habituelles »².

D'un point de vue diachronique, une institution ne peut être reconnue comme telle qu'une fois achevé le long processus d'objectivation puis d'institutionnalisation. Le problème qui se pose à présent est de déterminer des critères pour pouvoir être en mesure de reconnaître que le processus est arrivé à terme, et que l'on a bien affaire à une institution en bonne et due forme. Aussi bien Giddens que Berger et Luckmann retiennent le double-critère de l'espace-temps : une institution rassemble nécessairement un grand nombre d'individus, sur un territoire suffisamment vaste et pour une longue durée. Ainsi selon Anthony Giddens :

*Les propriétés structurelles des systèmes sociaux n'existent que si des formes de conduites sociales se reproduisent de façon chronique dans le temps et dans l'espace.*³

¹ BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin, 1996, p. 79

² *Ibid.*, p.78

³ GIDDENS, Anthony. *Ibid.*, p. 31

Ces explications données, il est désormais possible de déterminer pourquoi les clubs de football, tout du moins ceux retenus dans le cadre de cette étude, sont des institutions. De prime abord, il est important de se défaire de la représentation du club de football comme unité simple, dont le champ de résonance se cantonne à la dimension de la pratique sportive. En tant qu'il met « en branle [...] la totalité de la société et de ses institutions »¹, le football est un fait social total et par conséquent les différents clubs, qui constituent son tissu organisationnel, ont une signification institutionnelle. En l'occurrence, on peut distinguer deux types de réalités institutionnelles : les institutions sportives, à savoir les clubs organisant la pratique du football mais sans émulation particulière en termes de public et de supporters, et les institutions sociales qui, à l'inverse, possèdent un rayonnement dépassant le cadre purement sportif.

S'agissant des trois cas étudiés - le RC Strasbourg, le FC Union et le Torino FC - on dira qu'on a affaire à des institutions sociales en vertu de trois critères qui découlent de ce que je viens d'exposer : le critère du nombre, le critère de l'espace et le critère de la durée. Il va sans dire que ces trois dimensions font l'objet d'une habile combinaison. Le petit tableau ci-dessous synthétise de manière simple le contenu de ces critères, qui feront l'objet d'analyses détaillées par la suite :

¹ MAUSS, Marcel. Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. In *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF, 2001, p. 274

Critère	Explication
Nombre	Le club génère une effervescence significative auprès des publics : on a affaire à une tifosérie numériquement forte.
Espace	L'identité du club se rattache à un territoire local de référence (quartier, ville ou région).
Durée	Le club a été fondé il y a suffisamment longtemps de manière à ce qu'il puisse y avoir transmission de la passion partisane de génération en génération.

Je suis ici parti de l'hypothèse que les clubs de football s'assimilent à des institutions, à savoir des unités sociales générant un ensemble de valeurs constitutives de leur identité. Les supporters qui s'y rattachent entendent se réaliser socialement en s'intégrant au sein d'un univers structuré, les deux volets de l'institution étant ressource et contrainte. Pour Anthony Giddens, l'institution est une réalité dotée de propriétés structurelles, lui permettant de se stabiliser dans le temps et dans l'espace. Pour les constructivistes Peter Berger et Thomas Luckmann, l'institution est le produit d'un processus historique impulsé par le rapport dialectique qu'entretiennent les individus avec leur univers social. Dans les clubs de football, il est possible de distinguer deux types de réalités institutionnelles : les institutions sportives et les institutions sociales. Si les institutions sportives se cantonnent au domaine du sport (jeu au premier degré), les institutions sociales se portent au-delà du football et sont génératrices d'une effervescence significative d'un point de vue des publics (jeu au second degré). Je nommerai institution-club un club qu'il est possible de considérer

en tant qu'institution sociale. On peut considérer que les clubs de football deviennent des institutions-clubs lorsque trois critères sont atteints : on a affaire à une tifosérie numériquement forte (critère du nombre), l'identité du club se rattache à un territoire de référence (critère de l'espace), il y a transmission de la passion partisane de génération en génération (critère de la durée).

2) Quatre piliers symboliques

Pour pouvoir considérer un club en tant qu'institution sociale, une des conditions sine qua non est l'inscription dans une durée « supra-individuelle »¹. Il faut effectivement insister sur la dimension suivante : une institution n'est pérenne que si elle renouvelle régulièrement sa légitimité sociale, grâce à la fonction symbolique du langage. Par conséquent, une institution demeure invariablement sous la menace du délitement si elle ne valorise pas ostensiblement des objets symboliques forts, auxquels les individus peuvent facilement se rattacher.

Par ailleurs, ces objets symboliques constituent autant de vecteurs transitionnels, permettant à la communauté de se souder et de partager au même moment une même culture (point de vue synchronique), tout en permettant sur la durée la transmission de génération en génération (point de vue diachronique). Ces explications données, je vais à présent m'intéresser aux aspects structurels qui fondent les institutions-club auxquelles je me suis consacré. Pour comprendre, il conviendra de décrire les grands piliers symboliques qui soutiennent l'édifice institutionnel du RCS, du FCU et du TFC : la dénomination, l'écusson, le stade et le maillot².

¹ GIDDENS, Anthony. *Ibid.*, p. 35

² Au cours de toute la Partie II, les informations à caractère historique se rapportant au RCS, au TFC et au FCU proviennent essentiellement de trois ouvrages : PERNY, Pierre. *Racing 100 ans*, Autoproduit, 2006 ; OSSOLA, Franco, MULIARI, Giampaolo. *Un secolo di Toro : Tra leggenda e storia cento anni di vita granata*. Turin : Il Punto, 2006 ; LUTHER, Jörn, WILLMANN, Frank. *Eisern Union !*. Berlin : BasisDruck, 2010

a) Le nom

Les trois clubs qui constituent l'objet de mes investigations trouvent leurs premières origines à la fin du dix-neuvième ou au début du vingtième siècle. Dans le quartier de Neudorf à Strasbourg, c'est une bande d'écoliers qui entreprend de monter une équipe de football à la fin de l'année 1906 : le FC Neudorf. A Oberschöneweide (quartier ouvrier de l'est berlinois), des petits clubs commencent à se développer et à se réunir pour fonder officiellement le SC Olympia 06 Oberschöneweide, en 1906 également. A Turin, les années 1890 sont le théâtre de l'apparition de clubs comme l'Internazionale Torino (1891) ou le Football Club Torinese (1894), dont la fusion en 1900 est le prélude à la fondation en 1906 du Foot Ball Club Torino.

Au début du vingtième siècle, on est parfois encore loin des dénominations actuelles. En effet, le Racing Club de Strasbourg n'est encore que le FC Neudorf et le FC Union Berlin a pour premier précurseur le SC Olympia 06 Oberschöneweide, tandis que le Torino Football Club s'est déjà stabilisé en 1906 autour d'une dénomination qui l'accompagnera sans bouleversement radical jusqu'aux temps présents : le Foot Ball Club Torino. S'agissant du cas alsacien, le FC Neudorf ne va toutefois pas mettre bien longtemps à se muer en Racing Club de Strasbourg, en 1919 très précisément. En revanche, le FC Union Berlin n'est fondé officiellement qu'en 1966, mais déjà en 1909 le SC Olympia 06 Oberschöneweide évolue en Union 06 Oberschöneweide : le mot-clé « union » constitue si on le veut la première pierre angulaire de l'édifice institutionnel dudit club.

Le Racing, le Torino et l'Union. Trois clubs, trois manières de communément les désigner, trois mots-clés, et

des différences. Le Racing et l'Union prennent originellement racine dans un quartier particulier de respectivement Strasbourg et Berlin - Neudorf et Oberschöneweide - avant de rayonner petit à petit sur des ensembles plus vastes. Le Racing sera ainsi appelé à devenir le porte-drapeau de la ville toute entière, avant de carrément représenter l'Alsace dans sa globalité. Dans une moindre mesure, la création du FC Union en 1966 marquera aussi un élargissement de perspective à l'arrondissement de Köpenick¹ (dont Oberschöneweide n'est qu'une fraction), mais surtout actera la naissance d'un club civil pour tout Berlin-Est. A contrario, le club du Torino s'est depuis le début référé à la ville de Turin dans sa dénomination ; un déplacement métonymique révélateur de sens s'opère d'ailleurs puisque le nom de la ville sert à désigner le nom du club (« il Torino »).

Néanmoins, le Torino a dû faire face à des soubresauts socio-historiques qui ont provoqué des changements de désignation. En 1936, le club prend le nom d'Associazione Calcio Torino car le régime fasciste entreprenait alors d'italianiser toutes les appellations d'origine étrangère, avant de devenir plus sobrement encore Torino Calcio en 1970, pour en revenir quasiment à sa dénomination de départ au mitan des années 2000 : du Foot Ball Club Torino (nom originel) au Torino Football Club (nom actuel), suite à la faillite économique du Torino Calcio en 2005.

S'agissant des trois clubs, il est intéressant de constater que leur institutionnalisation a pu être accélérée car il fallait résister à des contextes socio-historiques pour le moins délicats : le fascisme en Italie (1922-1945), l'occupation nazie en Alsace (1940-1945) et la dictature à Berlin-Est (1949-1989). De 1940 à 1945, l'Alsace est annexée au troisième Reich et la dénomination

¹ Administrativement, la fusion des anciens arrondissements mitoyens de Treptow et de Köpenick a donné naissance en 2001 à un *Bezirk* unique : Treptow-Köpenick (sud-est de Berlin).

du RCS est transmutée en Rasensport Club Strassburg, mais retrouve immédiatement son appellation de cœur au sortir de la guerre en 1945. Au cours de ces années de guerre, un certain nombre de Strasbourgeois se réfugient dans le sud-ouest de la France, en particulier dans la ville de Périgueux. Là-bas, le Racing Club de Strasbourg se dota d'une équipe et disputa des matches sous le nom d'Entente-Périgueux-Racing, devenant même champion de Dordogne. Cet épisode singulier peut être considéré comme participant de la solidification de l'identité d'une institution-club qui aura su continuer à exister pendant la guerre, sous une autre forme.

Le cas de l'Union Berlin est quant à lui plus complexe et mérite de s'y attarder un peu. On l'a dit plus haut, le terme « union » apparaît en 1909 dans l'intitulé du club qui demeure le même jusqu'en 1945 : Union 06 Oberschöneweide. Mais au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'Allemagne doit tourner la page du nazisme, ce qui implique que moult institutions sportives changent de nom comme pour rompre symboliquement avec un passé révolu. Ainsi, en 1945, l'Union 06 Oberschöneweide devient le Sport Gruppe Oberschöneweide, avant d'obtenir le droit de retrouver son terme-clé « union » trois ans plus tard seulement, au bénéfice de la contre-influence soviétique à Berlin. En 1948 le club s'appelle SG Union Oberschöneweide.

En 1949 est fondée la RDA et Berlin se voit divisée en deux - Berlin-Ouest et Berlin-Est - ce qui ne tarde pas à porter à conséquence. En 1950, l'équipe du SG Union fuit à Berlin-Ouest pour pouvoir continuer à disputer la finale du championnat d'Allemagne, sous la menace de retrait brandie par le régime soviétique, et fondent le SC Union 06 Berlin dans la partie ouest de la ville. Mais si les joueurs se déconnectent d'Oberschöneweide et tentent de s'implanter à l'Ouest, à l'Est subsiste l'infrastructure du SG Union

Oberschöneweide. A ce moment précis, il y a donc deux clubs portant le label « union ».

Cependant en ce début des années 1950, le régime de la RDA commence à prendre les choses en main en matière de sport et impose petit à petit un système reliant les clubs à des grands secteurs de l'industrie, de la police ou de l'armée. Ainsi naissent les BSG (*Betriebsportgemeinschaft*) et en 1951 le SG Union Oberschöneweide est relié aux ateliers Liebknecht pour former le BSG Motor Oberschöneweide.

En dépit de l'interventionnisme de l'Etat allemand, des initiatives civiles font pression pour exister parallèlement indépendamment des BSG ou des clubs gérés par la police politique (« Dynamo ») ou l'armée (« Vorwärts »). Ainsi, en 1957 est créé le TSC Oberschöneweide, puis en 1963 le TSC Berlin, dont la section football tend à vouloir se détacher. Ce qui advient en 1966 avec la création officielle d'un club de football civil à Berlin-Est : le FC Union Berlin.

A partir de ce moment-là, le club trouve sa dénomination définitive, mais au prix d'un cheminement si chaotique que c'est bien l'année 1966 qui est retenue comme date de fondation officielle, et non celle de 1909 où avait émergé la toute première version de ladite institution-club, labellisée « union ».

Toutefois, les changements de dénomination se font donc soit via des initiatives collectives et donc par choix (FC Union Berlin, Foot Ball Club Torino, Racing Club de Strasbourg, soit par contrainte externe (AC Torino, Rasenballsport Strassburg, BSG Motor, etc.). Malgré la contrainte externe justement, il est remarquable de constater à quel point les trois institutions qui m'intéressent ont su résister pour se reconstituer à chaque

fois autour des mots-clés Racing, Union et Torino. Le nom contient donc un poids symbolique conséquent : il est un garant de l'historicité de l'institution.

Un autre indicateur réside en la façon qu'ont les supporters invariablement à travers le temps d'encourager leur équipe. Dans le cas strasbourgeois, c'est le « allez Racing ! » qui est usité, de même qu'il est significatif d'entendre les supporters alsaciens dire qu'ils vont « au » Racing, à savoir que s'opère un déplacement métonymique remarquable : aller au Racing signifiant se rendre au stade de la Meinau afin de voir jouer le Racing. On retrouve le même déplacement métonymique dans le cas de nombreux autres clubs de traditions : aller à l'OM¹, par exemple.

S'agissant du Torino, nous l'avons explicité plus haut, un déplacement métonymique similaire s'effectue : le Torino désignant le club de football du Torino FC. Il est également intéressant de voir qu'à Turin le diminutif employé pour désigner le Torino s'avère être le Toro, alors que linguistiquement c'est le mot Torino (petit taureau) qui est un diminutif de Toro (taureau).

Enfin, dans le cas berlinois, le cri d'encouragement traditionnel est « Eisern Union !² ». Employé depuis le milieu des années 1920, le fameux « Eisern Union ! » s'est également imposé comme le surnom donné au club par les supporters, si bien que le mot « eisern » a même fait l'objet d'une substantivation : un Eiserner désigne tout individu se rattachant à l'institution-club (joueur, supporter, dirigeant, etc.). L'emploi du mot « eisern » faisant référence au fer n'est pas anodin et fait doublement sens, comme étant d'une part un signe se rapportant à la classe ouvrière et d'autre part comme étant

¹ Olympique de Marseille.

² Littéralement : « Union de fer »

une marque de renvoi à des valeurs d'abnégation et de combativité à toute épreuve.

b) L'écusson

Tout club de football possède son propre blason, lequel constitue en quelque sorte le support iconographique de ladite institution. Un écusson possède une valeur symbolique de premier plan, ne serait-ce que parce que celui-ci stylise la dénomination officielle sous forme esthétisée, mais surtout car il synthétise de manière imagée différentes caractéristiques identitaires.

Même si un club peut être amené au cours de son histoire à changer d'écusson, il n'en reste pas moins que subsiste dans les consciences un écusson « historique » et un seul. Ou alors, certains éléments qui le composent doivent impérativement et invariablement être intégrés par le concepteur - comme par exemple un animal ou une couleur - sous peine de subir les foudres des supporters.

Si l'on en revient aux trois cas qui nous intéressent, les écussons actuellement en vigueur soit correspondent à un blason considéré comme historique (RCS, FCU), soit contiennent effectivement des éléments qui y ont toujours figuré (TFC). Dans le cas du Racing Club de Strasbourg, l'écusson actuel possède une aura particulière, car intégrant tous les éléments qui font l'identité du club et se rattachant à la période la plus faste au niveau sportif (à la fin des années 1970). S'agissant de l'Union Berlin, l'écusson a toujours été le même depuis 1966, date de fondation du club. L'écusson actuel du Torino est en revanche assez récent : six ans pour la version actuelle. Il a été conçu après la faillite du club en 2005 et le changement de dénomination qui s'en est suivi : du Torino

Calcio au Torino FC. Néanmoins, depuis 1906 (date de fondation officielle du club), les écussons du Torino ont peu varié et ont toujours été constitués autour de deux points d'ancrage forts : la couleur grenat et le taureau, symbole de Turin qui figure également sur le blason de la ville.

L'écusson actuel des trois clubs sont tous trois une construction esthétique et imagée, élaborée à partir de d'éléments symbolisant leurs identités ; à savoir : le nom du club, les initiales du club, les couleurs du club, un animal-emblème, l'année de fondation et certaines autres spécificités. Je me propose ci-dessous de détailler l'observation de ces trois blasons :

Les trois écussons actuels

Les points communs :

Le nom : il figure de manière tape-à-l'œil sur les trois écussons. L'écusson du RC Strasbourg combine même les initiales (RCS) avec la dénomination complète (Racing Club de Strasbourg Football), alors que ceux du TFC et du FCU mettent plus en exergue le mot-clé qui sert usuellement à les désigner (Torino et Union).

Les couleurs : la couleur principale présente dans chaque écusson se trouve être logiquement celle qui figure habituellement sur les maillots des joueurs et que les supporters reprennent à leur compte dans leurs encouragements (« Allez les bleus ! », « Forza granata ! », « Rot-weiss ! »).

L'animal-emblème : très souvent les clubs de football se choisissent un animal pour emblème, lequel devient parfois catégorie de désignation (les crocodiles nîmois, les aiglons niçois, etc.). Ici, les écussons font la part belle au taureau (symbole de la ville de Turin), à l'ours (symbole de la ville de Berlin) et à la cigogne (symbole de la région Alsace).

Les particularités :

Torino FC : l'écusson du club de football et le blason de la ville de Turin possèdent une analogie soit dans la forme, soit dans la présence centrale du taureau, ce qui est particulièrement remarquable. L'écusson du TFC est également le seul des trois à indiquer la date de fondation du club (1906), comme pour bien rappeler que malgré la faillite de 2005 et le changement un peu forcé de dénomination celui-ci possède une longue histoire.

Union Berlin : depuis 1966, l'écusson n'a pas varié d'un iota et possède une étonnante longévité, là où souvent des retouches à caractère esthétique sont effectuées dans l'optique de « moderniser » le visuel. Sa forme effilée, se confondant avec le lettrage de la dénomination du club, est en outre une spécificité propre au FCU.

RC Strasbourg : rares sont les écussons qui synthétisent de manière aussi complète l'ensemble des symboles ayant trait au club. Si la cigogne se rapporte à la région Alsace, on

remarquera également la présence d'une cathédrale miniature aux côtés des initiales « RCS ».

c) Le maillot

De but en blanc, on pourrait tout simplement dire que le maillot constitue un support textile sur lequel les joueurs arborent officiellement l'écusson du club lorsqu'ils sont sur le terrain. En cela, le maillot revêt déjà une valeur symbolique d'importance, sans pour autant qu'il faille en rester là.

Un maillot fait office de tunique censée reprendre d'époque en époque les couleurs « historiques » du club, et n'est pas a contrario un simple vêtement devenu au fil du temps support publicitaire. Si un club comme le FC Barcelone a longtemps résisté à la tentation du sponsoring textile afin précisément d'en préserver la pureté symbolique, le fait que de la publicité figure sur le maillot officiel du club est entré dans les mœurs et ne fait plus guère l'objet de controverses.

Cependant, cela ne signifie pas pour autant que le maillot ait perdu toute sa teneur symbolique et ne soit désormais plus vecteur d'identification. Ainsi, il est là aussi question de métonymie lorsque les supporters déclarent apprécier tout particulièrement les joueurs qui « mouillent le maillot », à savoir qui respectent l'institution dont le maillot constitue en quelque sorte l'uniforme officiel.

J'ai déjà évoqué la valeur symbolique dégagée par l'écusson, lequel figure habituellement sur le maillot. Mais on peut dégager ici une autre métonymie intéressante d'un point de vue du sens. « Porter les couleurs d'un

club » pour dire qu'on endosse le maillot d'un club, signifie qu'on l'on supporte le poids historique d'une institution et que pour un joueur, faire partie d'une équipe veut en même temps dire jouer pour un club. Une source de tensions entre joueurs et supporters se situe donc là, à savoir que les joueurs - qui par le jeu du marché des transferts changent régulièrement de club - sont accusés de ne pas avoir conscience du poids symbolique que revêt le maillot qu'ils portent, et sont de ce fait suspectés de privilégier la carrière individuelle au détriment de l'institution-club.

Un supporter soutient un club, alors que le joueur évolue dans une équipe. Les mots sont importants, et il est nécessaire de bien distinguer « club » et « équipe » : le club se rapporte à la notion d'institution et d'historicité alors que l'équipe se restreint à la configuration formée à un moment donné par les joueurs censés représenter le club sur le terrain. Symboliquement parlant, le maillot est chargé d'une importance primordiale, car ce situant à l'interface du club et de l'équipe.

Tunique officielle pour des joueurs dont la mission est avant tout de jouer au football, celle-ci constitue également un vecteur d'identification pour les supporters, dont certains en endossent une réplique achetée à la boutique du club, comme pour faire corps avec leurs représentants sur la pelouse. Le maillot est ainsi un élément culte, dont le design varie d'époque en époque, mais dont les invariants sont l'écusson brodé au niveau du cœur et les couleurs historiques de l'institution-club.

Précisément, pour ce qui m'intéresse, les versions successives des maillots du RC Strasbourg, du FC Union et du Torino FC (à chaque saison les supporters attendent impatiemment le moment où sera dévoilé la nouvelle mouture du maillot pour la saison à venir) présentent parfois des

variations importantes, mais toutes font la part belle aux couleurs « officielles » du club : bleu et blanc pour le Racing, rouge et blanc pour l'Union et grenat pour le Torino.

Episodiquement des polémiques peuvent éclater, car la couleur affichée n'est pas celle attendue. Par exemple, les supporters du RCS estiment pour la plupart que le Racing doit arborer une tunique à dominante bleu roi et non bleu ciel. La notion de couleur n'est donc pas anecdotique : elle possède véritablement une valeur sociale.

d) Le stade

Avant toute chose, à quoi renvoie l'étymologie du mot « stade » ? A l'origine, un stade renvoie chez les Grecs à une mesure de distance équivalente à environ 180 mètres, avant que de métonymie en métonymie le terme ne serve finalement à désigner la distance parcourue lors de certaines courses, certaines courses en elles-mêmes (à pied ou en char, se déroulant sur un parcours circulaire), et enfin le lieu où avaient lieu ces compétitions. Ainsi, dans le langage actuel, aller au stade renvoie aussi bien à l'enceinte où va se dérouler le match qu'au match en question.¹

Bien que les clubs n'en soient parfois pas juridiquement propriétaires, les stades sont toujours d'une certaine manière propriété symbolique des institutions sportives qui y ont durablement élu domicile. Par exemple, il serait difficile d'envisager la viabilité à terme du stade de la Meinau à Strasbourg sans le Racing, tant les deux entités semblent indissociables, et ce même si

¹ PRADEAU, Jean-François. *Dans les tribunes : Eloge du supporter*. Paris : Les Belles Lettres, 2010, p. 19

l'enceinte appartient à la Mairie. Ne dit-on pas d'ailleurs que l'on va « au Racing » pour signifier que l'on se rend voir un match à la Meinau ?

Le stade est à proprement parler un lieu sacré pour tous les acteurs de la vie d'une institution-club. Un lieu sacré où le jeu prend corps, où se rassemblent dans une même unité spatiale publics et joueurs, tout le monde formant le temps de la partie une seule et même configuration humaine. Pour les footballeurs, le stade est le lieu où s'exerce une pratique ludique ; pour les supporters, c'est le lieu où s'exerce une foi et où se déploie une passion collective. Ainsi, comme le note justement Jean-François Pradeau :

Le Stade est amour. Au Stade, j'aime, et j'aime le Stade tout entier, en même temps que chacun des autres supporters l'aime, et en même temps que nous nous aimons tous. Voilà un autre aspect, cette fois, de la communion en laquelle consiste le Stade. Voilà surtout son aspect principal, car le Stade se distingue bien d'abord comme une forme absolument originale de communion érotique.¹

S'agissant du stade, il est donc beaucoup question de sentiments et d'émotions, en témoigne la teneur des termes employés par Pradeau. Pour Antoine Lech, auteur d'une thèse sur le supportérisme, le stade fait habituellement l'objet de trois grandes métaphores : le cirque (effet aliénant), la cathédrale (effet fédérateur) et le chaudron (effet cathartique). En particulier, c'est la description du stade comme chaudron qui valorise le mieux l'expression collective d'affects :

¹ *Ibid.*, p. 18

*Le chaudron est rond et encercle le bouillon grâce à son ouverture étroite. Sa forme lui permet de contenir projections et éventuels débordements à des températures élevées. Le chaudron porte son contenu à ébullition. Ces bouillonnements évoquent de manière imagée les états émotionnels collectifs des publics sportifs à l'occasion des spectacles de football. Cette métaphore est donc celle qui insiste le plus sur la recherche d'intensité qui anime les spectateurs.*¹

D'après ces quelques descriptions, le stade apparaît principalement comme un réceptacle de sentiments puissants, comme un lieu où l'on s'enivre collectivement d'un détonant « cocktail émotionnel »².

Néanmoins il convient pour le moment d'insister sur une autre dimension : le stade en tant que monument historique, témoin d'une mémoire partagée. En d'autres termes, le stade doit être considéré comme un « lieu de mémoire »³, et c'est en vertu de cela que nous décidons de l'ériger en pilier symbolique. Un stade est donc bien plus qu'une pelouse cernée de gradins, c'est un monument qui renferme des fragments de mémoire collective. Il n'est pas rare d'entendre les supporters lancer que « le stade est une seconde maison » pour eux, sorte de foyer chaleureux où l'on vient régulièrement se ressourcer.

Le supporter est en effet amoureux de son stade et entend en défendre la pureté de son atmosphère contre les multiples menaces de dévoiement, liées à l'esprit du temps : imposition de normes de sécurité drastiques et inconfortables, améliorations du confort au détriment des

¹ LECH, Antoine. Comment peut-on être supporter(s) ? : Les formes élémentaires du supportérisme. Thèse de doctorat : Sciences sociales : Université Paris Descartes : 2008, p. 40

² Voir partie III.

³ NORA, Pierre, et al. *Les lieux de mémoire*. Paris : Gallimard, 1997

tribunes populaires debout, adjonction de services annexes au football destinés à générer des ressources d'appoint, etc.

La configuration d'un stade évolue forcément au fil des époques, à savoir que des travaux d'entretien ou de construction sont parfois indispensables. En revanche, déraciner le stade de son territoire d'origine est perçu comme une atteinte à l'identité même du club, celui-ci étant souvent implanté à l'endroit où il a démarré son institutionnalisation. Autrement dit, un club s'institutionnalise en même temps que son stade devient lieu de culte et théâtre des premiers moments de gloire conquis au niveau sportif. Dès lors, le stade acquiert quasiment le statut de mémorial une fois que le succès a été au moins une fois au rendez-vous, et ce d'autant plus qu'il s'agit de clubs aux résultats sportifs sporadiques ou en dents de scie.

Pour se pérenniser en tant qu'institution sociale, un club de football est tenu de renouveler sans cesse sa légitimité auprès de ses supporters. Pour se prémunir de tout délitement, une institution-club se doit de valoriser un certain nombre d'objets symboliques, soit autant de vecteurs transitionnels favorisant, entre autres, la transmission de la passion partisane de génération en génération. Il est possible de retenir quatre grands piliers symboliques : la dénomination, l'écusson, le maillot et le stade. La dénomination révèle l'identité territoriale d'une institution-club en tant qu'elle contient toujours la mention de la ville ou du quartier où elle est historiquement basée. Par ailleurs, la dénomination contient aussi un terme-clé invariablement présent d'époque en époque, du moment que

l'institutionnalisation est accomplie : « Racing » pour le RCS, « Torino » pour le TFC et « Union » pour le FCU. L'écusson fait office de blason : il synthétise sous forme imagée les grands traits identitaires caractéristiques de l'institution-club. Dans le cas du RCS, du TFC et du FCU, la dénomination, les couleurs traditionnelles ainsi que l'animal-emblème sont intégrés à l'écusson officiel. Loin de n'être qu'un simple support textile, le maillot fait office de tunique faisant la part belle à l'écusson du club (en général cousu près du cœur) et à ses couleurs traditionnelles, les designers se devant de respecter une certaine pureté chromatique. Pour les joueurs, le fait d'endosser le maillot d'une institution-club revêt un caractère d'autant plus solennel que les fans s'identifient fortement à ce qu'il symbolise. Pour les supporters, le stade est un lieu empreint de sacralité car c'est là que s'exerce leur foi envers le club soutenu. Emotionnellement parlant, c'est aussi en son sein que se partagent des sentiments collectifs puissants, sur le mode de la passion. Symboliquement parlant, c'est un monument historique, témoin d'une mémoire partagée.

3) Mythes et mémoire partagée

Pour être reconnu en tant qu'institution, un club se doit de reposer sur quatre piliers symboliques suffisamment solides et rayonnants. Je viens de le détailler. Ceci n'est toutefois pas suffisant dans la mesure où une institution-club, digne de ce nom, requiert également la constitution préalable d'un passé supposé « légendaire ».

En effet, une institution-club fonde une part importante de sa légitimité en générant un imaginaire d'autant plus fédérateur qu'il se fonde sur une histoire rythmée d'évènements marquants. Cette histoire se structure autour de ce que nous pouvons nommer « mythes », lesquels forment les points d'ancrage d'une mémoire collective partagée par un grand nombre d'individus.

L'existence de mythes assure notamment deux fonctions importantes : faciliter la transmission mémorielle de génération en génération et conjurer les perspectives d'un avenir incertain par le souvenir d'un « âge d'or », forcément glorieux. Avant d'approfondir cette idée et de l'illustrer par les exemples du RCS, du FCU et du TFC, attachons-nous au préalable à définir ce qu'il faut entendre par mythe.

a) Le mythe selon Roland Barthes

Le concept de mythe est traditionnellement utilisé, sous diverses acceptations, par des ethnologues et anthropologues comme Bronislaw Malinowski, Marcel Griaule, Georges Dumézil ou encore Claude Lévi-Strauss. Pour ma part, j'ai choisi de retenir la manière dont Roland Barthes

exploite l'idée de mythe dans son ouvrage *Mythologies*¹. Voici ce que commence par expliquer Barthes :

Ce qu'il faut poser fortement dès le début, c'est que le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée ; c'est un mode de signification, c'est une forme.

En particulier, je m'intéresse à la première phase du raisonnement de Barthes, dans laquelle le mythe est considéré du point de vue de la sémiologie², entendue par Barthes comme « science des formes, puisqu'elle étudie des significations indépendamment de leur contenu »³. Dans la seconde partie de son raisonnement, Barthes tend à considérer le mythe du point de vue de l'idéologie, ce qui m'éloigne en l'occurrence de mon champ d'étude, lié au supportérisme contemporain.

Selon Barthes donc, le mythe est un système sémiologique second qui possède une double-fonction : désigner et notifier d'une part, faire comprendre et imposer de l'autre. Tout se passe comme si le mythe entreprenait d'abord de prendre possession d'un signe quelconque avant de le vider ensuite de son sens d'origine, avant de le remplir finalement d'une signification nouvelle appelée méta-langage :

On le voit, il y a dans le mythe deux systèmes sémiologiques, dont l'un est déboîté par rapport à l'autre : un système linguistique, la langue

¹ BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Seuil, 1970

² « On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie. Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale... » (DE SAUSSURE, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1972, p. 33)

³ BARTHES, Roland. *Ibid.*, p. 184

*(ou les modes de représentation qui lui sont assimilés), que j'appellerai langage-objet, parce qu'il est le langage dont le mythe se saisit pour construire son propre système ; et le mythe lui-même, que j'appellerai méta-langage, parce qu'il est une seconde langue, dans laquelle on parle de la première.*¹

En définitive, par rapport à un système sémiologique simple, le mythe tend à cristalliser une disproportion entre signifiant et signifié, aboutissant à la formation d'un élément complexe, à la stabilité incertaine.

Le propre du mythe est en premier lieu, à en suivre Barthes, d'imposer une déformation d'un pan de réalité. Ainsi, le sens du mythe n'apparaît jamais clairement et nécessite d'être décrypté, à la manière d'un rêve dont le contenu latent doit être déduit du contenu manifeste :

*Le rapport qui unit le concept du mythe au sens est essentiellement un rapport de déformation. On retrouve ici une certaine analogie formelle avec un système sémiologique complexe comme celui des psychanalystes. De même que pour Freud, le sens latent de la conduite déforme son sens manifeste, de même dans le mythe, le concept déforme le sens.*²

En second lieu, si l'on considère qu'il aboutit à changer le sens en forme, on peut alors affirmer que le mythe s'assimile à un « vol de langage » dont la conséquence la plus insidieuse est la transformation de l'histoire en nature :

¹ *Ibid.*, p. 188

² *Ibid.*, p. 195

*Le mythe est vécu comme une parole innocente : non parce que ses intentions sont cachées : si elles étaient cachées, elles ne pourraient être efficaces ; mais parce qu'elles sont naturalisées.*¹

En d'autres termes, l'évidence du mythe apparaît telle que toute démystification par l'intermédiaire de la raison s'avère nécessairement délicate. En fait, tout se produit comme si le mythe parvenait à figer le temps en opposant une résistance imperméable à l'oubli. Pour parvenir à contourner le mythe, il serait de toute façon illusoire d'escompter sa désagrégation.

Si l'on peut dire, la seule possibilité d'échapper à un mythe réside en sa substitution par un nouveau mythe, mieux approprié ou plus convaincant. Tout dépend cependant de la solidité du mythe en question : si celui-ci s'est durablement imposé dans l'imaginaire collectif, alors il est d'autant plus difficile de le contester. On peut, en dernier lieu, souligner avec Roland Barthes le caractère inéluctable du mythe :

*Rien ne peut être à l'abri du mythe, le mythe peut développer son schème second à partir de n'importe quel sens, et, nous l'avons vu à partir de la privation de sens elle-même.*²

Personnellement, je me garderai toutefois d'aller aussi loin que Roland Barthes et de valider l'hypothèse de la privation de sens. J'adopterai en l'occurrence une position plus nuancée.

¹ *Ibid.*, p. 204

² *Ibid.*, p. 205

b) Le mythe au service de la mémoire

Dans l'ensemble, je suis d'accord avec la définition sémiologique de Roland Barthes, que je viens de détailler. Toutefois, dans une optique plus socio-anthropologique, je considère fondamentalement que le mythe n'est pas une « déformation » de la réalité mais plutôt une exagération de type fantasmatique. De plus, le mythe s'apparente selon ma vision à la sublimation d'une émotion collective en mémoire partagée. Quoi qu'il en soit, la psychanalyse peut être d'un recours important pour comprendre ce qui se joue dans les consciences individuelles.

Par ailleurs, je n'estime pas que le mythe conduit vraiment à naturaliser l'histoire par le biais d'un « vol de langage ». En effet, le mythe se définit plutôt comme le produit de l'extraction d'un fait historique d'envergure et de sa mise en exergue consécutive. Autrement dit, la force du mythe permet avant tout la valorisation de fragments d'histoire significatifs. Sur ce point, je prends en quelque sorte le contre-pied de Barthes dont la position est bien différente :

Il n'y a aucune fixité dans les concepts mythiques : ils peuvent se faire, s'altérer, se défaire, disparaître complètement. Et c'est précisément parce qu'ils sont historiques, que l'histoire peut très facilement les supprimer.¹

Toutefois, on peut considérer que le mythe sert moins à « naturaliser l'histoire » qu'à entretenir une mémoire. De toute façon, il n'y a pas d'identités historiques qui ne soient pas construites, reconstruites, déformées. Pour

¹ *Ibid.*, p. 193

l'historien François Rullon, « les ultras se revendiquent comme les porteurs de la mémoire, des traditions et des valeurs du club qu'ils soutiennent »¹. Je considère effectivement qu'il est sans doute plus pertinent d'appréhender le problème du point de vue de la mémoire que de l'histoire. En s'appuyant sur Pierre Nora, Rullon évoque le cas des ultras, mais il semble possible d'élargir aux supporters en général :

*Les ultras construisent leur identité historique en mélangeant quelques faits avérés à une bonne dose de stéréotypes. L'utilisation de ces derniers, en tant que « représentations collectives figées », interroge l'historien. Elle renforce en effet l'idée selon laquelle l'assise historique construite par les ultras, ressort davantage de la mémoire que de l'histoire. [...] Ils ont en effet bien plus besoin de la mémoire, qui permet par exemple de construire l'opposition, (« il y a autant de mémoires que de groupes ») que de l'histoire, qui aurait plutôt tendance à annuler les oppositions en les relativisant (« La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif »).*²

Pour permettre aux supporters de valoriser des éléments de mémoire sous forme d'une histoire qui se compose et se recompose, le mythe est une ressource fondamentale. On peut distinguer trois types de mythes : les personnages historiques, les périodes de gloire et les rencontres inoubliables. Dans les récits des supporters, il est assez significatif de constater qu'émergent du discours un certain nombre de grands joueurs érigés en héros des temps modernes, de dirigeants charismatiques ayant incarné

¹ RULLON, François. *Les supporters, l'histoire et la mémoire* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.wearefootball.org/hors-jeu/130/lire/le-supporter-l-histoire-et-la-memoire>> (consulté le 25/04/2010)

² *Ibid.*

une vague de succès inédits, des dates ayant consacré le paroxysme de la gloire sportive, des matches particuliers dont le souvenir provoque immédiatement une résurgence d'émotions fortes, etc.

Si de façon générale on peut dire que c'est à chacun de cultiver ses propres mythes, on remarque d'un point de vue collectif que certaines références sont évoquées instantanément par un grand nombre de supporters d'un même club. Même s'il existe logiquement un effet de génération conduisant les anciens à cultiver leurs propres mythes et les jeunes les leurs, on constate aussi que certaines figures ou certains souvenirs sont spontanément évoqués y compris par des individus qui ne les ont pas connus de leur vivant. Néanmoins, il existe finalement peu de mythes capables de transcender les générations et de fédérer la mémoire collective.

c) Personnalités mythiques

L'histoire de chaque institution-club est nécessairement marquée par des personnalités ayant laissé une empreinte indélébile : soit de par leur talent hors norme, soit de par leur trajectoire de vie singulière, soit parce qu'incarnant à merveille les caractéristiques de l'identité du club. Ou tout cela à la fois. S'agissant du RCS, du FCU et du TFC, de nombreuses personnalités en fonction des époques demeurent dans les mémoires. Pour autant, il est possible de dégager certaines figures plus que d'autres, car transcendant justement l'aspect générationnel. J'ai décidé pour des commodités d'explication d'isoler trois cas de figure : Gilbert Gress pour le RC Strasbourg, Gigi Meroni pour le Torino FC et Wolfgang Matthies pour le FCU.

Si les trois personnages cités ci-dessus sont encore aujourd'hui solidement ancrés dans la mémoire collective des supporters du RCS, du FCU et du TFC, c'est que leur aura continue de cristalliser, décennie après décennie, un certain nombre d'éléments constitutifs de l'identité du club. Anciens joueurs emblématiques de leur époque ayant pratiqué jadis l'excellence sportive, le charisme dégagé par les Gilbert Gress, Wolfgang Matthies et Gigi Meroni transcende de façon évidente le domaine du football pour incarner la « personnalité » de l'institution-club en question.

De par leur caractère atypique ou de par leur trajectoire de vie singulière, ces derniers réalisent (en grande partie involontairement) une personnification du club - de leur club - dans l'imaginaire collectif des supporters. En d'autres termes, on peut dire Gress, Matthies et Meroni sont des porte-drapeaux de l'histoire du RCS, du FCU et du TFC, à savoir que leur évocation même suffit à pénétrer dans la mémoire intime du club en question.

• *Gilbert Gress et le RC Strasbourg*

L'histoire du Racing Club de Strasbourg est indissociable de la figure de Gilbert Gress¹. Né en 1941 à Strasbourg, il grandit dans le quartier de Neudorf où est implanté le Racing. Joueur de grand talent, il débute sa carrière au RCS et remporte la Coupe de France en 1966, avant de s'expatrier à Stuttgart, puis à Marseille. En 1977, Gress prend les rênes du RCS en tant qu'entraîneur, réussissant l'exploit, en l'espace de trois ans, de passer de la deuxième division au titre de champion de France, le seul à ce jour conquis par le Racing.

¹ GRESS, Gilbert. *Je n'avais encore rien dit : Conversations avec Eric Genetet*. Strasbourg : Editions du Boulevard, 2005

En partie, le mythe Gilbert Gress prend ancrage dans cette performance du titre de 1979, mais pas uniquement. La personnalité de Gilbert Gress, forte et intransigeante, laisse difficilement indifférent tant du côté des admirateurs que des détracteurs. La relation de Gilbert Gress avec le Racing, de l'apogée de 1979 à nos jours, est jalonnée d'un certain nombre de points de rupture tendant à entretenir le mythe, décennie après décennie.

En particulier, son limogeage à l'automne de 1980 occasionne la colère d'une partie du public, certains individus décidant de mettre le feu à une tribune du stade de la Meinau. Après dix ans passés à entraîner en Suisse, Gress revient au club en 1991. Une nouvelle fois, c'est un succès sportif : le RCS remonte en première division, assure une belle huitième place, avant d'être à nouveau poussé vers la sortie suite à des problèmes de luttes d'influence entre dirigeants (en 1994).

Plus les années passent, plus le souvenir du titre de 1979 prend de l'ampleur : à peine évoqué en 1999, les trente ans du titre en 2009 font l'objet de vastes célébrations. La même année, Gilbert Gress revient au Racing pour la troisième fois en tant qu'entraîneur, pour une expérience cette fois ratée. Appelé à la rescousse pour redresser le club, il est limogé au bout d'un match de championnat. Pour autant, Gilbert Gress est incontestablement la personnalité mythique du RCS, incarnant quelque part le tumulte qui a toujours emporté le club, pour de biens rares succès.

• *Gigi Meroni et le Torino FC*

Le Torino FC est un club malchanceux : tel est communément son trait de caractère principal, admis par l'ensemble des supporters *granata*. Pour l'illustrer, j'aurais pu évoquer ici le cas de l'équipe du *Grande Torino*, championne d'Italie cinq fois entre 1943 et 1949, qui le 4 mai 1949 périt dans un crash aérien. Tous les ans, un pèlerinage est organisé sur les lieux de l'accident, sur la colline de Superga qui domine la ville de Turin, pour commémorer la mémoire de la meilleure équipe turinoise de l'histoire¹. Le mythe du *Grande Torino* est clairement constitutif de l'identité du TFC et il est bien sûr impossible de ne pas s'y référer².

Néanmoins, j'ai choisi ici de retenir un autre mythe, individuel, faisant écho sur un même mode tragique à l'histoire du *Grande Torino*. Il s'agit de Luigi Meroni, dit Gigi, surnommé la *Farfalla granata*³, en référence à son style de jeu virevoltant et à ses mœurs anticonformistes. Né en 1943, Meroni s'affirme rapidement comme un footballeur de grand talent. Transféré pour 300 millions de lires du Genoa au Torino en 1964 (montant qui à l'époque fit scandale), Meroni était une icône au-delà du football, revendiquant un anticonformisme parfois totalement loufoque. Ainsi avait-il par exemple comme habitude de se promener en ville avec une poule en laisse. Meroni aimait le rock, les Beatles et portait les cheveux longs, ce qui ne manquait pas d'occasionner indignation et réprobation morale dans un pays où le divorce était encore interdit.

¹ « Vénérés dans un culte doloriste et un peu masochiste, les « martyrs » de Superga sont devenus un mythe [...]. » (DIETSCHY, Paul. *Le désastre de Superga* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.wearefootball.org/hors-jeu/4/lire/le-desastre-de-superga/>> (consulté le 15/09/2010)

² A ce sujet il est aussi possible de consulter : OSSOLA, Franco, MULIARI, Giampaolo. *Un secolo di Toro : Tra leggenda e storia cento anni di vita granata*. Turin : Il Punto, 2006, p. 162-185 ; RIZZITELLI, Rico, REGY, Stéphane. La colline maudite. *So Foot*, hiver 2010, n°72 hors-série, p. 155-157

³ « Papillon grenat » en français.

Outre ses performances footballistiques, Meroni était rapidement devenu, tant à Gênes qu'à Turin, une idole pour les supporters. En 1966, la Juventus de Turin (le club ennemi du Torino) souhaite déboursier la somme folle de 750 millions de lires pour l'acquérir. C'est sans compter avec les ouvriers de la FIAT (propriétaire de la Juventus), en majorité supporters du Torino, qui décident de voter un préavis de grève pour empêcher l'opération et conserver Meroni dans leurs rangs. La fronde porte ses fruits et finalement il reste au Torino.¹

Si la figure de Meroni est devenue mythique, c'est par les circonstances dont la *Farfalla granata* allait décéder, à seulement 24 ans, en 1967. Meroni s'éteint des suites de ses blessures le 15 octobre 1967, renversé par une voiture conduite par un certain Attilio Romero, 19 ans et supporter du Torino, lequel deviendra 33 ans plus tard président du club !

On peut associer à la figure de Gigi Meroni une symbolique macabre, tendant à perpétuer la croyance que le Torino est un « club maudit ». En 1949, le pilote de l'avion qui s'écrasa à Superga s'appelait précisément Meroni, Gigi Meroni. Ainsi, Meroni est-il un mythe car son décès traduit une réelle malédiction, moins de vingt ans après le drame du 04/05/1949.

- *Wolfgang Matthies et l'Union Berlin*

Si par le passé le RCS et le TFC ont pu connaître des périodes de gloire et être épisodiquement des équipes de premier plan, cela n'a jamais vraiment été le cas à l'Union

¹ OSSOLA, Franco, MULIARI, Giampaolo. *Un secolo di Toro : Tra leggenda e storia cento anni di vita granata*. Turin : Il Punto, 2006, p. 236-239 ; REGY, Stéphane, RIZZITELLI, Rico. Gigi l'amoroso. *So Foot*, hiver 2010, n°72 hors-série, p. 102-105

Berlin. Réputé pour être une *Fahrstuhlmannschaft*¹ du temps de la RDA, le FCU n'a à ce jour jamais encore accédé à l'élite du football allemand réunifié. Le seul titre jamais remporté fut la Coupe de RDA en 1968. Plus encore qu'ailleurs, les supporters du FCU apprécient les joueurs combattifs, capables de faire preuve d'un esprit d'abnégation pour le collectif.

Dans ce cadre-là, certaines individualités ont pu être d'autant plus appréciées du public qu'elles étaient performantes en plus d'être attachées au club. C'est le cas de Wolfgang Matthies, dont le mythe s'explique par sa propension à incarner à merveille l'esprit traditionnel du club. Né à Berlin-Est en 1953, « Potti » de son surnom enfile pour la première fois le maillot de l'Union Berlin en 1971, à l'âge de 18 ans, mais ne débute en équipe première qu'en 1974.

C'est en particulier au cours de la deuxième moitié des années 1970 que Matthies devient incontournable, en étant titulaire de manière ininterrompue pendant plus de trois saisons entre 1976 et 1979, avant d'être contraint de partir au service militaire au cours de l'automne 1979. Matthies retrouve le FCU en 1981 et est élu meilleur joueur de l'année aussi bien en 1982 qu'en 1983, tout en étant sélectionné dans l'équipe B de RDA. En 1983, il quitte le FCU pour le club de Magdebourg, ce qui constitue une promotion personnelle, avant de retrouver le FCU deux ans plus tard.

Le mythe Wolfgang Matthies s'est construit en plusieurs étapes : son séjour ininterrompu dans les buts du FCU pendant plus de trois saisons, ses performances dans les années 1980 (en particulier à l'occasion des derbys contre le Dynamo où il fut toujours très bon) et en 2006 en

¹ Littéralement « équipe-ascenseur », à savoir une équipe ayant l'habitude de « faire l'ascenseur » entre deux divisions, alternant fréquemment promotions et relégations.

étant élu par les supporters « meilleur joueur de l'histoire du club », à l'occasion des quarante ans de la fondation du club. « Potti » symbolise ainsi pour les fans du FCU des éléments faisant parallèlement partie de l'identité même du club.

Pour les supporters, c'est « un des leurs » : il est né et a grandi à Berlin-Est, il n'a pas été que footballeur mais également ouvrier, il a effectué son service militaire et a démontré un attachement sincère aux valeurs propres au FCU. « L'esprit de l'Union c'était l'esprit de lutte. Dans le jeu, l'Union n'a jamais été une bonne équipe, nous n'existions que par la lutte », pouvait-il déclarer.¹ En somme, c'est un mythe ordinaire mais néanmoins reconnu comme un joueur d'exception, footballistiquement parlant.

Toute institution-club tend à cultiver une histoire constituée d'épisodes légendaires. En effet, la mémoire collective se structure en prenant ancrage sur des mythes. Pour Roland Barthes, le mythe s'apparente à une déformation de la réalité à laquelle il est illusoire de penser échapper. C'est une mystification inéluctable, pense-t-il. En adoptant une position plus nuancée, il est possible de considérer que le mythe s'apparente plutôt à une déformation de type fantasmatique, aboutissant à une représentation idéalisée du passé sous la forme d'un âge d'or, nécessairement glorieux. Le mythe sert moins à naturaliser l'histoire qu'à entretenir une mémoire vive. Du point de vue des institutions-clubs, il est d'autant plus décisif d'entretenir ses mythes que, contrairement à ce que défend Barthes, l'oubli n'est jamais à exclure. Tout peut faire l'objet d'une mythification : un match exceptionnel,

¹ LUTHER, Jörn, WILLMANN, Frank. Interview mit Wolfgang Matthies. In *Eisern Union !*. Berlin : BasisDruck, 2010, p. 112-118

une période faste, une équipe fabuleuse ou bien une personnalité d'exception. Les supporters cultivent la mémoire de certains personnages car ces derniers, en quelque sorte, incarnent à eux-seuls une part de l'identité de l'institution-club. C'est par exemple le cas de Gilbert Gress au RC Strasbourg, de Gigi Meroni au Torino FC ou de Wolfgang Matthies au FC Union Berlin.

II. CLUBS, CONFLITS ET TERRITOIRES

Les clubs auxquels j'ai choisi de m'intéresser sont des institutions, ancrées sur un territoire local et valorisant une identité qui se veut singulière. J'entends par local différents niveaux d'échelle : du quartier à la région, en passant par la ville. Pour comprendre le supportérisme, il faut de prime abord réaliser qu'il s'agit d'un domaine d'activités qui concerne avant tout les clubs. Si la nation constitue l'unité territoriale de base du football, alors le local est l'unité territoriale de base auxquels se réfèrent les supporters.

Pour soutenir un club de manière résolue et affirmée, il faut avoir une prise sur le territoire local sur lequel il est implanté. Certes, il existe des supporters qui suivent les équipes nationales, mais d'une part ce sont bien souvent avant tout des supporters de clubs et d'autre part leur engagement est immanquablement soumis à l'aspect sporadique des compétitions internationales. Par conséquent, le supportérisme est une affaire locale, de clubs.

Par ailleurs, le supportérisme est également lié à des problématiques urbaines. Même si l'échelon régional peut dans certains cas jouer un rôle (comme dans le cas du RCS par exemple), on remarque très simplement que la quasi-totalité des institutions-clubs comportent le nom d'une ville (ou alors minoritairement d'un quartier) dans leur dénomination. A bien des égards, le supportérisme est indissociable de la vie quotidienne des cités.

L'identité d'un club de football cristallise donc un ensemble de dimensions liées à l'histoire locale, qu'elle soit ancienne ou récente. D'une certaine manière, les communautés de supporters se nourrissent des caractéristiques socio-historiques associées à leur club et « bricolent » à leur tour des identités. Le football valorise la compétition tant sur le terrain que dans les tribunes. Ainsi, pour des supporters, il s'agit toujours de penser à gagner le « match des tribunes », d'autant plus qu'il n'y a pas toujours beaucoup à attendre des performances des joueurs pour goûter le sentiment de victoire.

La compétition entre supporters de tifosieries différentes semble devoir toujours passer par une forme de conflit, plus ou moins exacerbé. Je m'intéresserai en particulier à ces situations générales de tension, stabilisées dans le temps, parce qu'au fondement des inimitiés réciproques entre supporters se trouvent des identités de clubs antagonistes. Dans ces cas-là, il ne s'agit pas de conflits de personnes qui se mettent à se détester suite à tel ou tel évènement. Les conflits inter-clubs sont des conflits structurels dont les supporters se servent dans le cadre de leurs activités de soutien, pour générer de l'effervescence.

Je commencerai ici par expliquer quelle est l'importance du territoire local pour les institutions-club, notamment en retraçant d'un point de vue socio-historique le cheminement identitaire en la matière en ce qui concerne le RCS, le TFC et le FCU. Je m'intéresserai ensuite à ces conflits inter-clubs, et tenterai de décrypter le fonctionnement de ces inimitiés, qui se manifestent de manière plus ou moins latente, grâce à des outils polémologiques. J'illustrerai évidemment les éléments exposés à l'aide des cas strasbourgeois, turinois et berlinois.

1) Le club : une réalité ancrée dans un territoire

Dans un passé tout récent, une anecdote me permet ici d'introduire idéalement les développements qui vont suivre. Promu de National (troisième division) en deuxième division française à l'issue de la saison 2009/2010, le club d'Evian-Thonon-Gaillard fut confronté au problème de son stade, pas homologué pour disputer des rencontres de niveau Ligue 2. Les dirigeants savoyards s'étaient donc en première instance tournés vers la Suisse et Genève, où avait été bâtie une enceinte footballistique ultramoderne, exprimant la volonté de s'y transférer pour chaque match à domicile. Néanmoins, cette requête ne fut pas admise par l'UEFA (Union Européenne Football Association) qui rejeta la demande du club savoyard, argumentant ainsi son verdict :

L'organisation du football sur une base nationale territoriale constitue un principe fondamental et une caractéristique bien établie du sport et ce principe n'a pas été mis en question d'un point de vue juridique et a également été reconnu par la Commission européenne.¹

Evian-Thonon-Gaillard, en tant que club disputant le championnat de France, n'obtint pas de dérogation de « déterritorialisation » et élit par conséquent domicile à Annecy pour la saison 2010/2011.

L'unité territoriale de base du football (et plus généralement du sport), telle que reconnue par les instances, s'avère donc être l'Etat-nation. En ce sens et au regard des évolutions sociétales contemporaines, le

¹ Extrait cité par le quotidien *L'Equipe*, daté du 9 juin 2010.

football affiche un visage conservateur, rétif à toute transnationalisation de son déploiement.

Contrairement à l'économie du football, qui suit depuis des années la voie du néolibéralisme (dont la transnationalisation du capital, via une financiarisation des activités, est l'un des aspects notables¹), les compétitions continuent de s'organiser sur une base nationale, chaque pays possédant son propre championnat. Les compétitions internationales sont quant à elles réservées à une élite, à savoir aux clubs qui ont conquis les plus hautes places de leurs championnats nationaux.

Si dans le cas des championnats amateurs l'unité territoriale de référence se restreint bien souvent à la région (les championnats sont alors gérés par les ligues régionales), il n'en reste pas moins que ces compétitions restent sous l'égide d'une fédération nationale. Ainsi, même au bas de la pyramide, c'est la nation qui constitue l'unité territoriale de base du football. Au niveau de la pratique sportive et de l'organisation des compétitions, tout prend corps dans un cadre national.

Au niveau international, c'est le modèle fédéral qui prévaut et toute tentative d'évolution vers une optique transnationale demeure pour l'heure très embryonnaire. On est par exemple très loin d'envisager la Coupe du monde sous la forme d'une compétition entre continents, le succès populaire de la formule de tournoi international ayant encore été visible au cours du dernier Mondial en Afrique du Sud (juin et juillet 2010).

Toutefois, le raisonnement que je viens de mener est surtout valable à l'échelle macro-sociale, à savoir si l'on porte un regard d'ensemble sur le sport football. Pour ma

¹ Voir à ce sujet : BIHR, Alain. *La reproduction du capital : Prolégomènes à une théorie générale du capitalisme*. Lausanne : Editions Page Deux, 2001

part, j'entends faire coulisser quelque peu l'échelle d'observation et me focaliser sur la dimension des supporters, et plus précisément sur le lien qui les relie aux clubs qu'ils soutiennent.

Ainsi, bien que certains individus s'affirment avant tout supporters à l'occasion des grandes compétitions internationales, je considère que le supportérisme est d'abord une affaire de clubs. C'est avant tout une affaire de clubs, car ce sont les championnats et coupes entre les clubs qui insufflent une régularité au calendrier footballistique annuel, les rencontres internationales n'ayant lieu qu'à intervalles sporadiques.

A l'échelle des clubs, l'unité territoriale de la nation n'est plus celle qui prévaut, car celle-ci se combine inmanquablement avec tout ce qui a trait avec la réalité locale. En d'autres termes, un club se trouve à l'interface de deux unités territoriales d'échelle différente : l'une nationale, l'autre locale.

De façon évidente, la première référence locale de tout club se trouve dans sa dénomination officielle, qui précise tantôt un ancrage micro-local (quartier, zone urbaine), local (ville ou agglomération) ou macro-local (département, région). De mon point de vue, en matière footballistique, la notion de local s'applique à l'entité de la ville, car c'est successivement à l'essor industriel et urbain que les premiers clubs de football se sont historiquement institutionnalisés, avec en corollaire l'arrivée massive des supporters au stade. On associera donc volontiers supportérisme et cadre urbain (et ce même si le monde rural fait également l'objet d'effervescence en la matière), car c'est bien la ville qui constitue le théâtre de la passion populaire pour le football.

Outre le stade, à travers mes pérégrinations dans un certain nombre de « villes de foot », je pense immédiatement à tous ces cafés et bars où trônent photos, fanions, écharpes, où l'on se rassemble pour évoquer sans fin les tribulations du club local, ou alors je songe aux innombrables tags et fresques à la gloire du club local qui décorent les murs de façon sauvage. Les clubs que je considère comme institutions sont nécessairement des clubs pouvant vanter un soutien populaire significatif. Autrement dit, un club sans supporters n'est pas une institution. Logiquement, pour pouvoir compter sur un nombre significatif de supporters, l'enracinement ne peut avoir lieu que dans un territoire empreint d'urbanité.

Du point de vue de son identité, tout club entretient un rapport d'interdépendance avec son territoire de prédilection. Dans l'histoire de chaque club, il y a la terre des origines, là où tout a commencé, là où ses pionniers se sont décidé à poser la première pierre ce qui deviendra ensuite l'édifice footballistique. Toute future institution a d'abord commencé à se développer à partir d'une unité géographique réduite, souvent un quartier voire une portion de quartier.

Toutefois, une fois l'institutionnalisation du club accomplie, souvent encouragée par les premiers succès sportifs d'envergure, sa notoriété tend en général à s'élargir et à déborder le cadre de l'unité géographique de départ. Les choses se passent de la sorte : en devenant institution, un club gagne un rayonnement plus vaste et cristallise progressivement son identité autour d'un « fief » bien identifiable.

Au final, on dira ainsi d'un club que c'est le club de tel quartier, de telle ville ou de telle région. S'agissant du local, on peut distinguer trois échelons territoriaux : quartier, ville et région. L'identité d'un club, bien que

forgée par un certain nombre d'autres facteurs, se définit donc à l'aide de l'unité territoriale locale, correspondant à la zone de rayonnement de l'institution.

Une identité de club est donc toujours en lien avec un territoire localisé, même s'il peut arriver que des individus entreprennent de soutenir un club « à distance »¹. En ce qui concerne les trois cas qui nous intéressent, le Racing Club de Strasbourg, le Torino Football Club et l'Union Berlin font état de trois situations contrastées, que je vais à présent examiner.

a) De la rue d'Erstein à l'Alsace toute entière

De manière globale, on peut dire que le RCS est un club qui s'est construit historiquement à l'interface des trois échelons territoriaux que j'ai entrepris de distinguer ci-dessus. A l'heure actuelle, et ce depuis les années 1950, le Racing fait solidement figure de porte-drapeau régional, aussi bien d'un point de vue des résultats sportifs (il est incontestablement le meilleur club alsacien) que d'un point de vue de l'aura dégagée (du nord au sud de l'Alsace). Toutefois, avant d'en arriver là, le Racing Club de Strasbourg s'est élaboré sa notoriété de palier en palier, passant ainsi au fur et à mesure d'une équipe de quartier à un club de premier rang au niveau français.

A l'origine, ce sont des écoliers de la rue d'Erstein, dans le quartier de Neudorf, qui avaient entrepris de créer leur propre équipe. Nous étions alors à la fin de l'année

¹ A propos du supportérisme à distance : LESTRELIN, Ludovic. *L'autre public des matchs de football : Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*. Paris : Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2010

1906. Au départ simple équipe scolaire, le FC Neudorf (le club porte alors encore le nom de son quartier d'origine) s'affirme dans les années 1910 comme « un club intégré dans son quartier »¹. Les écoliers devenus adultes conquièrent leur premier titre en 1912 (champion de Division C en ligue d'Allemagne du sud) et gagnent le droit de s'installer au jardin Hemmerlé - l'ancêtre du stade de la Meinau - dès 1914. A partir de là, on peut dire que le FC Neudorf fait véritablement corps avec son quartier d'implantation, car n'ayant plus besoin de disputer ses rencontres à domicile en dehors de ses bases (dans la zone du Polygone en l'occurrence).

Au sortir des années de guerre, l'Alsace repasse sous giron français et c'est tout symboliquement que le FC Neudorf se mue en Racing Club de Strasbourg en 1919. Choisisant de s'appeler « Racing » en signe d'attachement à la France (en référence au meilleur club français de l'époque : le Racing Club de Paris), ladite nouvelle dénomination fait à présent la part belle à la ville de Strasbourg toute entière.

Néanmoins, au cours des années 1920, le RCS est encore un club de quartier et ce notamment en raison de sa posture vis-à-vis de ses concurrents strasbourgeois. Selon Pierre Perny :

L'étiquette de « club du quartier de Neudorf » colle à la peau du Racing tout au long des années 1920. L'ASS, plus que le RCS, est le club de Strasbourg. Installé dans le très huppé quartier du Tivoli, le club présidé par Auguste Neff est à la fois plus proche géographiquement et sociologiquement de la population strasbourgeoise. Neudorf est loin du centre-ville, le Racing encore plus loin, presque déjà

¹ PERNY, Pierre, *Racing 100 ans*. Autoproduit, 2006, p. 23

au début de la Meinau, un secteur qui commence à s'industrialiser et qui n'est pas le reflet de l'image cossue que l'on prête à la capitale alsacienne. Quant au Red Star, il est expatrié à la Kibitzenau c'est-à-dire plus loin encore par rapport au centre de Strasbourg que le Racing.¹

Cependant, le RCS entreprend à cette époque de changer de dimension en cela que sa notoriété prend de l'envergure corrélativement à ses succès sportifs. A la suite de plusieurs titres de champion d'Alsace et à la faveur de quelques exploits en Coupe de France, le RCS est à la fin des années 1920 le deuxième meilleur club alsacien derrière le FC Mulhouse. Le tournant advient en 1933 : le Racing adhère au professionnalisme et part disputer le championnat de France alors que ses rivaux strasbourgeois restent amateurs. Le cap du club de quartier est ainsi franchi :

Le Racing Club de Strasbourg incarnant avant tout le quartier de Neudorf a vécu. Désormais, il justifie pleinement son nom. Seul club professionnel de la capitale alsacienne, il devient le club de Strasbourg et des Strasbourgeois.²

Au cours de ces mêmes années 1930, le Racing devient non seulement le club de la ville de Strasbourg, mais amorce déjà un rayonnement plus vaste encore. Outre des résultats probants en championnat de France (titre de vice-champion en 1935, troisième place en 1936) et Coupe de France (finaliste en 1937), le stade de la Meinau accueille une rencontre de la Coupe du Monde 1938 (Brésil/Pologne).

En dépit des douloureux événements liés à la seconde guerre mondiale, le Racing parvient à se remobiliser et

¹ *Ibid.*, p. 58

² *Ibid.*, p. 53

devient « officiellement » le club de toute l'Alsace au début des années 1950. En proie à des problèmes extra-sportifs, le Sports Réunis Colmar jette l'éponge du professionnalisme dès 1949, ce qui permet au Racing de s'emparer durablement du rôle de porte-drapeau du football alsacien, faute de concurrence locale :

Le forfait des SRC permet au Racing de garder sa place en Division 1. Il devient le club phare de toute l'Alsace, maintenant que Colmar a rejoint Mulhouse dans les rangs des amateurs. Pour plus de trente ans, le Racing sera le seul représentant alsacien dans le football professionnel français.¹

En 1979, Strasbourg devient champion de France et, à ce jour, il est encore le seul club alsacien avoir jamais conquis ce titre. Ainsi, dans la mémoire régionale, le Racing s'est installé comme élément de patrimoine et ce en dépit des nombreuses périodes de crise ayant jalonné son histoire depuis plusieurs décennies. Encore actuellement, on dit du RCS qu'il est le club d'une région, le « club des Alsaciens ».

Pour autant, le Racing ne s'est jamais déterritorialisé de son foyer micro-local d'origine : le quartier de Neudorf. Le siège du club s'y trouve encore et toujours, et surtout l'équipe première n'a jamais évolué ailleurs qu'au stade de la Meinau (anciennement Jardin Hemmerlé). Certains projets de déménagement ont bien parfois été évoqués, mais au final personne n'a jamais osé franchir le pas de transférer ailleurs ce que certains nomment « temple meinovien ». Quant à l'échelon de la ville, le RCS possède une aura urbaine suffisamment forte pour constituer un enjeu d'envergure pour le monde politique.

¹ *Ibid.*, p. 140

Quoi qu'il en soit, le rayonnement du RCS est aussi bien perceptible au niveau du quartier de Neudorf, de la ville de Strasbourg et de la région Alsace. Historiquement, une interdépendance entre ces trois échelons s'est ainsi pérennisée, et permet de définir l'identité du Racing sous l'angle de la pluralité territoriale.

b) Le club des Turinois

Depuis le départ, l'unité territoriale de référence pour le Torino Football Club coïncide avec la ville de Turin. Au fil du temps, peu d'évolutions sont d'ailleurs à relever : le TFC s'est progressivement affirmé comme le club des Turinois, en opposition avec le rival local - la Juventus de Turin - soutenue massivement après la seconde guerre mondiale par les immigrés en provenance du sud.

Le Torino s'est ainsi accaparé, sans doute pour longtemps encore, le label de club des « Turinois d'origine ». Cependant, il faut quand même noter qu'en vertu des succès sportifs qui ont émaillé régulièrement l'histoire du Torino, le rayonnement du club a pu gagner des supporters de-ci de-là sur l'ensemble de la surface de la région piémontaise. Mais globalement, et de manière très stable, le phénomène *granata* demeure circonscrit à la ville de Turin.

Pas plus qu'il n'est empreint d'une identité régionale (piémontaise en l'occurrence), le Torino ne s'assimile pas non plus avec un quartier de la ville en particulier. A la différence du Racing Club de Strasbourg, le TFC n'a pas gagné ses premiers galons en étant affublé de l'étiquette de club de quartier. En revanche, il y a bien une zone très

précise à Turin qui fait partie intégrante de l'identité du club : le Campo Filadelfia.

Situé dans la partie sud de la ville, dans le quartier résidentiel de Santa Rita, le Campo Filadelfia n'est plus aujourd'hui qu'un terrain vague encerclé de palissades métalliques qui en interdisent l'accès. Pourtant, comme le rappellent quelques vestiges encore visibles, c'est à cet endroit que trônait le stade Filadelfia, construit en 1926, fermé en 1963 mais démoli seulement en 1998.

Véritable objet de culte pour les supporters turinois, le « Fila » (tel qu'il est affectueusement dénommé) fut le théâtre des exploits de l'équipe du *Grande Torino*, la plus forte équipe que le club ait jamais connue.

Erigé en mythe absolu pour ses cinq titres de champion d'Italie remportés d'affilée entre 1943 et 1949, le *Grande Torino* est depuis lors inmanquablement associé au Filadelfia, et inversement le Filadelfia est du coup indissociable de l'épopée du *Grande Torino*. Devenu obsolète dans les années 1960, l'équipe première continua toutefois de s'y entraîner jusqu'en 1979, comme pour perpétuer la tradition d'un lieu de mémoire très vite devenu incontournable.

Depuis les années 1980 et jusqu'à aujourd'hui, plusieurs tentatives de réhabilitation du Campo Torino furent lancées sans pour autant aboutir, notamment en raison de soucis de financement et de la spéculation immobilière. Encore actuellement, la charge symbolique dont l'endroit est imprégné pousse les supporters à exiger qu'on ne laisse pas ce terrain en friche et qu'un nouveau stade (même de dimension réduite) y soit à nouveau bâti.

Après 1963, et malgré l'abandon du Fila pour les parties à domicile, il n'y eut pour autant pas de

déracinement. Le Torino est en effet allé jouer au Stadio Comunale, à seulement cinq cents mètres du Campo Filadelfia, mais en se voyant désormais contraint de partager le stade avec les rivaux de la Juventus.

En 1990, les deux clubs furent contraints de s'exiler au Stadio delle Alpi, enceinte construite au nord de la ville à l'occasion de la Coupe du Monde en Italie. Mais en 2006, les deux clubs accomplirent à nouveau un déménagement pour revenir à Santa Rita occuper l'ex Comunale devenu Stadio Olimpico, rénové et rebaptisé comme tel en raison des Jeux Olympiques de 2006 à Turin. Actuellement, alors que la Juventus s'apprête à construire son propre stade, le Torino semble avoir élu durablement domicile à l'Olimpico, dont le projet à venir est d'être baptisé Stadio Grande Torino, en hommage à l'équipe décédée en 1949.

Pour récapituler, le Torino possède avant tout un lien territorial avec la ville de Turin dans son ensemble. Bien qu'inévitablement rattaché par un lien symbolique à la zone de l'ex stade Filadelfia, le TFC n'a jamais pour autant été considéré comme un club de quartier, tout comme son rayonnement au-delà de l'ensemble urbain turinois a toujours été modeste, sauf éventuellement dans la région du Piémont.

c) Estampillé « Ostberlin » ?

Si l'on se resitue dans la première moitié du vingtième siècle, le principal précurseur du FCU - l'Union 06 Oberschöneweide - s'affirme de 1909 à 1945 comme un club réputé (par exemple tout proche de devenir champion d'Allemagne en 1923) et s'identifiant au quartier industriel d'Oberschöneweide.

Encore simple village de 626 âmes en 1895, Oberschöneweide connaît une croissance exponentielle au tournant du siècle, grâce à l'implantation rapide de fabriques, et compte déjà 15 000 habitants dix ans plus tard. Assez clairement, ce contexte d'expansion industrielle a constitué un terrain fertile à l'affirmation à haut niveau d'un club de football populaire.

En 1945, après avoir subi la politique des nazis en matière de sport, le club doit à présent faire face aux autorités de la RDA qui entreprennent rapidement de bâtir un système conforme aux principes soviétiques. Celui-ci est notamment contraint de changer plusieurs fois de nom et de fusionner avec d'autres institutions, tout en restant néanmoins basé à Oberschöneweide. Malgré cet enracinement géographique, l'identité du club est sérieusement malmenée à cette époque-là ; par exemple, les nouvelles dénominations imposées d'en haut ne contiennent plus le mot « union ».

Il faut ainsi attendre 1966 pour que le marasme cesse et qu'un tournant ait lieu. Le FC Union Berlin est en effet fondé cette année-là avec pour dessein de constituer un club civil à l'échelle non plus de Oberschöneweide mais du *Bezirk* de Köpenick (dont Oberschöneweide est l'une des composantes). 1966 représente donc un nouveau départ : la naissance du FCU aboutira tout d'abord à stabiliser l'identité du club, puis à dépasser petit à petit l'échelon micro-local.

Toutefois, il faut noter que l'Union 06 Oberschöneweide établit géographiquement ses bases à Köpenick dès 1920, en s'installant au Stadion an der Alten Försterei, à deux pas de la vieille ville de Köpenick. C'est donc assez tôt que le club pose les jalons d'un rayonnement appelé à s'étendre après 1966 à la ville entière de Berlin-est.

Antagoniste au Berliner FC Dynamo (également fondé en 1966), le FCU ne tarde pas à attirer de la sympathie en dehors de Köpenick, car représentant le club civil alors que son homologue du Dynamo est lié au pouvoir de la STASI. Jusqu'au moment de la chute du Mur en 1989, le FCU installe ainsi sa notoriété sur l'ensemble du territoire est-berlinois et est indubitablement beaucoup plus populaire que le Dynamo, en dépit de résultats sportifs ô combien plus modestes.

En l'espace de deux décennies, le FCU a affermi son identité territoriale de départ (Köpenick est devenu le bastion reconnu du FCU), tout en s'élargissant à l'échelon supérieur de la ville tout entière (le FCU comme club populaire de la ville de Berlin-Est). La réunification des deux Berlin allait à partir de 1990 changer peu et beaucoup de choses à la fois.

D'un point de vue économique et culturel, les choses n'ont évolué que très lentement depuis la chute du Mur, si bien qu'une fracture Est/Ouest continue de se manifester. Le football n'étant pas déconnecté des enjeux de société, on remarque qu'une césure footballistique existe pareillement : le FCU reste identifié à la partie Est de la ville, comme le Hertha Berliner Sport Club demeure associé à l'Ouest, quand bien même ce dernier comporte à présent des fans provenant de tout Berlin (l'inverse n'étant pas vrai).

Si l'antagonisme politique et social avec le Dynamo avait permis au FCU d'étendre jadis son influence, la fin de la RDA n'a inversement pas occasionné de nouvel élargissement de l'identité territoriale. Ainsi, plus de vingt ans après, le FCU reste un « club de l'Est » et ses supporters ne manquent pas d'ailleurs de valoriser qu'ils sont estampillés « Ostberlin ». Cependant, il ne faut pas

interpréter cela comme un repli forcément nostalgique ou réactionnaire de la part des supporters de l'Union Berlin. Par ailleurs, ces derniers se déclarent également fiers d'être Berlinois tout court, et n'hésitent pas régulièrement à rendre hommage à la ville de Berlin toute entière : « *Osten und Westen, unser Berlin, gemeinsam* »¹.

Si l'on veut définir l'identité territoriale actuellement propre au FCU, nous pouvons dire qu'elle est tant micro-locale que locale, mais qu'en tout cas elle n'excède guère l'échelon de la ville, en l'occurrence le territoire correspondant à l'ex Berlin-Est. Il semble en effet pertinent de mettre en exergue une interdépendance entre l'échelon micro-local (le quartier de Köpenick) et l'échelon local (l'ex Berlin-Est) ; le FCU valorise à la fois la dimension familiale propre à un club de quartier tout en se rangeant sous la bannière de l'immense capitale berlinoise, mais néanmoins sans oublier de revendiquer cette fierté d'être de l'Est : « *Wir aus dem Osten, geh'n immer nach vorn, Schulter an Schulter für Eisern Union* »².

L'unité territoriale de base du football coïncide avec l'Etat-nation : les clubs sont affiliés à une fédération nationale et le sport ne semble pas encore en voie de transnationalisation. Tout laisse d'ailleurs à penser que le statu quo n'est pas près d'être remis en question. En revanche, le supportérisme apparaît comme intimement lié aux dynamiques locales, l'identité territoriale des clubs se définissant à partir de trois niveaux d'échelle : micro-local (le quartier), le local (la ville) et le macro-local (la région). Le RC Strasbourg fut tout d'abord lié au

¹ « Est et Ouest, notre Berlin, ensemble » : parole issue de l'hymne officiel du FC Union Berlin « Eisern Union ! », interprété par l'artiste punk Nina Hagen (1998).

² Nous qui venons de l'Est, allons toujours de l'avant, nous tenant par les épaules pour l'Eisern Union » : idem

quartier de Neudorf, sa dénomination originelle ayant été FC Neudorf de 1906 à 1919. Dans les années 1930, le rayonnement du RCS s'élargit à la ville de Strasbourg, grâce à l'obtention de résultats sportifs probants. A partir des années 1950, le Racing devient le seul de la région à subsister dans le football professionnel et élargit son rayonnement à l'Alsace toute entière. De manière remarquable, le RCS est un bon exemple d'institution-club dont l'identité territoriale se définit à l'interface des trois niveaux d'échelle. Le Torino FC, fondé comme le RCS en 1906, s'est rapidement institutionnalisé comme le club populaire de Turin. Basé dans le quartier de Santa-Rita, son identité territoriale coïncide invariablement avec la ville de Turin dans son ensemble, plutôt qu'avec une zone plus vaste (échelon macro-local) ou plus restreinte (échelon micro-local). Après la seconde Guerre-Mondiale, l'arrivée massive d'immigrés en provenance du Sud renforce d'autant plus l'opposition entre Torino - club des autochtones - et Juventus - l'autre club de la ville - dont la tifosérie est composée majoritairement de non-Turinois. Le FC Union Berlin est fondé officiellement en 1966, mais existe de 1909 à 1945 sous le nom d'Union 06 Oberschöneweide. A cette époque, l'identité territoriale du club correspond au quartier d'Oberschöneweide, puis au *Bezirk* de Köpenick depuis les années 1920 et l'installation au Stadion an der Alten Försterei, à côté de la vieille ville de Köpenick. En 1966, le FCU devient le club civil de Berlin-Est, par opposition au Dynamo soutenu par le régime, ce qui lui permet d'élargir son rayonnement territorial à l'échelon local. Après la chute du Mur, le charisme du FCU ne tend pas à s'étendre au-delà de l'ex Berlin-Est : à bien des égards le clivage entre *West-* et *Ostberlin* continue de subsister.

2) Conflits de clubs, conflits d'identités

Afin d'appréhender au mieux la problématique des clubs de football et de leurs supporters, je considère que la sociologie du conflit est susceptible de nous fournir un certain nombre d'outils idoines. Ainsi, je vais à présent m'atteler à expliquer ce que la polémologie est en mesure d'offrir en terme d'apports conceptuels.

D'une part, celle-ci va permettre de comprendre les dynamiques interactionnelles qui se nouent entre des individus qui manifestement ne sont guère en consensus, par exemple lorsque je traiterai du cas des groupes de supporters ultra. D'autre part, le paradigme de la polémologie me sera également d'une grande aide dans l'optique de bien saisir comment les institutions-clubs se définissent une identité générale en se plaçant dans des rapports de rivalité avec d'autres institutions-clubs. Toutefois, il convient en premier lieu de préciser ce qu'il faut entendre par polémologie.

Initialement lancée au lendemain de la seconde guerre mondiale par Gaston Bouthoul, le domaine de recherche qu'elle représente visait alors à concentrer les réflexions autour du phénomène de la guerre et des conflits armés. Par la suite, dans les années 1970, émerge une autre conception de la polémologie désormais entendue comme « science du conflit en général »¹, sous l'impulsion notamment de Julien Freund qui fonda en 1975 à Strasbourg un institut de polémologie.

Je retiendrai donc cette nouvelle acception de la polémologie comme « branche » de la sociologie qui

¹ FREUND, Julien. *Sociologie du conflit*. Paris : PUF, 1983, p. 60

s'attache en particulier à l'analyse des différents types de conflits, qu'ils soient du domaine de la guerre ou non. En vertu de cela, la polémologie est à même de nous offrir des points d'ancrage adéquats pour la constitution d'une grille de lecture, dans l'optique d'appréhender au mieux le phénomène du supportérisme.

a) Les apports de la polémologie et de Julien Freund

Détaillons maintenant en quoi la polémologie peut nous être précieuse, mais avant toute chose il s'agit de bien définir ce que j'entends par conflit. Pour cela, je me réfère directement à Julien Freund, lequel livre la définition suivante :

Le conflit consiste en un affrontement ou heurt intentionnel entre deux êtres ou groupes de même espèce qui manifestent les uns à l'égard des autres une intention hostile, en général à propos d'un droit, et qui pour maintenir, affirmer ou rétablir ce droit essaient de briser la résistance de l'autre, éventuellement par le recours à la violence, laquelle peut le cas échéant tendre à l'anéantissement physique de l'autre.¹

Afin d'y voir plus clair dans cette notion de conflit, appuyons-nous sur ce que contient cette définition et sur les développements que Freund fournit dans sa *Sociologie du conflit*. Ce qu'il faut d'emblée se demander, c'est à partir de quand on bascule dans le conflit et quelles sont les

¹ *Ibid.*, p. 65

conditions nécessaires pour que l'on puisse parler de conflit.

A cette interrogation, la définition ci-dessus apporte déjà quelques éléments de réponse. Tout d'abord, l'affrontement doit être dual et lancé par ce que Freund appelle « intention hostile ». Ensuite, tout conflit doit envisager la possibilité d'un recours à la violence, même si dans certains cas celle-ci n'est au final pas amenée à se déployer. Enfin, dans sa finalité ultime, le conflit est susceptible de durer jusqu'à ce que l'un des deux camps soit physiquement anéanti.

Si l'on conçoit à présent les choses de manière dynamique, un conflit se développe suivant un processus dont on peut schématiquement décomposer les étapes :

- Un être ou un groupe donné est mis en cause par un autre être ou groupe. On se trouve ainsi là dans la phase préliminaire au conflit qui se caractérise par le couple de tension revendication/négociation. A ce stade, il est encore possible de trouver un accord sans basculer dans le conflit, le cas échéant grâce à l'intervention éventuelle d'un tiers. Néanmoins, on est déjà là dans un contexte polémogène, instable et où la tension est palpable.
- Aucun accord n'a pu être trouvé et aucune des deux parties n'accepte de se soumettre à la volonté de l'autre. Le tiers se dissout ou se rallie à l'un des deux camps : on passe de la multipolarité à la bipolarité. On bascule dans un contexte d'hostilité et les deux êtres ou groupes se comportent désormais en ennemis. Le seuil conflictuel est franchi et un conflit éclate ouvertement.

- Le conflit ne connaît pas d'issue rapide et s'installe sur la durée. L'hostilité réciproque va en progressant, tandis que les perspectives de résolution du conflit s'amenuisent au fur et à mesure. L'exacerbation dualistique produit les conditions d'une escalade vers la violence. A ce propos, Julien Freund définit la violence de la façon suivante :

La violence consiste en un rapport de puissance et pas simplement de force, se déroulant entre plusieurs êtres (au moins deux) ou groupements humains, de dimension variable, qui renoncent aux autres manières d'entretenir des relations entre eux pour forcer directement ou indirectement autrui d'agir contre sa volonté et d'exécuter les desseins d'une volonté étrangère sous les menaces de l'intimidation, de moyens agressifs ou répressifs, capables de porter atteinte à l'intégrité physique ou morale de l'autre, à ses biens matériels ou à ses idées de valeur, quitte à l'anéantir physiquement en cas de résistance supposée, délibérée ou persistante.¹

- Le conflit verse clairement dans la violence, au point pour les camps qui s'opposent d'en arriver à remettre directement en question le droit de l'autre à exister. Le conflit ne contient plus aucune limite et se caractérise par une ascension aux extrêmes, à savoir que les deux parties sont fermement décidées à aller au bout et donc à pousser à l'extrême la violence. On peut ainsi parler de point de non-retour.

A la lecture des écrits de Julien Freund, on se rend compte que celui-ci livre une définition relativement « dure » du conflit, qui passe aisément le cap du conflit

¹ *Ibid.*, p. 97-98

comme forme de socialisation, tel que le concevait Georg Simmel. Pour Freund, le conflit engendre une « situation exceptionnelle » par rapport au déroulement normal des interactions sociales, mais n'en constitue pas moins une « condition inévitable du développement des sociétés »¹.

Notons bien, cependant, que Freund n'est pas uniquement enclin à envisager le conflit en tant qu'affrontement susceptible de basculer rapidement dans la violence en acte. Il souligne également que parallèlement aux formes conflictuelles dures (comportant un risque certain d'escalade vers la violence) se déploient des formes conflictuelles euphémisées, au sein desquelles la violence se voit domestiquée. Ainsi, un conflit peut très bien perdurer sans violence, car ritualisé de manière à évacuer un certain quantum de force polémique.

Dans ce cadre-là, le rite consiste en « un instrument de prévention dans la lutte contre la violence »², selon les termes employés par René Girard. Le conflit peut donc aussi bien constituer le prélude au déchaînement d'une violence féroce, tout en étant a contrario dans certains cas une forme ritualisée d'affrontement limitant les risques d'une ascension aux extrêmes.

Pour Freund, le conflit s'avère même parfois être un « générateur de symboles »³ lorsque les combattants se parent de drapeaux, étendards ou d'emblèmes, qui constituent alors autant de « détours pour dompter les moyens de la violence et discipliner les hommes appelés à user de violence ». Pareillement, Freund souligne l'importance de la verve des leaders de combat :

¹ *Ibid.*, p. 93

² GIRARD, René. *La violence et le sacré*. Paris : Grasset, 1972, p. 30 (cité par FREUND, Julien. *Ibid.*, p. 161-162)

³ FREUND, Julien. *Ibid.*, p. 188-189

Les discours des chefs guerriers ou révolutionnaires, peu importe leur idéologie, sont émaillés d'une rhétorique symbolique d'ordre mythologique, allégorique ou légendaire.

Par conséquent, l'irruption de symboles dans l'affrontement conflictuel tend à désamorcer quelque peu la turbulence guerrière en présence pour la transposer dans le domaine de l'imaginaire. Tout ceci n'est pas sans rappeler ce qui est à l'œuvre dans le cadre du supportérisme, univers symbolique par excellence. Selon Freund :

Le symbole est comme l'expression par détour de ce que l'on sent ou revendique confusément, la traduction sur le registre de la sublimation de tout l'inexprimable et de tout l'indicible qui scelle souterrainement une communauté.¹

Au final, le conflit demeure une donnée sur laquelle il est difficile d'avoir prise, car se situant au carrefour du réel, de l'imaginaire et du symbolique, pour reprendre une trilogie toute lacanienne.

Afin d'y voir plus clair et dans l'optique d'établir une grille de lecture susceptible d'être employée en ce qui concerne le supportérisme, il me faut à présent - toujours en m'appuyant sur Freund - opérer une distinction entre ce qui relève de l'agonal et ce qui relève du polémique.

L'état polémique est à mettre en relation avec l'idée de conflit au premier degré, qui se caractérise par :

¹ *Ibid.*, p. 189-190

L'utilisation d'une violence ouverte et directe, se déployant éventuellement dans le cadre d'un combat réglé.

L'affrontement entre deux camps uniquement, la participation du tiers étant exclue.

Les deux parties se comportent en ennemis, dans un climat de franche hostilité.

L'état agonal se définit de manière différente et est par contre à relier avec l'idée de conflit au second degré :

L'affrontement s'opère sans emploi de la violence en acte, l'agressivité réciproque se diffusant sous forme ritualisée ou sublimée.

Le droit des tiers est reconnu : il n'y a pas forcément que deux camps en présence.

Les deux parties se comportent en rivaux ou en adversaires, et s'affrontent dans le cadre d'une compétition qui s'articule autour d'un règlement.

En me basant sur Freund, je ne considère à aucun moment la notion de conflit de manière univoque, celle-ci pouvant revêtir des formes différentes. A partir de là, il est possible de construire l'espace du conflit organisé autour des deux pôles interdépendants que sont le polémique (conflit au premier degré) et l'agonal (conflit au second degré). Je fais donc une nouvelle fois le choix de ne pas raisonner en figeant les concepts dans une réalité abstraite et absolue. Au sein de l'espace du conflit, je considère qu'un phénomène donné n'est pas à ranger une fois pour toutes dans l'état polémique ou dans l'état agonal, mais qu'il est susceptible d'évoluer dans le temps et de revêtir successivement différentes formes.

Soit un match de football, dont la durée impartie - comme chacun le sait - est fixée à quatre-vingt-dix

minutes. Si au coup d'envoi on se situe à proximité du pôle agonal, puisque les joueurs des deux équipes ont accepté le principe de la compétition et du règlement qui s'y réfère, il est tout à fait possible que le match prenne une tournure polémique si l'arbitre ne parvient pas à imposer son autorité et qu'une bagarre générale éclate sur le terrain. Ainsi, on sera passé d'une position de départ propre au conflit au second degré pour se rapprocher d'une configuration où prévaut le conflit au premier degré. Je considère donc la problématique du conflit de manière graduelle et dynamique.

D'une part les positions ne sont jamais figées et bougent sans cesse, et d'autre part l'affrontement entre adversaires ou ennemis apparaît comme plus ou moins intense, l'usage de la violence pouvant varier d'une forme régulée à une forme débridée. Tout l'intérêt problématique consiste à déterminer, pour un phénomène donné, les causes du passage d'un état à l'autre. A savoir : pourquoi des acteurs en tension réciproque sont-ils amenés à franchir le seuil conflictuel ? Ou bien : pourquoi un conflit au second degré est-il parfois susceptible de suivre une escalade vers la violence ?

Je choisis donc d'établir un espace du conflit, qui constitue en quelque sorte une carte de lecture du phénomène conflictuel. Organisé autour de deux pôles antagonistes (agonal et polémique) mais non pas moins interdépendants (pas de dichotomie), l'espace du conflit se structure également autour d'un certain nombre de couples de tension qui s'articulent étroitement à l'antagonisme principal : agonal/polémique. Dans un souci de lisibilité et pour ne pas démultiplier les oppositions, j'ai retenu quatre grands couples de tension :

- o **AGONAL** \leftrightarrow **POLEMIQUE**
- o jeu \leftrightarrow conflit (1)
- o rivalité \leftrightarrow hostilité (2)
- o combat \leftrightarrow lutte (3)
- o agressivité \leftrightarrow violence (4)

(1) jeu \leftrightarrow conflit :

Je ne reviendrai pas ici sur la définition du conflit, déjà explicitée un peu plus haut. En revanche, si l'on tend vers l'agonal, le jeu se substitue au conflit pour finalement se démarquer clairement de celui-ci. A la différence du conflit que Freund définit en tant que « véritable épreuve existentielle », le jeu se caractérise comme une activité libre et gratuite qui procure un certain plaisir. Les joueurs qui s'affrontent se comportent en adversaires (et non en ennemis) et la configuration ludique prend souvent le nom de concours ou de compétition.

Afin de garantir justement son aspect ludique, le jeu est nécessairement encadré par un ensemble de règles et de conventions établies a priori, alors que le conflit ne se réfère à aucun règlement arrêté une fois pour toutes. Si un conflit qui s'installe produit ses propres normes de référence, celui-ci se départit en général de la notion de règle. A contrario, sans règle, « l'univers du jeu s'écroule », à en croire Johan Huizinga¹.

Néanmoins, on soulignera que Freund n'oppose pas radicalement jeu et conflit, et précise qu'il peut exister des transitions entre l'un et l'autre. En posant l'interdépendance entre jeu et conflit, on s'aperçoit effectivement que bien souvent une configuration ludique finit par devenir conflictuelle ou que, inversement, un

¹ HUIZINGA, Johan. *Homo ludens : Essai sur la fonction sociale du jeu*. Paris : Gallimard, 1951

conflit établi comme tel au départ se voit dédramatisé et se conclut de manière ludique.

(2) rivalité ↔ hostilité :

Lorsque l'on se situe à l'état agonal, les dissensions entre acteurs ou groupes s'installent dans le temps sous forme de rivalités, à savoir que la conflictualité potentielle se voit désamorcée au profit d'un rapport de concurrence ou de compétition. Les rivalités se déploient souvent sous forme de réseaux, faisant la part belle au principe de la multipolarité qui caractérise l'absence de conflit.

Toutefois, la rivalité porte en soi un quantum d'énergie conflictuelle, qui sommeille à l'état latent ou se manifeste de manière sublimée, susceptible d'être mobilisée rapidement en cas de situation exceptionnellement tendue. Il arrive d'ailleurs fréquemment qu'une simple rivalité, a priori anodine, se transmute en hostilité franche. Dès lors, on passe à l'état polémique : du réseau des rivalités s'extraient deux camps qui deviennent ennemis, d'une configuration multipolaire on aboutit à un affrontement dual.

Si des acteurs en rivalité se contentent de se regarder en chiens de faïence, la déclaration d'intention hostile peut rapidement être suivie d'une explosion de violence. Là également, il est difficile d'établir une dichotomie entre les deux notions, tant l'équilibre à l'état agonal apparaît souvent fragile.

(3) combat ↔ lutte :

Que l'on se place à l'état agonal ou à l'état polémique, on se trouve forcément en position d'observer des groupes d'individus qui s'affrontent. Aussi faut-il se poser la question de la forme que prennent ces affrontements. Lorsqu'il s'agit d'un rapport de compétition, on dira que les adversaires aux prises se livrent un combat.

Selon Freund, le combat se caractérise par l'effort mis en place pour juguler la violence, à savoir que les combattants sont soumis au respect de règles et de conventions censées protéger leur intégrité physique. En revanche, en situation de conflit ou de guerre, le combat « à la régulière » laisse bien souvent place à la lutte, qui représente a contrario la forme indéterminable de l'affrontement. En contexte de lutte, les échanges conflictuels apparaissent en effet particulièrement confus et débridés, et les tentatives d'encadrement demeurent la plupart du temps vaines.

Cependant, il est tout à fait courant de parler de combat lorsque l'on évoque un contexte de guerre, donc de conflit ouvert et meurtrier. Bien souvent, les phases de lutte acharnée connaissent un répit et ce sont alors des intervalles où prévalent des combats régulés qui s'insèrent. Encore une fois, on ne peut opérer une classification rigide des formes d'affrontement : à l'état agonal peut se manifester la lutte comme à l'état polémique peut se manifester le combat. Ainsi il est toujours nécessaire de considérer toute configuration d'affrontement dans sa singularité si on ambitionne de la lire au mieux.

(4) agressivité ↔ violence :

S'il est possible de déceler des comportements agressifs en dehors du conflit, il est en revanche impossible de détacher complètement conflit et violence. De ce point de vue-là, Freund nous explique bien comment différencier agressivité et agression, l'agressivité étant définie comme « disposition régulatrice de la vie en général » alors que l'agression constitue ni plus ni moins « un acte caractérisé de violence ».

A l'état agonal, lorsqu'un rapport de concurrence ou de compétition est en jeu, l'agressivité se manifeste tout naturellement chez les adversaires aux prises, mais n'est censée se déployer que dans les limites fixées par les règles et les conventions. A l'état polémique, on dira que l'agressivité ne connaît plus de limite et que les acteurs en conflit sont libres d'y laisser cours pour aboutir à l'agression. La violence en acte, qui fait inmanquablement rage lorsqu'un conflit se trouve à un stade avancé, correspond à une tentative d'intenter à l'intégrité physique d'autrui.

Toutefois, Freund reconnaît l'existence d'un autre type de violence, la violence en situation, qui correspond à un état larvé d'oppression tant insidieuse que diffuse. Ainsi, même à l'état agonal, une violence en situation peut être palpable, par exemple au sein d'un réseau de rivalités où règnera une atmosphère d'agressivité poussée à l'extrême, bien que tolérée sur la forme. D'autre part, la violence peut également être de type symbolique ou ritualisée. Dans ces cas-là, on s'éloignera alors du pôle polémique car les symboles et les rites ont justement cette fonction de juguler l'agressivité, qui autrement s'exprimerait inévitablement de façon plus crue.

Outre les apports précieux issus de la lecture de Julien Freund, il convient aussi de m'appuyer sur certains éléments développés par Lewis Coser¹. Dans une optique fonctionnaliste, celui-ci a pu démontrer que le conflit pouvait servir les intérêts d'un collectif donné, et ce de deux manières. D'une part, un conflit avec un autre groupe contribue à solidariser les énergies individuelles et à souder le collectif, grâce à la désignation d'un ennemi commun. D'autre part, le conflit contribue également à affermir les contours de l'identité collective, la confrontation à autrui stimulant un certain souci d'ipséité.

En situation de conflit, on se préoccupe d'autant plus de l'image que l'on renvoie ensemble, notamment car l'enjeu est double : se démarquer clairement de l'ennemi avec qui on partage souvent des caractéristiques communes et véhiculer une image attractive susceptible d'attirer dans le groupe de nouvelles recrues.

b) Le conflit entre institutions-clubs

A la lumière de ce que je viens d'exposer, je vais à présent m'atteler à répondre à une série d'interrogations essentielles. Tout d'abord, il me faudra déterminer quelles conditions sont nécessaires pour qu'un conflit s'installe entre deux clubs de football, avant de préciser ensuite sous quelles modalités un conflit inter-clubs se déploie. Enfin, il me semblera idoine d'expliquer en quoi le conflit est générateur d'identité pour un club de football.

¹ COSER, Lewis. *Les fonctions du conflit social*. Paris : PUF, 1982

- *Les conditions nécessaires du conflit inter-clubs*

Dans le cadre d'un raisonnement à l'échelle des clubs de football, le conflit se caractérise par un rapport polémique entre deux institutions, lequel s'insère dans un espace-temps donné et dont la routinisation¹ aboutit à la consolidation d'une inimitié réciproque. En vertu de l'observation tendant à établir que « les deux antagonistes doivent être de même espèce ou encore des congénères »², un conflit inter-clubs ne peut se matérialiser que si ces deux conditions indispensables ont réunies.

D'une part, les deux institutions doivent faire partie de la même unité territoriale (ville, région ou pays) et donc en situation d'être potentiellement aux prises. D'autre part, les deux clubs doivent être engagés dans le même circuit de compétition et ainsi être amenés à se rencontrer plus ou moins régulièrement.

Bien sûr, il s'agit là de conditions nécessaires mais pas suffisantes. Par exemple, si Saint-Étienne et Rennes - soit deux clubs disputant tous deux le championnat de France et régulièrement opposés l'un à l'autre - se trouvent conjonctuellement en situation de concurrence sportive (pour accéder à une place européenne, pour ne pas rétrocéder en division inférieure, etc.), cela ne signifie pas pour autant qu'il faille placer le couple Saint-Étienne/Rennes dans l'espace du conflit.

En l'occurrence, lorsque l'opposition est uniquement sportive, c'est l'état agonal qui prévaut et seules les

¹ Anthony Giddens définit ainsi le concept de routinisation : « Caractère habituel, tenu pour acquis, de la vaste majorité des activités qu'accomplissent les agents dans la vie sociale de tous les jours. Des styles coutumiers et des formes de conduites usuelles qui servent d'appui à un sentiment de sécurité ontologique qui, en retour, favorise ces styles et ces formes de conduites. » (GIDDENS, Anthony. *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*. Paris : PUF, 1987, p. 443)

² Ce que Konrad Lorenz nomme « conflit intraspécifique » (cité par FREUND, Julien. *Ibid.*, p. 66).

règles propres à la compétition normale interviennent. Néanmoins, une concurrence sportive acharnée et régulière constitue sans nul doute un facteur polémogène susceptible d'accélérer la naissance d'une rivalité. En d'autres termes, plus deux clubs sont amenés à se rencontrer et à se disputer un objectif commun, plus le terreau sera fertile à l'éclosion d'un conflit.

Par ailleurs, la proximité géographique constitue un second facteur polémogène élémentaire, en cela que l'on aura d'autant plus de chances de basculer à l'état polémique que l'on se situe à l'intérieur d'une unité territoriale réduite. Ainsi, lorsqu'un couple oppositionnel comporte deux clubs d'une même région ou d'une même ville, le conflit aura d'autant plus de chances de se manifester, et ce souvent indépendamment de toute considération sportive. Autrement dit, plus l'unité territoriale est petite, moins le rapport agonistique pur est possible et donc moins le facteur de la concurrence sportive a d'importance. Par exemple, dans les configurations où une même ville comporte deux clubs de haut niveau, le conflit ouvert est presque toujours inévitable, que ces derniers soient fréquemment en situation de concurrence sportive ou non.

Ainsi, si l'on se réfère aux cas de Berlin(-Est) et de Turin, on remarque que les conflits Union/Dynamo et Torino/Juventus sont historiquement très vite devenus incontournables et se caractérisent invariablement dans le temps par leur intensité polémique extrême. A Strasbourg, si le RCS n'a jamais été durablement en conflit avec un autre club au sein de l'espace urbain, cela est dû au fait que le Racing est le seul club strasbourgeois à s'être imposé durablement au haut niveau et à représenter une institution soutenue par un nombre significatif de supporters.

En revanche, le RCS n'en est pas moins impliqué dans des rivalités à l'échelon local. Par exemple, on peut retenir la rivalité Strasbourg/Mulhouse qui nous permet d'illustrer une donnée développée un peu plus haut : un rapport conflictuel entre deux clubs doit être en général nourri par une situation de concurrence sportive. En l'occurrence, entre le milieu des années 1980 et le milieu des années 1990 environ, le conflit était d'autant plus vif que Strasbourg et Mulhouse étaient précisément dans cette configuration-là. Toutefois, par la suite, la rivalité est tombée progressivement en désuétude avec la lente chute de Mulhouse vers un niveau amateur, alors que simultanément le RCS se maintenait dans le giron professionnel. Dans ces cas-là, l'antagonisme ne meurt pas pour autant mais se met comme en veille, la charge polémique qu'il contient se transposant à un niveau latent en attendant d'être éventuellement à nouveau activée.

Pour qu'un conflit apparaisse comme tel, il lui faut subsister autrement que de manière exclusivement latente, à savoir qu'un antagonisme n'est marqué du sceau de la conflictualité uniquement s'il se concrétise sur la durée de façon manifeste. Comme défini initialement, la dimension du temps est essentielle : non seulement il est nécessaire de franchir le seuil conflictuel mais il faut en plus qu'il y ait routinisation du rapport polémique.

J'ai parallèlement établi que l'aspect géographique était primordial pour saisir la signification d'un conflit inter-clubs. Ainsi, la proposition générale de base que nous avons retenue peut s'exprimer de la manière suivante : plus l'on considère une échelle géographique réduite, plus l'on se trouve confronté à des configurations duales avec effacement du tiers. Par conséquent, à l'échelon micro-local, tout se passe comme si la multipolarité devenait inenvisageable, tandis qu'à l'inverse les rivalités qui s'inscrivent dans un espace plus large sont connectées les

unes aux autres, formant un réseau complexe d'antagonismes conflictuels.

- *Les modalités du conflit inter-clubs*

Si j'entreprends à présent de détailler quelque peu ma proposition de départ, il est possible de faire correspondre chaque niveau d'échelle à un type de conflictualité qui y prévaut en général. Ainsi, je considère ici qu'un antagonisme entre deux clubs se situe dans l'espace du conflit à partir du moment où celui se caractérise par un état réciproque de tension (niveau le plus bas), de rivalité (niveau intermédiaire) ou d'hostilité (niveau le plus élevé).

En vertu du constat empirique que la charge polémique est généralement d'autant plus forte que le conflit se déploie dans un espace restreint, il est possible d'établir un tableau proposant une correspondance entre niveaux d'échelle et types de conflictualité :

Niveau d'échelle	Type de conflictualité
Ville	Hostilité
Région	Rivalité
Pays	Tension

Néanmoins, précisons bien qu'il s'agit là d'une grille de lecture générale devant servir d'aide à la compréhension des phénomènes auxquels je m'intéresse. En aucun cas il n'est possible d'appliquer ces correspondances de manière systématique. Par exemple, l'antagonisme Paris Saint-Germain/Olympique de Marseille en France se caractérise par un niveau d'hostilité élevé, bien qu'a priori un simple rapport de tension devrait prévaloir, vu l'éloignement des deux villes. Fidèle à la pensée de Norbert Elias, je

considère qu'il faut toujours partir de l'hypothèse que chaque configuration sociale possède sa logique propre et qu'il n'est pas nécessairement possible de se servir de théorèmes généraux pour y voir plus clair.

Illustrons ceci à l'aide de cas concrets. Pour des raisons socio-historiques, la société italienne est intérieurement marquée par le couple de tension Nord/Sud, qui se caractérise par un fossé entre les zones septentrionales plus favorisées économiquement et le *mezzogiorno* souffrant de problèmes structurels en matière de développement. Dans le domaine du football, il est ainsi intéressant de voir que cette réalité sociétale est également présente, en cela que les confrontations entre clubs du Nord et clubs du Sud se déroulent presque systématiquement dans un climat de tension, alimenté par la mise en avant de stéréotypes dépréciateurs.

De même, en Allemagne, la situation est analogue : entre la partie Ouest (correspondant à l'ex RFA) et la partie Est (ex RDA) du pays se figure un type similaire de fossé, tant économique que culturel en raison de la persistance de deux Etats distincts jusqu'en 1990. De facto, les confrontations entre les clubs de l'ex RDA et les clubs de l'ex RFA se produisent fréquemment dans une atmosphère tendue, d'où fusent tout comme en Italie des stéréotypes aux traits grossiers. Il serait dans ces deux cas-là abusif de parler d'hostilité franche, bien que la tension puisse parfois vite se matérialiser en conflit. Si l'on coulisse en revanche l'échelle d'observation au niveau micro-local, on peut constater, a contrario, que de véritables rapports de haine font rage dans les villes allemandes et italiennes comportant deux clubs de tradition.

Le tableau suivant récapitule différents cas de figure de ce type en Allemagne et en Italie :

Allemagne	Italie
<u>Berlin-Est</u> : FC Union/BFC Dynamo	<u>Turin</u> : Torino FC/Juventus
<u>Hambourg</u> : Hamburger Sport Verein/FC Sankt-Pauli	<u>Rome</u> : AS Roma/Lazio
<u>Munich</u> : FC Bayern/München 1860	<u>Milan</u> : AC Milan/Inter
<u>Leipzig</u> : Lokomotive Leipzig/Chemie Leipzig	<u>Gênes</u> : Genoa/Sampdoria

Si les cas de l'Italie et de l'Allemagne sont à certains égards comparables, le cas de la France est à isoler quelque peu, bien que les propositions que nous avons établies y restent également valables. Simplement, à l'échelle micro-locale, on n'y dénombre aucune configuration duale : on ne comptabilise en effet pas plus d'un club de haut niveau par ville, y compris à Paris où seul le Paris Saint-Germain a su s'établir durablement en première division. On peut d'une part expliquer cette situation par le fait que le football en France occupe un rang plus marginal et se définit en tant que divertissement populaire, tandis qu'en Allemagne et en l'Italie il représente un enjeu sociétal de premier plan et correspond à une véritable religion séculière.

Par ailleurs, la tradition jacobine en France ne contribue historiquement pas à encourager l'expression publique de rivalités locales, alors qu'en Allemagne et surtout en Italie le football constitue une caisse de résonance idéale pour l'extériorisation de l'esprit de clocher. Néanmoins, un certain nombre de rapports conflictuels existent au niveau local mais ne se déploient presque uniquement qu'à l'échelle régionale, en témoigne des couples d'opposition comme Saint-Étienne/Lyon, Lille/Lens, Rennes/Nantes ou encore Strasbourg/Metz. Il existe également en France quelques rares cas particuliers

d'hostilité franche à l'échelon national, la plus connue étant l'opposition PSG/OM.

- *Le conflit inter-clubs comme ressource identitaire*

Pour l'heure, mes explications demeurent insuffisantes car je me suis simplement cantonné à la problématique de l'espace-temps. En d'autres termes, je n'ai fait que parler de l'aspect formel des dynamiques conflictuelles entre clubs de football. A présent, il va s'agir de m'intéresser plus spécifiquement au contenu, à savoir à la dimension identitaire qui est en jeu. Qu'est-ce que finalement un conflit si ce n'est un antagonisme identitaire ?

Dans le domaine qui nous retient, on définit souvent le conflit comme un moyen déployé pour défendre et perpétuer l'identité du club, et dont les supporters sont fiers. Certes, mais il nous faut bien sûr aller plus loin.

L'enjeu d'un conflit inter-clubs est identitaire. Même si dans ce type de conflits il est souvent difficile de distinguer laquelle des deux parties est à l'origine de la déclaration d'hostilité, on peut néanmoins distinguer deux cas de figure :

- Cas offensif : le but est la valorisation de sa propre identité en la confrontant agressivement à une autre nécessairement jugée comme moins intéressante.
- Cas défensif : l'optique est de répondre à une stigmatisation venant de l'autre en opérant à son tour une stigmatisation.

Quoi qu'il en soit, un club n'est pas maître de l'élaboration de son identité qui se construit

nécessairement par la perception qu'en a autrui. D'une manière générale, on peut dire que l'identité d'un club est susceptible d'évoluer dans le temps, mais constitue globalement la synthèse d'un ensemble de caractéristiques bien arrêtées une fois que l'institutionnalisation est accomplie.

Précisons un peu les choses. Comment caractériser l'identité d'un club de football ? De but en blanc, elle est une représentation construite de l'extérieur, mais qui résulte forcément de son rayonnement. L'identité ici est donc le fruit d'une interdépendance qui se noue entre l'image que renvoie ladite institution et la perception qu'en a l'autre. En aucun cas, un club n'est en mesure de s'élaborer intégralement une identité officielle qui ne serait pas soumise au jugement critique de l'autre.

La configuration identitaire d'un club de football est en fait issue de la combinaison de traits typiques, isolés au préalable. Ces traits typiques, qui sont ainsi autant de caractéristiques fondamentales qui définissent l'identité, sont en général communs à tous les clubs.

On dénombre trois caractéristiques typiques qui servent usuellement à définir l'identité des clubs, auxquelles on peut associer des couples de tension :

Trait typique	Couple de tension
Teinte idéologique	gauche ↔ droite
Position sociale	riche ↔ pauvre
Niveau d'ancrage	établis ↔ marginaux

La construction identitaire d'un club de football ne s'effectue pas pour autant en se fondant uniquement sur des critères clairs et objectifs. Pour une bonne part, celle-ci se produit en puisant dans l'imaginaire collectif et les

représentations communes, laissant souvent la part belle aux fantasmes.

En quelque sorte, on peut dire que l'identité d'un club émerge une fois l'institutionnalisation accomplie et se stabilise dans le temps autour de traits typiques, qui correspondent à autant de rubriques sur la carte d'identité du club en question. En la matière, toute élaboration identitaire s'effectue en se fondant sur l'imaginaire collectif.

L'imaginaire collectif constitue un réservoir de représentations qui s'élaborent elles-mêmes en prenant appui sur des éléments issus du monde vécu. Ainsi, le processus est le suivant : ces éléments issus du monde vécu sont intégrés dans l'imaginaire collectif sous la forme de représentations en partie fantasmées, dont l'isolation en traits typiques puis la combinaison (mise en interdépendance) forment enfin l'identité du club.

Généralement, l'imaginaire collectif prend notamment appui sur :

- l'esprit originel insufflé par les pères fondateurs
- les caractéristiques sociales propres à l'environnement où s'est implanté le club
- la réputation, parfois déterminée arbitrairement, que dégage le club
- la mythification d'un prétendu âge d'or qui se substitue à une vision objective de la réalité

Ainsi, les conflits inter-clubs sont parfois largement motivés par des représentations légendaires que les acteurs sociaux intègrent collectivement. Mais le plus souvent, ces conflits possèdent un caractère hybride : ils prennent d'une part appui sur des éléments issus du réel qui ne sont guère contestables mais, d'autre part, la quantité d'imaginaire et de fantasme n'est jamais négligeable. A

présent, attelons-nous à transposer ces développements aux trois exemples qui nous retiennent : le RCS, le FCU et le TFC.

Pour comprendre le supportérisme, les apports de la polémologie sont précieux. De manière générale, il s'agit tout d'abord de se demander comment se forme un conflit. Lorsque le tiers se dissout, le conflit peut éclater et éventuellement dégénérer jusqu'à la violence en acte. Toutefois, pour Julien Freund, le conflit est aussi générateur de symboles, constituant autant de moyens servant à réfréner l'ascension aux extrêmes. En guise de grille de lecture, il est possible de concevoir un espace du conflit qui s'articule à partir de l'axe agonale/polémique. D'une part, l'état agonale se caractérise par l'affrontement sous forme de compétition où l'agressivité se manifeste sous forme symbolique. D'autre part, l'état polémique se manifeste par une franche hostilité entre les belligérants, avec emploi de violence en acte. Outre l'axe agonale/polémique, différents couples de tension structurent l'espace conflictuel : jeu/conflit, rivalité/hostilité, combat/lutte et agressivité/violence. Pour qu'il y ait conflit entre deux institutions-club, celles-ci doivent faire partager une même unité territoriale et se situer dans le même circuit de compétition. Lorsque l'opposition est uniquement sportive, on se trouvera à proximité du pôle agonale. On remarque néanmoins que deux clubs en position régulière de concurrence sportive sont susceptibles, petit à petit, de se rapprocher du pôle polémique. Dans le cadre local, les inimitiés ont d'autant plus de chances d'exister que l'unité territoriale est réduite. Si l'on considère le rapport entre deux institutions-club données dans l'espace du conflit, il est possible de lui associer - en fonction

du niveau d'échelle en question - un type de conflictualité : hostilité à l'échelle micro-locale et locale, rivalité à l'échelle macro-locale et tension à l'échelle nationale. On observe ainsi que deux clubs de tradition basés dans la même ville figurent la plupart du temps une configuration de franche hostilité (Torino/Juventus à Turin, Union/Dynamo à Berlin, etc.). Les conflits inter-clubs sont provoqués car des identités entrent en confrontation, avec pour horizon la lutte pour la suprématie. L'identité d'un club de football s'élabore à partir de traits typiques qui concernent la couleur idéologique (gauche/droite), la position sociale (riche/pauvre) et le niveau d'ancrage local (établis/marginaux). Partant manifestement d'antagonismes effectifs, ces conflits d'identités se nourrissent surtout de représentations largement fantasmées.

3) Le RC Strasbourg, le Torino FC et le FC Union Berlin dans l'espace conflictuel

Il me faut raisonner à présent à partir des trois espaces conflictuels correspondant chacun aux trois aires culturelles retenues : France, Allemagne et Italie. Pour chacune d'elles, un état des lieux général peut être décrit, à partir de trois types de données : le déploiement politique, la place du football dans la société et le rapport général au conflit.

En France, la tradition politique est jacobine et le pouvoir politique centralisé, ce qui est un facteur tendant à minimiser l'impact des particularismes locaux. Le football y constitue certes un divertissement populaire, massivement apprécié, mais ne passe pas le cap de la religion séculière. Enfin, en France, on peut dire que le conflit est un mode normal de régulation de la vie sociale, en témoigne la tradition des grands mouvements sociaux collectifs (mai 1968, décembre 1995, etc.).

En Allemagne, le fédéralisme constitue une forme de cadre à l'expression des particularités locales. Le football y est immensément populaire et contribue littéralement à nourrir l'identité tant nationale (via la *Nationalmannschaft*) que locale (via les clubs). La culture du consensus imprègne fortement les rapports en Allemagne, le conflit étant surtout utilisé en dernier recours.

En Italie, l'unité politique nationale est toujours fragile au vingt et unième siècle et le pays demeure fortement marqué par l'esprit de clocher. Le football représente une véritable passion populaire, tendant à fédérer difficilement les gens autour de la *Nazionale*. En

dernier lieu, on peut dire que le conflit est omniprésent dans la société italienne, le consensus faisant figure d'exception.

Voilà pour le cadre général propre à chaque aire culturelle. Si l'on considère la période contemporaine, proposons à présent pour chaque club une lecture de sa position dans son propre espace conflictuel.

a) RC Strasbourg

Club dont le charisme s'étend à toute une région (l'Alsace), le Racing est en mesure de vanter une certaine tradition footballistique (plus de cinquante saisons en première division) et un palmarès respectable (un titre de champion de France et trois Coupes de France, notamment). Socialement, l'identité du Racing n'est pas à relier à une classe sociale en particulier, ni à une couleur politique singulière. Toutefois, l'Alsace étant politiquement marquée à droite, l'identité du Racing pourra ainsi être perçue à l'aune du conservatisme et ses supporters vilipendés comme étant « de droite ».

Sans concurrent au niveau micro-local, les rivaux habituels du Racing sont à rechercher à l'échelle régionale, que l'on peut d'ailleurs élargir de l'Alsace à l'Alsace-Moselle. Ainsi, les deux rivaux les plus significatifs sont d'une part le FC Metz, d'autre part le FC Mulhouse. Concurrents sportifs durant environ une décennie (entre la moitié des années 1980 et la moitié des années 1990), l'antagonisme avec Mulhouse est depuis tombé en désuétude en raison de la chute sportive du club mulhousien, mais demeure néanmoins présent dans les mentalités. S'agissant du FC Metz, la rivalité est toujours

en éveil actuellement, même si les deux clubs ne sont plus confrontés depuis 2009.

Dans la hiérarchie des rivaux du Racing, le FC Sochaux pourrait bien suivre juste derrière, en raison notamment de la proximité géographique entre Montbéliard et le sud de l'Alsace où la ferveur partisane tend à se porter sur Strasbourg, mais où une minorité des fans de football se tourne aussi vers Sochaux. La configuration en l'occurrence apparaît propice au conflit.

S'agissant de Nancy, on peut également considérer l'existence d'une tension significative entre Strasbourgeois et Nancéens, toutefois moindre que les antagonismes déjà cités, étant donné que l'acuité de la rivalité Metz/Nancy vole d'une certaine manière la vedette à une possible rivalité Strasbourg/Nancy.

b) Torino FC

Le Torino FC valorise l'identité d'un club ancré à Turin même et dont le rayonnement n'excède guère les provinces limitrophes¹. Au cours de ses premières décennies d'existence, le « Toro » fait l'objet de sympathies essentiellement parmi la population autochtone de Turin. En majorité, les ouvriers de l'automobile soutenaient massivement les *granata*, contre la Juventus détenue par leur employeur : la FIAT. De nos jours, le club a beaucoup perdu de sa dimension prolétaire et marquée à gauche, mais n'en demeure pas moins le club populaire et traditionnel de la ville de Turin.

¹ « Derrière le Toro une population autochtone, faite d'artisans, de commerçants, d'employés, de petits entrepreneurs qui résident dans la cité, mais aussi des immigrés de longue date, venus de Vénétie ou, plus massivement, du Mezzogiorno et aujourd'hui bien insérés dans la société locale. Pour ceux-là, l'adhésion, souvent farouche, aux couleurs du Toro a été comme un rite de passage sur le chemin de l'intégration. » (BROMBERGER, Christian. *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 50)

Par opposition, la Juventus assure un rayonnement plus important en dehors du territoire local. Soutenu depuis 1923 par le mécénat de la famille Agnelli (propriétaire de la FIAT), la Juve se plaît, à l'inverse du Toro, à cultiver une image élitiste et raffinée. En fait, on a affaire ici à une opposition de styles qui s'est perpétuée décennie après décennie sous la forme d'une hostilité réciproque en bonne et due forme. Entre Torino et Juventus, plus que de rivalité, il est question de haine.

Pour comprendre à présent la logique des rivalités entretenues par les supporters *granata*, il faut se référer aux jumelages traditionnels du Torino : Genoa et Fiorentina. S'agissant du premier cas cité, on peut effectuer le parallèle suivant : ce que le Torino est à Turin le Genoa l'est à Gênes, à savoir le club traditionnel et populaire dont le charisme est puissant bien que circonscrit à l'espace urbain et alentours. Comme à Turin, on est à Gênes également dans une situation où deux clubs se livrent une inimitié farouche, Genoa et Sampdoria en l'occurrence.

Suivant la logique du bédouin, Torino et Sampdoria sont pris d'antagonisme et une forte rivalité persiste. De façon similaire, un rapport d'hostilité est à l'œuvre depuis longtemps entre la Fiorentina et l'AS Rome, ce qui occasionne du coup également une sérieuse rivalité entre Torino et Roma, en vertu du jumelage turinois avec la Fiorentina.

Par ailleurs, le réseau des rivalités de clubs en Italie est si dense et peu lisible qu'il est délicat et peu instructif de détailler ici l'ensemble des tensions conjoncturelles qui concernent le Torino. Signalons tout de même que localement, le Torino perpétue plusieurs rivalités avec des clubs du nord de l'Italie (comme par exemple

Brescia ou Bergame), aussi bien pour des motifs de proximité géographique que de concurrence sportive.

c) FC Union Berlin

De tradition ouvrière, le FC Union a conquis à l'époque de la RDA un rayonnement sur le territoire correspondant à l'ex Berlin-Est, mais sans parvenir (ni vouloir d'ailleurs) étendre sa popularité au-delà une fois le Mur tombé. Côté ouest, c'est ainsi le Hertha BSC qui recueille de loin les sympathies des fans de football, les supporters de l'Union Berlin originaires de l'ouest étant bien rares. A Berlin quelque part lorsque l'on parle de football, c'est comme si le Mur était dans une large mesure encore présent.

A Berlin, on dénombre quatre clubs de tradition : le Hertha BSC et le Tennis Borussia à l'ouest, le FC Union et le BFC Dynamo à l'est. Aussi pour comprendre au mieux la situation, nous nous permettrons de raisonner en considérant encore la césure entre Berlin-Ouest et Berlin-Est. Actuellement, l'ennemi flagrant du FCU n'a toujours pas changé depuis l'époque de la RDA et demeure le BFC Dynamo.

Tous deux officiellement fondés en 1966, Union et Dynamo se vouent depuis les années 1970 une haine incommensurable pour des raisons d'ordre sociopolitique. Soutenu par la Stasi et les élites du pouvoir, le Dynamo avait la réputation de dérober ses succès en truquant les matches et en pillant sans ménagement les meilleurs joueurs des autres clubs. Bien que le BFC remportât dix titres de champion de RDA d'affilée entre 1979 et 1988, le FC Union était de loin plus populaire et bon nombre de ses fans

étaient plus ou moins ouvertement en désaccord avec le régime officiel.

Rapidement après la chute du Mur, une rivalité est apparue avec le Tennis Borussia Berlin, club basé dans la zone huppée de Charlottenburg. Pour des motifs de concurrence sportive, une inimitié toujours présente s'est érigée entre « TeBe » et Union, sur fond d'antagonisme riche/pauvre.

S'agissant du rapport entre Union et Hertha, l'affaire apparaît plus ambivalente. Avant la réunification de la ville et malgré la séparation du Mur, Unioner et Herthaner avaient appris à se connaître et nourrissaient des rapports fraternels. Ainsi, il arrivait que des fans du Hertha rendent visite à leurs homologues côté est et que des fans de l'Union accompagnent leurs amis Herthaner en Coupe d'Europe, comme à l'occasion de la rencontre à Prague en mars 1979. Cependant, les choses ont récemment évolué et les amis de naguère se trouvent à présent en situation de concurrence sportive et de lutte symbolique pour la suprématie locale.

Mais si les rapports ont pu quelque peu se crispier, on ne peut véritablement dire que Unioner et Herthaner en soient arrivés au stade de la rivalité. Par exemple, le derby du 5 février 2011 à l'Olympiastadion n'a occasionné que peu de manifestations inamicales¹. On privilégiera donc le terme de tension pour qualifier l'état contemporain du rapport Hertha/Union.

¹ BARTOLUCCI, Paul. *Les mondes parallèles* [en ligne]. Berlin : La Gazette de Berlin, 9 mars 2011. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.lagazettedeberlin.de/6490.html>>

J'ai ici considéré les cas du RCS, du TFC et du FCU et tenté d'illustrer la position de chaque club dans l'espace du conflit. Le RCS ne possède pas de véritable ennemi, se situe dans une configuration où son charisme s'étend au-delà de la ville de Strasbourg, où il ne possède traditionnellement pas l'ombre d'un concurrent. Ses rivaux habituels sont implantés en Lorraine (Metz en particulier), en Franche-Comté (Sochaux) et dans le sud de l'Alsace (Mulhouse). A Turin, le TFC est traditionnellement le club des établis. Jadis, il était soutenu massivement par les ouvriers de la FIAT et ses supporters étaient catégorisés à gauche. Au fil du temps, l'identité socio-politique du Torino s'est équilibrée, même s'il demeure le club populaire des Turinois. Vis-à-vis de la Juventus, l'autre club basé à Turin, le rapport d'hostilité demeure invariablement à un niveau très élevé : il est question de haine à proprement parler. Depuis ses origines à aujourd'hui, le FCU cultive son identité de club ouvrier. De 1966 à 1990, il fut le club civil de Berlin-Est, antagoniste au club du pouvoir : le BFC Dynamo. Encore actuellement, l'ennemi du FC Union est le Dynamo, tandis que les rivaux les plus directs sont le Hertha et le Tennis-Borussia (Berlin-Ouest). De manière plus large, le FCU demeure en rivalité avec les clubs qui étaient jadis affiliés au pouvoir officiel de RDA (Lokomotive Leipzig, Dynamo Dresde, etc.).

III. LES SUPPORTERS ET LEUR CLUB

Je vais à présent m'intéresser au rapport qu'entretiennent les supporters avec leur club. Le supportérisme suppose que des individus s'identifient à ce que génère symboliquement une institution-club et s'investissent émotionnellement dans leurs activités de soutien. Au-delà de la dimension des encouragements pendant le match, les fans sont engagés dans des opérations visant à valoriser le prestige du club soutenu.

Le supportérisme doit être considéré compte-tenu des évolutions dans le temps. Initialement, les premières associations avaient pour but de rassembler les supporters, puis il a été question d'organiser les activités de soutien. Actuellement, une autre dimension s'est rajoutée : il faut se fédérer dans un contexte de dérégulation financière. L'économie du football n'échappe pas à la tendance générale et, chaque année, des clubs de tradition connaissent les affres de la liquidation judiciaire.

Dans les trois cas qui m'intéressent, des difficultés de ce type ont pu être connues dans un passé récent. En août 2011, le RCS a perdu son statut professionnel pour la première fois depuis 1933¹, suite à la liquidation judiciaire du club. Faute de repeneur, il aurait pu disparaître. En août 2005, le Torino Calcio fait faillite mais une nouvelle structure juridique est créée dans la foulée : le Torino FC prend immédiatement le relai, dans la continuité du Torino Calcio². En 1993 et 1997, le FC Union

¹ Année où laquelle le RC Strasbourg adhère au professionnalisme

² Au niveau symbolique, seule la dénomination de l'institution-club a subi une légère modification : Torino FC au lieu de Torino Calcio. Pour le reste, la nouvelle structure obtint légalement le droit de

manque de mettre la clef sous la porte faute de liquidités, alors que par ailleurs la transition du système Est-allemand à l'économie capitaliste, dans les années 1990, s'opère très difficilement¹.

Je procéderai ici par étapes en faisant coulisser petit à petit l'échelle du macro-social au micro-social. Je m'attèlerai tout d'abord à établir un état des lieux socio-historique au niveau de chaque aire culturelle nationale. Je me focaliserai ensuite sur les tifosiéries du RC Strasbourg, du Torino FC et du FC Union, en précisant pareillement quelles ont été les grandes évolutions dans le temps. Enfin, j'expliquerai en quoi le supportérisme s'assimile à la défense d'une cause et détaillerai, à l'aide d'exemples, quelles sont les dynamiques à l'œuvre au RCS, au TFC et au FCU.

conserver l'héritage de l'ancienne, qui comprend par exemple la date de fondation du club (la mention « 1906 » figure sur l'écusson du Torino FC) ou le palmarès sportif.

¹ Après la chute du Mur, « personne ne savait comment on trouvait des sponsors », explique par exemple Christian Arbeit, le porte-parole du FCU (*So Foot*, mai 2009, n°65, p. 52)

1) Le supportérisme à l'échelle nationale

Avant de faire coulisser l'échelle à l'échelon local (RC Strasbourg, Torino FC et FC Union), commençons par considérer le supportérisme à l'échelle des aires culturelles nationales. Par conséquent, je vais tout d'abord me demander comment se sont construits historiquement les espaces du supportérisme français, allemand et italien, avant d'établir une interdépendance avec les tifoséries strasbourgeoise, turinoise et berlinoise.

a) Le supportérisme en France

Si le club doyen en France - Le Havre Athletic Club - a été fondé officiellement dès 1872¹, il faut véritablement attendre le vingtième siècle pour que le football ne s'impose dans l'hexagone comme sport populaire. Initialement, la présence du public n'était pas vraiment souhaitée autour des terrains, notamment car « les membres des classes aisées, promoteurs des sports modernes, perçoivent généralement les spectateurs comme une menace. »².

Néanmoins, et très rapidement, le football devient un spectacle qui occasionne les premiers regroupements formels de supporters, dans les années 1910 et 1920. D'après Didier Demazière³, les premières associations se constituent dans

¹ Club omnisport dont la section football est lancée en 1894.

² HOURCADE, Nicolas, LESTRELIN, Ludovic, MIGNON, Patrick. *Livre vert du supportérisme : Etat des lieux et propositions d'actions pour le développement du volet préventif de la politique de gestion du supportérisme*. Octobre 2010, p. 16

³ DEMAZIERE, Didier, CARPENTIER-BOGAERT, Catherine, MAERTEN, Yves, et al. *Le peuple des tribunes : Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*. Béthune : Musée d'ethnologie régionale, 1998

le Nord du pays, avec pour objectif de fédérer les sympathisants d'un même club dans un cercle de convivialité, mais sans ambitionner d'organiser des manifestations de soutien lors des rencontres. On ne se situe pas encore à l'époque dans le supportérisme, tel que je l'ai défini.

Au cours de la première moitié du vingtième siècle, le football acquiert en France le statut de divertissement populaire, sans néanmoins soulever des passions exaltées comme dans certains pays proches (Italie, Angleterre, etc.). Des années 1920 aux années 1960, le public du football se manifeste sous un aspect relativement homogène et c'est la figure du spectateur qui constitue la norme¹. Autrement dit, la posture mesurée du spectateur prend le pas sur l'attitude passionnée du supporter, bien qu'en général les spectateurs expriment spontanément une appartenance partisane.

Dans les années 1960, les choses tendent à évoluer dans un contexte où la concurrence de nouveaux loisirs entraîne une chute des affluences dans les stades, laissant le champ libre à l'arrivée de nouveaux publics plus jeunes et plus dynamiques. Toutefois, c'est dans les années 1970 que le supportérisme émerge en France : la figure du supporter tend à recouvrir petit à petit celle du spectateur. Les tribunes des stades se colorent (écharpes, drapeaux, etc.) et les supporters les plus acharnés s'emparent de leur propre territoire : le kop.

Dans les années 1980, de nouvelles formes de supportérisme apparaissent en France, sur le modèle de ce qui se passe déjà dans les pays voisins. Dans le nord-est et à Paris, des bandes de hooligans commencent à se

¹ FONTAINE, Marion. *Histoire du foot-spectacle* [en ligne]. La Vie des Idées, 11 juin 2010. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.laviedesidees.fr/Histoire-du-foot-spectacle.html>> (consulté le 18/07/2011)

constituer sur le modèle britannique, alors que les premiers groupes ultra naissent dans les régions du sud-est, s'inspirant du modèle italien. Avec l'apparition de ces nouveaux genres de supporters, de nouvelles formes de violence préméditée entre groupes rivaux se manifestent : la logique de l'affrontement s'autonomise du principe de concurrence sportive. Les bagarres éclatent indépendamment du déroulement du match et l'on recense les premières graves intempérances.

Au cours des années 1990, l'affluence moyenne des rencontres de première division double : de 10 610 en 1991 à 22 314 en 2000¹. Depuis les chiffres se sont stabilisés autour de 20 000 spectateurs en moyenne. On peut expliquer cette augmentation par les progrès du supportérisme à la française, au sein duquel les ultras jouent un rôle prépondérant. Depuis son apparition en 1984, le phénomène ultra s'est imposé progressivement dans tout l'hexagone. Dans les années 2000, on observe que les ultras assurent l'ambiance dans la majorité des kops de France, sauf peut-être à Lens où le supportérisme traditionnel demeure le mode de soutien de référence.

b) Le supportérisme en Italie

Avant la première guerre mondiale, l'intérêt populaire pour le football est encore modeste en Italie. Importé d'Angleterre à la fin du dix-neuvième siècle, le ballon rond s'avère dans un tout premier temps surtout prisé par les classes aisées. Dès 1905, on recense déjà des incidents liés au public tandis qu'en 1914 des coups de feu sont échangés à l'occasion de la rencontre Livourne/Pise². Déjà

¹ <http://www.stades-spectateurs.com/affluences,France.html>

² LOUIS, Sébastien. *Le phénomène ultras en Italie*. Paris : Mare et Martin, 2006, p. 23

à l'époque, l'esprit de clocher est à l'origine de conflits violents entre spectateurs issus de villes voisines.

Dans les années 1920, le football tend à se populariser : les affluences augmentent rapidement si bien que l'on peut estimer « à plus de 150 000 le nombre d'Italiens se rendant tous les dimanches dans les stades pour suivre les rencontres de première division. »¹ En dépit de son instrumentalisation par le régime fasciste, les succès en Coupe du monde de la *Nazionale* en 1934 et 1938 renforcent indéniablement le statut du *calcio* en tant que « religion séculière ».

Le début des années 1950 marque la naissance d'un supportérisme à l'italienne avec l'émergence des *clubs*, à savoir ces associations officielles ambitionnant de « canaliser la passion sportive des spectateurs et la transformer en un soutien moral et choral envers l'équipe »². Parmi les premiers *clubs*, on peut par exemple citer les *Fedelissimi* au Torino ou le *Circolo Biancoceleste* à la Lazio de Rome.

Grâce aux *clubs*, un supportérisme traditionnel se développe dans les années 1950 et 1960. Parallèlement, de nouveaux types de *clubs*, rassemblant des individus plus jeunes et plus turbulents, font toutefois leur apparition : ce sont les précurseurs des ultras, dont le premier groupe - la *Fossa dei Leoni* - est fondé à Milan en 1968. En l'espace de deux décennies (de 1950 à 1970), la figure du *tifoso* s'impose comme modèle de comportement, de par la naissance des *clubs* dans un premier temps, puis de par l'émergence des ultras.

¹ DIETSCHY, Paul. L'affaire du Torino [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.wearefootball.org/hors-jeu/99/lire/1-affaire-du-torino/>> (consulté le 30/12/09)

² LOUIS, Sébastien. *Ibid.*, p. 24

Les décennies 1970 et 1980 sont celles du « phénomène ultra total », tant son ampleur devient vite considérable¹. Pour Sébastien Louis, on a affaire à un « phénomène de masse ». Dans le contexte politique agité des années de plomb, les ultras s'affirment comme militants des stades, s'inspirant de l'activisme propre aux groupuscules d'extrême gauche. La seconde moitié des années 1980 constituent l'âge d'or du phénomène ultra. Au début des années 1990, certains groupes peuvent compter de 10 000 à 15 000 membres. En outre, le modèle ultra se diffuse abondamment à l'étranger, par exemple en France où les premiers groupes apparaissent en 1984-1985.

Les années 1990 sont le théâtre d'une nouvelle donne : le phénomène ultra amorce un déclin progressif, tandis qu'émergent de nouvelles formes de supportérisme. Mis à mal par le foot-business et les politiques de répression, les groupes ultra voient leurs effectifs diminuer et leur enthousiasme se tarir. De manière large, les affluences moyennes de Serie A baissent fortement : de 30 064 en 2001 on chute à 18 473 en 2007.² Plusieurs facteurs expliquent tant le déclin du phénomène ultra que la crise du supportérisme à l'italienne : l'augmentation du prix des places, l'inconfort des enceintes, l'hypermédiatisation de la violence footballistique, la télédiffusion massive des matches, etc. Une nouvelle catégorie de supporters tend à émerger : les *teletifosi*³, à savoir ces supporters qui désertent les stades sans pour autant cesser de soutenir leur équipe, par le prisme de la télévision.

Par ailleurs, la répression accrue qui pèse sur les ultras provoque la formation des *cani sciloti*⁴, c'est-à-dire de petites bandes agissant en marge des groupes ultra

¹ De 1982 à 1990, les ultras constituent un « phénomène de masse ». Au début des années 1990, certains groupes peuvent compter jusqu'à 15 000 membres.

² <http://www.stades-spectateurs.com/affluences,Italie.html>

³ PORRO, Nicola. *Sociologia del calcio*. Rome : Carocci, 2008, p. 60-68

⁴ Chiens fous

et ayant pour seul but la violence. A l'heure actuelle, la cartographie du supportérisme italien apparaît morcelée et peu lisible, entre supporters traditionnels (se rendant au stade ou non), groupes ultra (actifs, dissous ou en sommeil), nouveaux supporters (*teletifosi*) et *cani sciolti*. Si d'aucuns évoquent la fin du supportérisme à l'italienne, la passion du football ne semble toutefois pas diminuer dans un pays où plus d'un habitant sur deux, en 2010, se déclare *tifoso*.¹

c) Le supportérisme en Allemagne

Avant 1914, en Allemagne, le ballon rond doit faire face à la concurrence de la gymnastique et il faut attendre les années 1920 pour assister à sa popularisation. A cette époque, le football se hisse au rang de phénomène de masse car il parvient notamment à s'insérer dans la tradition militaire : une analogie est établie entre footballeurs et soldats.

Dès les années 1930, les derbys entre clubs issus de villes voisines occasionnent des déplacements de supporters. Cette première génération de fans, prêts à se déplacer régulièrement à l'extérieur, sont désignés sous le vocable de *Schlachtenbummler*², terme initialement utilisé pour nommer les civils qui, durant la guerre de 1870-71, se rendaient en curieux sur les lieux des combats.

A partir de la fin des années 1960, l'apparition des premiers fan-clubs (associations de supporters) impulse la dynamique du supportérisme à l'allemande³. Chaque

¹ DIAMANTI, Ilvo. Italia, il Paese nel pallone : Il 52 per cento ha un cuore ultrà. *La Repubblica*, 24/09/2010

² PILZ, Gunter. *Schlachtenbummler : Die Fans der 30er, 40er und 50er Jahre* [en ligne]. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.bpb.de/themen/0L107J.html>> (consulté le 11/03/2008)

³ Sur le supportérisme allemand à partir des années 1960, consulter l'excellent dossier « Fussball über alles : Les fans allemands », publié dans le fanzine *Culture tribunes*, n°3, 2007, p. 98-109

institution-club se dote de son tissu associatif constitué d'une pluralité de fan-clubs réunis sous l'égide de la « Fan-Club-Verband », sorte d'instance fédérative de la tifosérie. Dans les années 1970, la figure du *Kuttenfan* (supporter dont l'attribut principal est une veste en jeans sans manche sur laquelle sont cousus des patchs à l'effigie du club soutenu) émerge, tandis que les supporters acharnés entreprennent de se regrouper dans les kops. C'est l'avènement de ce que l'on appelle en Allemagne *Fankultur*.

On assiste dans les années 1980 à l'apparition de groupes de hooligans, qui n'hésitent pas à allier goût pour la violence et politisation à l'extrême droite. En République Fédérale comme en République Démocratique, la violence footballistique augmente sensiblement à cette époque-là. En réaction à cela, les premiers *Fanprojekte* (structures préventives visant le dialogue entre supporters et institutions) voient le jour, dans l'optique tant de juguler la violence que de favoriser l'expression de la culture supporters (*Fankultur*).

Contrairement à la France, le phénomène ultra tarde à bénéficier en Allemagne d'un écho significatif. Il faut en effet attendre la moitié des années 1990 pour que les ultras apparaissent dans les virages des stades, avec la création de nombreux groupes à partir de 1994-95. Concomitamment, le hooliganisme allemand tend à s'essouffler, en raison de la concurrence provoquée par l'émergence des ultras, mais aussi du fait du bon fonctionnement des *Fanprojekte* et de l'augmentation de la répression policière.

Dans les années 2000, les affluences moyennes augmentent considérablement en Bundesliga (de 30 755 en 2001 à 42 500 en 2010¹), à l'inverse de la Serie A italienne (baisse) et de la Ligue 1 française (stagnation).

¹ <http://www.stades-spectateurs.com/affluences,Allemagne.html>

Plusieurs facteurs peuvent être invoqués pour expliquer ce phénomène : certains stades ont été refaits à l'occasion de la Coupe du monde 2006¹, les places demeurent à un tarif accessible, la répression policière est ciblée, la *Fankultur* est valorisée, etc. Par ailleurs, le supportérisme ultra allemand se développe dans les années 2000, même si le supportérisme traditionnel reste le modèle dominant.

Si la violence footballistique a globalement diminué depuis les années 1970, la répression accrue tend néanmoins à provoquer des frustrations dans les rangs des ultras les plus virulents (hooltras), lesquels sont de plus en plus tentés d'entrer dans une logique d'affrontement. Par ailleurs, à la suite de la réunification de l'Allemagne, la mauvaise intégration des clubs issus des nouveaux Länder dans le circuit du foot-business suscite pas mal de rancœurs parmi les fans d'équipes anciennement glorieuses du temps de la RDA² et contraintes désormais à évoluer loin du haut niveau.

Pour comprendre le supportérisme à un niveau local, il faut tout d'abord s'attacher à dresser un panorama des différentes configurations nationales. En France, c'est la norme du spectateur qui constitue initialement la figure de référence : des années 1920 aux années 1960. Au cours des années 1970, le supportérisme tend à émerger (drapeaux, écharpes, etc.) avant de se formaliser dans les années 1980 avec l'apparition des ultras et des hooligans. Depuis lors, le supportérisme ultra apparaît comme la tendance la plus

¹ La compétition avait été organisée en Allemagne. Douze stades issus de douze villes avaient été rénovés pour l'occasion : Gelsenkirchen, Dortmund, Cologne, Kaiserslautern, Francfort, Stuttgart, Munich, Nuremberg, Leipzig, Berlin, Hanovre et Hambourg.

² On peut citer par exemple le Dynamo Berlin (dix titres de champion de RDA, aujourd'hui en cinquième division) ou le FC Magdebourg (vainqueur de Coupe d'Europe en 1974, aujourd'hui en quatrième division).

dynamique dans les tribunes françaises. En Italie, le football devient un sport populaire dans les années 1920 et se voit rapidement instrumentalisé par le régime fasciste. Le supportérisme italien se manifeste sous ses premières formes dans les années 1950, avec la naissance des associations traditionnelles : les *clubs*. Dans les années 1970, le phénomène ultra se propage dans toute l'Italie et propose un nouveau supportérisme, tant juvénile que conflictuel. Les ultras sont de plus en plus nombreux dans les stades jusqu'au début des années 1990, où s'amorce le déclin du supportérisme italien : les affluences baissent fortement, le phénomène ultra est en crise et les *teletifosi* se substituent aux *tifosi*. A la fin des années 1960, les supporters allemands commencent à se fédérer en fan-clubs, préfigurant la popularisation d'un supportérisme traditionnel dans les années 1970. Si la *Fankultur* continue de se développer au cours des années 1980, des groupes de hooligans entreprennent parallèlement d'imposer leur style dans les tribunes. Il faudra par contre attendre la seconde moitié des années 1990 pour voir apparaître massivement les ultras dans les stades allemands.

2) Le supportérisme à l'échelle locale

Je vais à présent me livrer à une présentation socio-historique du supportérisme à l'échelle locale des trois cas qui nous intéressent : Strasbourg (RCS), Turin (TFC) et Berlin (FCU). Je me bornerai ici à dresser un panorama dynamique en prenant soin de marquer les différentes ruptures et continuités qui ont scandé l'évolution des tifosiéries du RC Strasbourg, du Torino FC et du FC Union.

a) Le supportérisme à Strasbourg

A Strasbourg, on peut estimer que les premières bribes de supportérisme sont apparues dans les années 1930. Peu de temps après l'adhésion du RCS au professionnalisme en 1933, la popularité du club est déjà significative, en témoigne les nombreux supporters présents en déplacement dans des villes peu éloignées comme Sochaux, Nancy ou Metz. Par exemple en 1934, certaines sources font état de la présence de 3000 supporters du Racing pour une rencontre jouée sur le terrain du FC Sochaux. Pareillement, à l'occasion de la finale de la Coupe de France en 1937, des milliers de Strasbourgeois se rendent à Paris pour assister au match. Les années 1930 voient naître les premiers déplacements massifs de supporters à l'extérieur, à une époque - qui plus est - où les conditions de transport n'étaient pas toujours optimales.

Après la guerre de 1939-1945, le supportérisme strasbourgeois connaît ses premières formes structurées. En 1950-51 est créé le premier club de supporters du RCS, sous

l'initiative de l'éditeur Muckensturm¹. La même saison, le club remporte sa première Coupe de France, ce qui a pour effet de plonger la ville de Strasbourg dans une liesse populaire inédite : environ 75 000 personnes descendent dans les rues pour fêter le premier titre national de l'histoire du Racing.

En 1953, la création du Club Central des Supporters « Allez Racing ! », fondé par l'humoriste et adjoint au maire Germain Muller², signe l'avènement du supportérisme traditionnel à Strasbourg, même s'il faut attendre quasiment deux décennies pour que ce mode de soutien s'affirme réellement. Entre-temps, la figure du supporter ne fait qu'émerger. En 1966, le RCS remporte sa deuxième Coupe de France : 100 000 personnes sont cette fois présentes dans les rues pour fêter le sacre.

A la fin des années 1970, alors que le Racing s'apprête à conquérir son premier et seul titre de champion de France (1979), les supporters les plus fervents commencent à se regrouper au sein du même secteur au stade, le kop. Se nourrissant de la vague de bons résultats³, le supportérisme traditionnel s'impose dans les tribunes du stade de la Meinau. Les chants d'encouragement sont repris en chœur par le kop et le drapeau devient l'accessoire de prédilection de ces fans.

Dans les années 1980, alors que le RCS retombe dans le marasme sportif, des supporters de matrice hooligan commencent à se manifester, sur le modèle de ce qui se passe en Angleterre et en Allemagne. En 1982 naît ainsi le Blaue Front, groupe informel de jeunes gens (une trentaine de membres au milieu des années 1980), dont les activités

¹ VELLA, Christian. *Allez Strasbourg !*. Paris : Calmann-Lévy, 1979, p. 58

² PERNY, Pierre, *Racing 100 ans*. Autoproduit, 2006, p. 171-172

³ Troisième en 1977-1978, champion en 1978-1979.

s'inspirent de celles observées de l'autre côté du Rhin¹. En 1987 le Blaue Front change d'appellation : les Meinau Boys prennent le relais (une cinquantaine de membres entre 1987 et 1990) et concrétisent une tendance apparue quelques années auparavant, à savoir un supportérisme où violence et extrême droite se marient avec le désir de soutenir le RCS.

Toutefois, ce genre de supportérisme - teinté de hooliganisme - suscite des oppositions de la part de supporters qui ne souhaitent pas être associés à l'image véhiculée par les Meinau Boys. C'est ainsi que naît le phénomène ultra à Strasbourg : les Ultra Boys 90 sont fondés en 1991, de la volonté d'une poignée de fans souhaitant impulser un mode de supportérisme moins violent et moins politisé.

Parallèlement à l'avènement du style ultra « à l'italienne » à Strasbourg, le supportérisme traditionnel connaît un nouvel essor. De 1991 à 1994, le kop du stade de la Meinau est ainsi en grande partie animé par le Club Central des Supporters, les ultras ne commençant à prendre de l'envergure qu'après 1995. Au mitan des années 1990, les Meinau Boys ont quant à eux quasiment disparu, le déclin de la tendance hooligan ayant déjà été amorcée quelques années plus tôt.

Les années 2000 sont le théâtre de l'ancrage du supportérisme ultra à Strasbourg, les Ultra Boys 90 s'emparant du leadership dans les tribunes de la Meinau. Simple groupe d'amis à leurs débuts, les UB90 fêtent leurs quinze ans en 2005 en comptabilisant environ 400 membres, ainsi que plusieurs centaines de sympathisants.

Une des originalités de la tifosérie du RCS est l'amitié développée avec les fans de Karlsruhe. Initiée par

¹ C'est à cette époque que se nouent les premiers contacts entre certains supporters du Racing et des fans de Karlsruhe.

le Blaue Front et les Meinau Boys puis reprise par les ultras, l'amitié avec la *Fanszene* de Karlsruhe se voit consolidée par l'officialisation en 2001-02 d'un jumelage entre UB90 et Phönix Sons 99, un des groupes ultra soutenant le Karlsruher Sport Club. On peut signaler aussi l'existence d'un fan-club franco-allemand - les Blue Pirates - créé en 1993 - dont la branche française fut active une dizaine d'années. L'ambition de ce fan-club était alors de regrouper des supporters intéressés par le soutien simultané des deux clubs : Strasbourg et Karlsruhe.

b) Le supportérisme à Turin

Sous une forme organisée, le supportérisme turinois se développe à partir de 1951, avec la création de l'un des premiers *clubs* de supporters d'Italie : les Fedelissimi Granata. Dans les années 1950 et 1960, un supportérisme de type traditionnel se développe au Torino, les Fedelissimi étant rapidement rejoint par d'autres *clubs* fonctionnant sur le même mode et visant avant tout le rassemblement. En 1963, le Torino s'installe au stadio Comunale, au sein duquel une tribune va s'institutionnaliser en tant que kop : la Curva Maratona.

A la fin des 1960, les choses évoluent rapidement comme dans l'ensemble de l'Italie. Un supportérisme juvénile et contestataire tend à vouloir se détacher du supportérisme traditionnel, pas assez dynamique et trop lié aux organes officiels des institutions-clubs. C'est la naissance du phénomène ultra. Au Torino, un groupe de jeunes supporters prend dès 1969 ses distances avec les Fedelissimi pour se regrouper derrière l'appellation de Commandos Fedelissimi, avant de s'autonomiser formellement en 1973. C'est la naissance des Ultras Granata.

Durant la décennie des années 1970, le mouvement ultra se développe et se massifie très rapidement à Turin. De nombreux groupes sont fondés, mais pour simplifier les données je n'évoquerai que les entités ayant historiquement représenté un poids significatif dans la tifosérie *granata*.

En 1977 sont fondés les *Leoni della Maratona*, groupe reprenant partiellement les principes du mouvement ultra, en particulier la nécessité d'animer visuellement le kop. De leur propre point de vue :

*Les Leoni della Maratona, en compagnie des Ultras, étaient dans les années 1980 les éléments moteurs de la Curva Maratona, d'un point de vue des encouragements comme d'un point de vue du folklore visuel. Le groupe était l'artisan principal des tifos déployés dans la Curva, tandis que l'ambiance vocale était surtout assurée par les Ultras.*¹

Le début des années 1980 voit se matérialiser des tensions internes à la tifosérie, d'origine politique. En 1981 sont créés les *Granata Korps*, groupe de matrice ultra issu d'une scission d'avec les *Ultras Granata*. Tandis que les *Granata Korps* affichent une orientation idéologique de droite, les *UG69* tiennent à ne pas exprimer de couleur politique au stade. En 1985 naît un nouveau groupe ultra qui s'impose rapidement au sein de la *Curva Maratona* par son dynamisme : les *Ragazzi della Maratona*.

Dans les années 1980, la *Curva Maratona* fait figure d'institution dans toute l'Italie, la tifosérie *granata* étant reconnue comme étant l'une des toutes meilleures. Suivant une tendance générale, les années 1990 voient le phénomène ultra décliner peu à peu. Un des motifs à mettre en exergue est l'augmentation de la répression policière,

¹ Source : *Leoni della Maratona*

conduisant progressivement un certain nombre de groupes à se mettre en sommeil ou à carrément cesser toute activité. Par exemple, en 1994, les Leoni della Maratona décident de suspendre leurs activités (ne les reprenant qu'en 2004), en raison de l'arrestation de trois de leurs membres, dont le leader.

Au cours de la saison 1998-1999, il est à noter un évènement symbolique qui consolide le « mythe » de la Curva Maratona. Le président d'alors - Massimo Vidulich - prend la décision de retirer le numéro « 12 » de l'assignation des numéros possibles aux joueurs, l'attribuant symboliquement à la Maratona en tant que « douzième homme »¹.

En 2003, un autre groupe historique disparaît, irréversiblement pour le coup : les Ragazzi della Maratona décident de s'auto-dissoudre en raison du vol de leur bêche². En 2006 émerge, en face de la Maratona, la Curva Primavera occupée principalement par des supporters de matrice traditionnelle. En 2007, à la suite du drame de Catane ayant occasionné la mort d'un policier³, les autorités mettent en place de nouvelles politiques répressives, perçues comme inacceptables par les groupes historiques de la Maratona qui, du coup, décident ensemble de suspendre leurs activités.

Depuis lors, le supportérisme ultra est officiellement en sommeil au Torino, même si bon nombre de ces supporters continuent de se rendre au stade et à vivre leur passion. Par ailleurs, notons la persistance d'un jumelage unissant depuis 1982 supporters du Torino et supporters de la Fiorentina, jumelage initialement lancé sur fond de haine

¹ Il existe d'autres clubs où le numéro « 12 » est retiré de l'assignation des numéros possibles aux joueurs. Par exemple, à Lens, le « 12 » a également été retiré en hommage aux supporters.

² La bêche désigne la banderole principale où figure le nom du groupe de supporters. Chez les ultras, son vol par un groupe rival représente le paroxysme du déshonneur.

³ Le 2 février 2007, à l'occasion du derby sicilien Catane/Palermo, Filippo Raciti meurt à la suite d'échauffourées entre policiers et supporters.

commune vis-à-vis du club de la Juventus. L'autre jumelage historique, avec le club du Genoa, a par contre du plomb dans l'aile depuis une certaine rencontre Torino/Genoa en 2009, marquée par la rétrogradation du TFC, les supporters du Genoa ayant - selon les Turinois - manqué de compassion à leur égard.

c) Le supportérisme à Berlin

Dans les années 1920, le FC Union (alors dénommé Union 06 Oberschöneweide) commence à générer localement une certaine effervescence, à une époque où le football devient un loisir populaire. Connaissant une vague de succès sportifs à ce moment-là (le club devient vice champion d'Allemagne en 1923), le prédécesseur du FCU recueille les sympathies des ouvriers du quartier d'Oberschöneweide et acquiert dès lors une identité de « club ouvrier ». C'est aussi à cette époque-là que naît le fameux cri d'encouragement « Eisern Union ! », entendu pour la première sur les gradins du Alte Försterei au mitan des années 1920. Néanmoins, il faut attendre plusieurs décennies encore pour assister à l'éclosion du supportérisme berlinois, sous forme structurée.

L'institution-club de l'Union connaît une grande instabilité liée aux contraintes imposées par le régime nazi (jusqu'à 1945) puis par le régime soviétique (après 1945). Ainsi le club change-t-il plusieurs fois d'appellation, de mode de gouvernance et fait même l'objet d'une scission de la part des joueurs de l'équipe de 1950, qui décident de fuir à l'Ouest pour y fonder une nouvelle entité. Dans ces conditions, il est forcément difficile pour le public se s'identifier durablement à une seule et même institution.

En 1961, la construction du Mur met un frein à l'exode de la population vers l'Ouest, provoquant indirectement la stabilisation de la politique sportive du gouvernement de la RDA. En 1966, le FC Union Berlin est fondé officiellement en tant que club civil et ne subira plus dès lors de bouleversement institutionnel majeur, la priorité du régime étant de développer le potentiel du club officiel : le BFC Dynamo.

En 1968, le FCU remporte la Coupe de RDA, succès suscitant évidemment un grand enthousiasme dans le quartier de Köpenick. C'est dans les années 1970, comme dans l'ensemble de la RDA du reste, qu'émerge et se développe le supportérisme à Berlin-Est, le FC Union ne tardant pas à se doter d'une imposante et dynamique *Fanszene*. En 1971, le Vorwärts - le club des armées - se transfère de Berlin-Est à Francfort-sur-l'Oder, occasionnant la dualité Union/Dynamo.

Dans la deuxième partie des années 1970, alors que le FCU connaît à nouveau une bonne période sportive, un supportérisme de type traditionnel tend à s'imposer, notamment de par la création de fan-clubs. En grande majorité, ces supporters traditionnels sont issus des classes populaires, mais proviennent désormais de tout Berlin-Est (au-delà de Köpenick). Par ailleurs, le supportérisme est une activité de plus en plus prisée par une population juvénile, les adolescents et les jeunes adultes étant de plus en plus nombreux, à la fin des années 1970, à occuper les tribunes du Alte Försterei.

Dans les années 1980, les affluences sont toutefois à la baisse en raison des résultats médiocres de l'équipe, mais aussi du fait de l'augmentation sensible des faits de violence. Le hooliganisme s'empare globalement de l'environnement footballistique en RDA, les affrontements entre groupes rivaux devenant monnaie courante, et ce

d'autant plus que les déplacements à l'extérieur sont presque toujours massifs. Parallèlement, les sous-cultures juvéniles acquièrent une visibilité dans les tribunes du Alte Försterei, où il est possible de rencontrer punks, hippies ou skinheads, en recherche d'espaces de reconnaissance.

La chute du Mur et la réunification allemande représentent un tournant important. Au cours des années 1990, l'institution-club connaît les pires difficultés à s'adapter au capitalisme footballistique en vigueur, tandis que la *Fanszene* du FCU apparaît déstabilisée par ce nouveau contexte. Alors que le club manque de disparaître pour des motifs économiques, la *Fanszene* tend cependant à rester mobilisée et au cours de la saison 1999-2000 l'affluence moyenne affiche un total considérable : 4000 spectateurs de moyenne en quatrième division. En 2002, le mouvement ultra fait son apparition à Berlin-Köpenick avec la fondation du Wuhlesyndikat.

Grâce notamment à la remontée sportive dans la deuxième partie des années 2000 et à l'implication de la structure institutionnelle pour endiguer un phénomène comme le racisme, la violence footballistique diminue autour du FCU et le hooliganisme y apparaît désormais bien marginal (environ une trentaine de fans est classée dans cette catégorie en 2008).

En 2011, malgré un cheminement chaotique décennie après décennie, le FC Union comptabilise actuellement environ 70 fan-clubs, plus de 6000 *Mitglieder* (supporters membres de l'association-mère gérant le club, payant une cotisation mensuelle) et une *Fanszene* fonctionnant sur un mode traditionnel, au sein de laquelle les ultras n'en sont pas moins visibles et actifs.

C'est au début des années 1950 que naissent les premières associations de supporters du RC Strasbourg. Il faudra pourtant attendre la fin des années 1970 pour observer la formation d'un kop, secteur d'où se matérialise au stade le regroupement des supporters traditionnels. Dans les années 1980, un groupe de matrice hooligan se constitue au stade de la Meinau, sur le modèle du hooliganisme allemand de l'époque. Au début des années 1990, le supportérisme traditionnel retrouve une certaine vitalité, tandis que les Ultra Boys 90 voient le jour. Depuis une quinzaine d'années, la tifosérie strasbourgeoise est essentiellement animée par les ultras, tandis qu'une amitié avec les fans de Karlsruhe s'est confirmée. Le supportérisme traditionnel tend à émerger en 1951 avec la création du club de supporters des Fedelissimi Granata. Tout au long des années 1950 et 1960, d'autres clubs voient le jour. Au début des années 1970, le phénomène ultra s'installe au Torino avec la création en 1973 des Ultras Granata, puis d'autres groupes par la suite. La tifosérie du Torino est jumelée depuis 1982 avec celle de la Fiorentina, le club de la ville de Florence. Dénommé à l'époque Union 06 Oberschöneweide, le FCU recueille déjà des sympathies avant la guerre auprès des populations ouvrières de Köpenick. Avec la création officielle du FCU en 1966, un supportérisme traditionnel se constitue assez vite avec la création de nombreux fans-clubs. Dans les années 1980, le phénomène hooligan touche la RDA et n'épargne pas le FCU. Après la réunification, les années 1990 furent marquées d'une grande instabilité. Les années 2000 voient l'émergence du phénomène ultra au côté d'un supportérisme traditionnel très puissant dans la tifosérie du FCU.

3) La défense d'une cause

Il est d'usage de penser que la principale activité d'un supporter est de soutenir son équipe en délivrant des encouragements depuis les tribunes. Outre cette dimension, un supporter cherche aussi à partager des moments de sociabilité avec ses collègues de stade, que ce soit avant ou après les rencontres. Ainsi, le supportérisme ne peut se résumer au lien indéfectible reliant supporters et institution-club, sans tenir compte de l'expérience collective vécue entre supporters.

Me basant sur mes observations, j'estime que la notion de supportérisme synthétise trois grands types d'activités sociales : les activités de soutien, l'expérience collective partagée et la défense d'une cause. Dans cette section, je m'attacherai à développer cette dernière dimension. En l'occurrence, la cause à défendre se confond avec l'institution-club en elle-même. Défendre sa cause, pour un supporter, c'est s'attacher à développer un certain nombre de projets visant, entre autres, à valoriser le potentiel honorifique du club soutenu.

En particulier, s'agissant de clubs en situation de marasme, l'enjeu apparaît d'autant plus capital que l'avenir sportif est souvent peu prometteur ou tout du moins teinté d'incertitude. Comment des supporters entreprennent-ils de défendre leur cause ? Quels moyens emploient-ils ? De quelle manière s'organisent-ils ? C'est ce que je vais à présent tenter d'expliquer et d'illustrer.

a) L'union fait la force

La notion de supportérisme regroupe un ensemble d'activités qui comprend donc la défense d'une cause

(l'institution-club), celle-ci tendant à transcender les catégories sur le mode du « tous ensemble ». En dépit de l'opposition de style entre fans traditionnels et ultras par exemple, le supportérisme sous-tend l'idée que les supporters d'un même club forment, du moins en théorie, un corps unifié que l'on a choisi de nommer tifosérie.

Il faut de prime abord noter que l'unité d'une tifosérie ne va pas de soi. En effet, le fait de soutenir le même club ne suffit pas, en général, à éviter les divergences et tensions entre des tendances opposées. Théoriquement, une tifosérie constitue un corps unifié de supporters soutenant le même club et dont le potentiel conflictuel se dirige essentiellement vers des adversaires extérieurs. Empiriquement toutefois, on observe qu'une tifosérie fait plutôt office d'espace animé par des courants conflictuels internes, qu'ils soient structurels ou conjoncturels.

D'un point de vue structurel, les oppositions de styles entre les différentes catégories de supporters (supporters traditionnels, ultras, hooligans, etc.) se matérialisent sous forme de couples de tension stables, plus ou moins vifs. D'un point de vue conjoncturel, certains événements liés à la vie du club peuvent amener à susciter des débats enflammés conduisant les supporters à se diviser temporairement sur le mode du « pour ou contre ». Par exemple, lorsqu'un dirigeant est contesté pour sa supposée mauvaise gestion, les opinions vont rarement dans le sens de l'unanimité et l'on a toutes les chances d'avoir droit à de vifs échanges d'opinion.

Ainsi, il faut bien considérer que le conflit est inhérent à la vie normale de toute tifosérie. Ceci dit, la présence du conflit ne signifie pas que l'union est impossible, loin de là. Contrairement à l'idée communément admise, l'union autour du club ne se réalise pas

naturellement et simplement, chaque groupe social tenant à conserver son originalité au sein de la globalité. Je réfute donc formellement la représentation grossière selon laquelle une tifosérie constituerait une foule compacte ou une masse unifiée.

Pour qu'il y ait union de la tifosérie dans les faits, il faut que l'ensemble des tendances se rencontrent afin d'élaborer un projet fédérateur. Autrement dit, l'union de « tous » les supporters se doit de faire l'objet d'une construction pour ne pas être seulement théorique. Il est à présent nécessaire de se demander, précisément, ce qui peut conduire l'ensemble des supporters d'un même club à se fédérer.

De mes observations il est possible de déduire quatre grands types de motifs susceptibles d'expliquer la recherche de l'union : la défense d'une identité en péril, la nécessité d'agir pour assurer la pérennité de l'institution-club, le désir de représenter un acteur crédible et la volonté de constituer un contre-pouvoir. Détaillons maintenant ces quatre possibilités.

- *Sauvegarder des identités dévoyées*

Pour exister sur la durée, toute institution-club se doit nécessairement de reposer sur quatre grands piliers symboliques : le nom, l'écusson, le maillot et le stade. Dans l'imaginaire du public, la symbiose de ces différentes entités représente l'identité traditionnelle du club et reflète un système de valeurs qui lui est intimement lié.

Seulement, dans le contexte actuel, il n'est pas rare que les propriétaires de clubs entreprennent une rupture avec la tradition symbolique de l'institution qu'ils dirigent, comme pour se débarrasser d'un patrimoine trop

lourd à assumer. Afin de « marquer leur territoire », ces dirigeants décident par exemple d'imposer une autre symbolologie, perçue comme mieux adaptée aux canons actuels du marketing et de la communication. Les écussons deviennent des logos, les maillots de simples supports publicitaires et les stades sont rebaptisés selon la pratique du naming¹.

Dans certains cas extrêmes, l'objectif peut aller jusqu'à la volonté de faire table rase complète du passé. C'est alors la dénomination même du club qui est transformée pour épouser le label d'une marque commerciale, comme lorsqu'en 2005 l'Austria Salzburg est devenu le Red Bull Salzburg. Face à ces pratiques visant avant tout la rentabilité économique, les supporters peuvent ainsi être amenés à s'unir pour mener des opérations de protestation dans le but de préserver les symboles forts qui forment l'identité visible de leur club.²

Par ailleurs, les supporters sont également susceptibles de se fédérer contre le comportement autocratique de dirigeants, qui ne les associent pas, un minimum, aux prises de décision quant aux grandes orientations de la politique du club. Les dirigeants peu à l'écoute et péchant par excès d'autoritarisme sont en général virulemment contestés, d'autant plus que c'est la réputation de l'institution qui est en péril.

¹ Pratique consistant à rebaptiser les stades du nom d'une marque commerciale, en contrepartie d'une rémunération. Très courante en Allemagne et en Angleterre, elle ne s'est pas encore répandue en France et en Italie, où seul un stade est concerné par le naming (le stade du club du Mans, du nom d'une entreprise d'assurances).

² « Le repos, Dietrich Mateschitz ne connaît pas. En avril 2005, le créateur de la célèbre boisson énergisante a racheté la licence de Bundesliga autrichienne de l'Austria Salzburg. Il y a tout changé – nom, stade, logo, couleurs, sponsor – pour en faire, selon ses dires, « un club qui n'a pas d'histoire ». Les supporters puristes, opposés à cette marchandisation forcée, s'en sont allés en Septième Division avec les cendres de l'Austria. » (*L'Equipe*, jeudi 3 décembre 2009)

- *Eviter la disparition pure et simple*

Dans le contexte actuel de crise économique (qui touche le football comme tous les secteurs), bon nombre de clubs professionnels voient leur pérennité menacée, en raison de problèmes financiers. Si la plupart réussissent au bout du compte à survivre dans le giron professionnel, d'autres sont purement et simplement contraints au dépôt de bilan, voire à la liquidation judiciaire. Cela a par exemple été le cas du RC Strasbourg, obligé de repartir en CFA2 (cinquième division) suite au dépôt de bilan du club au cours de l'été 2011. En l'occurrence et comme dans d'autres cas, des investisseurs peu scrupuleux ainsi qu'une mauvaise gestion financière sont à mettre en cause.

Lorsque leur club menace de périlcliter, on observe que les supporters acharnés sont prêts à se mobiliser pour lui porter secours : soit en tentant de récolter eux-mêmes des fonds via des collectes, soit en tentant d'alerter de nouveaux investisseurs potentiels prêts à prendre le relai ou encore en faisant pression sur les pouvoirs publics afin de solliciter une aide. En cas d'urgence, c'est un quelque sorte un instinct de survie collectif qui se met en œuvre. On a ainsi pu s'en rendre compte s'agissant du Racing Club de Strasbourg (en 2011), du Torino FC (en 2005) et de l'Union Berlin (en 1993 et 1997).

Afin de lutter contre la disparition de leur club, les supporters tendent à se fédérer sur un mode syndical, à la manière d'ouvriers qui se mobilisent pour la préservation de leur usine sur le point d'être délocalisée. Comme lorsque des syndicats rivaux décrètent l'union sacrée pour se regrouper sous une même bannière, les divers groupes de supporters cherchent pareillement à se rassembler sous un front commun ou sous forme de coordination, de manière d'autant plus unitaire que la situation est désespérée.

- *Etre acteur de la vie du club*

Les tensions entre groupes de supporters d'une même tifosiérie représentent, pour beaucoup de fans, un horizon qu'il faut en soi dépasser. En dépit des sempiternels conflits internes, les supporters n'en ont pas moins conscience qu'ils font partie d'un même ensemble, qu'ils soutiennent avant tout le même club, qu'ils partagent la même passion. Ainsi possèdent-ils nécessairement cette propension à faire corps autour de l'objet du désir, ne serait-ce que pour paraître plus forts vis-à-vis des ennemis extérieurs.

Cependant, en jetant le regard au-delà de cette solidarité d'ordre mécanique, on observe surtout chez les supporters une volonté générale de s'écarter de l'idéaltype du spectateur, qu'ils voient comme un individu isolé et passif qui se cantonne à la contemplation du spectacle sportif. On peut estimer que les supporters acharnés cultivent l'ambition collective d'être acteurs de la vie de leur club ou, tout du moins, d'avoir à représenter une parole à caractère performatif.

Dans l'optique de mener des actions efficaces pour tenter de servir la cause de l'institution¹, la tifosiérie toute entière tente, structurellement dans le meilleur des cas, de s'unir sous la bannière du « douzième homme ». Ce n'est que lorsque l'union est réalisée (sous forme de collectif par exemple) que les supporters sont en mesure de représenter, ensemble, un acteur crédible, forçant à la considération la direction du club, les médias ou encore les pouvoirs publics. Là aussi, on peut dresser un parallèle avec la lutte syndicale.

¹ « Il faut servir le Racing et non s'en servir », ai-je entendu plusieurs de la bouche des supporters du RCS, formule qui est une manière subtile de dénoncer les dirigeants qui semble plus préoccupés par leurs intérêts personnels que par le bien commun.

- *Bâtir une force contestatrice*

Même dans l'hypothèse où elle est structurellement unie, une tifosiérie et ses supporters qui la composent ne se destinent pas à l'exercice habituel du pouvoir. Dans certains clubs où les conditions du dialogue sont instaurées, des représentants de supporters sont amenés à travailler avec la direction et à éventuellement siéger au sein d'organes consultatifs. En Allemagne, le *Fanbeauftragter* est un supporter employé par le club chargé d'assurer le lien entre les différents acteurs du club (fans, dirigeants et joueurs), mais il ne s'agit pas d'un poste décisionnaire. Malgré ces possibilités, les supporters acharnés expriment en général la volonté d'exercer un contre-pouvoir.

Dans le contexte actuel, les fans tendent à établir le diagnostic que l'esprit du temps ne leur est guère favorable pour s'adonner normalement à leurs activités de soutien. De nombreuses contraintes se placent potentiellement devant eux : prix des billets trop élevés, politiques de répression absurdes, horaires des matches décalés, etc. Pour beaucoup, il est considéré que c'est la norme du supporter-client qui s'est imposée sur le mode de la formule « paye, assieds-toi et tais-toi », dont le sens peut être illustré par les déclarations du président du club de Lille - Michel Seydoux - qui fustigeait ainsi, dans la presse, les velléités contestataires des supporters :

Un supporter est là pour mettre de l'ambiance au stade. S'il n'a pas confiance en la direction, il n'a qu'à cesser de supporter. On ne vient pas au stade pour demander la démission de quelqu'un. [...] On doit avoir un dialogue fort avec les

*supporters, mais il n'est pas acceptable qu'ils aspirent à gérer le club.*¹

Dans la configuration actuelle, les supporters ont dès lors le sentiment qu'on tente de s'attaquer à leur identité de « spect'acteurs ». Face à cela, on observe la mise en place d'initiatives unitaires visant à dénoncer des pratiques qu'ils jugent non conformes à leurs idéaux. Ces contestations collectives prennent différentes formes : banderoles, slogans, appels au boycott, campagnes sur internet, etc. Là encore, la posture des supporters apparaît s'assimiler à une logique syndicale.

b) Etudes de cas

Avant d'en venir précisément aux cas du RC Strasbourg, du FC Union et du Torino FC, il convient au préalable d'évoquer quel rapport entretiennent traditionnellement les supporters avec leur club en France, Allemagne et Italie.

S'agissant de la France tout d'abord, il est communément admis que chacun est prié de se cantonner à son rôle sur le mode du « les joueurs jouent, les dirigeants dirigent et les supporters supportent ». Si dans les clubs amateurs l'implication de bénévoles s'avère primordiale, faute de ressources, la situation est tout autre dans les clubs professionnels où l'on se garde bien en général de faire appel aux supporters, comme si ces derniers représentaient une forme de danger. Habituellement, les supporters français sont plutôt déconsidérés voire méprisés par des dirigeants vis-à-vis desquels ils estiment pourtant être pour le moins légitimes.

¹ *L'Equipe* (03/06/2011)

En Italie, pays où les clubs sont dépositaires d'une identité locale forte, l'enjeu symbolique est considérable par rapport à la France où le football déchaîne moins les passions. Aussi est-il habituel de penser, en Italie, que les *tifosi* sont plus qu'enclins à dépasser le cadre des activités de soutien pour franchir le cap de l'exubérance conflictuelle. Les dirigeants se voient ainsi contraints de composer avec la versatilité des supporters, capables de les haïr un jour et de les aduler le lendemain. Globalement toutefois, les relations entre dirigeants et supporters en Italie se nouent plus sur le mode de la méfiance réciproque voire de l'inimitié que sur le mode de la concorde.

Vis-à-vis de la France et de l'Italie, l'Allemagne représente un cas assez singulier. Les clubs y sont gérés de manière associative¹, ce qui signifie que chaque supporter, s'il le souhaite, peut devenir membre (*Mitglied*). En Allemagne, le concept de *Verein* (club) suppose l'idée d'unité de la structure. Même si des conflits durs peuvent avoir lieu en son sein, joueurs, supporters et dirigeants tendent habituellement à entretenir des rapports mutuels empreints de camaraderie. Aussi le consensus prend-il régulièrement le dessus sur le conflit dans la vie interne des clubs allemands.

- *RC Strasbourg*

Si ponctuellement certaines associations de supporters avaient pu par le passé s'unir conjoncturellement sur des actions communes (grève des encouragements par exemple), il faut attendre le début de l'année 2010 pour assister à la

¹ Les clubs allemands sont autorisés depuis 1998 à constituer des sociétés par actions, mais l'association-mère conserve au minimum la moitié des droits de vote, plus un. C'est la règle du 50+1 qui prévaut, ce qui signifie que le support associatif conserve quoi qu'il arrive la main sur la gouvernance, un même actionnaire ne pouvant détenir au mieux que 49% des parts du club. Dans ce système, tout un chacun peut devenir adhérent de l'association, en contrepartie du versement d'une cotisation.

première initiative ambitionnant de fédérer structurellement l'ensemble des fans strasbourgeois.

Au cours de la saison 2009/2010, le RC Strasbourg est plongé dans une période de désarroi sans précédent, menacé de rétrogradation en troisième division pour la première fois de son histoire, avec à sa tête des dirigeants manifestement peu sensibles aux préoccupations de la tifosérie. C'est dans ce contexte de crise institutionnelle qu'un petit nombre de supporters issus de diverses tendances (ultras, fans traditionnels, etc.) décide de lancer un projet fédératif, en se basant sur une série d'axes : « être le porte-parole d'une large communauté de supporters », « développer une vie associative », « promouvoir la culture club », « promouvoir la culture déplacement » et « défendre un football populaire ».

Dès l'origine, l'objectif est de regrouper tant les individus adhérant déjà à une association existante que les individus ne faisant partie d'aucun groupe formel. Explicitement, c'est le consensus qui est visé afin que chaque supporter puisse s'y retrouver indépendamment de sa tendance de départ. Une charte est élaborée dans le but de synthétiser brièvement « certains principes et valeurs auxquels sont très attachés les supporters du Racing ». Par exemple, ladite charte indique que :

- * « L'intérêt sportif du club prime sur les intérêts particuliers de chacun. »
- * « Le club a un nom *Racing Club de Strasbourg*, ses couleurs sont le bleu et le blanc, il est attaché à son blason et aux symboles qu'il représente. »
- * « Le Racing Club de Strasbourg représente la ville et la région. »
- * « La Fédération des supporters promeut un football populaire, ancré dans son identité locale, s'engage à transmettre les valeurs du Racing Club de Strasbourg et à œuvrer au quotidien pour son présent et son avenir. »

Sur cette base de travail, la Fédération des Supporters du Racing Club de Strasbourg se constitue en association officielle au début du mois de mai 2010 et regroupe dès lors quatre associations officielles (Ultra Boys 90, Kop Ciel et Blanc, InfosRacing et Allez les Bleus Champions), ainsi qu'un certain nombre de supporters internautes inscrits sur le site Racingstub.com¹. Au bout d'un an d'existence, au printemps 2011, le bilan fait état de plusieurs types d'actions qui ont pu être entrepris.

Par exemple, la FSRCS propose depuis sa création aux supporters de se rencontrer avant et après les matches dans leur local, soigneusement décoré aux couleurs du club, où il est possible de boire et de se restaurer, comme c'est le cas en Allemagne dans les *Fanprojekte*. Occasionnellement, des repas y sont organisés et des événements ludiques ont lieu (quizz, tournoi de fléchettes, etc.). Un des éléments de la charte étant de promouvoir la culture club, des soirées mettant à l'honneur des joueurs de l'effectif actuel et des personnalités ayant marqué l'histoire du club se déroulent régulièrement dans ce même local. Mais surtout, la FSRCS s'est beaucoup manifestée pour défendre la cause de l'institution-club, en publiant régulièrement des communiqués s'inquiétant de la gestion mise en œuvre par les dirigeants.

Ceci dit, la question qui se pose est de savoir si l'émergence de la Fédération des Supporters a véritablement eu un impact significatif sur la tifosérie strasbourgeoise. La jeune FSRCS n'allait-elle pas se heurter à un certain conservatisme des différentes tendances ?² N'allait-elle pas susciter plus de méfiance que de confiance ? Allait-elle vraiment réussir à remplir ses objectifs ?

¹ Communauté en ligne, créée en 2003, qui constitue tant un espace d'échanges (forums) qu'une base de données (fiches, articles, revue de presse, etc.) actualisée au jour le jour. Le site est géré intégralement par des supporters et comptabilise à ce jour des milliers d'inscrits.

² Toutes les associations n'ont pas décidé de rejoindre la FSRCS. Par exemple, le Club Central des Supporters (fans traditionnels) a préféré rester à l'écart.

Depuis sa création, la FSRCS n'a pas vraiment contribué à bouleverser la physionomie de la tifosérie strasbourgeoise. Les Ultras Boys 90 y exercent toujours une influence quasi hégémonique, d'autant plus qu'une partie de ses membres est également très active dans le fonctionnement de la Fédération. De ce point de vue-là, force est de constater que la FSRCS n'a pas contribué à ce que des groupes de supporters de taille plus modeste accèdent à plus de visibilité et qu'un équilibrage des tendances s'effectue.

Néanmoins, elle aura néanmoins impulsé une dynamique qui, à long terme, pourrait produire son effet. Jusque-là, j'ai pu observer que les actions de la FSRCS ont permis la concrétisation de rencontres entre supporters habitués à converser sur Racingstub.com, et qui n'auraient sans doute pas eu l'occasion de se voir « pour de vrai » autrement. Par ailleurs, on peut dire que la FSRCS a globalement réussi à développer une vie communautaire, par l'organisation d'évènements comme des déplacements à l'extérieur, la diffusion des matches de l'équipe nationale, le tournoi de football annuel entre fans, etc. S'agissant de la perspective de représenter un acteur crédible s'exprimant, d'une seule voix, au nom de l'ensemble de la tifosérie, la FSRCS s'est heurtée à l'ostracisme des dirigeants sous la présidence de Jafar Hilali¹, mais a accédé en contrepartie à un début de reconnaissance médiatique : le président de la FSRCS - Philippe Wolf - est à présent régulièrement contacté par les médias pour relayer le sentiment général de la tifosérie quant à telle ou telle péripétie.

¹ Président très controversé du RC Strasbourg, de novembre 2010 à juillet 2011. Il a notamment été accusé par les supporters d'avoir conduit le club à la banqueroute et à la perte du statut professionnel (le RCS a disputé le Championnat de France Amateur 2 en 2011-2012).

• *Union Berlin*

Le FC Union fait figure d'institution qui intègre traditionnellement les fans dans la vie du club. Comme tous les *Vereine* allemands, les supporters du FCU ont la possibilité de devenir *Mitglied* (membre) de leur propre club, qui fonctionne à partir d'un support associatif¹. Comptabilisant environ 6000 *Mitglieder*, le FCU est actuellement le premier club d'ex RDA en nombre de membres. Ceci est d'autant plus remarquable qu'il n'a jamais encore disputé le championnat de première division allemande depuis la réunification de 1990, à la différence de Dresde, Cottbus, Rostock ou Leipzig.

D'un point de vue empirique, on constate que les fans du FCU détiennent une influence qui va bien au-delà des tribunes du stade. Plusieurs fois, ce sont les supporters eux-mêmes qui sont intervenus pour sauver le club en proie à de graves difficultés, souvent d'ordre financier. En février 1997, 3000 fans défilent à Berlin derrière le mot d'ordre « Rettet Union ! » (Sauvez l'Union !), pour alerter un hypothétique sponsor. A la suite de la manifestation, le FCU paraphe un contrat avec Nike pour un million de marks². En 2008, le stade An der Alten Försterei doit impérativement être rénové mais le club manque de liquidités. Qu'à cela ne tienne, ce sont les supporters eux-mêmes qui, de longs mois durant, se relayent sur le chantier³.

« *Andere Vereine haben Fans, wir Fans haben einen Verein !* »⁴, telle est l'une des devises des supporters du FCU. Honni par le pouvoir politique du temps de la RDA, les Unioner n'avaient d'autre choix que de valoriser la

¹ *Eingetragener Verein*

² LUTHER, Jörn, WILLMANN, Frank. *Eisern Union !*. Berlin : BasisDruck, 2010, p. 206-208

³ A voir à ce sujet le documentaire : *Eisern vereint : Die Stadionbauer von der Alten Försterei*. Gräfenstein & Co., 82 minutes, 2010

⁴ « Les autres clubs ont des supporters, nous supporters avons un club ! »

solidarité et l'entraide collective pour résister aux brimades¹. Après la chute du Mur, de telles valeurs continuent d'être mises en avant dans les discours. En outre, l'aversion du foot-business est une constante chez les fans du FCU, même si ces derniers sont conscients de la réalité économique. On peut ici citer les propos de Jürgen, un supporter rencontré sur place à qui je demandais s'il se réjouissait de la perspective d'une promotion en deuxième division :

La montée, c'est pour moi une lame à double-tranchant. Personnellement je ne la souhaite pas car il y a trop de business à l'étage au-dessus et, d'ailleurs, je trouve que les adversaires sont plus intéressants en 3. Liga qu'en Bundesliga 2. Mais d'un autre côté, le club doit monter pour survivre, pour profiter de l'argent des droits télé, parce qu'économiquement la troisième division ça n'est pas rentable.²

En écoutant parler les fans, on se rend compte que la question de l'authenticité est primordiale ; par exemple, mieux vaut ne jamais accéder à la première division que d'accepter un changement de nom du Alte Försterei, selon la logique commerciale du *naming*. Il convient à présent de porter un regard sur la manière dont est structurée la tifosérie du FCU.

D'une part, l'organigramme du club comporte un département spécifiquement dévolu aux supporters - le *Fan- und Mitgliederabteilung* - que chaque *Mitglied* peut intégrer s'il le désire. D'autre part, en plus des fan-clubs traditionnels et des ultras, il existe une structure associative nommée VIRUS (abréviation de *Verein Infizierter*

¹ Certains supporters ayant connu l'époque de la RDA ont par exemple pu me raconter que l'arbitrage était constamment partial, en leur défaveur, en cas de rencontre avec le Dynamo.

² Berlin, février 2008. Au cours de la saison 2007-2008, le FCU évoluait en troisième division et a conclu la saison en tête du classement, lui assurant finalement la promotion en Bundesliga 2.

Rotweisser Union-Supporter), dont les objectifs se rapprochent de ceux énoncés par la Fédération des Supporters du RCS.

Euvrant depuis une dizaine d'années, l'objectif général de l'association VIRUS est de contribuer, le plus activement possible, à défendre et valoriser l'identité traditionnelle du FC Union. Afin d'y parvenir, le VIRUS propose à ses membres de participer à un certain nombre d'actions, visant notamment à représenter les intérêts des fans dans les décisions de politique sportive de l'institution-club, à organiser des déplacements à l'extérieur, à coordonner les initiatives menées par les fans, à permettre aux nouveaux supporters du FCU de s'intégrer efficacement dans la tifosérie, etc. Si le VIRUS ne vise pas à fédérer formellement les différentes associations de supporters existantes, son optique n'en est pas moins unitaire.

Le VIRUS se distingue ainsi des fan-clubs traditionnels, lesquels regroupent des supporters issus d'une même aire géographique (UFC Potsdam Sanssouci, FSV Karlshorst, Eiserne Hamburger, etc.) ou liés par des affinités personnelles (Eiserne Bikers, Pils Piranhas, Eiserne Kameraden, etc.). S'agissant de la cause du FCU, le VIRUS ambitionne deux grands types de missions : fortifier l'unité de la tifosérie et défendre une culture club traditionnelle.

En premier lieu, l'une des missions que le VIRUS s'attribue est de contribuer à fortifier l'unité de la Fanszene du FC Union. Le VIRUS entend effectivement se poser en tant qu'acteur capable de parler au nom de l'ensemble des fans et donc de les représenter collectivement auprès des instances de direction. Le VIRUS assure vouloir également jouer un rôle intégrateur de l'individu dans le collectif, en particulier s'agissant des

novices ne sachant pas vers qui se tourner et des personnes défavorisées par le handicap. En outre, le VIRUS tente de remplir une fonction pédagogique vis-à-vis des plus jeunes, en les encourageant à se comporter de manière civilisée, sans faire preuve d'une agressivité démesurée et en refusant la violence.

L'autre mission primordiale que s'attribue le VIRUS concerne la valorisation et la défense de la culture club du FCU, tant du point de vue de la tradition que de l'originalité. Les supporters de l'Union Berlin sont très attachés aux origines ouvrières du club et tendent à adopter une attitude très conservatrice quant au risque de tout dévoiement mercantile.

Le VIRUS contribue ainsi à ce que les symboles forts qui font l'identité du club soient préservés. De nombreuses opérations visant à défendre l'identité traditionnelle du FCU ont ainsi été soutenues par le VIRUS, lequel permet aussi aux différents groupes de supporters de se coordonner plus efficacement. Par ailleurs, le VIRUS facilite régulièrement l'organisation des déplacements à l'extérieur, par exemple en affrétant des trains spéciaux. Enfin, le VIRUS propose également une vie associative à ses membres, à l'instar de ce que peut entreprendre la Fédération des Supporters du RCS.

Si le VIRUS est une association juridiquement indépendante de l'institution-club, il n'en va pas de même du *Fan- und Mitgliederabteilung* qui est un organe directement intégré au club. L'objectif d'un tel département dévolu à la cause des supporters est explicitement de rendre plus tangible le lien unissant l'institution-club et ses fans. Afin de concrétiser une telle intention, il est fait appel « au savoir et à la créativité des supporters et des *Mitglieder* », ces derniers

ayant loisir d'intégrer le département sur simple demande écrite.

Des groupes de travail sont élaborés autour de projets concernant particulièrement les fans et des coordinateurs sont nommés dans le but d'assurer la jonction entre les décideurs et les volontaires. Par ailleurs, le département a également pour mission de proposer un candidat soumis ensuite à élection pour intégrer le conseil de surveillance du club, ledit candidat étant destiné à s'intéresser, en particulier, à toutes les questions touchant l'ensemble de la tifosérie.

- *Torino FC*

A Turin, *sponda granata*¹, les supporters ont commencé à se fédérer dès les années 1960 sous forme de coordination, mais c'est plus précisément à partir des années 1990 que des initiatives unitaires fortes ont vu le jour. Si le Torino dispute encore une finale de Coupe d'Europe en 1992, les quinze dernières années se caractérisent par un déclin sportif conséquent, émaillé de plusieurs relégations en Serie B, tandis que les dirigeants successifs peinent à se montrer à la hauteur des attentes. En particulier, un symbole cristallise les attentions : le vieux stade Filafelfia, d'abord fermé au public (les entraînements de l'équipe première et les matches d'équipes de jeunes y ont longtemps eu lieu) puis démoli, et attendant toujours de faire l'objet d'une reconstruction.

Craignant que le terrain (à présent vague) où se dressait jadis leur « Fila » ne soit livré à la spéculation immobilière, les supporters n'ont eu de cesse de se mobiliser, depuis une vingtaine d'années, pour qu'un projet

¹ Rive grenat, par opposition à *sponda bianconera* (rive blanc et noir) qui se rapporte à la Juventus.

de réhabilitation se concrétise. Ainsi, la mise en œuvre d'initiatives comme l'Associazione Memoria Storica Granata (fondée en 1994) ou la Fondazione Stadio Filadelfia (créée en 2006) participent d'une volonté de se battre pour défendre le prestige de l'institution-club.

A l'instar de la Fédération des Supporters du RCS et du VIRUS, le Centro Coordinamento Toro Clubs ambitionne, depuis 1965, de fédérer l'ensemble des associations de supporters du Torino. Tout en étant constitué en tant qu'association indépendante, le CCTC n'en exprime pas moins une volonté de rapprochement et de collaboration avec les instances officielles du club. Très prosaïquement, le CCTC tente de rassembler les différents *clubs* soutenant le Toro, à savoir des associations regroupant des supporters traditionnels, les ultras tendant à l'autonomie.

Le premier acte de coordination entre groupes de supporters a lieu dès 1965 sous la dénomination de « Toro Club », en l'occurrence entre deux entités : le Granata Club et les Fedelissimi Granata. Actuellement, ce sont 89 fan-clubs qui sont officiellement affiliés au CCTC, beaucoup provenant de Turin et des environs. Toutefois, on remarque avec surprise que plusieurs de ces associations sont basées dans des villes éloignées de la région piémontaise (Naples, Ancône, Cosenza, Foggia, Agrigento, etc.), voire dans des pays étrangers (Finlande, Malte, Vietnam, Belgique, etc.). On peut supposer qu'il s'agit là essentiellement de supporters expatriés.

Le CCTC entend œuvrer pour renforcer l'unité de la tifosiérie *granata*, en organisant des rencontres entre supporters, en facilitant l'organisation des déplacements, en produisant des gadgets à l'effigie du club, etc. Il est doté d'une charte où il est par exemple énoncé que « le CCTC se donne l'objectif de dépasser toute barrière et toute division idéologique pour contribuer [...] à la

constitution d'un unique, grand, peuple granata. » Dans cette même charte, le CCTC exprime également sa vision du supportérisme dans un registre plus large : « le CCTC est contre la criminalisation des supporters, il observe qu'il y a dans la société des expressions de violence bien plus graves que dans les stades, des violences qui demeurent souvent impunies ou reléguées au second plan. ». Enfin, la charte se conclut par le message qui stipule que « le CCTC se désolidarise de quiconque entend se servir du Toro pour servir ses intérêts personnels ».

L'Associazione Memoria Storica Granata voit le jour en 1994, en réaction à la fermeture au public du stadio Filadelfia, en raison de son état avancé de délabrement.. Pour Domenico Beccaria, journaliste et président de l'AMSG, cet évènement a été particulièrement mal vécu par les supporters :

Fermer le Filadelfia revenait à couper ce cordon ombilical qui encore aujourd'hui unit l'équipe à la tifoserie. Une chose inconcevable...¹

Depuis le mitan des années 1990, l'AMSG développe ses activités se donnant pour mission d'œuvrer pour la sauvegarde de tout ce qui a trait à la mémoire du Torino. Entre 1999 et 2002, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la catastrophe de Superga, l'AMSG s'est activement impliquée dans l'organisation d'une exposition itinérante baptisée « Un fiore a Superga chiamato Torino² » ayant parcouru, trois années durant, quarante-cinq étapes dans toute l'Italie. En 2001, l'AMSG décide de se doter d'un organe d'information et lance une publication mensuelle : « Il Trombettiere del Filadelfia³ ».

¹ MARTUCCI, Maurizio. *Football Story : Musei e mostre del calcio nel mondo*. Florence : Nerbini, 2010, p. 60

² Une fleur à Superga nommée Torino

³ En référence à un dénommé Oreste Bolmida – supporter emblématique du Torino – qui, dans les années 1940, sonnait le réveil des joueurs pendant les matches en soufflant dans son cornet à pistons. A l'époque

En 2002, le Musée du *Grande Torino* est inauguré à l'endroit même où eut lieu le drame, c'est-à-dire à la basilique de Superga. Selon Domenico Beccaria, il s'agit là « de la magistrale mise en acte, en deux mois et avec trois francs six sous, de ce que la direction du Torino n'a jamais fait en 54 ans, avec un budget illimité. »¹ Actuellement, l'AMSG continue ses activités en s'impliquant notamment dans le projet de reconstruction du Filadelfia.

Envisagée dès 2006, la Fondazione Stadio Filadelfia voit le jour en 2008 et fonctionne effectivement depuis le début de l'année 2011. Son objectif est d'œuvrer pour la reconstruction d'une enceinte sur le terrain où trônait jadis le stadio Filadelfia. Les hypothèques pesant sur ledit terrain ayant été levées, l'édification d'un nouveau Filadelfia est à nouveau, en 2011, une possibilité réaliste. Afin de mener à bien ce projet qui tient ardemment à cœur à l'ensemble des supporters, la Fondation Stadio Filadelfia entreprend de fédérer les différentes composantes de la tifosérie granata : le CCTC, l'AMSG, la Curva Maratona, la Curva Primavera, etc.

Un des domaines d'activités propres au supportérisme consiste en la défense d'une cause, qui se confond avec l'institution-club soutenue. Pour défendre leur cause, les supporters d'une même tifosérie sont amenés à choisir la stratégie de l'union, en dépit des tensions internes. On peut distinguer plusieurs raisons pour lesquelles les fans se fédèrent : pour sauvegarder l'identité traditionnelle de

du *Grande Torino* (1943-1949), l'équipe turinoise avait tendance à dominer facilement la plupart de ses adversaires et tendait à ralentir progressivement le rythme du jeu. Selon ce qui ressemble en partie à une légende, c'est à ce moment qu'intervenait le *Trombettiere del Filadelfia* pour signifier le début du *quarto d'ora granata*, à savoir ce quart d'heure en fin de match où le *Grande Torino* repartait subitement, avec fougue, à l'assaut des buts adverses.

¹ <http://www.amsg.it/storia.htm>

leur club, éviter sa disparition pure et simple, être acteur et bâtir une force contestatrice. Dans le cas du RC Strasbourg, on observe en 2010 la création d'une Fédération des Supporters, dans un contexte où le club risquait de disparaître. A l'Union Berlin, les fans sont historiquement fédérés et structurés. Au Torino, les supporters choisissent pareillement la voie de la coordination et une association pour la sauvegarde de la mémoire du club a même été créée.

TROISIEME PARTIE

LES RESSORTS ESSENTIELS DU SUPPORTERISME

I. EXTASE ET SUPPORTERISME

J'ai détaillé dans ma deuxième partie comment se déploie historiquement le supportérisme en France, Allemagne et Italie, ainsi que dans les trois tifoséries retenues dans le cadre de cette étude. Je vais à présent m'attacher à prolonger ces observations dans l'optique d'affiner mon analyse. Rappelons que je cherche à déterminer sur quels ressorts repose le supportérisme, en tant que domaine d'activités qui entre en contraste avec la notion de consumérisme. A la différence des spectateurs, les supporters s'approprient collectivement le spectacle sportif, à travers le prisme du soutien sans faille apporté à leur club, lequel finit par devenir objet de culte. Ils ne consomment pas le match de football, ils le vivent.

J'ai déjà pu précédemment amorcer différentes pistes de réflexion. L'une d'elle avait par exemple trait à la conflictualité, en cela que le supportérisme serait un moyen de donner corps à des oppositions territoriales. Autrement dit, le conflit serait un des moteurs du supportérisme. La proposition que je vais formuler au cours de cette troisième partie se cristallise autour du concept de *Heimat*¹. J'établirai que le supportérisme consiste en la mobilisation de nationalismes locaux, élaborés sur un mode fantasmatique, à partir de ressources puisées au sein d'un imaginaire guerrier.

Cependant, il s'agira tout d'abord d'exposer en quoi le supportérisme produit de l'effervescence émotionnelle et de quelle manière il se rattache à l'idée de fête. Je suis parti du constat que le supporter se caractérise par sa propension à chérir son club de cœur indépendamment de ses résultats sportifs. Par conséquent, il est nécessaire de

¹ Le territoire où l'on se sent chez soi.

porter le regard sur les dynamiques interactionnelles à l'œuvre en marge du match de football. Au-delà de l'expression visible d'un « être ensemble », il ne faut pas oublier que l'émotion se vit avant tout sur un plan personnel : avec les autres, mais individuellement tout de même. Ainsi, à l'échelon micro-individuel, il est possible d'observer les effets de ce que j'appellerai « cocktail émotionnel ».

Je m'intéresserai *in fine* à la dimension culturelle du supportérisme. On peut déceler un rapport de tension entre les notions de supportérisme et de consumérisme, précisément parce que vient s'y insérer l'élément culturel. A bien des égards, les supporters sont producteurs de leur propre culture et d'un univers de sens.

1) Le supportérisme dans la « société liquide »

Au-delà du football, le supportérisme représente un mode de vie, une manière particulière de s'approprier l'existence : un style de vie. Pour comprendre pourquoi tant d'individus deviennent et restent supporters, il convient déjà de se demander de ce que cela leur apporte sur un plan personnel, existentiel. A en croire Zygmunt Bauman, nous vivons actuellement dans une « société liquide » qui se caractérise notamment par la précarité et l'incertitude.

Selon Christophe Dejours, nous sommes soumis dans le monde actuel aux phénomènes de « retournement des valeurs » et de « banalisation du mal ». Pour Dejours, la banalisation du mal est « un processus de tolérance social au mal et à l'injustice ; processus qui fait passer pour un malheur ce qui relève de l'exercice du mal »¹. La banalisation du mal fait écho au retournement des valeurs, la souffrance se substituant à l'accomplissement de soi au travail. La théorie de Dejours se retrouve chez Bauman pour qui « dans le monde moderne liquide, loyauté est source de honte, et non de fierté »².

Dans nos sociétés, l'individu se retrouve désorienté en tant qu'être et sommé d'accepter la logique consumériste, officiellement la seule orientation possible pour accéder au bonheur. Officiellement seulement car en réalité :

La vie liquide est une vie de consommation. Elle traite le monde et tous ses fragments animés et

¹ DEJOURS, Christophe. *Souffrance en France : La banalisation de l'injustice sociale*. Paris : Seuil, 1998, p. 20

² BAUMAN, Zygmunt. *La vie liquide*. Paris : Le Rouergue/Chambon, 2006, p. 17

*inanimés comme autant d'objets de consommation : c'est-à-dire des objets qui perdent leur utilité (et donc leur éclat, leur charme, leur pouvoir de séduction et leur valeur) pendant qu'on les utilise.*¹

Du point de vue de l'identité, supposons que le consumérisme soit impuissant à répondre au souci d'ipséité de tout un chacun. Aussi sommes-nous tous tenus de faire face à un paradoxe a priori insoluble : se réaliser personnellement via le conformisme de la marchandise. Si « la lutte pour le caractère unique est aujourd'hui devenue le principal moteur de production et de consommation de masse », il n'en reste pas moins que le consumérisme ne produit pas que de la satisfaction, en cela que « dans la hiérarchie héréditaire des valeurs reconnues, le « syndrome consumériste » a détrôné la durée et exalté l'éphémère. Il a placé la valeur de la nouveauté au-dessus de celle du durable. »

*En résumé, la société de consommation moderne liquide dégrade les idéaux du « long terme » et de la « totalité ». [...] Ces idéaux tendent par conséquent à être remplacés par les valeurs de la satisfaction instantanée et du bonheur individuel.*²

Ainsi, le consumérisme propre à la société moderne liquide tend à déstabiliser l'individu en deux directions : d'une part en substituant le jetable au durable, d'autre part en l'isolant de ses semblables. Le bonheur ne semble plus envisageable qu'individuellement, tandis que la notion même de collectif paraît en déshérence. L'individu, livré à lui-même, doit affronter un certain désarroi.

¹ *Ibid.*, p. 16

² *Ibid.*, p. 63

*Désorientés, perdus dans une foule de prétentions d'autorité concurrentes, sans qu'aucune voix suffisamment forte ou audible assez longtemps ne se détache de la cacophonie et fournisse un motif directeur, les résidants d'un monde moderne liquide ne peuvent trouver, quoiqu'ils s'y efforcent sérieusement, un énonciateur collectif crédible (qui « supporte pour nous ce que nous ne pouvons supporter » et, « face au chaos, assure pour le sujet une permanence, une origine, une fin, un ordre »).*¹

Arrêtons-nous sur la notion d'« énonciateur collectif crédible », qui sous-entend que les individus cherchent à donner corps à leurs croyances mais sans forcément disposer de moyens adéquats et accessibles. La question est de savoir comment exprimer une croyance collective en marge des institutions religieuses officielles et en déconnexion de la logique consumériste, qui en quelque sorte déifie la marchandise.

Anciennement, l'énonciateur collectif crédible pouvait être le héros, la communauté étant alors en mesure de se souder autour d'une figure à même de donner corps à la croyance du groupe. Selon Bauman, cela ne semble plus être possible de nos jours :

*Alors que la société moderne liquide avance, avec son consumérisme endémique, martyrs et héros battent en retraite.*²

Dans le monde liquide, la figure de la célébrité a remplacé celle du héros mais sans détenir toutefois le même quantum d'autorité charismatique. Les célébrités sont de caractère fugace et ne paraissent plus autant à même de

¹ *Ibid.*, p. 45

² *Ibid.*, p. 63

solidifier la croyance collective. De ce fait, les communautés imaginées doivent également être considérées en tant que communautés imaginaires, en cela que les représentations collectives sont en permanence soumises à l'interprétation personnelle des individus.

Si le héros possède un caractère quasiment indiscutable, mythique, la célébrité est en permanence jaugée, discutée, voire virulemment critiquée. Lorsqu'elle est adulée, l'état de grâce est bien souvent éphémère.

*Et contrairement aux communautés « imaginées » de l'époque moderne solide qui, une fois imaginées, tendaient à se figer en de rudes réalités et avaient besoin, de ce fait, du souvenir éternel de leurs martyrs et héros pour les cimenter, les communautés imaginaires, drapées autour de célébrités on ne peut plus agitées, qui ne durent presque jamais assez longtemps pour devenir indésirables, ne nécessitent aucun engagement ; encore moins un engagement durable, et surtout pas « permanent ».*¹

A présent, transposons ces quelques observations au monde du sport. On peut ainsi considérer que nous sommes actuellement dans l'ère du football liquide, le foot business, en rupture avec l'ère du football solide qui est né et s'est développé à l'époque du capitalisme industriel.

Dans le football liquide, les communautés de supporters sont soumises à la logique consumériste qui s'impose partout dans la société. Par exemple, les héros du passé - ces joueurs emblématiques qui effectuaient l'intégralité de leur carrière dans un même club - sont aujourd'hui remplacés par des vedettes transférées de club en club pour des sommes rocambolesques. Comment dès lors

¹ *Ibid.*, p. 68

s'identifier à ces célébrités fugaces ? Je considère que supportérisme et consumérisme sont deux notions en tension. Pour le dire autrement, l'esprit du supportérisme est loin d'épouser les valeurs de la société de consommation.

De ce fait, dans le football liquide, les supporters d'une même tifosiérie n'ont d'autre choix de se constituer eux-mêmes comme énonciateurs collectifs crédibles. D'une certaine façon, le supporter tente de résister à la liquéfaction en s'érigeant lui-même en héros. Le renversement des perspectives est spectaculaire : des années 1960 à nos jours, plus le football s'est liquéfié, plus le supportérisme a pris de l'ampleur dans l'espace social, jusqu'à en envahir l'espace politique.

Le supportérisme représente donc un domaine d'activités visant à solidifier une communauté de supporters (une tifosiérie) autour de l'objet de croyance que constitue l'institution-club soutenue. Désormais, il s'agit de me demander pourquoi le supportérisme est parvenu à s'ériger année après année en bastion d'activités tendant à résister à la logique consumériste, et surtout, avec quelles ressources.

La première donnée qu'il convient d'analyser concerne l'émotion, le sentiment. De prime abord, mes observations empiriques me conduisent à penser que le supportérisme offre la possibilité de ressentir une gamme d'affects remarquables tant du point de vue de l'intensité que de la diversité. Je pars ici de l'hypothèse que le supportérisme permet d'éprouver des moments d'extase, entendu comme un état où l'on se sent transporté en dehors de soi-même.

Dans son texte « sur les réalités multiples »¹, Alfred Schütz évoque « la transformation intérieure que nous

¹ SCHÜTZ, Alfred. Sur les réalités multiples. In *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1987, p. 103-167

subissons au théâtre au lever du rideau lorsque nous entrons dans le monde de la scène »¹, expérience qu'on peut rapprocher de ce qui est ressenti par le supporter de football quand le match commence. Le supportérisme est donc susceptible de plonger l'individu dans ce que le psychologue américain Arnold Ludwig, en 1968, qualifiait d'état modifié de conscience, à savoir dans « un état mental [...] représentant une déviation dans l'expérience subjective ou dans le fonctionnement psychologique par rapport à certaines normes générales de la conscience à l'état de veille »².

Partons du principe que nous évoluons actuellement dans une « société liquide » (Zygmunt Bauman) qui se caractérise par le « retournement des valeurs » et la « banalisation du mal » (Christophe Dejours). La vie liquide, nous dit Bauman, est une vie de consommation qui exalte l'éphémère au profit du durable. Dans le monde liquide, le bonheur ne peut s'envisager collectivement : il n'y a de place que pour l'individu. Il est de plus en plus difficile de trouver un énonciateur collectif crédible permettant de se projeter. Si les héros pouvaient autrefois assumer cette fonction, les célébrités d'aujourd'hui sont de caractère fugace. Le football liquide, c'est le foot-business : les joueurs emblématiques de jadis sont remplacés par des vedettes transférées de club en club. Le football actuel est frappé du syndrome consumériste, ce que tendent à contester les supporters acharnés. On peut considérer que supportérisme et consumérisme sont deux notions en tension. Dans le monde liquide, le supportérisme est une réalité solide qui valorise la dimension collective. C'est le durable et non l'éphémère qui est exalté : on est supporter

¹ *Ibid.*, p. 130

² LAPASSADE, Georges. *La transe*. Paris : PUF, 1990, p. 9

parce qu'on le reste. D'un point de vue, émotionnel le supportérisme permet d'éprouver des moments d'extase, autorisant l'évasion.

2) Le corps en effervescence, l'âme en suspens

Etre supporter conduit à s'engager dans le spectacle et à ne pas se contenter de le contempler extérieurement. Autrement dit, le supporter s'expose, se livre émotionnellement de manière forcément plus démonstrative que dans les espaces de la vie quotidienne. S'il est possible d'observer des individus au caractère réservé faire preuve d'exubérance lorsqu'ils sont au stade, l'inverse est infiniment plus rare. Ainsi, le supportérisme semble proposer aux individus une forme d'ivresse sentimentale que nous choisissons de nommer cocktail émotionnel.

Ce cocktail émotionnel se caractérise tant par son intensité que par sa complexité, et établit une interdépendance subtile entre le corps et l'esprit. De par notre mode d'observation engagée, j'ai été personnellement amené à éprouver les effets de ce cocktail, tout comme j'ai pu percevoir chez d'autres ces mêmes effets.

Le corps du supporter n'est pas un corps passif. Il n'est pas un simple réceptacle émotionnel en cela qu'il transforme une ébullition interne en une variété de manifestations physiques. Dans certains cas paroxystiques, le supporter peut même être amené à se sentir « en transe » sous l'effet d'une euphorie particulièrement enivrante. Il faut toutefois démarrer l'analyse en opérant une distinction entre ce qui relève des expressions corporelles ritualisées et ce qui relève des expressions corporelles spontanées.

On rassemblera dans le premier cas toutes les manifestations effectuées collectivement, en relative déconnexion du jeu, et lancées sous l'impulsion de leaders

(les capos ultra en général) sous forme de gestuelles, sautilllements, battements de mains, etc. Il s'agit là du spectacle des tribunes, en somme. Par contre, le second cas regroupera l'ensemble des manifestations, tant individuelles que collectives, ne faisant pas l'objet d'une préparation et exprimées en connexion avec le jeu. C'est dans cette catégorie que l'on peut au mieux observer les effets du cocktail émotionnel, le corps accompagnant littéralement l'action qui se déploie concomitamment sur le terrain.

En quelque sorte, on remarque qu'il existe une certaine corrélation entre la manière dont les joueurs vivent le match sur le terrain et la manière dont les supporters vivent ce même match depuis les tribunes. Ainsi, chez le supporter, les moments de stress et de tension se traduisent sous forme de trépignements d'un corps « qui ne tient plus en place ».

Lorsque survient le coup de théâtre, la surprise se manifeste par des cris impulsifs ou des soupirs démonstratifs. Les accès de colère se lisent inmanquablement sur les visages et des gestes de dépit accompagnent la frustration (bras d'honneur, poings menaçants, etc.). Le désespoir qui survient lorsque tout semble perdu sera interprété sur un mode théâtral (prises de tête à deux mains, regards vides et hébétés, etc.).

Dans les moments de joie ou de tristesse extrêmes, il n'est pas rare de voir des larmes couler sur les joues de supporters qui, exceptionnellement, laissent cours à leur émotivité. Plus souvent, l'instant où un but est marqué en faveur de l'équipe soutenue permet d'éprouver une euphorie vive qui se manifeste immédiatement sur un plan collectif par le biais de chaleureuses accolades et embrassades.

Très clairement, le match de football est un spectacle où le corps du supporter est appelé à traduire la palette des émotions ressenties intérieurement. L'extériorisation y constitue la norme de même que l'exubérance y est admise. A l'inverse de la plupart des autres spectacles, le cocktail émotionnel proposé au supporter de football est susceptible de mobiliser la totalité des cinq sens. Evoquant le cas des ultras du PSG, Nicolas Hourcade ne dit pas le contraire :

Une tribune, ce sont des bruits, des odeurs, une chaleur humaine, un angle de vue. C'est une expérience physique du football, centrale dans la vie de ces supporters.¹

De manière assez évidente, la vue et l'ouïe permettent de percevoir le spectacle tant sur le terrain que dans les tribunes. De manière peut-être moins évidente mais cependant significative, l'odorat sert à capter certaines senteurs inmanquablement associés au stade, du vendeur de merguez aux fumigènes allumés par les ultras, en passant par les inévitables odeurs de transpiration qui émanent des kops où les individus sont serrés les uns contre les autres.

Pareillement, de façon a priori peu flagrante, le goût peut en fait avoir son importance étant donné que beaucoup de supporters associent spontanément le stade à l'opportunité de déguster une saucisse et de se délecter d'une bière, et ce d'autant plus qu'il est admis qu'on puisse manger et boire pendant le spectacle. A certains égards, le match de football peut ainsi être une expérience gustative. On se met alors à comparer les stades où la saucisse est la meilleure.

¹ BERTEAU, Franck, LE GUILCHER, Geoffrey. Les disparus du PSG. *Les Inrockuptibles*, 24/08/2011, n°821, p. 18-20

Par ailleurs, le toucher est également une dimension à ne surtout pas négliger, puisque le football constitue l'un des rares spectacles où les spectateurs sont amenés à avoir des contacts physiques. Si l'on excepte le phénomène de promiscuité, le but marqué en faveur de son équipe offre le prétexte à des embrassades et accolades auxquelles même de bons amis n'ont pas toujours l'habitude de se livrer dans le monde quotidien.

En ce qui me concerne, que ce soit à Strasbourg, à Turin, à Berlin et même ailleurs, il m'est plusieurs fois arrivé de taper dans la main ou de me retrouver dans les bras d'un inconnu pour célébrer chaleureusement un but. Ainsi le football tend-il à réhabiliter des manifestations simples de fraternité et d'affection, par opposition au monde quotidien où toute familiarité avec un inconnu demeure inconvenante.

Je considère que le supportérisme correspond à un domaine d'activités se situant à rebours des routines habituelles, et visant à rompre momentanément avec la quotidienneté. Emotionnellement parlant, le supporter tend à vouloir éprouver le sentiment jouissif d'un « hors-de-soi »¹ grâce notamment aux effets euphorisants occasionnés par le cocktail émotionnel. En d'autres termes, le supporter serait en permanence en quête d'ivresse émotionnelle.

C'est compte-tenu de cette hypothèse qu'il convient à présent d'évoquer la consommation d'alcool (voire d'autres drogues) par les supporters de football. Sans vouloir généraliser à l'excès et en venir à la conclusion que la majorité des fans de football sont alcooliques, il ne paraît cependant pas exagéré de dire que la consommation publique d'alcool est culturellement bien admise dans les

¹ Ce que nous nommons sentiment d'extase. La recherche d'extase correspond à une tentative de réappropriation de soi (jouissance) et non à une fuite de soi.

milieux supportéristes, et moins stigmatisante que dans la plupart des autres espaces sociaux.

S'agissant de la catégorie des ultras, la consommation excessive d'alcool et l'usage d'autres stupéfiants (cannabis surtout, mais aussi cocaïne) est relativement répandue dans les rangs des militants les plus fervents. Pour ces individus, il s'agit véritablement d'arriver au stade dans un état second afin de maximiser l'expérience émotionnelle ou bien pour oublier que le club soutenu évolue dans un marasme sportif tel que le match n'a guère d'intérêt.

Toutefois, mes observations m'incitent à penser que les supporters traditionnels se situent également dans cette logique, quoique sans doute de manière moins extrême que les ultras. En Allemagne par exemple, le match de football donne l'occasion aux fans de se retrouver plusieurs heures avant la rencontre pour d'une part partager des moments de sociabilité, mais d'autre part aussi pour consommer de grandes quantités d'alcool. Communément, le couple bière/football apparaît presque comme automatique aux yeux de tous.

Même si proportionnellement il est clair que peu de supporters sont ivres quand ils sont au stade, il n'en est pas moins intéressant de constater que symboliquement la pinte de bière est en quelque sorte l'emblème « potache » qui a trait au supporter de football. Cependant, l'hypothèse du cocktail émotionnel n'est pas la seule dimension à considérer en l'occurrence. S'agissant de l'alcool, je ne vais pas tarder à établir que la pinte de bière correspond aussi et surtout à un attribut festif.

D'un point de vue émotionnel, à l'échelon micro-individuel, le supportérisme à ceci d'enivrant que, théoriquement, l'individu se voit plongé dans un état

global d'excitation lorsqu'il suit une rencontre de football. Même si dans la pratique beaucoup de matches ne sont en fait pas bien excitants, les supporters sont néanmoins régulièrement amenés à vivre des parties spectaculaires ou l'incertitude sur le résultat plane jusqu'au coup de sifflet final. Dans l'analyse, il est ainsi nécessaire de considérer la dimension du suspense. A ce titre, il faut intrinsèquement distinguer deux catégories de spectacles : les spectacles reproductibles et les spectacles non reproductibles.

La première catégorie que je viens de citer regroupe entre autres les pièces de théâtre, les opéras, les concerts, etc. La seconde catégorie rassemble quant à elle les évènements sportifs, qu'il s'agisse des matches de football, des courses cyclistes, des combats de boxe, etc. A ce stade du raisonnement, nous supposons que l'intérêt principal de tout spectacle est de ne pas savoir rigoureusement à l'avance ce qui va se passer. En d'autres termes, il faut qu'il y ait a priori du suspense.

Toutefois, même si tout suspense est préservé (s'agissant particulièrement des spectacles dits reproductibles), le spectacle sportif possède ceci de particulier que son déroulement futur est soumis aux règles de la contingence, tandis que le déroulement d'un film ou d'une pièce de théâtre est précisément déterminé au préalable. Ainsi, le suspense propre aux évènements sportifs est d'une autre nature que celui propre aux spectacles dits reproductibles, justement parce que les spectacles dits non reproductibles possèdent un caractère unique.

Par sa nature, le spectacle sportif est rétif à toutes les mesures dramaturgiques externes, il vit très fortement des moments de surprise et de l'aura que lui confère son enracinement dans le

hic et nunc du vivant et du direct. C'est la compétition véritable, quel que soit le niveau des compétiteurs, qui livre ses meilleurs scénarios, du moins aux yeux du grand public. Si ce n'est la fréquentation du stade elle-même, seule la retransmission en direct permet donc d'accéder au véritable suspense sportif, c'est-à-dire à cette incertitude fascinant les masses et nourrie, selon les mots de Sepp Herberger [N.B. : sélectionneur de la République Fédérale d'Allemagne de 1936 à 1942, puis de 1949 à 1964], par le fait que « nous ne savons pas comment cela va finir. »¹

Si l'on considère que l'ensemble des spectateurs suivant simultanément le même match de football partage la même incertitude quant au résultat, alors il se produit une émulation collective toute particulière propre aux évènements historiques en cours d'écriture. Le supporter serait donc, en partie, motivé par le désir de faire partie d'une histoire en train de s'écrire pour pouvoir dire ensuite : « J'y étais ! ».

Par ailleurs, le suspense propre au football est d'autant plus envoûtant qu'il s'agit du sport où la propension qu'a l'équipe la plus faible sur le papier de battre l'équipe la plus forte est la plus importante. Pour le sociologue italien Pippo Russo, la possibilité du score nul et vierge à l'issue d'une partie (soit 0-0) fonde littéralement l'identité du football, sport à points rares par excellence :

Il est possible dans aucun autre sport de jouer pour le match nul, car aucune autre discipline ne

¹ MEYER, Jean-Christophe. Ballon rond et grand écran : de l'indigence d'un palmarès. In ROBIN, Guillaume, et al. *Football, Europe et régulations*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2011, p. 213-223

rend applicable une conduite de jeu ayant pour objectif la préservation du 0-0. C'est précisément cette condition que fait que le football est un sport unique. [...] Et ceci est la marque qui fait du football un sport passionnant, car imprévisible : la possibilité de renverser les forces en présence, de voir l'équipe non favorite qui déjoue la plus forte, pour souvent la battre au final. Dans quel autre sport les renversements de pronostic se produisent-ils aussi fréquemment ?¹

En définitive, ce suspense spécifiquement footballistique est évidemment à considérer comme une dimension importante du cocktail émotionnel.

Le supportérisme propose une forme d'ivresse sentimentale que l'on peut nommer cocktail émotionnel. Les effets de ce cocktail ne sont pas qu'intérieurs et s'observent aussi d'un point de vue corporel. Le corps du supporter est un corps actif, dont les mouvements sont d'une part ritualisés d'autre part spontanés. Lorsqu'il est amené à traduire des émotions extrêmes, on pourra même parler d'une forme de transe. Au stade, les cinq sens du supporter sont mobilisés et lui permettent d'accéder au cocktail émotionnel. On peut considérer que le supportérisme correspond à un domaine d'activités se situant à rebours des routines habituelles. Il est à la recherche d'ivresse émotionnelle car il aspire à rompre momentanément avec le quotidien. Dans ce cadre-là, l'alcool peut être amené à jouer un rôle pour maximiser les effets du cocktail émotionnel. A la différence du cinéma ou du théâtre, le match de football est un spectacle non-reproductible. Par conséquent, le suspense est d'une toute

¹ RUSSO, Pippo. *L'invasione dell'Ultracalcio*, Vérone : Ombre Corte, 2005, p. 137-139

autre nature et il se produit une émulation collective toute particulière propre aux évènements historiques en cours d'écriture. En outre, le suspense propre au football est d'autant plus captivant qu'il s'agit du sport où la propension qu'a l'équipe la plus faible sur le papier de battre l'équipe la plus forte est la plus importante.

3) Le stade : un « chaudron » émotionnel

Si les émotions liées au football ne sont pas toutes éprouvées durant le match, c'est néanmoins dans l'espace du stade que les supporters se délectent du cocktail émotionnel. Intéressons-nous donc à présent au cadre de référence dans lequel se mobilise, aux yeux de tous, la ferveur supportériste : le stade.

Habituellement, le stade fait l'objet de métaphores diverses et variées qui indiquent que ce qui s'y déroule est sensiblement porteur de sens. Pour Antoine Lech, on peut notamment distinguer trois grandes métaphores du stade de football : le cirque, la cathédrale (ou le temple) et le chaudron. En ce qui nous concerne, nous arrêterons notre attention sur la représentation du stade en tant que chaudron :

Filons la métaphore. Le chaudron est rond et encercle le bouillon grâce à son ouverture étroite. Sa forme lui permet de contenir projections et éventuels débordements à des températures élevées. Le chaudron porte son contenu à ébullition. Ces bouillonnements évoquent de manière imagée les états émotionnels collectifs des publics sportifs à l'occasion des spectacles de football. Cette métaphore est donc celle qui insiste le plus sur la recherche d'intensité qui anime les spectateurs.¹

Le stade serait donc assimilable à un chaudron émotionnel animé d'une ferveur collective particulière, en

¹ LECH, Antoine. Comment peut-on être supporter(s) ? : Les formes élémentaires du supportérisme. Thèse de doctorat : Sciences sociales : Université Paris Descartes : 2008, p. 40

contraste avec l'atmosphère tempérée qui règne dans d'autres espaces sociaux.

Autant j'ai précédemment considéré que le supportérisme était un domaine d'activités en rupture avec les routines quotidiennes, autant j'insiste maintenant sur la singularité du stade de football en tant qu'univers spécifique. A ce sujet, les mots employés par Jean-François Pradeau suggèrent bien cette idée-là, mais ils pointent aussi la contiguïté entre l'univers du stade et le monde quotidien :

Au Stade, ce qui se joue et ce que nous vivons est à part du « social », tout contre lui mais à part : il y a bien au Stade une forme de socialité, de spiritualité religieuse et d'amour, mais elle diffère des modèles que l'on convoque le plus couramment pour l'expliquer.¹

Outre l'aspect festif et religieux qui en émane, le stade est un espace de liberté émotionnelle. On nuancera cependant, en notant avec Norbert Elias, qu'il ne s'agit en l'occurrence que d'une liberté relative, les individus étant soumis à l'autocontrôle pulsionnel (procès de civilisation) et à la peur du gendarme (phénomène répressif). Du point de vue de l'économie des pulsions, le match de football conduit le supporter à éprouver les effets d'un schéma qui se définit autour de deux pôles interdépendants : excitation et relâchement. Ainsi, pour qu'il y ait décharge émotionnelle (relâchement), il est nécessaire au préalable qu'une accumulation d'énergie soit suscitée (excitation), et inversement.

Au niveau du ressenti individuel, plus les phases d'excitation alternent rapidement avec des phases de

¹ PRADEAU, Jean-François. *Dans les tribunes : Eloge du supporter*, Paris : Les Belles Lettres, 2010, p. 78

relâchement, plus le cocktail émotionnel aura des chances d'être détonant, si tant est que le spectacle soit suffisamment captivant. Au cours de mes séjours de terrain, j'ai pu observer chez de nombreux supporters les effets du cocktail émotionnel, parfois avec empathie et compassion, parfois avec surprise et amusement. Le stade est véritablement un espace à part tant les supporters de football adoptent des attitudes impensables dans d'autres espaces publics.

Il y a quelques années, au cours de l'émission dominicale *Téléfoot*¹, des journalistes avaient tenté l'expérience de reproduire une joie toute footballistique - l'explosion de joie au moment du but - dans d'autres contextes publics (dans la rue par exemple), suscitant immédiatement la stupéfaction et l'incompréhension générale. Où, hormis au stade, est-il possible de se laisser aller à des effusions de joie ou de colère sans provoquer immédiatement l'incrédulité ou la désapprobation ? De nos jours, le stade est certainement le seul espace social, public, susceptible de réunir régulièrement (une fois toutes les deux semaines, dix mois sur douze²), un grand nombre d'individus dans une telle atmosphère de liberté émotionnelle.

Cependant, pour reprendre une autre métaphore communément admise, le stade de football ne serait-il pas aussi assimilable à la soupape de sécurité d'une société menacée de voler en éclats ? Selon pareille idée, les stades serviraient l'ensemble sociétal en tant qu'espaces de défoulement que les individus seraient incités à fréquenter afin de laisser cours à leurs frustrations sur un mode parodique. Cette théorie rejoint d'une certaine

¹ Emission d'une heure environ créée en 1977, elle est traditionnellement diffusée sur TF1 aux alentours de 11h le dimanche matin, et a longtemps constitué une émission référence pour les amateurs de football en France.

² Une saison de football démarre traditionnellement au mois d'août pour s'achever au mois de mai. Chaque club est amené à alterner, semaine après semaine, une rencontre à domicile et une rencontre à l'extérieur.

matière la représentation du sport en tant qu'opium du peuple, puisqu'au lieu de laisser éclater leur colère dans la rue les individus se verraient détournés de l'essentiel par le biais du sport de masse.

En fait, que l'on soit ou non d'accord avec la thèse du sport comme opium du peuple, il convient surtout de discuter de l'opportunité de la métaphore du stade comme soupape. En d'autres termes, il s'agit de se demander si, en plus de représenter un espace de liberté émotionnelle, le stade constitue aussi un espace cathartique.

Pour l'éthologue Konrad Lorenz, « la fonction essentielle du sport est la décharge cathartique des pulsions agressives »¹, tandis que selon le psychologue John Dollard, le comportement agressif serait le corollaire d'un trop-plein de frustration accumulée que le sport serait à même de canaliser².

D'un point psychanalytique, « la pratique sportive permettrait [tout comme le supportérisme] de contourner les mécanismes d'inhibition, favorisant un processus de déplacement et de sublimation socialement acceptable. »³ Ainsi, le sport constituerait un domaine d'activités permettant l'expression d'une agressivité socialement contrôlée au sein d'un espace cathartique de référence : le stade.

Pour Norbert Elias également, le sport s'avère en lien avec l'idée de domestication des pulsions, à la fois symptôme et outil de civilisation. Toutefois, la représentation du stade comme espace cathartique ne recouvre qu'une partie de la réalité. En effet, je considère que le sport est loin de n'être que cathartique,

¹ LORENZ, Konrad. *L'agression : Une histoire naturelle du mal*. Paris : Flammarion, 1969

² DOLLARD, John, et al. *Frustration and aggression*. New Haven : Yale University Press, 1939

³ SALVINI, Alessandro. *Ultrà : Psicologia del tifoso violento*, Florence/Milan : Giunti, 2004, p. 44

tant pour les sportifs que pour le public. Si d'une part le stade est un espace autorisant la décharge contrôlée d'une frustration accumulée par ailleurs, il constitue d'autre part un univers autonome, au moins partiellement déconnecté du monde quotidien, dans lequel s'élaborent des manières propres de vivre l'émotion.

Pour Alessandro Salvini, la théorie cathartique n'est pas satisfaisante, tout d'abord car il constate un manque de preuves empiriques autorisant sa validation. Ensuite, la transposition du modèle « énergétique/cathartique » de la psychanalyse vers le sport semble correspondre plus à un excès de vulgarisation qu'à une réflexion approfondie. A juste titre, Salvini remarque qu'« un match de football s'interrompt parce que le coup de sifflet de l'arbitre retentit et non parce que les joueurs n'ont plus d'énergie »¹, bien que beaucoup d'entre eux finissent souvent les matches épuisés.

Néanmoins, la fatigue physique ne s'accompagne pas nécessairement d'un épuisement émotionnel. A ce propos, le psychologue Léonard Berkowitz² note qu'un effort sportif ne provoque pas de baisse de l'agressivité, tandis qu'un autre psychologue - Richard Pfister³ - établit que la pratique sportive tend à promouvoir plus qu'à réduire la disposition agressive chez les athlètes. S'il existe une interdépendance émotionnelle entre joueurs et spectateurs (mimésis), peut-on considérer que le supportérisme tend plus à la production d'agressivité qu'au déchargement cathartique ?

Si l'on écoute les supporters, beaucoup reconnaissent se rendre au stade pour se défouler, pour évacuer des

¹ *Ibid.*, p. 44

² BERKOWITZ, Léonard. Whatever happened to the frustration-aggression hypothesis ?. *American Behavioral Scientist*, 1978, vol. 21, 5, p. 691-706

³ PFISTER, Richard. Le sport et la catharsis de l'agressivité. In ARNAUD, Pierre, BROYER, Gérard, et al. *La psychopédagogie des activités physiques et sportives*. Toulouse : Privat, 1985, p. 243-256

frustrations, pour oublier le quotidien, etc. Il serait erroné d'occulter cette réalité. Il y a en effet bien interdépendance entre monde quotidien et univers du stade et, à bien des égards, le football peut servir à exprimer ce qui est tu habituellement.

Néanmoins, il nous semble impropre de caractériser le stade en tant qu'espace cathartique car une telle proposition va à l'encontre de la notion de liberté émotionnelle. L'idée de catharsis revêt en effet un caractère nécessaire, automatique, tendant à accréditer la représentation d'un individu soumis au règne de ses pulsions. Si un supporter peut utiliser l'opportunité de se rendre au stade pour décharger un certain quantum de frustration, d'une part ce n'est sans doute pas cela qui le motive prioritairement et d'autre part il peut très bien choisir d'évacuer de l'énergie négative par d'autres biais.

Par ailleurs, l'inéluctable interdépendance entre monde quotidien et univers du stade ne signifie pas que le supportérisme ne tend pas s'autonomiser en tant qu'espace émotionnel singulier. Aussi l'agressivité qui anime des supporters pendant un match est en quelque sorte « produite pour l'occasion » et comporte une bonne part de mise en scène. Si beaucoup de supporters se laissent aller au stade à exprimer une certaine agressivité, c'est parce qu'au fond ils savent que ce n'est pas sérieux. En plus d'être un espace de liberté émotionnelle, on peut donc dire aussi qu'il est un espace de parodie émotionnelle. Si le supporter prend sa passion très au sérieux, il ne se prend lui-même pas vraiment au sérieux.

Fondamentalement, le stade ne se caractérise pas en tant qu'espace cathartique, quand bien même le match de football constitue un drame idoine pour évacuer de la

tension négative¹. Jusqu'à présent, je me suis surtout intéressé à l'émotion en tant qu'extériorisation d'un affect donné, oubliant quelque peu que celle-ci provoque aussi des manifestations internes. Autrement dit, l'émotion doit être considérée dans l'analyse tant du point de vue de l'extériorité que de l'intériorité, quand bien même mon optique ne se veut pas psychologisante.

Le match de football constitue un rituel qui se déroule en un cadre spatio-temporel rassurant pour le supporter (le stade), les rencontres étant programmées selon un calendrier qui impose une forme de régularité (jour du match, horaire, alternance domicile/extérieur), quoique inévitablement dévoyée par les décalages imposés par la télédiffusion. Grâce à cet aspect de mise en scène couplé à la représentation du stade comme espace de liberté émotionnelle, le match de football occasionne chez le supporter une certaine levée des inhibitions ou - si l'on emploie le jargon psychanalytique - un relâchement du surmoi. Ainsi, le ressenti émotionnel intérieur se voit (en théorie) maximisé le temps de la rencontre, tant du point de vue de l'intensité que de la diversité.

Outre l'extériorisation d'émotions partagées avec les pairs, le supporter s'autorise également, lorsqu'il se trouve sur les gradins du stade, une plongée dans des états intérieurs dont lui seul peut percevoir les effets. Aussi le sociologue doit-il faire l'expérience directe du supportérisme pour, en l'occurrence, décrire de quoi il retourne.

La diversité et l'intensité des états intérieurs éprouvés sont bien évidemment variables en fonction du

¹ On se référera à la définition de la catharsis chez Aristote : « Purification ou purgation des passions, réalisée au moyen de la tragédie et des émotions qu'elle provoque », (RUSS, Jacqueline., *Dictionnaire de philosophie*, Paris : Bordas, 1991, p. 40).

déroulement du match. Le tableau ci-dessous propose une sélection de ces états intérieurs :

Bien-être	Souffrance
Ravissement	Sidération
Espoir	Résignation
Orgueil	Honte
Insouciance	Angoisse

En définitive, le supportérisme paraît constituer un domaine d'activités bien attractif, du fait notamment de la possibilité d'éprouver régulièrement les effets du cocktail émotionnel. Evidemment, il ne suffit pas de se décréter supporter pour pouvoir bénéficier des effets a priori détonants de ce fameux cocktail, dont les émotions qu'il contient sont tantôt agréables tantôt désagréables.

Etre supporter, c'est accepter de s'investir émotionnellement tant dans la douleur que dans l'allégresse. Etre supporter, c'est en fait surtout accepter de ne pas souvent être autorisé à goûter au cocktail. En effet, les clubs plongés dans le marasme sportif disputent peu de rencontres susceptibles de faire « vibrer » leurs supporters. Hormis quelques matches qui proposent un certain enjeu ou qui se révèlent riches en rebondissements, une saison de football peut s'avérer parfois d'une grande pauvreté émotionnelle.

Si l'on part de cette hypothèse que la majorité des rencontres disputées par les clubs dits de seconde zone ne proposent en réalité qu'un intérêt émotionnel limité, il faut se poser la question de savoir pourquoi un grand nombre de supporters continuent sans relâche de se rendre au stade, quand bien même la probabilité d'ennui est maximale.

J'ai jusque-là beaucoup lié mes développements au cadre de l'espace-temps du match de football, qui correspond aux moments passés sur les gradins entre le début et la fin de la partie. Il s'agit désormais de m'interroger sur ce qui se joue avant et après la rencontre, lorsque les supporters ne sont pas encore ou plus dans le stade.

Le stade peut être considéré comme un espace de liberté émotionnelle, où les individus adoptent des attitudes débridées qu'ils n'auraient pas dans d'autres univers sociaux. Le stade peut-il pour autant servir de soupape ? Avec Alessandro Salvini, la théorie cathartique est mise en question et critiquée. Il apparaît en effet que l'idée de catharsis revêt un caractère nécessaire, automatique, tendant à accréditer la représentation d'un individu soumis au règne de ses pulsions. En plus d'être un espace de liberté émotionnelle, le stade est aussi un espace de parodie émotionnelle. Si le supporter prend sa passion très au sérieux, il ne se prend lui-même pas vraiment au sérieux et ses démonstrations d'agressivité sont parfois mises en scène. Le stade offre en outre à l'individu l'opportunité d'une expérience intérieure. Outre l'extériorisation d'émotions partagées avec les pairs, le supporter s'autorise également, lorsqu'il se trouve sur les gradins du stade, une plongée dans des états intérieurs dont lui-seul peut percevoir les effets. D'un autre côté, il faut noter qu'être supporter, c'est en fait surtout accepter de ne pas souvent être autorisé à goûter au cocktail. En effet, les clubs plongés dans le marasme sportif disputent peu de rencontres susceptibles de faire « vibrer » leurs supporters. Hormis quelques matches qui proposent un certain enjeu ou qui se révèlent riches en rebondissements,

une saison de football peut s'avérer parfois d'une grande pauvreté émotionnelle.

4) La dimension festive du supportérisme

Le supportérisme comporte-il une dimension festive ? A cette question simple j'apporte une réponse simple : oui, mais à condition de ne pas se borner à l'espace-temps de la rencontre. En d'autres termes, le match de football revêt un caractère indéniablement festif pour peu que l'on tienne compte de la richesse interactionnelle qui s'y déploie en marge.

On observe, en effet, que beaucoup de supporters ne se contentent pas de venir au stade pour soutenir leur équipe et en repartir ensuite une fois la partie achevée. Avant le match, des rassemblements ont ainsi lieu par groupes d'affinités, notamment aux abords du stade ou dans les bars qui le jouxtent, où il est question de partager ensemble des moments agréables : on y discute, plaisante, mange et boit. Dans certains cas, il s'agit aussi de conjurer l'attente et le stress de la partie qui s'annonce.

Après le match, le même type de scènes tend à se reformer, avec un surcroît de bonne humeur en cas de victoire. Si l'occasion s'y prête, la « troisième mi-temps » est susceptible de se prolonger de longues heures durant. En tant que fête, l'évènement footballistique s'étale donc sur un horaire d'envergure, à tel point que le supporter raisonne souvent en termes de « jour de match » qui, dans son esprit, se doit d'être consacré essentiellement au club soutenu. Dans le cas des déplacements à l'extérieur, le jour de match se transforme régulièrement en week-end footballistique, si la distance aller/retour est suffisamment longue.

D'un point de vue socio-anthropologique, il s'agit à présent pour nous d'apporter un éclairage sur ce que révèle

ce lien entre le supportérisme et la notion de fête. En 1912, dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Emile Durkheim établit que toute religion se fonde à partir de l'antagonisme sacré/profane. De manière très simple, il définit la religion en tant que configuration mettant en cohérence un ensemble de croyances et de rites.

En se basant sur l'analyse du totémisme dans les sociétés primitives, Durkheim remarque que toute forme religieuse tend à ériger le collectif lui-même en tant qu'objet de culte. L'individu, soumis à « la sensation d'une perpétuelle dépendance », serait ainsi poussé à sacraliser la société dans laquelle il vit. On peut ici effectuer un parallèle avec la dimension religieuse inhérente au football.

Néanmoins, Durkheim propose une autre interprétation de la notion de religion, considérée comme corollaire de la notion de fête. En effet, selon cette interprétation, le sentiment religieux serait provoqué par l'effervescence collective dans laquelle sont plongés les individus lorsqu'il y a fête. De l'ordre du sacré, la fête s'oppose au caractère profane du monde quotidien en tant que pratique collective portant l'individu « jusqu'à la frénésie ». De fait, il y a pour Durkheim interdépendance entre religion et fête :

L'idée même d'une cérémonie religieuse de quelque importance éveille naturellement l'idée de fête. Inversement, toute fête, alors même qu'elle est purement laïque par ses origines, a certains caractères de la cérémonie religieuse, car, dans tous les cas, elle a pour effet de rapprocher les individus, de mettre en mouvement les masses et de susciter ainsi un état d'effervescence, parfois même de délire, qui n'est pas sans parenté avec l'état religieux.

*L'homme est transporté hors de lui, distrait de ses occupations et de ses préoccupations ordinaires.*¹

En 1939, dans *L'homme et le sacré*, Roger Caillois insiste lui aussi sur la dimension effervescente de la fête, qui s'oppose frontalement à la monotonie propre à la « vie régulière ». Selon Caillois, la fête possède pour propriété fondamentale de permettre l'évasion sur un mode pour le moins jouissif :

*On comprend que la fête, représentant un tel paroxysme de vie et tranchant si violemment sur les menus soucis de l'existence quotidienne, apparaisse à l'individu comme un autre monde, où il se sent soutenu et transformé par des forces qui le dépassent.*²

Se rapportant au « sacré de transgression », la fête correspond à un espace-temps où l'excès se constitue en norme, même si le poids de la solennité y est inéluctable. Si la fête permet le débridement et la jubilation, il n'en reste pas moins que l'objet de culte se doit d'être constamment vénéré. Pour l'individu, c'est l'occasion de se laisser aller à des comportements habituellement réprimés ou bien qui ne s'accordent pas avec la personnalité normalement affichée. En quelque sorte, le monde de la fête est un univers parodique où il est possible de devenir Autre.

Selon Caillois, la fête est également un univers de débauche dans lequel il distingue débauche de consommation (excès alimentaires, beuveries, orgies sexuelles, etc.) et débauche d'expression (paroles et gestes empreints d'obscénité, insultes, beuglements sauvages, etc.).

¹ DURKHEIM, Emile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : PUF, 2003, p. 547

² CAILLOIS, Roger. *L'homme et le sacré*, Paris : Gallimard, 2000, p. 131

Autrement dit, l'univers festif permet de libérer à la fois le corps et le verbe.

Toutefois, Caillois s'intéresse surtout aux sociétés primitives et il faut ainsi se demander si ses assertions restent valables dans le monde actuel. A ce propos, il nous précise qu'à son sens c'est la notion d'excès qui établit le meilleur trait d'union entre la fête hier et aujourd'hui. Il semblerait en fait que le contraste entre les époques se caractérise plus en termes d'intensité qu'en termes de nature. Dans les civilisations primitives, la fête est en effet susceptible de s'étaler des semaines durant tandis que nos sociétés ont opéré une sorte de domestication de la fête, contrainte de s'insérer dans les régularités calendaires. Plus la société se complexifie, moins les discontinuités paraissent admises :

La turbulence générale n'est plus possible. Elle ne se produit plus à dates fixes ni sur une vaste échelle. Elle s'est comme diluée dans le calendrier, comme résorbée dans la monotonie, dans la régularité nécessaires.¹

Par conséquent, est-il encore raisonnable de qualifier de fêtes ces célébrations qui manifestement ne sont empreintes que d'une faible intensité émotionnelle ? Pour Jean Duvignaud, la notion de fête aujourd'hui a sensiblement perdu de sa substance, consacrant l'émergence de la notion de commémoration². Dans un contexte récent d'explosion démographique, Duvignaud porte son attention sur ces tentatives de reconstituer des espaces de communion anciennement propres à ces civilisations rurales, à ces « peuples campés sur un territoire ». De nos jours, la fête serait ainsi imprégnée d'une certaine artificialité.

¹ *Ibid.*, p. 167

² DUVIGNAUD, Jean. *Fêtes et civilisations*, Arles : Actes Sud, 1991, p. 243-250

Pour autant, Duvignaud ne se montre pas prêt à renoncer totalement au concept et emploie le terme de « quasi-fête » ou « demi-fête ». Pour illustrer ce qu'il entend par là, il propose le développement de trois cas de figure : l'enterrement de Jean-Paul Sartre, le match de football et la pièce de théâtre. S'agissant de l'exemple qui nous intéresse, Duvignaud semble surtout considérer que l'univers du stade tend à plonger le spectateur dans un univers rempli d'illusions :

Le corps tout entier, réuni à d'autres corps dans les gradins du stade, se fond dans l'hypnose d'une efficacité commune ; le consentement mutuel et partisan crée une réalité : on joue à distance, on gagne ou l'on perd. Une quasi-fête. Un acte qui détache, pour un moment, le spectateur de la confusion de la vie de chaque jour. Est-ce si peu ? On y gagne une certitude d'être et d'égalité. Mais l'homme s'enrichit des illusions qu'il partage, des utopies qui le détournent de sa condition.¹

Revenons-en plus spécifiquement au supportérisme. Pour un supporter de football, le jour de match a ceci de particulier qu'il revêt une dimension sacrée. Même si une rencontre de football dure moins de deux heures (mi-temps comprise), la journée toute entière se doit d'être consacrée prioritairement à l'objet de culte : l'institution-club soutenue. A ce titre, l'existence de rituels tant personnels que collectifs participe de cette sacralisation d'une journée banale aux yeux des profanes.

Ainsi, le supporter est un être profondément rituel car il possède des habitudes auxquelles il ne peut déroger sans craindre un acharnement du sort en sa défaveur. Par exemple, beaucoup de supporters conservent sur eux un objet

¹ *Ibid.*, p. 247

fétiche (une écharpe, une casquette, un maillot, etc.) censé posséder une vertu propitiatoire.

Si l'on se base sur les analyses de Durkheim, il ne semble pas exagéré d'affirmer que le supportérisme comporte une dimension religieuse, étant donné que le « nous » se voit littéralement sacralisé au cours de l'espace-temps lié à la rencontre de football. Autrement dit, le supportérisme s'incarne dans un contexte d'effervescence collective, provoqué par l'intérêt soutenu que porte un grand nombre d'individus pour une institution-club.

Si le supportérisme comporte une dimension religieuse, alors il contient aussi une dimension festive. Que ce soit pour Durkheim, pour Caillois ou pour Duvignaud, la fête instaure un état de rupture avec le monde quotidien et concrétise la dichotomie sacré/profane. De par sa dimension festive, le supportérisme permet aux individus de jouir du cocktail émotionnel car la débauche est momentanément légalisée. Le jour du match, le supporter se sent ainsi en droit d'adopter des comportements excessifs et parfois grossiers, quand bien même il faut subir le regard désapprouvateur des profanes pour qui tout cela est profondément ridicule. Bien que Jean Duvignaud tienne à souligner que le football ne s'apparente peut-être qu'à une « demi-fête », le supportérisme représente une manière spéciale de s'approprier l'évènement footballistique, sur un mode pleinement festif.

Un premier ressort essentiel du supportérisme résiderait donc dans cette notion d'extase. On se situe là dans un registre émotionnel, de ce qui est effectivement vécu. Bien sûr, ceci ne saurait suffire à une bonne compréhension du supportérisme. Je vais à présent m'intéresser à l'aspect imaginaire et conflictuel du phénomène.

Le match de football comporte une indéniable dimension festive à condition de ne pas se borner à la durée de la rencontre. Avant le match, des rassemblements ont ainsi lieu par groupes d'affinités, notamment aux abords du stade ou dans les bars qui le jouxtent, où il est question de partager ensemble des moments agréables : on y discute, rit, mange et boit. De pareils regroupements ont lieu après les rencontres. Pour un supporter de football, le jour de match a ceci de particulier qu'il revêt une dimension sacrée. Même si une rencontre de football dure moins de deux heures (mi-temps comprise), la journée toute entière se doit d'être consacrée prioritairement à l'objet de culte : l'institution-club soutenue. A ce titre, l'existence de rituels tant personnels que collectifs participe de cette sacralisation d'une journée banale aux yeux des profanes. Si l'on se base sur les analyses de Durkheim, il ne semble pas exagéré d'affirmer que le supportérisme comporte une dimension religieuse, étant donné que le « nous » se voit littéralement sacralisé au cours de l'espace-temps lié à la rencontre de football. Autrement dit, le supportérisme s'incarne dans un contexte d'effervescence collective, provoqué par l'intérêt soutenu que porte un grand nombre d'individus pour une institution-club.

II. POLEMOLOGIE DU SUPPORTERISME

Dans la deuxième partie de ce travail, je me suis attelé à jeter un regard polémologique à l'échelle des institutions-clubs. Pour comprendre le supporterisme et les dynamiques conflictuelles qui y sont à l'œuvre, il me fallait d'abord saisir à un niveau macro-social dans quelles conditions des rivalités ou des inimitiés sont susceptibles de se développer et de s'entretenir. À travers les exemples du RCS, du FCU et du TFC, il a notamment pu être mis en évidence que le passé local joue un rôle important, de même que le positionnement dans un ensemble plus vaste, l'unité territoriale de référence du football étant l'Etat-nation.

Je voudrais à présent m'intéresser spécifiquement à la dimension polémologique du supporterisme. Le conflit dans le football, comme dans de nombreux autres domaines, constitue un moteur de l'activité. S'il n'y plus guère d'attente à avoir quant au jeu au premier degré, alors il faut exploiter ce qui se joue au second degré, sur une autre scène, à savoir dans les tribunes.

Soutenir un club, c'est défendre une identité locale. Peut-on dire là que l'on situe dans une forme de nationalisme ou de patriotisme ? Ce sera tout d'abord l'objet de ma réflexion. Même s'il faut rester prudent avec ce genre de concept, il est possible d'effectuer une analogie entre celui de nation et ce que génère le supporterisme. Peut-être est-il d'ailleurs plus pertinent, dans cet ordre d'idée, de se référer à celui de *Heimat*, avec encore plus de prudence étant donné ce qu'il connote, qui correspond plus à l'esprit du supporterisme.

Si l'on admet que l'idée de supportérisme peut être assimilée à une forme de patriotisme ou plutôt à quelque chose de plus intime, de l'ordre de la *Heimat*¹, il ne s'agit que d'une analogie qui ne recouvre pas tous les aspects impliqués dans la notion de supportérisme. Toutefois, cette analogie garde toute sa pertinence lorsqu'on observe l'irruption dans les stades de manifestations que l'on retrouve dans le nationalisme ou, plus localement, dans les guerres picrocholines générées par l'esprit de clocher. Par conséquent, il arrive régulièrement que la pire idéologie fasse irruption chez certains supporters tentés par la lutte identitaire et les formes d'action violentes. C'est un aspect qu'on ne peut pas éluder ici ; il s'agira d'expliquer comment elle s'intègre parfois à l'esprit du supportérisme.

Enfin, il conviendra de comprendre à partir d'où sont puisées les représentations imaginaires qui sont le prélude à des manifestations proprement conflictuelles : violence physique, bagarres, batailles rangées. Il ne fait pas de doute que l'on peut établir une corrélation entre l'esprit du supportérisme et l'esprit du temps, tant il est vrai qu'on est forcément de son temps. C'est ainsi que le supportérisme est capable de mobiliser un imaginaire guerrier – que l'on voit aussi répandu ailleurs – qui manifeste son existence dans des contextes où le côté festif est susceptible de côtoyer la violence la plus brutale.

¹ *Heim* : chez soi, la maison

1) La Heimat, cette « petite nation »

Dans la deuxième partie, j'ai pu mettre en évidence que toute institution-club demeure fortement enracinée dans une réalité locale, qu'il s'agisse du quartier (échelon micro-local), de la ville (échelon local) ou de la région (échelon macro-local). Transcendant le cadre du football, les supporters de la plupart des clubs accordent une attention toute particulière à valoriser une appartenance locale, dont ils exhibent avec emphase la fierté. Par exemple, les tifos¹ constituent bien souvent une mise en scène esthétique de symboles propres à l'identité locale (monuments historiques, paysages urbains, éléments de dialecte, personnages légendaires, etc.).

Un supporter aime son club en même temps qu'il aime son quartier, sa ville ou sa région. Le football permet ainsi à tout un chacun d'exprimer ostensiblement son appartenance à un territoire donné, par le prisme du soutien affiché envers le club « du coin ». Ce sont ces manifestations d'attachement qui constituent ce que je choisis de nommer patriotisme local. De manière simple, le patriotisme (local) est l'apanage d'une communauté qui se réfère à un territoire donné, et avec lequel ses membres ont le sentiment de faire corps sur le mode du « nous » : notre quartier, notre ville ou notre région.

L'identité d'un club n'est pas un simple condensé de caractéristiques propres au folklore local, indépendantes du football, qui n'ont plus de visée que décorative. Inversement, tout dans l'identité d'un club n'est pas lié au sport : il existe bien une interdépendance entre

¹ Dans le jargon des supporters, les tifos désignent communément des spectacles visuels, représentant un certain motif, qui se déploient sur l'ensemble d'une tribune lorsque les joueurs font leur entrée sur le terrain. En général, les tifos sont composés à partir d'un voile en tissu, de bandes plastiques ou encore de feuilles de papier.

identité locale (propre à un quartier, à une ville ou une région) et identité de club (propre à une institution-club en particulier). Généralement, on observe qu'une institution-club tend à s'approprier un certain nombre d'aspects qui caractérisent l'identité locale, laquelle se retrouve en retour enrichie – ou dévalorisée, c'est selon – par l'aura dégagée par le club phare du quartier, de la ville ou de la région.

Afin de comprendre l'effervescence populaire générée autour des institutions-clubs, il convient de ne pas se borner à la question de l'identité collective, sans songer à la mettre en relation avec le concept de nation¹. De prime abord, on peut légitimement se demander si telle perspective de rapprochement entre nation et supportérisme est vraiment pertinente. Si l'on considère les groupes de supporters, ne faudrait-il pas plutôt parler de « tribus » comme le suggérerait par exemple Desmond Morris² ? Ou de « peuple » des tribunes selon le titre d'un ouvrage dirigé par Didier Demazière³ ?

Il n'y a pas de nations a priori : certaines identités collectives se concrétisent en des nations, lorsque les conditions socio-historiques sont présentes. La nation a pour fonction d'incarner l'identité collective, sans laquelle celle-ci ne pourrait subsister que de manière flottante. Il est bien sûr ici question de collectifs importants et non de petits groupes. Que faut-il entendre par nation ? Je tenterai ci-dessous d'en esquisser une définition personnelle afin d'opérer un rapprochement conceptuel avec la thématique du supportérisme. Il est d'autant plus nécessaire de façonner ou de refaçonner une définition que l'on y constate l'existence d'un certain

¹ Considérons que la nation se rapporte aux individus nés sur un même territoire, qu'ils considèrent comme leur, et qu'ils sont prêts à défendre y compris en faisant la guerre.

² MORRIS, Desmond. *La tribù del calcio*. Milan : Mondadori, 1982

³ DEMAZIERE, Didier, CARPENTIER-BOGAERT, Catherine, MAERTEN, Yves, et al. *Le peuple des tribunes : Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*. Béthune : Musée d'ethnologie régionale, 1998

vide conceptuel. Selon Gil Delannoi, le concept de nation apparaît justement comme difficile à saisir :

La nation appartient à cette catégorie de problèmes (époque, culture, air du temps) dans lesquels rien n'est simplement donné, rien n'est clairement conceptuel, si toutefois il y a là quelque chose de conceptuel. [...] La nation, en tant qu'idée, a peu de stabilité. C'est un élément liquide ou gazeux épousant la forme de ce qui le contient ou le formule. Pas de solidité dans ce phénomène évanescent, paradoxe et question bien plus que réponse à quelque interrogation que ce soit.¹

Dans un certain sens, on peut dire que la nation s'assimile à une « communauté imaginée »² formée par un ensemble d'individus qui ne se côtoient pas quotidiennement, mais qui se réfèrent au même territoire et qui partagent la même culture. Pour ma part, je considérerai ici la nation sans connotation politique particulière, la nation pouvant finalement exister sans Etat ou intention d'en instaurer un.

Une des caractéristiques essentielles de la nation est d'être le fruit d'une construction imaginaire, élaborée collectivement au fil du temps par les individus qui s'y identifient. Elle n'est pas donnée en soi, elle ne représente pas un ensemble ethnique et les individus qui la composent n'aspirent pas forcément à être gouvernés. Ces individus n'en constituent pas moins un peuple. En ayant le sentiment d'appartenir à une « communauté de destin »³. Pour faire partie d'une nation, il faut éprouver la volonté

¹ DELANNOI, Gil. La nation entre la société et le rêve. *Communications*, 45, 1987, p. 8

² Selon l'expression employée par Benedict Anderson (ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris: La Découverte, 2006)

³ Pour Otto Bauer, la nation correspond à « une communauté de caractère fondée sur une communauté de culture, issue d'une communauté de destin ». (BAUER, Otto. *La question des nationalités et la social-démocratie*. Paris : Arcantère, 1987)

ferme et durable d'y appartenir, ce qui ne peut être acquis qu'au terme d'un parcours de vie jalonné d'étapes. Je privilégie ainsi la conception de la nation en tant que « terre d'élection ».

Si l'on transpose ces quelques observations au monde du football, il est possible de considérer que toute institution-club génère en quelque sorte sa propre nation. La nation footballistique est en effet constituée par le « peuple des tribunes » (une tifosérie) dont l'identité collective est nourrie tant par des éléments de culture locale (indépendantes du sport) que par l'histoire sportive du club (le palmarès). Si la nation footballistique possède certains points communs avec la nation politique, elle s'en distingue également de manière sensible.

Tout d'abord, la nation footballistique n'est pas gouvernée comme un Etat où l'autorité suprême est de type rationnelle-légale. Les personnalités détenant une certaine légitimité vis-à-vis des supporters sont soit dotées d'un charisme particulier, soit ancrées dans la tradition et l'histoire du club, ce qui leur confère de facto une certaine légitimité.

Ensuite, la notion de citoyenneté n'existe pas à proprement parler dans la nation footballistique, dans le sens où l'appartenance à d'une tifosérie n'est pas soumise à condition (droit du sol, droit du sang, etc.), si ce n'est celle d'avoir la volonté ferme et durable de s'y investir, tant sur le plan émotionnel qu'intellectuel.

Enfin, la nation footballistique ne comporte pas de frontières géographiques rigoureusement arrêtées ; son territoire de référence existe avant tout en tant qu'il s'accorde avec l'imaginaire collectif. Par exemple, si l'identité d'un club comme le Racing Club de Strasbourg se rattache à l'Alsace toute entière, il n'est pas nécessaire

d'être alsacien pour être supporter du RCS. En s'appuyant sur les propos de Gil Delannoi, on peut dire que le sentiment national en matière de sport est particulièrement difficile à circonscrire :

Le sport indique bien à quel point le sentiment national échappe à toute jauge. Nous sommes en présence d'un objet mouvant, aux variations capricieuses. Onde et corpuscule, mineur et majeur, le sentiment national subit d'amples fluctuations d'intensité : ses flambées historiques alternent avec de profonds sommeils. C'est un être mou, descriptible comme réalité flottante située dans la moyenne statistique d'une population ou repérable à ses extrêmes, nationalisme et cosmopolitisme.¹

Si l'on excepte les compétitions entre pays comme la Coupe du monde ou le Championnat d'Europe des nations², la fibre de type nationaliste qui anime les supporters a pour objet la « petite nation » footballistique, localement enracinée, et a finalement peu à voir avec la « grande nation » politique, qui se déploie sur une échelle plus vaste (le pays) et qui nécessite une structure gouvernementale pour la gérer. S'il arrive à tout passionné de football de s'intéresser aux résultats de l'équipe nationale, un supporter est avant tout lié à son club envers lequel il exprime une ferveur toute particulière qui ne se dément pas, même dans l'adversité. Au sens restreint du terme, le supportérisme est bien une affaire de clubs.

Manifestement, le supportérisme s'assimile moins à une forme de nationalisme qu'à un certain patriotisme. Si tout nationalisme tend à dériver vers une lutte idéologique et politique, la notion de patriotisme relève plutôt d'un

¹ DELANNOI, Gil. La nation entre la société et le rêve. *Communications*, 45, 1987, p. 8

² Communément appelé « Euro ».

l'attachement affectif envers le quartier, la ville ou la région que l'on porte dans son cœur. À la différence de la nation, la patrie permet difficilement de dresser les contours de l'unité à laquelle on se réfère. De ce point de vue-là, c'est un concept plus malléable car lié au sentiment et à l'individu. Le compatriote pourra être défini à l'échelon souhaité, ce qui n'est pas le cas du concitoyen.

Cela dit, je serai néanmoins amené à utiliser le concept de nation pour désigner l'ensemble auquel se réfèrent les différents supporters d'un même club, parce que celui-ci se structure autour de symboles et de faits historiques tangibles et ne revêt pas seulement un aspect sentimental. Pourtant, je pense qu'il est préférable de parler de patriotisme footballistique, et non de nationalisme, car le supportérisme ne conduit habituellement pas à l'exacerbation idéologique de la « petite nation ». Toutefois, est-il réaliste d'exclure toute visée nationaliste dans le supportérisme ? Le supportérisme ne mobilise-t-il pas un imaginaire guerrier susceptible d'entraîner une dérive idéologique ? Ce sont des interrogations que l'on ne peut pas écarter.

Avec le mot *Heimat*, les Allemands possèdent un terme intéressant pour traduire ce sentiment d'attachement envers son « chez-soi » :

Le mot allemand Heimat est largement unique à cette langue, tout comme Kindergarten ou Kitsch. D'autres langues n'ont que des mots tels que « patrie » pour exprimer ce sentiment. Heimat désigne en allemand les origines. Il s'agit de l'environnement, du paysage dans lequel on est né et du sentiment que l'on a d'y être lié. Il désigne le lieu des racines, de la famille et de l'enfance. Ou encore le lieu où l'on a fait sa

vie et où l'on se sent bien. Le concept de Heimat a perdu son côté démodé et est aujourd'hui plutôt synonyme d'une assurance légère et décomplexée.¹

En se rendant au stade pour soutenir son équipe, c'est comme si le supporter exprimait publiquement l'amour de la *Heimat*. Ainsi, le patriotisme footballistique est avant tout un patriotisme local, lié à la « petite nation », à « la maison » où l'on se sent bien, « en famille ».

Un des ressorts essentiels du supportérisme réside dans le fait qu'il permet de mettre en scène les identités locales. En se regroupant sous une même bannière, les supporters d'une même tifosérie se rassemblent, entre autres, pour exprimer collectivement et publiquement un attachement à leur *Heimat*. Dans un monde où le global tend à reléguer le local aux oubliettes, le football est un univers de ressourcement – et de repli – identitaire où se revendiquer de telle ville ou de telle province a encore un sens.

À l'heure toutefois où les instances supranationales, comme l'Union Européenne en crise, peinent à sauvegarder une légitimité auprès des populations, l'Etat-nation demeure l'unité territoriale qui s'impose aux individus en termes de symboles et de pouvoir politique. Même dans les pays où règne une certaine décentralisation, il est difficile d'échapper véritablement à l'emprise inévitable de l'Etat-nation.

La nationalité revêt un caractère officiel qui tend à marquer chaque individu du sceau d'une appartenance générale, instituant une rupture négative avec la notion de

¹ HÖLZEL, Birgit. « *Heimat* » : *les Allemands redécouvrent un mot qui parle des origines* [en ligne]. Paris : Centre d'information et de documentation sur l'Allemagne, 2008. Disponible sur Internet : <URL : http://www.cidal.diplo.de/Vertretung/cidal/fr/08__societe_loisirs/societe/Heimat__seite.html> (consulté le 14/06/2011)

Heimat. En quelque sorte, c'est comme si l'appartenance locale était de l'ordre de l'anecdotique et du futile face au caractère dominant de l'instance nationale.

Dans un univers tendant vers le global mais où l'Etat-nation demeure une référence, la « petite nation » locale peine de plus en plus à faire valoir sa spécificité et sa richesse culturelle. Dans ce cadre, on peut interpréter la redécouverte des traditions ancestrales ou le regain d'intérêt pour les dialectes populaires comme un désir de préservation de la *Heimat* menacée par un ordre mondialisé. Est-ce qu'il faut analyser ce phénomène comme un instinct de survie qui serait seulement « réactionnaire » ? Cela pourrait être le cas, mais pas obligatoirement ; ou alors, dans le sens où réactionnaire signifierait réagir à une agression dont on est l'objet pour préserver une dimension de sa vie.

L'attachement, qui ne se dément pas, des populations à la petite nation provient du fait que la grande revêt inmanquablement un caractère lointain, irréel, insaisissable. Le territoire de la grande nation est géographiquement trop vaste et culturellement trop contrasté pour que l'on puisse avoir une prise sur lui. Si je peux estimer connaître mon quartier, ma ville et ma région, je peux difficilement en dire de même s'agissant d'un pays tout entier.

Alors que la *Heimat* possède un aspect tangible, sensible, l'Etat-nation est à bien des égards une abstraction, une réalité qui s'impose, mais qui reste hors de portée. C'est dans le cadre de cette problématique qu'il convient de placer le supportérisme. D'une part, le supportérisme nous fait éprouver (ou redécouvrir), intérieurement, ce sentiment qui nous lie à la *Heimat*. D'autre part, le supportérisme nous permet d'exprimer, d'extérioriser, une fibre patriotique locale. Etre

supporter, c'est assumer et revendiquer l'appartenance à la *Heimat*, cette « petite nation » comme à quelque chose où l'on peut se retrouver.

Soutenir un club s'assimile à la défense d'une identité locale. Est-ce là une forme de nationalisme ou de patriotisme ? De manière générale, les nations sont des « communautés imaginées » où les individus qui les composent se réfèrent à une « terre d'élection ». En termes de football, considérons que toute institution-club génère sa propre nation, composée d'un peuple (la tifosérie) qui se rattache tant à une identité locale qu'à un passé sportif. Si l'on admet que le supportérisme revêt une dimension patriotique en tant qu'il exalte la « petite nation », alors on se réfèrera à la notion de *Heimat* qui traduit - peut-être mieux que l'idée de nation - le sentiment d'attachement envers son quartier, sa ville ou sa région. Manifestement, le supportérisme s'assimile moins à une forme de nationalisme qu'à un certain patriotisme de matrice festive. Les supporters se plaisent à exprimer publiquement l'amour de la *Heimat*. Le patriotisme footballistique est donc un patriotisme local. D'un côté, le supportérisme permet émotionnellement d'éprouver, sur un mode communautaire, ce sentiment d'affection envers la *Heimat*. De l'autre, le supportérisme autorise l'extériorisation publique et ostentatoire d'une fibre locale.

2) Le supportérisme : un patriotisme seulement festif ?

Le patriotisme footballistique est avant tout de nature festive, et à ce titre le supportérisme ne représente pas, a priori, un domaine d'activités à visée idéologique. Pour la plupart des supporters, il ne s'agit pas de profiter de la popularité du club pour faire passer des messages à caractère identitaire, qu'ils soient nationalistes ou xénophobes. Néanmoins (et on ne peut éluder la question), force est de constater que les dérives existent et que parfois le patriotisme footballistique s'avance sur le terrain des pires idéologies (fascisme, nazisme, etc.).

En tant qu'il concrétise une forme d'attachement à la petite nation, le supportérisme consiste en une sorte d'alliance entre un attachement patriotique et la passion du sport. En d'autres termes, un supporter peut être perçu comme un patriote dont l'identité est liée au territoire local, sur lequel est basée l'institution-club qu'il soutient. Il est avant tout passionné par son club et son environnement qu'il retrouve lors de chaque match.

Lorsqu'un certain équilibre entre désir patriotique et passion du football est réalisé, on se situe alors dans un registre où l'émotion ne déborde pas, en principe, le cadre d'un patriotisme festif et inoffensif. Si la passion du football en vient à se désolidariser du patriotisme, on s'éloigne du supportérisme pur pour se situer dans le registre de la contemplation d'un spectacle. Enfin, si le patriotisme supplante la passion du football, la dimension festive de ce patriotisme est susceptible de s'évanouir et peut sombrer dans l'idéologie nationaliste.

D'une certaine manière, l'espace du supportérisme s'organise autour de ces trois pôles que sont émotion, contemplation et idéologie :

Rapport désir patriotique/passion du foot	Registre	Type de supportérisme
Désir patriotique = Passion du football	Emotion	Supportérisme traditionnel
Désir patriotique < Passion du football	Contemplation	Supportérisme désinvolte
Désir patriotique > Passion du football	Idéologie	Supportérisme « extrême »

D'ordinaire, le supportérisme concerne ce que j'ai pu nommer aussi la « nation footballistique », cette construction imaginaire érigée à partir de ce qui constitue l'institution-club soutenue par les supporters. Lorsque seule cette nation footballistique est en jeu, alors le supportérisme s'assimile à un patriotisme festif où règne un certain désintéressement. Les supporters ont certes à cœur de défendre, parfois avec virulence, leur petite nation vis-à-vis des adversaires qui lui sont opposés, mais cela ne déborde que rarement le cadre de la compétition entre supporters de différentes équipes, par tribunes interposées.

Parallèlement, on observe toutefois que certains individus opèrent, volontairement ou non, une déconnexion idéale entre ce qui relève du football et ce qui relève de la nation (petite ou grande). Pour ces supporters, la nation footballistique ne requiert pas une adhésion totale et c'est la nation, au sens politique du terme, qui se retrouve au centre de l'attention. Lorsque l'alliage entre désir patriotique et passion du football n'est pas équilibré, il y a un risque que des individus se laissent tenter par un engagement dans une lutte identitaire, teintée de xénophobie ou de racisme.

Pour la majorité, le supportérisme correspond à un domaine d'activités à visée symbolique où le conflit prend une tournure plus métaphorique que réelle. C'est lorsque l'idéologie entre en scène et prend le dessus que le conflit s'exacerbe vers des formes plus dangereuses de confrontations :

Il est d'ailleurs bien connu que les conflits prennent le plus souvent une tournure atroce lorsqu'ils dévient vers l'intolérance théologique ou idéologique, c'est-à-dire lorsque l'enjeu n'est plus matérialisable et qu'il est purement idéal, de l'ordre des croyances et des convictions, en dehors de toute possibilité de vérification critique et de toute justification positive.¹

Les supporters traditionnels ont peu de chances d'être concernés par de telles dérives, étant donné que le patriotisme festif et désintéressé y constitue la norme. En revanche il n'en va pas de même s'agissant des types de supporters dit extrêmes : les ultras, les hooltras et les hooligans. Dans le supportérisme ultra, on remarque que les discours comportent nécessairement une dimension idéologique, quand bien même c'est l'esprit du patriotisme festif qui y domine.

Chaque groupe ultra est amené à introduire une part d'idéologie dans ses activités, l'activisme étant une donnée incontournable de l'histoire du mouvement ultra. Adoptant une posture de type syndical, les ultras sont tout d'abord amenés à lutter contre ce qu'ils jugent contraire à leur vision du football et du supportérisme. Par ailleurs, leurs activités sont également orientées par la vision du monde que le groupe a adoptée. Si parfois l'antiracisme est

¹ FREUND, Julien. *Sociologie du conflit*. Paris : PUF, 1983, p. 152

proposé comme visée générale, cela peut aussi être l'inverse.

Sans se montrer particulièrement théoriciens, les ultras apparaissent souvent en tant qu'individus politisés, même s'il faut voir dans leur discours plus l'ostentation que des positions clairement structurées par une idéologie. S'agissant de la politisation des groupes ultra, les choses varient beaucoup dans l'espace, en fonction des cultures nationales (échelle du pays). En France, la position privilégiée est celle de l'apolitisme, au moins en apparence, tandis qu'en Italie rares sont les groupes ultra qui échappent à la labellisation gauche/droite. En Allemagne, on se situe à niveau intermédiaire.

Les groupes ultra, même s'ils sont réputés de gauche, ont en commun le souci de revendiquer des racines et une culture locales, et ce de manière tapageuse et ostensible. La question est de savoir pourquoi certains groupes ne se cantonnent pas au patriotisme festif et versent dans l'idéologie d'extrême droite. Si l'on raisonne à l'échelle du groupe ultra, en tant que collectif unifié, on constate que la propension à arborer des symboles et à proférer des messages d'extrême droite est d'autant plus forte que l'environnement local y est propice. Ainsi, les groupes ultra à tendance droitière sont en général influencés par un climat social où la problématique identitaire est significative.

De façon assez minoritaire, le supportérisme peut servir de prétexte à une lutte de type purement idéologique. Dans ce cas, le football et le club deviennent moins importants que le souci de revendiquer et d'exprimer son aversion pour l'autre et éventuellement d'avoir recours à la violence. Est-on alors encore dans le supportérisme ? On se trouve en tout cas à la limite. Néanmoins, la question se pose aussi s'agissant des hooligans. Peut-on

les exclure du domaine du supportérisme parce que le but recherché est avant tout la haine et la violence ? Là aussi la réponse n'est pas simple et la frontière doit être précisée.

Le patriotisme footballistique est avant tout de matrice festive et ne contient a priori pas de dimension idéologique. Cependant, on remarque régulièrement des dérives, notamment extrême-droitières. S'il tend à concrétiser l'attachement à la *Heimat*, le supportérisme suppose normalement un équilibre entre attachement patriotique et la passion du sport. Toutefois, si le patriotisme en vient à supplanter la passion du football, la dimension festive de ce patriotisme est susceptible de se désagréger. On observe que certains supporters opèrent une déconnexion idéale entre ce qui relève du football et ce que revêt le concept de nation. Lorsque l'alliage entre désir patriotique et passion du football est déséquilibré, il est possible que ces individus se laissent tenter par la lutte identitaire ou le racisme.

3) L'imaginaire guerrier

C'est au cours de ma phase inductive qu'il m'est apparu petit à petit que la nation était un concept-clé pour bien comprendre le supportérisme. Toutefois, il m'est apparu aussi, simultanément, que la nation footballistique se devait d'être définie de manière spécifique. En d'autres termes, il n'était pas question d'appliquer le concept de nation, tel qu'il a été défini par ailleurs, à l'univers des supporters de football.

Il m'a semblé en premier lieu nécessaire d'insister sur la dimension locale de la nation footballistique (la *Heimat*, la petite nation) et de rompre avec l'hégémonie de l'Etat-nation. J'ai ainsi défini sommairement la nation en tant que communauté imaginaire formée par un ensemble d'individus, qui se réfèrent à un territoire localisé et qui se fédèrent autour d'un certain nombre de piliers symboliques. La nation footballistique relève donc d'un imaginaire social (et guerrier) qu'il s'agit à présent de préciser.

Dans le cadre que je viens d'évoquer, il est possible de recourir au terme de tribus pour désigner les groupes de supporters, en tant qu'ils entretiennent chacun un rapport guerrier vis-à-vis d'autres groupes. Notons toutefois que celui-ci est plus fantasmé que réel : ils jouent à la « petite guerre », toujours susceptible de tourner mal, il est vrai. On peut à ce propos faire un parallèle avec les tribus indiennes : elles se font la guerre entre elles à l'occasion mais elles constituent ensemble une seule nation indienne. Ainsi, au-delà de leurs divergences, les supporters de divers horizons se réfèrent aussi à un fonds commun, ce que je nommerai « culture supporters ».

Selon Patrice Leblanc, l'imaginaire social couvre un vaste champ conceptuel et constitue une notion polysémique¹. A ce titre, Leblanc distingue cinq grands usages communément répandus de ladite notion : utopie, mémoire collective, mythes et religion, idéologie et élément structurant. Dans le cadre du supportérisme, les dimensions d'élément structurant, de mythe, de religieux et de mémoire collective ont déjà pu retenir mon attention. J'ai également pu observer que l'aspect idéologique pouvait entrer en jeu et provoquer l'escalade haineuse chez certaines franges de supporters.

En ce qui me concerne, il ne s'agit pas de me focaliser sur les dérives de l'exacerbation patriotique, étant donné que la grande majorité des supporters ne s'y trouve pas impliquée. Pour autant, il convient de ne pas oublier que les frontières sont minces et que chaque individu, chaque supporter en l'occurrence, se trouve impliqué dans l'espace conflictuel. Aussi la polémologie peut-elle être utile pour déchiffrer les comportements de tous les types de supporters. Par conséquent, la lecture que j'entends proposer tend à intégrer l'imaginaire social dans une vision polémologique.

Si l'on fait un parallèle avec ce qui se passe à l'échelle globale, on s'aperçoit que c'est justement la crise de l'Etat-nation et de ses valeurs qui entraîne un retour à des affrontements entre les différentes communautés, exacerbés par des particularismes locaux. On retrouve peu ou prou le même phénomène chez les groupes de supporters : ce qui doit en théorie en rester au stade de l'imaginaire guerrier se transforme en affrontements violents, pour le coup tout sauf imaginaires.

¹ LEBLANC, Patrice. L'imaginaire social : Note sur un concept flou. *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1994, Vol. XCVII, p. 415-434

Néanmoins, le phénomène le plus important est qu'avec la crise de l'Etat-nation s'installe une sorte d'état de « ni guerre ni paix » dans lequel on assiste à une sorte de banalisation et de dilution de la violence. En guise d'éclairage, on peut citer ici Martin Heidegger :

Si l'on ne peut répondre à la question : quand la paix reviendra-t-elle ? ce n'est pas parce qu'on ne peut apercevoir la fin de la guerre, mais parce que la notion posée vise quelque chose qui n'existe plus, la guerre elle-même n'étant plus rien qui puisse aboutir à une paix. La guerre est devenue une variété de l'usure de l'étant, et celle-ci se continue en temps de paix. Compter avec une longue guerre n'est qu'une façon déjà dépassée de reconnaître ce qu'apporte de nouveau l'âge de l'usure. Cette longue guerre dans sa longueur progresse lentement, non pas vers une paix à l'ancienne manière, mais vers un état de choses où l'élément « guerre » ne sera plus senti comme tel et où l'élément « paix » n'aura plus ni sens ni substance.¹

Ainsi par exemple, c'est dans ce contexte de spectacularisation de la violence qu'il faut replacer des drames comme celui du Heysel, tout à fait caractéristique d'une société qui, prétendant par ailleurs être exemplaire, s'interroge vainement sur la signification à donner à de tels débordement dignes des âges barbares.

Depuis le début de ce travail, je cherche à déterminer quels sont les ressorts essentiels du supportérisme. En d'autres termes, je cherche à comprendre pourquoi autant d'individus demeurent supporters en dépit de circonstances parfois très défavorables. Si l'on considère l'attrait que peut représenter le puissant cocktail émotionnel qui se

¹ HEIDEGGER, Martin. *Essais et conférences*. Paris : Tel Gallimard, 1980

fabrique le jour du match, on comprend facilement comment l'imaginaire guerrier se met alors facilement en branle, avec toutes les conséquences qu'il entraîne.

Dans un contexte de société liquide, les repères ne sont plus clairement distingués et des concepts qui étaient autrefois parfaitement circonscrits sont dévoyés. Les fêtes ne sont plus que des quasi-fêtes¹, les Etats-nations sont ébranlés tant vers le haut (supranational) que vers le bas (localisme), les guerres de front se voient supplantées par le terrorisme², etc. Dans nos sociétés occidentales en crise où les hommes ne parviennent plus à se diriger sur des représentations stables et clairement définies, l'imaginaire social devient lui aussi de plus en plus nébuleux : les contours se perdent et les hommes « tournent en rond dans la nuit »³. Jadis, l'imaginaire social pouvait s'établir sur des réalités stables, tangibles, objectives (la famille, la religion, le travail, l'armée, etc.) ; tout cela a disparu peu ou prou.

Aujourd'hui, dans un contexte de société éclatée où l'individualisme est roi, les institutions de naguère sont mises à mal et les différentes communautés tentent de se réapproprier chacune leur propre imaginaire. Et s'il subsiste un imaginaire social de référence qui constitue une sorte de fonds commun de représentations « prêtes à l'emploi », c'est précisément l'imaginaire guerrier qui joue ce rôle. C'est certainement une raison de plus pour s'intéresser à celui-ci.

¹ DUVIGNAUD, Jean. *Fêtes et civilisations*, Arles : Actes Sud, 1991

² HINTERMEYER, Pascal. Entre guerre et paix, le terrorisme. *Revue des sciences sociales*, 2006, n°35, p. 46-53

³ « En 1978, Guy Debord s'appropriait le palindrome *In girum imus nocte et consumimur igni* pour titrer son cinquième film. On s'accorde généralement sur une traduction qui, sans parvenir à la perfection magique de la phrase latine, en restitue le désarroi : “*Nous tournons en rond dans la nuit, et sommes dévorés par le feu.*” » (MONTHEARD, Xavier. *Thaïlande : Nous tournons en rond dans la nuit* [en ligne]. Les blogs du Monde diplomatique, mardi 17 novembre 2009. Disponible sur Internet : <URL : <http://blog.mondediplo.net/2009-11-17-Thaïlande-Nous-tournons-en-rond-dans-la-nuit>> (consulté le 12/12/2011)

Toutefois, l'imaginaire guerrier n'est pas uniquement l'apanage des sociétés actuelles. Chez les Grecs déjà, la dimension du conflit constituait une donnée incontournable :

Il faut savoir que la guerre est universelle, et la joute justice, et que, engendrées, toutes choses le sont par la joute, et par elle nécessitées. [...] La guerre est le père de toutes choses [...].¹

Il n'en est pas moins que l'association des concepts d'imaginaire et de guerre dans une même expression me paraît correspondre idéalement à l'esprit de notre temps. Au fil des dernières décennies, la guerre a acquis un statut tout à fait spécial. Elle demeure une menace constante bien qu'insaisissable. Elle n'est, pour ainsi dire, plus une réalité tangible que l'on peut fixer parce qu'elle s'est diluée dans la totalité de l'espace social. Les institutions internationales comme l'Organisation des Nations Unies ou l'Union Européenne sont à présent perçues comme des garde-fous censés empêcher l'éclatement d'une guerre « à l'ancienne » ou « classique », qui reste comme une menace à la fois suspendue au-dessus de nos têtes et indéfiniment différée. A la place de cette guerre dont on se sent inexplicablement protégé, on assiste partout à d'innombrables « petites guerres » qui se passent au loin et dont on assiste aux horreurs en regardant la télévision.

Si le contexte de la guerre froide laissait encore planer la crainte d'un nouveau conflit de grande ampleur, l'effondrement du bloc soviétique semble avoir fait disparaître cette peur. Désormais, la peur des populations occidentales n'est plus la guerre mais le terrorisme, capable de frapper n'importe qui n'importe quand. Naguère,

¹ HERACLITE. *Fragments*. Paris : PUF, 1998, p. 437-441

la guerre était une réalité claire et objective tandis qu'aujourd'hui on peine à se la représenter. L'imaginaire guerrier, qui s'en trouve affecté, correspond à une nouvelle donne où l'ennemi et la violence sont partout et nulle part.

D'une part, nos sociétés semblent de plus en plus marquées par la volonté de pacification des mœurs suivant ce que Norbert Elias nomme « procès de civilisation ». Nous sommes manifestement de moins en moins enclins à accepter le principe de la violence, quand bien même celle-ci continue de régir bon nombre de rapports sociaux, de manière plus ou moins directe. Mais tout se passe comme s'il nous était impossible de la conjurer et de nous défaire de nos instincts agressifs. C'est ainsi que la violence continue de s'exercer.

Si l'acte de violence est réprimé tant moralement que pénalement, le spectacle de cruauté a suivi la voie de la banalisation : la violence ne s'exerce plus mais se vit par procuration par l'intermédiaire de la télévision ou, plus largement, de l'écran. Les images de violence fascinent en même temps qu'elles horrifient. Ce n'est plus la violence elle-même qui choque ou indigné, mais l'image qui la représente. Pour Jean Baudrillard à propos du drame du Heysel, retransmis en direct par toutes les télévisions européennes en 1985 :

*Ce qui frappe [...] dans un évènement comme celui-ci, c'est qu'il est en quelque sorte attendu. Tous nous sommes complices dans l'attente d'un scénario fatal, même si nous sommes émus ou bouleversés lorsqu'il se réalise.*¹

¹ BAUDRILLARD, Jean. Miroir du terrorisme. In *La transparence du mal : Essai sur les phénomènes extrêmes*. Paris : Galilée, 1990, p. 82-87

Sauf si elle nous touche directement, nous sommes devenus plutôt indifférents à la violence car ses représentations lui confèrent un caractère d'irréalité. Et lorsqu'elle se déchaîne sous nos yeux, nos réactions peuvent être pour le moins ambivalentes, comme le souligne Lewis Mumford à propos des sports mécaniques :

Dans les formes récentes de sport de foule, comme les courses d'avions ou d'autos, l'excitation du spectacle est intensifiée par la promesse de mort immédiate ou de blessure mortelle. Le cri d'horreur qui s'échappe de la foule quand la voiture se retourne ou que l'aéroplane s'écrase sur le sol n'est pas un cri de surprise, mais d'attente satisfaite.¹

À en croire cet exemple, la violence fascine d'autant plus qu'elle est susceptible de provoquer la mort. Ce que j'entends souligner ici, c'est que l'imaginaire social propre à nos sociétés se caractérise par sa propension à se fixer autour de notions comme la guerre, la violence ou la mort, dont les contours sont de moins en moins faciles à cerner. « C'est parce que nous vivons de mort lente que nous rêvons de mort violente », écrit Jean Baudrillard².

L'imaginaire tend à sacraliser des éléments sous forme de représentations partagées par l'ensemble du collectif. En particulier, l'imaginaire guerrier est un imaginaire social réinventé, bricolé par des communautés d'individus partageant notre monde actuel. Si l'imaginaire social correspond à un ensemble de ressources aussi fondamentales qu'il est impossible à n'importe quelle époque de s'en passer, c'est que tout collectif en a vitalement besoin pour assurer sa légitimité symbolique.

¹ MUMFORD, Lewis. *Technique et civilisation*. Paris : Seuil, 1950, p. 261-264

² BAUDRILLARD, Jean. *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard, 1976, p. 73

S'agissant des nations, je me suis basé sur l'idée que celles-ci sont avant tout des constructions imaginées. Il faut toutefois encore insister sur une idée fondamentale que Roger Caillois résume en ces termes : « La guerre est la raison d'être des nations¹ ». De facto, cette proposition couplée à l'idée de nation en tant que communauté imaginée confère toute la pertinence de la notion d'imaginaire guerrier.

« La nation, c'est l'ensemble des hommes qui font la guerre côte à côte »², précise encore Caillois. Dans ce cadre-là, l'ennemi a tout simplement pour rôle de consolider le sentiment national, qu'il soit clairement identifié dans le monde réel ou de matrice purement imaginaire. Pour qu'il y ait nation, il faut que celle-ci se cherche des ennemis. L'autre se voit ainsi caricaturé et déprécié, non pas forcément par aversion, mais souvent pour les besoins de la cause.

En l'occurrence, le supportérisme entre parfaitement dans la problématique de l'imaginaire guerrier, la « petite nation » étant considérée comme l'unité collective de base dont le peuple se nomme « tifosérie » et dont les différents groupes se nomment « tribus ».

Aujourd'hui, dans un contexte de société éclatée où l'individualisme est roi, les institutions de jadis sont mises à mal et les différentes communautés tentent de se réapproprier chacune un imaginaire propre. Et s'il subsiste un imaginaire social de référence qui constitue une sorte de fonds commun de représentations « prêtes à l'emploi », c'est précisément l'imaginaire guerrier qui joue ce rôle.

¹ CAILLOIS, Roger. *L'homme et le sacré*, Paris : Gallimard, 2000, p. 219-242

² *Ibid.*

L'imaginaire tend à sacraliser des éléments sous forme de représentations partagées par l'ensemble de la communauté. Si l'imaginaire social correspond à un ensemble de ressources aussi fondamentales qu'il est impossible à n'importe quelle époque de s'en passer, c'est que tout collectif en a vitalement besoin pour assurer sa légitimité symbolique. C'est dans cette problématique de l'imaginaire guerrier que s'insère le supportérisme : la *Heimat* peut être considérée comme l'unité collective de base dont le peuple se nomme « tiosérie » et dont les différents groupes se nomment « tribus ». Avec une lecture polémologique, on peut dire que l'imaginaire guerrier constitue un ressort essentiel du supportérisme.

III. CULTURE ET SUPPORTERISME

Il s'agit dans cette dernière section de mettre en évidence la dimension culturelle du supportérisme. Se posant en contraste avec le phénomène de marchandisation du sport, on observe que le supportérisme est un domaine d'activités à la vitalité culturelle assez remarquable, ne serait-ce que si l'on considère les nombreuses publications indigènes existantes. Depuis une vingtaine d'années, on constate en outre que l'esprit du supportérisme est mis en valeur par des journalistes et écrivains, certains entendant témoigner de leur propre vécu de supporter.

Avant d'en venir à la *Fankultur*¹, il sera tout d'abord nécessaire de s'interroger sur la place du supportérisme dans la société de consommation. Je me demanderai notamment s'il est possible d'opposer les notions de supportérisme et de consumérisme. A cette question cruciale je proposerai une réponse nuancée.

Je souhaite ici montrer que le supportérisme possède en son sein la ressource culturelle qui lui permet, à certains égards, d'opposer une résistance à certains principes du consumérisme. Dès les années 1970, des initiatives voient le jour dans le but de proposer une vision, indigène, alternative de la passion du football : c'est le temps des premiers fanzines qui deviennent la voix des « militants de base ». Par la suite, tandis qu'une « culture foot » plus large se développe avec la médiatisation croissante du football, la « culture supporters » entreprend de conquérir une nouvelle visibilité.

¹ Le terme allemand *Fankultur* pourra servir d'équivalent adéquat à « culture supporters ».

Aujourd'hui, la culture supporters se manifeste d'une part par sa propension à fédérer des messages de contestation envers le foot-business pour sa propre sauvegarde¹ et, d'autre part, par celle à se diffuser au-delà des communautés de fans. On pense par exemple au monde politique dont le jargon tend à se « footballiser »².

Il sera également intéressant de s'attarder sur l'existence de médias supporters. Même si la culture ne se réduit pas aux médias, c'est en utilisant différents supports de communication (fanzines, forums Internet, émissions de radio, etc.) que les supporters acharnés parviennent à ne pas se diluer totalement dans l'hégémonie consumériste

La communication joue évidemment un rôle important quand il s'agit de se fédérer autour de mots d'ordre communs, dans une situation de conflit où l'adversaire « marchand » dispose d'une force qui est sans commune mesure avec celle des organisations de supporters. Dans ce contexte donc, la vitalité culturelle (faudrait-il peut-être dire contre-culturelle ?) du supportérisme et de son combat pourra se mesurer à sa propension à exporter sa forme singulière de militantisme.

¹ *Zum Erhalt der Fankultur* (pour la sauvegarde de la culture supporters), du nom de la manifestation organisée à Berlin en octobre 2010 par différents collectifs et groupes ultra. 6 000 manifestants environ ont défilé, venus de toute l'Allemagne.

² Une observation attentive de la campagne électorale pour l'élection présidentielle en France, en 2012, permet d'étayer cette assertion. On a ainsi pu relever de la bouche des commentateurs des expressions comme « on est à la mi-temps du match présidentiel » (pour désigner la période de l'entre-deux tours), « tacler son adversaire » (pour dire qu'on emploie un argument piquant dans la discussion), « François Hollande a joué la défense pendant le débat » (pour signifier qu'il n'a pas pris de risque), « placer des contre-attaques argumentaires », etc.

1) Supportérisme et consumérisme : deux notions en tension

Autrefois associée à des stigmates comme la bêtise, la brutalité, le racisme ou encore le racisme, la figure du supporter n'occupe plus tout à fait le même rang dans les représentations collectives. Depuis la fin du vingtième siècle, la notion de supporter s'est élargie avec la mass-médiatisation du football, concomitante à sa marchandisation. On peut faire là le parallèle avec le développement de la « société de consommation » : de la même manière que tous les citoyens étaient appelés à devenir des consommateurs, ils étaient amenés, dans le domaine du football, à devenir des supporters. *Tout le monde* est ainsi susceptible de devenir supporter, ne serait-ce qu'à des occasions particulières comme les grands tournois internationaux¹. Finalement, nous sommes arrivés à un point où le supporter n'effraie plus – sauf dans sa variante hooligan – et se voit même associé à des valeurs positives, ce que j'ai pu nommer le « patriotisme festif ».

Cependant, cette acception de la notion de supporter s'avère trop englobante pour une problématique qui se doit de rentrer « dans les détails » en adoptant le point de vue du sujet « en immersion » – celui-ci établira, par exemple, un clivage entre les « vrais » et les « faux » supporters. Chez les supporters dits acharnés, on est en effet d'avis que prendre l'apparence du supporter, lui ressembler, ou se revendiquer comme tel ne suffit pas. Les choses pourraient se résumer ainsi : n'est pas supporter qui veut.

L'orientation générale qui a été définie dans le cadre de cette étude est de ne se focaliser que sur les supporters au sens restreint du terme, tel que j'ai pu le

¹ Coupe du monde ou Championnat d'Europe des nations.

définir. Si l'on veut raisonner à partir de la manière dont l'individu se définit par lui-même, alors il suffit de se revendiquer supporter pour l'être, et se situer dans l'espace social du supportérisme.

Je pense qu'il est ici préférable d'adopter une position nuancée, avec pour objectif de ne pas s'éloigner du concept de supporter que j'ai pu établir précédemment à partir d'éléments de définition précis comme l'investissement émotionnel et l'identification à une institution-club. Il est nécessaire de concevoir l'espace du supportérisme comme un espace ouvert mais borné. Toute la question est à présent de savoir comment border efficacement cet espace.

Je partirai de l'affirmation que l'espace du supportérisme s'oppose, dans une certaine mesure, à l'espace de la consommation. En tout cas, il ne lui est pas identique. Du point de vue d'une culture du supporter, supportérisme et consumérisme sont deux notions qui émergent dans un rapport qui se construit de manière antagoniste. En d'autres termes, cela signifie qu'un supporter ne se pense pas comme un consommateur de football : par essence, il se voit différent.

Il convient de pointer le paradoxe suivant : historiquement parlant, supportérisme et consumérisme naissent à la même époque (dans les années 1950 et 1960) et se développent concomitamment. En fait, les deux notions - bien que concurrentes - ne s'en trouvent pas moins prises dans une relation d'interdépendance ; on a ici affaire à un couple de tension classique, dans lequel l'un des deux termes ne peut subsister sans la présence de l'autre. Par conséquent, il est intéressant de constater que le développement de la télédiffusion des rencontres de football s'accompagne d'une exposition médiatique croissante des supporters. Mais le médium dont tous les

autres découlent et dépendent reste le stade ; il constitue ce que le philosophe italien Giorgio Agamben nomme un dispositif :

Ce qui définit les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus par la production d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désobjectivation. [...] aujourd'hui, processus de subjectivation et de désobjectivation semblent devenir réciproquement indifférents et ne donnent plus lieu à la reconstitution d'un nouveau sujet, sinon sous une forme larvée, et pour ainsi dire spectrale.¹

D'une certaine manière, on pourrait rapprocher le phénomène du supportérisme dans le football à celui plus général du « fanatisme » dans le cinéma et surtout la musique, qui s'incarne dans le phénomène des fans et tout ce qui l'entoure. Le fanatisme induit une sidération de la part du spectateur qui est du même ordre que celle produite par les médias de masse, en particulier la télévision. Sur la question du rapport à l'image, l'irruption des écrans géants au sein même des stades laisse même craindre une perte de contact avec la réalité pour le spectateur :

Cette perte de distance vis-à-vis de l'image, les écrans géants des stades l'expriment très nettement. La réalité du terrain disparaît sous l'impact de sa visualisation quasi simultanée, et le spectateur, ainsi devenu également téléspectateur, n'a plus la distance qu'il connaissait dans son salon. La télévision et ce

¹ AGAMBEN, Giorgio. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*. Paris : Payot & Rivages, 2007, p. 43-44

*qu'elle filme sont accolés dans le stade même, le réel et sa représentation se fondent.*¹

Dans les médias, la question des supporters fait régulièrement l'objet d'un traitement spécifique (relatant les faits de violence, mais pas seulement), consacrant une sorte de reconnaissance publique de l'autonomie du supportérisme. Toutefois, il s'agit là d'une autonomie toute relative puisqu'elle découle de la place que le supporter occupe dans le dispositif. D'une part, les argentiers du football ont besoin des supporters pour vendre au mieux le « produit football », des tribunes garnies et colorées faisant office d'écrin idéal. D'autre part, les supporters aspirent à être reconnus et visibles et, de ce fait, ont besoin des médias.

Au final, les supporters semblent irrémédiablement pris au piège du consumérisme footballistique, sans lequel ils perdraient la dimension essentielle d'autoreprésentation, mais contre lequel ils sont également tenus de protester s'ils veulent garder une spécificité en tant que « supporters » et échapper ainsi à l'instrumentalisation dont ils sont l'objet. Dans l'état actuel des choses, le supporter semble difficilement en mesure d'échapper au statut de « client du football », c'est-à-dire de consommateur, quand bien même il ne désire pas porter cette étiquette qu'il juge dépréciatrice.

On peut estimer que le supportérisme est, à certains égards, un domaine d'activités qui s'oppose au consumérisme. Peut-on dire pour autant que le supportérisme contient une dimension de critique sociale ? Ce n'est pas sûr. Ce n'est vrai que partiellement, dans la mesure où le supportérisme veut consciemment s'inscrire dans le spectacle mais *en ennemi* ; et qu'il le *peut* effectivement : dans l'exacte proportion où il y arrive.

¹ BLOCISZEWSKI, Jacques. *Le match de football télévisé*. Rennes : Apogée, 2007, p. 232

Dans l'espace du supportérisme, il convient de bien distinguer les supporters, proches du pôle de la *Konsumorientierung*, de ceux qui se rapprochent de la *Fussballorientierung*¹. Si l'on considère que supportérisme et consumérisme forment un couple de tension, on peut se demander si les fans proches de la *Konsumorientierung* font effectivement partie de l'espace du supportérisme. Au mieux, ils s'y placent à la marge. Le tableau ci-dessus fera office de récapitulatif :

<i>Fussballorientierung</i>	<i>Konsumorientierung</i>
Engagement ferme et durable dans le supportérisme	Engagement récent ou incertain, potentiellement éphémère
Fort attachement à la <i>Heimat</i>	Faible attachement à la <i>Heimat</i>
Le spectacle au premier degré n'est pas une dimension essentielle	Le critère de l'excellence sportive est déterminant (<i>Erfolgfans</i>)
Identification au club et à ses piliers symboliques	Identification au club en tant que marque, selon la logique du <i>branding</i>

Dans cette étude, je me suis tout spécialement consacré aux supporters s'écartant du pôle de la *Konsumorientierung*, car je souhaitais ne pas y inclure les *Erfolgfans*. L'univers des supporters de football possède un fonds culturel qui se démarque des principes liés à la société de consommation. Autrement dit, les supporters de football sont générateurs de leurs propres références culturelles qui leur permettent de se déconnecter, dans la mesure de leurs moyens, de la logique commerciale.

Selon Guy Debord, le spectacle est basé sur la séparation : « Le spectacle réunit le séparé, mais il le réunit en tant que séparé. »² Il y a d'un côté celui qui parle, de l'autre celui qui écoute ; d'un côté celui qui

¹ Voir « Etat de la question ».

² DEBORD, Guy. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1996

joue, de l'autre celui qui regarde ; d'un côté l'acteur, de l'autre le spectateur. Plus généralement, Debord considère le spectacle comme l'ensemble de la société moderne arrivée au stade ultime de la marchandisation. De ce point de vue-là, il ne peut en aucun cas être question d'extériorité par rapport au spectacle. Ce qui ne veut pas dire, comme le souligne aussi Debord, qu'on ne puisse pas se situer dans le spectacle *en ennemi*.

Si l'on rapporte le concept de spectacle tel qu'il vient d'être défini au sport et en particulier au football, il est bien évident que celui-ci fait partie intégrante du spectacle général que constitue la société marchande dans son ensemble. La marchandisation du sport n'est donc qu'un cas particulier de la marchandisation du monde : le football, non seulement n'y échappe pas, mais est de ce point de vue emblématique. La tendance actuelle à une hyper-professionnalisation du football en est la parfaite illustration. Même les groupes ultras n'échappent pas à la récupération puisqu'ils ne peuvent exister que *dans* et *par* le spectacle – qu'ils soient simplement décoratifs ou, qu'à l'autre extrémité du spectre, ils se présentent comme des antagonistes.

Il faut considérer l'action des ces groupes de supporters ultra, non seulement avec la conscience subjective qu'eux-mêmes peuvent en avoir, mais aussi dans les limites objectives qui leur sont imposées. C'est donc plus généralement toute la problématique des groupes minoritaires¹ face à des forces qui leur sont de beaucoup supérieures qu'il faut examiner. Autrement dit, dans les termes d'une lutte contre le spectacle (entendu au sens de Guy Debord) : de quelle manière apparaître dans le spectacle en ennemi sans être immédiatement récupéré par ce dernier ?

¹ Sur ce point, on peut dire que le supportérisme s'insère dans la problématique plus large des « minorités actives », en particulier s'agissant des groupes ultra.

Il est possible de partir de l'observation que l'espace du supportérisme s'oppose, dans une certaine mesure, à l'espace de la consommation. Au sens restreint du terme, un supporter ne se pense pas comme un consommateur de football : il se voit différent. Toutefois, l'autonomie du supportérisme apparaît comme étant toute relative, car même les fans les plus acharnés échappent difficilement au statut de « clients du football » : quoi qu'ils fassent ils font nécessairement partie intégrante d'un système qui les dépasse. Toutefois, cela n'empêche pas de penser que le supportérisme contient une dimension de critique sociale. En générant leur propre culture, les supporters semblent capables de se déconnecter, dans la mesure de leurs moyens, de la logique commerciale qui les englobe. Dans la réflexion, on peut ici se baser sur Guy Debord pour qui le spectacle est l'ensemble de la société moderne arrivée au stade ultime de la marchandisation. Même s'il ne peut en aucun cas être question d'extériorité par rapport au spectacle, il demeure possible de se situer dans le spectacle, *en ennemi*.

2) La culture supporters

Une certaine critique « radicale » du sport en général et du football en particulier n'a eu que trop tendance à considérer les supporters comme des idiots culturels et, par conséquent, à les exclure purement et simplement de la sphère de la culture. Je pense particulièrement à la critique du sport élaborée dans la revue *Quel corps ?*, notamment par Jean-Marie Brohm et Marc Perelman, dans la lignée de la théorie critique de l'École de Francfort, qui aurait - selon les termes de Perelman - « dans les années 1960-1970 réussi à atteindre le bloc monolithique de l'institution sportive et à y créer des fissures visibles ».¹

Pourtant, il ne semble pas illégitime d'associer l'idée de culture au monde des supporters de football. Pareille assertion mérite bien-sûr d'être étayée et argumentée. Il faut d'abord commencer par définir ce qu'on entend généralement par culture et montrer en quoi l'univers du supportérisme peut représenter une culture propre. Selon Guy Debord :

*On peut définir la culture comme l'ensemble des instruments par lesquels une société se pense et se montre à elle-même ; et donc choisit tous les aspects de l'emploi de sa plus-value disponible, c'est-à-dire l'organisation de tout ce qui dépasse les nécessités immédiates de sa reproduction.*²

Cette définition, de tendance marxiste, a le mérite de considérer la culture dans le contexte moderne de la société marchande. Je retiendrai particulièrement le

¹ PERELMAN, Marc. *Le sport barbare : Critique d'un fléau mondial*. Paris : Michalon, 2012, p. 180

² DEBORD, Guy. *Préliminaires pour une définition du programme révolutionnaire*. Paris : Réédition Sens & Tonka, 2000

premier membre de la proposition : « On peut définir la culture comme l'ensemble des instruments par lesquels une société se pense et se montre à elle-même ». Une culture suppose généralement une communauté d'« amateurs éclairés » (comme dans le domaine de l'art, par exemple) qui puisse avoir une *réflexion* sur le monde où elle vit et qui soit capable d'en donner une *représentation*. La culture peut donc être définie à la fois comme un *milieu* dans lequel on évolue et une *manière* de vivre dans ce milieu, en conformité avec ses valeurs.

En ce qui concerne le supportérisme, on peut estimer qu'il existe un antagonisme entre les valeurs défendues par les fans acharnés et celles qui se dégagent du consumérisme actuel. En ce sens, la *Fankultur* est une culture contestataire, mais apparaît surtout comme contre-culture qui s'intègre nécessairement à un univers plus vaste. La volonté de défendre ce qui a été « l'esprit authentique » du football – et le rejet consécutif du « foot business » – s'inscrit obligatoirement dans ces limites qui lui sont fixées – et pourrait bien se révéler inefficace dans un contexte de « société liquide »¹.

Quand on observe les communautés de supporters, on peut découvrir un autre visage que celui qui a été façonné par le spectacle : celui de microsociétés mélangées qui se construisent au gré des relations interindividuelles fluctuantes qui s'établissent entre ses membres. D'une certaine manière, une tifosiérie s'assimile à une contre-société menacée qui se pose en « gardienne du temple », mais qui n'a guère les moyens d'en chasser les marchands qui en ont pris possession.

À grande échelle, on ne commence à envisager le football sous l'angle d'une culture qu'au début des années 1990, alors que la notion de « culture foot » se popularise

¹ BAUMAN, Zygmunt. *La vie liquide*. Paris : Le Rouergue/Chambon, 2006

abondamment dans les années 2000. En Grande-Bretagne, le courant de la *New Football Writing*¹ propose par exemple une lecture intellectualisée du football. On peut citer le livre *Fever pitch*, publié par l'écrivain Nick Hornby en 1994², dans lequel celui-ci retrace une biographie émotionnelle de son vécu de supporter du club londonien d'Arsenal. Dans une telle optique esthétisante où le talent littéraire est mis à contribution pour parler de football, se place-t-on pour autant sur le même plan qu'une culture supporters plus brute et plus communautaire ?

Historiquement, il faut remarquer que la *Fankultur*, propre aux supporters acharnés, s'est développée avant ce que l'on appelle aujourd'hui la « culture foot », c'est-à-dire dès les années 1970 avec la publication des premiers fanzines en Grande-Bretagne. On constate d'ailleurs que l'esprit du supportérisme constitue la base à partir de laquelle s'est constituée la culture foot telle qu'elle s'exprime chez des auteurs britanniques comme Nick Hornby ou encore Tim Parks pour lesquels il s'agit d'esthétiser l'émotion, de sublimer son caractère brut : ce qui est ainsi construit est un discours qui concerne plus la passion pour le football que le football en lui-même. Tim Parks, dans *A Season with Verona*, signe une chronique exaltée et réflexive de son immersion, une saison durant, parmi les fans de Vérone :

Je suis impatient de voir tous ces matches. Je n'arrive pas à y croire. Mais il faut que j'y réfléchisse, que j'analyse cette relation que les gens, les Italiens, les citoyens de Vérone ont avec le football, la façon dont eux et moi nous vivons ce rêve, à la fois si intense et dénué d'importance, et la façon dont ce rêve affecte

¹ Je me réfère ici à mes notes prises au cours du *Séminaire sur le spectacle sportif*, dirigé par Patrick Mignon (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, séance du 9 février 2009).

² HORNBY, Nick. *Carton jaune*. Paris : Plon, 1998

notre vie ordinaire, privée et publique. Depuis des années, je me dis que les spectateurs du football sont une représentation emblématique du monde moderne.¹

Tous les groupes sociaux génèrent leur propre culture, ce qui apparaît comme une donnée relativement banale et communément admise. Il faut considérer que sous le terme de *Fankultur* se joue, pour les supporters qui la partagent, quelque chose qui s'est perdu dans la société moderne, où la culture s'est pour ainsi dire dissoute dans la généralité marchande. Le fait que leur rapport à cette culture implique un mode de vie directement lié au football et à tout ce qui l'entoure, fait de chaque tifosiérie une sorte de tribu des temps modernes.

Selon l'anthropologie culturelle et en vertu de son principe de relativité culturelle, il est nécessaire de ne pas considérer isolément différents univers culturels en situation de coexistence. Pour Ernest Renan, « avant la culture française, la culture allemande, la culture italienne, il y a la culture humaine »². Avec Lucien Lévy-Bruhl, on peut dire que la culture correspond chez les supporters acharnés à une « mentalité »³, à un style de vie. Lorsqu'ils s'éloignent du pôle de la *Konsumorientierung*, les fans ont tendance à s'accorder mutuellement car ils se rattachent à un fonds de valeurs communes. Cela n'empêche pas moins que chaque sous-univers cultive sa propre mentalité⁴. La *Fankultur* constitue un univers de valeurs qui pose une barrière sacré/profane, derrière laquelle se trouve relégué celui qui ne partage pas le même style de vie. Par sa culture, celui qui s'autoproclame « vrai supporter » cherche à se distinguer

¹ PARKS, Tim. *Une Saison de Vérone*. Paris : Christian Bourgeois, 2002, p. 10

² RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ?*. Conférence prononcée le 11 mars 1882 à la Sorbonne

³ LEVY-BRUHL, Lucien. *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris : Félix Alcan, 1918

⁴ Par exemple, les ultras se réfèrent souvent à ce qu'ils nomment eux-mêmes « mentalité ultra ».

le plus possible du « faux supporter » – du profane – tenu de rester à l'écart.

Selon Jean Duvignaud, les cultures possèdent un caractère éminemment tragique en cela qu'elles se constituent pour échapper à la destruction, à la mort. En d'autres termes, une culture trouve sa raison d'être si elle arrive à constituer une force contestataire suffisante pour lutter efficacement contre la nécessité de sa disparition. Tout comme l'art aux yeux d'André Malraux, la culture fait figure d'antidestin.

La culture supporters constitue une force critique, mise à la disposition de tous ceux qui veulent bien s'inscrire dans le même cadre, en tant qu'elle fournit une ressource intellectuelle permettant de comprendre l'évolution de la société. Ainsi, la *Fankultur* – tout comme la culture foot sous certains aspects – traduit une volonté collective de défendre ce que l'on peut nommer un football « authentique » et de rejeter le foot-business.

En tant que domaine menacé de dévoiement par l'hégémonie culturelle de la société marchande, le supportérisme manifeste un instinct de survie : si les supporters entreprennent de défendre une *Fankultur*, c'est en partie pour éviter de disparaître. D'un point de vue constructiviste, la culture n'est pas donnée en soi mais fait l'objet d'une élaboration constante et minutieuse. Autrement dit, celle-ci n'existe qu'en tant qu'elle est produite par les individus. Il convient toujours de porter un regard sur la culture en la considérant du côté des acteurs, en tant qu'elle provoque de l'effervescence communicationnelle. Selon Edward Sapir, « le véritable lieu de la culture, ce sont les interactions individuelles »¹. Ainsi, pour toute communauté humaine, un éventuel dynamisme

¹ SAPIR, Edward. *Selected writings in language, culture and personality*. Berkeley: University of California Press, 1949

culturel s'accompagne presque toujours d'un dynamisme communicationnel.

Supposons à présent que la communication permet, dans une certaine mesure, la domestication du conflit et que, par conséquent, l'échange culturel conduit en général à limiter les perspectives d'escalade vers la violence. En quelque sorte, tout se passe comme si le conflit était sublimé par la culture. Des individus provenant d'horizons différents, qui a priori pourraient avoir les uns envers les autres des intentions hostiles, sont susceptibles de se rapprocher s'ils ont la possibilité de communiquer et s'ils possèdent un fonds culturel commun. Sans rompre totalement les inimitiés potentielles, la communication culturelle permet de révéler des ressemblances, si elles existent, par delà les différences. Autrement dit, la culture conduit au relâchement de la tension du couple nous/eux, pour peu qu'il y ait un minimum de références partagées.

S'agissant de la culture supporters, on peut observer que des groupes de supporters issus de tifoseries différentes ne cherchent pas forcément l'affrontement, qu'il soit symbolique ou en acte. On pourra citer par exemple l'existence des amitiés et des jumelages¹, ou encore ces luttes menées en commun dans des actions de protestation contre le « football moderne ».

Pour Guy Debord, « on peut définir la culture comme l'ensemble des instruments par lesquels une société se pense et se montre à elle-même ». À grande échelle, on ne commence à envisager le football sous l'angle d'une culture

¹ Le jumelage a ceci de spécifique qu'il officialise une relation d'amitié sous la forme d'un pacte symbolique entre deux entités (tifoserie toute entière ou groupe particulier), susceptible d'être brisé à n'importe quel moment. En Italie spécifiquement, on a pu observer fréquemment des jumelages se retourner rapidement en inimitiés.

qu'au début des années 1990, alors que la notion de « culture foot » se popularise dans les années 2000. Il faut distinguer la culture foot - au sens large - de la culture supporters, qui s'assimile à un univers de valeurs qui pose une barrière sacré/profane, derrière laquelle se trouve relégué celui qui ne partage pas le même style de vie que les fans acharnés. Spécifiquement, la *Fankultur* traduit une volonté collective de défendre ce que l'on peut nommer un football « authentique » et de rejeter le foot-business. Selon Jean Duvignaud, les cultures possèdent un caractère éminemment tragique en cela qu'elles se constituent pour d'échapper à la destruction, à la mort. En tant que domaine menacé de dévoiement par l'hégémonie culturelle de la société marchande, le supportérisme manifeste un instinct de survie : si les supporters entreprennent de défendre une *Fankultur*, c'est en partie pour éviter de disparaître.

3) Les médias supporters

Si des supporters ont pu créer et développer une culture propre, c'est en partie parce qu'ils ont eux-mêmes entrepris de bâtir leurs propres supports médiatiques. Si l'on s'intéresse aux différents médias supporters à travers les époques (fanzines, magazines, forums numériques, etc.), on peut noter que le jeu au premier degré n'est abordé que dans une moindre mesure. Comparé aux médias traditionnels, la part belle est laissée à tout ce qui concerne des aspects périphériques au jeu au premier degré ; c'est la *Fankultur* elle-même qui est mise en valeur.

Historiquement, la naissance des premiers médias supporters a lieu dans les années 1970. Dans le sport comme en musique par exemple, ce que d'aucuns nomment sous-cultures s'affirment à cette époque-là en contre-point d'une culture prétendument dominante, liée à l'esprit de la société de consommation. Ainsi, le premier fanzine *Foul* voit le jour en Angleterre en 1972¹ et inaugure une période où de multiples fanzines apparaissent, sous l'impulsion des *Independent Supporters Associations*. Pour l'un de ses rédacteurs, Chris Lightbown, *Foul* a pu naître du fait que « le monde du football n'avait tout simplement intégré aucune des transformations sociales ou culturelles des années 1960 »².

De par leur nature même, les fanzines possèdent un caractère non officiel et entendent se démarquer des « match day programmes », qui sont de petits magazines produits directement par les clubs. Originellement, le concept vient de Grande-Bretagne, avant d'être repris

¹ *Foul* exista de 1972 à 1976.

² *Fact sheet No. 7 : Fan "power" and democracy in football* [en ligne]. Université de Leicester : Sir Norman Chester Centre for Football Research, 2002. Disponible sur Internet : <URL : <http://www.furd.org/resources/fs7.pdf>>

ensuite en France, Allemagne ou Italie. On peut différencier deux grands types de fanzines : les publications à caractère généraliste - qui s'adressent à l'ensemble des fans au-delà de leur rattachement à une tifosiérie donnée - et les publications réalisés par les groupes de supporters, dont la diffusion est plus restreinte.

Intéressons-nous spécifiquement aux fanzines généralistes. En Grande-Bretagne est lancé en 1986¹ le fanzine *When Saturday Comes*, dans un contexte où la violence et le racisme sont encore très présents dans les stades anglais. Pour les fondateurs du magazine Mike Ticher et Andy Lyons, « l'objectif était d'être la voix d'un certain genre de supporters - les non-hooligans, les non-racistes, ceux qui ont probablement une conscience politique »². Simple production artisanale au départ, *When Saturday Comes* ne tarde pas à devenir une publication distribuée dans tout le pays, moins de deux ans après son lancement. Le succès d'audience de *WSC* est révélateur d'une tendance : la culture supporters se popularise à grande échelle, dès la fin des années 1980.

A la même période - en Italie - paraît pour la première fois *Supertifo*, en 1985, avec pour objet d'approfondir ce qui se rapporte au phénomène ultra. En France, de juillet 1992 à novembre 1995, le magazine *Sup'Mag* est révélateur d'une époque où le supportérisme à la française se popularise, sous l'impulsion du modèle ultra. Si les années 1970 et 1980 marquent l'émergence des médias supporters, en particulier les fanzines, les années 1990 représentent la confirmation de cette tendance. La *Fankultur* est à présent valorisée y compris par les journalistes et les écrivains, au-delà des cercles de supporters.

¹ Toujours en activité, « WSC » a fêté en 2011 ses 25 ans d'existence.

² *The Independent* (27/04/2011)

En Grande-Bretagne, des auteurs comme Bill Buford¹, Tim Parks, John King² et surtout Nick Hornby sont représentatifs de cette nouvelle donne, où l'esprit du supportérisme est mis en exergue d'un point de vue littéraire. Si j'évoque le cas britannique, c'est qu'en l'occurrence la *New Football Writing* déclenche un écho considérable sur un plan international : depuis le début des années 1990, les publications de ce type se recensent par dizaines partout en Europe.

En France, l'ouvrage du journaliste Philippe Broussard *Génération supporter*, publié en 1990³, symbolise le début d'une ère où le supportérisme devient un objet d'attention pour ce qu'il génère d'un point de vue culturel, pas seulement quant aux faits de violence. C'est dans la seconde moitié des années 1980 que Broussard se met à enquêter dans toute l'Europe, réalisant à certains égards un travail proche de l'anthropologie. A cette époque, en France, il fait clairement figure de pionnier.

Les années 2000 s'inscrivent dans une double-perspective. D'une part, les supporters continuent de faire vivre leurs propres médias de manière indépendante et confidentielle pour qui n'appartient pas au « milieu ». Si les fanzines tombent peu à peu en désuétude, les forums ainsi que les blogs prennent le relai. D'autre part, l'esprit du supportérisme se voit à présent valorisé à travers des magazines qui se réclament explicitement de la culture foot, mais qui n'en intègrent pas moins la dimension de la culture supporters.

En Allemagne, le magazine *11 Freunde* est lancé au courant de l'année 2000 : il est sous-titré « *Magazin für*

¹ BUFORD, Bill. *Parmi les hooligans*. Paris : Christian Bourgeois, 1994

² KING, John. *Football Factory*. Paris : Alpha bleue, 1998

³ BROUSSARD, Philippe. *Génération Supporter*. Paris : Robert Laffont, 1990

*Fussballkultur*¹ ». Si la plupart des écrits publiés concernent le jeu au premier degré, chaque numéro comporte un voire plusieurs articles consacrés directement aux supporters. En France, *So Foot* - créé en 2003 - s'inscrit dans cette même tendance ; un sociologue comme Nicolas Hourcade fait par ailleurs partie des collaborateurs de la revue. En 2004, la revue trimestrielle *Linea Bianca* est fondée en Italie, dans une optique de traiter le football comme objet scientifique. Elle est sous-titrée « *Trimestriale di scienza e cultura calcistica*² ».

Il est intéressant de considérer l'évolution historique des choses. Depuis les années 1970, on est passé d'une *Fankultur* produite par et pour les supporters à une *Fankultur* traitée, dans une certaine mesure, par des médias qui lui assurent une visibilité propre. Autrefois circonscrite aux fanzines de confection artisanale, la culture supporters s'est exportée vers des médias plus traditionnels, grâce à des journalistes - parfois eux-mêmes supporters - qui ont entrepris de s'intéresser à la question.

Le supportérisme possède cette vitalité culturelle qui lui permet de diffuser des messages contestataires vis-à-vis de l'évolution du football, au-delà du cercle des plus passionnés. Ainsi, les journalistes qui s'intéressent au spectacle au second degré expriment souvent un regard critique, différent du sens commun, que celui majoritairement véhiculé dans la presse à grand tirage. Interrogé récemment dans *So Foot*, Philippe Broussard, aujourd'hui chef du service « Enquêtes » à l'hebdomadaire *L'Express*, exprime par exemple une opinion allant dans le sens du combat des ultras contre le foot-business :

¹ Magazine pour la culture foot.

² Trimestriel de science et de culture footballistique.

Au mondial 2006, en Allemagne, j'ai été terrifié. Des stades extraordinaires, parfaits, mais qui sentaient la peinture et le neuf. Et des gens qui bouffaient tous les mêmes hamburgers, avec les mêmes canettes de Coca, déguisés en pingouins... J'avais l'impression d'être à Disneyland ! Pour moi, ce n'est pas ça le foot. Ce n'est pas un concours de déguisements et la ola. Je ne dis pas qu'il faut se taper dessus. Mais il faut que ça gueule un peu, que ça sente la bière, les chants, la tradition, l'histoire.¹

Une partie de la force culturelle du supportérisme réside dans sa capacité à s'exporter. Lorsque Christian Bromberger dépeint les supporters, et en particulier les ultras, en tant que militants, il ne s'agit pas d'une parodie de militantisme. Il ne s'agit pas de considérer le supportérisme comme une mise en branle carnavalesque de codes ayant trait au militantisme politique. Comme le souligne Bromberger, si le football est une bagatelle, alors il ne peut être qu'une bagatelle sérieuse². Allons à présent plus loin, au-delà du football. Comme le soulignait Valerio Marchi :

On est passé en un quart de siècle de la réélaboration des slogans politiques par les ultras à la réélaboration politique des slogans ultras.³

Que signifie cette phrase ? A l'origine, les premiers mouvements de supporters (les ultras mais pas seulement) se créent en partant de modèles culturels préexistants. En Angleterre, la culture punk et skinhead joue indéniablement un rôle dans les années 1970, tandis qu'en Italie, à la

¹ *So Foot*, n°5H, hiver 2012, p. 146

² BROMBERGER, Christian. *Football : La bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris : Bayard, 1998

³ MARCHI, Valerio. Italia 1900-1990 : dal supporter all'ultra. In *Ultra : Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*. Rome : Koinè, 1994, p. 202

même époque, les groupuscules gauchistes inspirent ce nouvel activisme des stades : le mouvement ultra. A partir des années 1980, les perspectives changent sensiblement : le supportérisme continue de se renforcer et ses formes se diversifient.

Petit à petit, les différents types de supportérisme deviennent des références autonomes, qui n'ont plus nécessairement besoin de se nourrir de formes préexistantes pour se développer. En revanche, le militantisme politique s'engonce dans la crise et cherche, à certains égards, un second souffle du côté du supportérisme. C'est ce que certains, comme Valerio Marchi, appelleront plus tard « footballisation de la politique ».

Dans les années 1990, en même temps que la politique se spectacularise, l'esprit du supportérisme gagne le monde politique. En 1994 en Italie, Silvio Berlusconi crée son parti en le baptisant « Forza Italia », sur le modèle des slogans lancés par les supporters de football. Le vocabulaire de la politique tend de plus en plus à se teinter de jargon footballistique, si bien que l'on parle désormais de « match politique » ou de « compétition électorale ». Dès 1984, Alain Ehrenberg écrivait :

Le football n'est pas un agent de manipulation, mais un enjeu entre des forces qui, dans certaines conjonctures, se l'arrachent et tentent d'imposer leur légitimité sur la scène publique. Il ne s'agit évidemment pas de défendre ici une quelconque « pureté » du sport -elle fait elle-même partie de l'enjeu -, mais de mieux situer le problème. Si les rapports entre sport et politique sont étroits, ils sont contradictoires et ambigus, pour le moins complexes.¹

¹ EHRENBURG, Alain. Le football et ses imaginaires. *Les Temps modernes*, novembre 1984, n°460, p. 855

Un brouillage entre sport et politique s'établit, tout du moins du point de vue de la forme. Ainsi, on observe que le triptyque « chants/tifos/déplacements », constitutif du style des ultras, se retrouve abondamment, notamment à partir des années 2000, dans les stratégies militantes des partis. Début 2007, le magazine *So Foot* évoque une initiative de l'UMP à l'occasion de la campagne pour l'élection présidentielle de 2007, et s'interroge :

Le supporter politique a-t-il une culture de stade ? Début 2007, l'UMP crée une plateforme inédite, animée par Yves Jégo, le « Club des supporters », à destination des personnes, encartées ou non, désireuses d'encourager Nicolas Sarkozy. Objectifs : 500 000 supporters et 80 000 équipes.¹

En période d'élection, il s'agit pour les grands partis de faire étalage de leur force militante. A l'occasion des meetings, l'aspect visuel est particulièrement soigné afin que l'effet télévisuel soit optimal. Par exemple, les drapeaux agités jouent un rôle important. Les slogans sont consciencieusement répétés et préparés,. Par ailleurs, on cherche à mobiliser sur tout le territoire national afin de produire des rassemblements gigantesques : des déplacements en car sont organisés pour acheminer le plus de monde possible sur place. Comme dans la culture supporters, l'objectif est d'apparaître nombreux pour impressionner l'adversaire.

Il est intéressant de considérer l'évolution historique des choses. Depuis les années 1970, on est passé d'une

¹ *So Foot*, avril 2007, n°43, p. 42-43

Fankultur produite par et pour les supporters (via les fanzines) à une *Fankultur* traitée, dans une certaine mesure, par des médias qui lui assurent une visibilité propre (magazines spécialisés). Les années 2000 sont représentatives de cette tendance avec la création de revues comme *11 Freunde* en Allemagne, *So Foot* en France et *Linea Bianca* en Italie. Autrefois circonscrite aux fanzines de confection artisanale, la culture supporters s'est exportée vers des médias plus traditionnels, grâce à des journalistes - parfois eux-mêmes supporters - qui ont entrepris de s'intéresser à la question. Toutefois, les fans continuent parallèlement de faire vivre leurs propres médias de manière indépendante et confidentielle pour qui n'appartient pas au « milieu ». Si les fanzines tombent peu à peu en désuétude, les forums ainsi que les blogs prennent le relai. Dans les années 1990, en même temps que la politique se spectacularise, l'esprit du supportérisme gagne le monde politique. Un brouillage entre sport et politique s'établit, tout du moins du point de vue de la forme. Ainsi, on observe que le triptyque « chants/tifos/déplacements », constitutif du style des ultras, se retrouve abondamment, notamment à partir des années 2000, dans les stratégies militantes des partis.

Conclusion

Cette thèse a pour ambition d'aboutir à une meilleure compréhension du supportérisme, défini comme espace autonome du spectacle au premier degré : le match de football. Le supporter n'est pas un spectateur ordinaire : c'est un acharné, un « spect'acteur », qui n'entend pas vivre sa passion par procuration. Il s'approprie littéralement la notion de compétition dans ses activités de soutien. J'ai décidé de retenir une acception relativement restrictive du terme supporter, défini en tant qu'individu qui s'investit émotionnellement de manière poussée et qui s'identifie fortement au club qu'il soutient.

Etre supporter, ce n'est pas le devenir : c'est le demeurer. Analyser en profondeur le supportérisme revient à s'intéresser à ces fans qui continuent de soutenir une équipe indépendamment de ses performances sportives. J'ai choisi d'enquêter sur des tifosiéries qui se rattachent à des clubs de tradition, en situation de marasme. Pourquoi ces supporters se rendent-ils encore au stade quand bien même les perspectives de succès sont limitées voire inexistantes ? C'est ce que j'ai cherché à savoir en me focalisant sur le RC Strasbourg, l'Union Berlin et le Torino FC.

Pour comprendre ces supporters acharnés, j'ai tout d'abord cherché à cerner les contours de l'« objet du désir » : l'institution-club soutenue. Celle-ci est attractive aux yeux de larges communautés de par la persistance de piliers symboliques facilement identifiables : une dénomination, un écusson, un maillot et

un stade. Un club de tradition génère de l'effervescence populaire car c'est une institution sociale qui s'inscrit dans une durée supra-individuelle : la passion partisane se transmet de génération en génération. Chaque tifosérie se voit ainsi régulièrement régénérée par l'arrivée de nouveaux supporters.

En plus de cela, il est remarquable de constater comment une institution-club cultive ses propres mythes sportifs, soit autant de points d'ancrage pour l'élaboration d'une mémoire collective. Tout peut être mythifié (matches de légende, périodes fastes, etc.), mais on retiendra l'existence de grandes figures qui sont, dans une certaine mesure, la personnalisation des caractéristiques identitaires propres à chaque institution-club. Dans les cas du RC Strasbourg, du Torino FC et du FC Union, j'ai ainsi pu expliquer en quoi respectivement Gilbert Gress, Gigi Meroni et Wolfgang Matthies remplissaient ce rôle.

Si l'unité territoriale de base du football est nationale, le supportérisme est une affaire de clubs, donc lié à des dynamiques locales. J'ai été amené à préciser le rapport entre une institution-club et son territoire de référence. A ce stade-là, il est nécessaire de distinguer trois niveaux d'échelle : le micro-local (quartier), le local (ville) et le macro-local (région). Tout club de tradition élabore, historiquement, sa propre identité territoriale. On a ainsi pu voir que le RCS était devenu progressivement « le club de l'Alsace », tandis que le TFC et le FCU ont stabilisé leur rayonnement à l'échelon de la ville. En s'identifiant avec leur club, les supporters s'identifient également avec le territoire représenté.

C'est à ce stade-là qu'il convient de recourir à la polémologie. Si chaque institution-club est amenée à incarner des caractéristiques identitaires liées à un

territoire, alors leur mise en confrontation s'avère potentiellement conflictuelle. Pour les besoins de l'analyse, l'espace du conflit vient ici se superposer à l'espace du supportérisme, car on observe que les fans reprennent à leur compte les antagonismes préexistants. Dans la relation qu'entretient un club à un autre, il faut distinguer trois possibilités de rapport conflictuel : tension, rivalité et hostilité. Plus on se rapproche du pôle de l'hostilité, plus on se situe dans un contexte d'escalade de la violence.

Entre deux clubs donnés, l'état du rapport conflictuel dépend de l'échelle territoriale de référence. Plus on se trouve à un échelon restreint, plus l'inimitié entre deux tifosiéries a des chances d'être forte. En général, la charge polémique atteint son paroxysme dans une situation où deux clubs coexistent, dans un rapport de dualité, à l'échelle locale. C'est par exemple le cas à Berlin-Est avec l'opposition Union/Dynamo ou à Turin avec l'antagonisme Torino/Juventus. En outre, l'hostilité est alimentée au niveau des caractéristiques propres à l'identité des clubs, à partir de couples de tension liée à la couleur idéologique (gauche/droite), la position sociale (riche/pauvre) ou le niveau d'ancrage local (établis/marginaux).

Toutefois, le supportérisme n'est pas généré uniquement par les possibilités conflictuelles qu'occasionnent les antagonismes identitaires entre institutions-clubs. Il a été nécessaire de s'intéresser au rapport particulier que les fans cultivent avec leur club de cœur. J'en suis arrivé à détailler pourquoi le supportérisme s'assimile, à certains égards, à la défense d'une cause qui se confond avec l'institution-club soutenue. A priori, une tifosiérie n'est pas un corps unitaire : elle est un ensemble composite constitué de courants divers qui parfois vont jusqu'à se combattre pour

des motifs d'ordre culturel, idéologique, de suprématie, etc. Pourtant, les supporters d'un même club tendent à s'unir, à se fédérer ou à se coordonner en dépit de leurs divergences, pour la défense de ce que l'on peut appeler « culture club ». La culture club, c'est tout ce qui se rattache à une identité traditionnelle et à une histoire sportive. C'est ce qui « fait sens » au-delà du spectacle au premier degré.

Mes observations réalisées en France, Allemagne et Italie - et en particulier à Strasbourg, Berlin et Turin - ont été synthétisées dans la deuxième partie de ce travail, avec l'objectif de les placer immédiatement en interdépendance avec des éléments plus théoriques. Cette deuxième partie avait pour objectif de proposer un premier niveau de compréhension du supportérisme. Néanmoins, il me fallait encore répondre à la question centrale que je m'étais formulée : quels sont les ressorts essentiels du supportérisme ? La troisième partie aura servi à traiter cette interrogation cruciale. J'en suis arrivé à dégager trois types de ressorts essentiels : l'émotion, le conflit et la culture.

L'émotion est le premier ressort essentiel du supportérisme. A travers le cocktail émotionnel, chaque supporter est susceptible d'éprouver une certaine ivresse sentimentale. Dans un contexte de « société liquide », le supportérisme correspond à une expérience « solide » ; durant le match, le corps est en effervescence et l'âme en suspens. Le stade peut être considéré en tant qu'espace de liberté émotionnelle, comme il en existe peu dans la vie courante. Pour l'individu-supporter, il constitue le théâtre d'un voyage intérieur qui le fait passer, sans transition, d'un état à un autre : du ravissement à la sidération, de l'espoir à la résignation, de l'orgueil à la honte, de l'insouciance à l'angoisse, etc. Par conséquent, le cocktail émotionnel se caractérise tant par son

intensité que par sa complexité. Toutefois, dans le cas de supporters soutenant un club en situation de marasme, la plupart des matches sont ennuyeux et pauvres en émotion. Dans la problématique du supportérisme, il a pu être exposé que ce qui se joue en marge des rencontres revêt un caractère décisif. Les rassemblements collectifs qui ont lieu avant et après participent, ainsi, de la dimension festive du supportérisme. Pour tout fan acharné, le jour de match, « c'est sacré ».

Le conflit peut être considéré comme le deuxième ressort essentiel du supportérisme. Au football, il est en effet question d'identités qui se jaugent et se confrontent. Etre supporter, c'est exalter l'honneur de sa propre « communauté imaginée » : la *Heimat*. D'une part, le supportérisme permet ce ressourcement affectif intérieur, envers ce que l'on peut aussi appeler « petite nation » ; d'autre part, le stade constitue un espace social de prédilection pour extérioriser, sur un mode dionysiaque, un attachement local. A bien des égards, le supportérisme s'assimile à un patriotisme de matrice festive, nourri par des représentations collectives issu de l'imaginaire guerrier. On constate que la majorité des fans acharnés se plaisent à défendre, sur un plan symbolique, l'honneur de leur *Heimat* : sans idéologie particulière, ni violence en acte. Cependant, dans une minorité de cas, des supporters extrêmes - hooltras ou hooligans notamment - opèrent une déconnexion idéale entre ce qui relève de la passion du football et ce qui relève de l'amour de la nation. Lorsque le désir patriotique s'exacerbe au détriment des activités classiques de soutien, le supportérisme tend à dériver vers la lutte identitaire et l'idéologie d'extrême droite. D'où la nécessité d'adopter un regard polémologique pour analyser ce type de dynamiques.

J'ai établi *in fine* que la culture constitue le troisième ressort essentiel du supportérisme. Du point de

vue indigène, le supporter ne se pense pas comme un consommateur de football : il se voit différent. Supportérisme et consumérisme apparaissent comme deux notions en tension. La culture supporters (ou *Fankultur*) correspond à cette ressource dont disposent les supporters acharnés pour s'opposer à certains principes de la société de consommation. La *Fankultur* possède un certain caractère tragique, en cela qu'elle se met en branle pour éviter d'être diluée dans l'hégémonie consumériste. S'agissant de ceux qui s'éloignent du pôle de la *Konsumorientierung*, les supporters se placent dans le cadre de la défense d'un football « authentique », contre le « foot-business ». Une certaine critique de la marchandisation de leur passion constitue un des moteurs du supportérisme contemporain. Jadis confidentielle à l'ère des premiers fanzines (années 1970-1980), la *Fankultur* se voit sublimée sous forme littéraire, depuis le début des années 1990, par certains journalistes et écrivains. En même temps qu'elle s'exporte au-delà des cercles de passionnés, elle demeure valorisée par les supporters eux-mêmes, notamment sur Internet (forums, blogs, etc.).

A travers cette thèse, j'ai tenté de contribuer de manière originale à mieux connaître le comportement des supporters de football. En matière de supportérisme, il existe toujours peu d'études sur la question incluant une dimension de comparaison internationale. J'ai pu mesurer la difficulté à mettre en œuvre ce que Christian Bromberger pouvait nommer « comparatisme raisonné ». Aujourd'hui, la problématique du supportérisme - dans un contexte de « football liquide » - transcende les particularités d'ordre local ou même national. En mettant en lien différents niveaux d'échelle (micro-individuel, micro-social et macro-social), il est possible d'établir ce que représente *essentiellement* le supportérisme sur un plan général : en France, Allemagne et Italie pour ce qui me concerne ici. En dépit des singularités culturelles qui

caractérisent ces trois zones, on décèle le même rapport de tension entre ces supporters acharnés - attachés à un football « de tradition » - et l'hégémonie consumériste, qu'ils perçoivent comme invasive et néfaste. Par ailleurs, j'ai souhaité tout au long de ce travail maintenir un regard polémologique, de manière à superposer une grille de lecture conflictuelle à l'espace du supportérisme. L'objectif était, là aussi, d'aboutir à une meilleure compréhension du phénomène.

Bien évidemment, il est possible d'approfondir et de prolonger certains axes de ce travail. J'ai évoqué au cours de la troisième partie les « médias supporters » sans peut-être assez insister sur ce qu'ils contiennent, au-delà d'une tonalité générale défavorable au foot-business. Il serait ainsi intéressant de consacrer une étude centrée spécifiquement sur une analyse de contenu d'un corpus de fanzines généralistes, par exemple, provenant de différents pays. Je me suis également rendu compte, au cours de mes investigations, qu'il était crucial de mettre en relation le ressenti psychique des individus avec les dynamiques collectives. Dans cette optique, la psychanalyse peut être précieuse grâce à une variété de concepts adéquats : le fantasme, la pulsion, l'identification, l'inconscient, le refoulement, etc. Dans une autre étude, il pourrait être judicieux de se livrer à une « socio-psychanalyse » du supportérisme, après s'être situé ici dans une « socio-anthropologie » du phénomène. Enfin, tout travail se basant sur la comparaison crée inévitablement une frustration car il faut se limiter à des zones bien précises. Les sources que j'ai utilisées provenaient de France, d'Allemagne ou d'Italie, éventuellement aussi de Grande-Bretagne. Peut-être est-il envisageable de continuer à mener des investigations en matière de supportérisme, en demeurant dans une dynamique comparative d'une part et, pourquoi pas, en élargissant le regard à de nouvelles zones d'autre part.

Bibliographie

- AGAMBEN, Giorgio. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*. Paris : Payot & Rivages, 2007
- ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris: La Découverte, 2006
- APERTI, Stefano. *Società, mass-media, tifoserie : Storia, soggetti e strumenti della comunicazione calcistica in Italia*. Rome : Bonnano, 2004
- ASCHENBECK, Arndt. *Fussballfans im Abseits*. Kassel : Agon Sportverlag, 1998
- AUGE, Marc. Football : de l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse. *Le Débat*, février 1982, n°19
- BALESTRI, Carlo, VIGANO, Gabriele. Il fenomeno ultras : origini, storia e sviluppi recenti di un mondo ribelle. *Quaderni di sociologia*, 2004, n°34, p. 37-49
- BALESTRINI, Nanni. *I furiosi*. Milan : Bompiani, 1994
- BARBA, Bruno. *Un antropologo nel pallone*. Rome : Meltemi, 2007
- BARBIER, Joachim. *Ce pays qui n'aime pas le foot*. Paris : Hugo & Cie, 2012
- BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Seuil, 1970
- BAUDRILLARD, Jean. *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard, 1976
- BAUDRILLARD, Jean. Miroir du terrorisme. In *La transparence du mal : Essai sur les phénomènes extrêmes*. Paris : Galilée, 1990, p. 82-87
- BAUER, Otto. *La question des nationalités et la social-démocratie*. Paris : Arcantère, 1987
- BAUMAN, Zygmunt. *La vie liquide*. Paris : Le Rouergue/Chambon, 2006
- BECKER, Howard. *Outsiders : Etudes de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié, 1985

- BECKER, Peter, PILZ, Gunter. *Die Welt der Fans : Aspekte einer Jugendkultur*. Munich : Copress, 1988
- BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin, 1996
- BERKOWITZ, Léonard. Whatever happened to the frustration-agression hypothesis ?. *American Behavioral Scientist*, 1978, vol. 21, 5, p. 691-706
- BIANCHI, Dante. *In principio era rosa : 100 anni di Juventus*. Turin : Il Punto, 1997
- BIHR, Alain. *La reproduction du capital : Prolégomènes à une théorie générale du capitalisme*. Lausanne : Editions Page Deux, 2001
- BLASCHKE, Ronny. Feuerwehr auf dem Drahtseil. In *Im Schatten des Spiels : Rassismus und Randal im Fussball*. Göttingen : Die Werkstatt, 2007
- BLECKING, Diethelm. Le football allemand, une histoire d'identités multiples. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 93-101
- BLOCISZEWSKI, Jacques. *Le match de football télévisé*. Rennes : Apogée, 2007
- BLOUIN, Pascal. *Une coupe du monde : Télégénie du football*. Arles : Actes Sud, 2011
- BODIN, Dominique. *Le hooliganisme*. Paris : PUF, 2003
- BOUVIER, Pierre. *De la socioanthropologie*. Paris : Galilée, 2011
- BOUVIER, Pierre. L'objet de la socio-anthropologie : Crise, déstructuration, recomposition, perdurance. *Socio-anthropologie* [en ligne], 1997, n°1. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index27.html>>
- BREDEKAMP, Horst. *Une histoire du Calcio : La naissance du Football*. Paris : Frontières, 1998
- BRENNER, David. *Neues aus der Fankurve : Wie Ultras und andere Fangruppierungen die Fankultur verändern*. Marbourg : Tectum-Verlag, 2009
- BROHM, Jean-Marie, PERELMAN, Marc. *Le football, une peste émotionnelle : La barbarie des stades*. Paris : Gallimard, 2006

- BROMBERGER, Christian. De quoi parlent les sports ?, *Terrain*, 1995, n°25, p. 5-12
- BROMBERGER, Christian. *Football : La bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris : Bayard, 1998
- BROMBERGER, Christian. *Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995
- BROMBERGER, Christian, et al. *Passions ordinaires : Du match de football au concours de dictée*. Paris : Bayard, 1998
- BROUSSARD, Philippe. *Génération Supporter*. Paris : Robert Laffont, 1990
- BUFORD, Bill. *Parmi les hooligans*. Paris : Christian Bourgeois, 1994
- CAILLOIS, Roger. *Des jeux et des hommes*. Paris : Gallimard, 1967
- CAILLOIS, Roger. *L'homme et le sacré*, Paris : Gallimard, 2000
- CHOVAUX, Olivier, COUTEL, Charles, et al. *Ethique et spectacle sportif*. Arras : Artois Presses Université, 2003
- CIONI, Daniele. *Dimensione Ultras : Viaggio nel tifo organizzato italiano*. Florence : Caminito, 2005
- COHEN, Stanley. *Folk devils and moral panics*. Londres : Paladin, 1972
- COHEN, Stanley, et al. *Images of deviance*. Harmondsworth : Penguin books, 1971
- COLLINET, Cécile, BERNARDEAU MOREAU, Denis, BONOMI, Julien. Le Casual, un nouveau genre de hooligan : Loin du stade et de la police. *Les annales de la recherche urbaine*, novembre 2008, n°105, p. 36-45
- COSER, Lewis. *Les fonctions du conflit social*. Paris : PUF, 1982
- CZERWINSKI, Tino, KARPA, Gerald. *1. FC Union Berlin : Ein Jahrhundert Fussballtradition*. Erfurt : Sutton, 2005
- DAL LAGO, Alessandro. *Descrizione di una battaglia : I rituali del calcio*. Bologne : Il Mulino, 1990

- DAL LAGO, Alessandro, MOSCATI, Roberto. *Regalateci un sogno : Miti e realtà del tifo calcistico in Italia*. Milan : Bompiani, 1992
- DEBORD, Guy. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1996
- DEBORD, Guy. *Préliminaires pour une définition du programme révolutionnaire*. Paris : Réédition Sens & Tonka, 2000
- DE GIOVANNI, Maurizio. *Juve-Napoli 1-3 : La presa di Torino*. Villaricca : Cento Autori, 2008
- DEJOURS, Christophe. *Souffrance en France : La banalisation de l'injustice sociale*. Paris : Seuil, 1998
- DELANNOI, Gil. La nation entre la société et le rêve. *Communications*, 45, 1987, p. 7-15
- DEMAZIERE, Didier, CARPENTIER-BOGAERT, Catherine, MAERTEN, Yves, et al. *Le peuple des tribunes : Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*. Béthune : Musée d'ethnologie régionale, 1998
- DEMAZIERE, Didier, NUYTENS, William, et al. Un monde foot, foot, foot !. *Panoramiques*, 2002
- DE SAUSSURE, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1972
- DESHAIES, Jean-Louis. *Football, spectacle et violence*, Paris : Chiron, 1987
- DESJEUX, Dominique. Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle...d'observation !. *Utinam*, 1996, n°20, p. 15-44
- DE WAELE, Jean-Michel, HUSTING, Alexandre, et al. *Football et identités*, Bruxelles : Editions de l'université de Bruxelles, 2008
- DIETSCHY, Paul. *Histoire du football*. Paris : Perrin, 2010
- DIETSCHY, Paul, MOURAT, Antoine. Professionnalisation du football et industrie automobile : les modèles turinois et sochalien. *Histoire et Sociétés*, 2006, n°18-19, p. 154-175
- DI LEO, Gianluca. *Gli ultimi guerrieri ultras : Il nostro modo di essere*. Vérone : Sport Communication, 2005
- DOLLARD, John, et al. *Frustration and aggression*. New Haven : Yale University Press, 1939

- DRUT, Bastien. *Economie du football professionnel*. Paris : La Découverte, 2011
- DUMAZEDIER, Joffre, RIPERT, Aline. *Loisir et culture*. Paris : Seuil, 1966
- DUNNING, Eric, et al. *The Sociology of Sport*. Londres : Frank Cass & Co., 1971
- DURAND, Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale*. Paris : Bordas, 1969
- DURKHEIM, Emile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : PUF, 2003
- DUVIGNAUD, Jean. *Fêtes et civilisations*, Arles : Actes Sud, 1991
- EANDI, Ermanno, et al. *Il Toro siamo noi : I tifosi granata, protagonisti del LORO Toro*. Turin : Toro News, 2006
- EHRENBERG, Alain. *Le culte de la performance*, Paris : Calmann-Lévy, 1991
- EHRENBERG, Alain. Le football et ses imaginaires. *Les Temps modernes*, novembre 1984, n°460
- EISENBERG, Christiane. Les origines de la culture du football en Allemagne. *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 33-48
- ELIAS, Norbert. *Engagement et distanciation : Contributions à la sociologie de la connaissance*. Paris : Fayard, 1993
- ELIAS, Norbert. *La société des individus*. Paris : Pocket, 2004
- ELIAS, Norbert. *Logiques de l'exclusion : Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*. Paris : Fayard, 1997
- ELIAS, Norbert. *Qu'est-ce que la sociologie ?*. Paris : Pocket, 1993
- ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric. *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*. Paris : Fayard, 1994
- FARIN, Klaus, HAUSWALD, Harald. *Die dritte Halbzeit : Hooligans in Berlin-Ost*. Bad Tölz: Tilsner, 1998

- FERRERI, Andrea. *Ultras, i ribelli del calcio : Quarant'anni di antagonismo e passione*. Lecce : Bepress, 2008
- FISCHER, Bernd, NACHTIGALL, Rainer. *Fussball in Berlin : Skandal ohne Ende*. Berlin : Sportverlag, 1992
- FONTAINE, Marion. *Le Racing Club de Lens et les « Gueules Noires » : Essai d'histoire sociale*. Paris : Les Indes savantes, 2008
- FOOT, John. *Calcio : 1898-2007 : Storia dello sport che ha fatto l'Italia*. Milan: Rizzoli, 2007
- FREUD, Sigmund. *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF, 1981
- FREUND, Julien. *Sociologie du conflit*. Paris : PUF, 1983
- FREUND, Julien. Topique de la polémologie. *Res Publica*, XIX, 1977, n°1, p. 43-70
- FRIEDEMANN, Horst, et al. *Sparwasser und Mauerblümchen: Die Geschichte des Fussballs in der DDR*. Essen : Klartext-Verlag, 1991
- GABLER, Jonas. *Die Ultras: Fussballfans und Fussballkulturen in Deutschland*. Cologne : PappyRossa, 2010
- GABLER, Jonas. *Ultrakulturen und Rechtsextremismus : Fussballfans in Deutschland und Italien*. Cologne : PappyRossa, 2009
- GAUDEZ, Florent, et al. *Figures de l'altérité : Comment peut-on être socio-anthropologue aujourd'hui ?*. Paris : L'Harmattan, 2010
- GEBAUER, Gunter. Le nouveau Nationalisme Sportif. *Quasimodo*, octobre 1996, n°1, p. 13-18
- GEPHART, Werner, BRESSLER, Vanessa. *Voyages sociologiques France – Allemagne*. Paris : L'Harmattan, 2005
- GIDDENS, Anthony. *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*. Paris : PUF, 1987
- GIRARD, René. *La violence et le sacré*. Paris : Grasset, 1972

- GOCH, Stefan. Le cœur du football bat dans les villes et les régions : l'exemple de la vallée de la Ruhr. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 102-118
- GRAS, Alain. La socio-anthropologie, une critique radicale de l'évolutionnisme. *Socio-anthropologie* [en ligne], 2004, n°14. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index373.html>>
- GURVITCH, Georges. *Dialectique et sociologie*. Paris : Garnier-Flammarion, 1962
- GUTH, Suzie. Le conflit et la morphogenèse des groupes. In WATIER, Patrick, et al. *Georg Simmel: la sociologie et l'expérience du monde moderne*. Paris : Méridiens-Klincksieck, 1986, p. 207-219
- HALL, Stuart, JEFFERSON, Tony, et al. *Resistance Through rituals*. Londres : Hutchinson, 1976
- HAMEL, Jacques. La socio-anthropologie, un nouveau lien entre la sociologie et l'anthropologie. *Socio-anthropologie* [en ligne], 1997, n°1. Disponible sur Internet : <URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index73.html>>
- HARTWIG, Wolfgang, WEISE, Günter. *100 Jahre Fussball in Berlin*. Berlin : Sportverlag, 1997
- HAUSWALD, Harald, WILLMANN, Frank. *Ultras Kутten Hooligans : Fussballfans in Ost-Berlin*. Berlin: Jaron, 2008
- HEIDEGGER, Martin. *Essais et conférences*. Paris : Tel Gallimard, 1980
- HEINEMANN, Klaus. *Einführung in die Soziologie des Sports*. Schorndorf : Hofmann, 1998
- HERACLITE. *Fragments*. Paris : PUF, 1998
- HERITIER-AUGE, Françoise. Du comparatisme et de la généralisation en anthropologie. *Gradhiva*, 1992, n°11, p. 3-22
- HESSE-LICHTENBERGER, Ulrich. *Tor ! : The Story of German Football*. Londres : WSC Books, 2003
- HINTERMEYER, Pascal. Entre guerre et paix, le terrorisme. *Revue des sciences sociales*, 2006, n°35, p. 46-53
- HOPF, Wilhelm, et al. *Fussball : Soziologie und Sozialgeschichte einer populären Sportart*. Lit Verlag, 1994

- HORNBY, Nick. *Carton jaune*. Paris : Plon, 1998
- HOURCADE, Nicolas. La France des « ultras ». *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 241-261
- HOURCADE, Nicolas. La place des supporters dans le monde du football. *Pouvoirs*, 2002, n°101, p. 75-87
- HOURCADE, Nicolas. L'engagement politique des supporters « ultras » français. *Politix*, 2000, n°50, p. 107-125
- HOURCADE, Nicolas. Les groupes de supporters ultras. *Agora Débats/Jeunesse*, 2004, n°37, p. 32-42
- HOURCADE, Nicolas, LESTRELIN, Ludovic, MIGNON, Patrick. *Livre vert du supportérisme : Etat des lieux et propositions d'actions pour le développement du volet préventif de la politique de gestion du supportérisme*. Octobre 2010
- INGHAM, Roger, et al. *Football Hooliganism*. Londres : Inter-action Imprint, 1978
- KING, John. *Football Factory*. Paris : Alpha bleue, 1998
- KLINGER, Myriam, et al. *Héritage et actualité de la polémologie*. Paris : Téraèdre, 2007
- KOFMEHL, Damaris. *Jan, le hooligan*. Romanel-sur-Lausanne : Ourania, 2010
- LABBE, Yves. Réflexions philosophiques sur la comparaison. In BOESPFLUG, François, DUNAND, Françoise, et al. *Le comparatisme en histoire des religions*, Paris : Cerf, 1997, p. 23-43
- LACLEMENCE, Patrick. *Plus jamais ! : De Heysel à Sheffield*. Paris : Blick, 1998
- LANFRANCHI, Pierre, et al. *Il calcio e il suo pubblico*. Naples : Edizioni scientifiche italiane, 1992
- LANFRANCHI, Pierre. La réinvention du foot en Italie. *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 49-65
- LAPASSADE, Georges. *La transe*. Paris : PUF, 1990

- LAVA, Davide. *Hooligans e ultras : Rito e aggressività nel mondo del calcio*. Falconara Marittima : L'Orecchio di Van Gogh, 2008
- LEBLANC, Patrice. L'imaginaire social : Note sur un concept flou. *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1994, Vol. XCVII, p. 415-434
- LECH, Antoine. Comment peut-on être supporter(s) ? : Les formes élémentaires du supportérisme. Thèse de doctorat : Sciences sociales : Université Paris Descartes : 2008
- LECLAIRE, Jean-Philippe. *Le Heysel : Une tragédie européenne*. Paris : Calmann-Lévy, 2005
- LESTRELIN, Ludovic. *L'autre public des matchs de football : Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*. Paris : Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2010
- LEVI-STRAUSS, Claude. *La pensée sauvage*. Paris : Pocket, 1990
- LEVY-BRUHL, Lucien. *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris : Félix Alcan, 1918
- LIGUORI, Guido, SMARGIASSE, Antonio. *Calcio e neocalcio : Geopolitica e prospettive del football in Italia*. Rome : Manifestolibri, 2003
- LITS, Grégoire. Tiers et objectivité sociale chez Georg Simmel. *Emulations* [en ligne], 2009, n°5. Disponible sur Internet : <URL : <http://shortlinks.revue-emulations.net/xnpvt>>
- LOHMANN, Moritz, LEHNERT, Joris. 1990/91 : L'Allemagne de l'Est reléguée, De la DDR-Oberliga à l'anonymat : Le football est-allemand à la recherche de son identité. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 166-182
- LORENZ, Konrad. *L'agression : Une histoire naturelle du mal*. Paris : Flammarion, 1969
- LOUIS, Sébastien. *Le phénomène ultras en Italie*. Paris : Mare et Martin, 2006
- LUTHER, Jörn, WILLMANN, Frank. *BFC Dynamo : Der Meisterclub*. Berlin : Das Neue Berlin, 2004
- LUTHER, Jörn, WILLMANN, Frank. *Eisern Union !*. Berlin : BasisDruck, 2010
- MAGNANE, Georges. *Sociologie du sport*. Paris : Gallimard, 1964

- MANCINI, Silvia. Les implications théoriques dans la méthode comparative: Un exemple italien. *Ethnologie française*, XXIII, 1993, p. 603-612
- MARCHI, Valerio. Il derby del bambino morto : Violenza e ordine pubblico nel calcio. Rome : DeriveApprodi, 2005
- MARCHI, Valerio. *La sindrome di Andy Capp : Cultura di strada e conflitto giovanile*. Rimini : Nda Press, 2004
- MARCHI, Valerio, et al. *Ultrà : Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*. Rome : Koinè, 1994
- MARIOT, Nicolas. Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules. *Revue française de science politique*, octobre 2001, 51^{ème} année, n°5, p. 707-738
- MARSH, Peter. *Aggro : The Illusion of Violence*. Londres : Dent, 1978
- MARSH, Peter, ROSSER, Elisabeth, HARRE, Rom. *Le regole del disordine*. Milan : Giuffrè, 1984
- MARTUCCI, Maurizio. *Football Story : Musei e mostre del calcio nel mondo*. Florence : Nerbini, 2010
- MAUSS, Marcel. Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. In *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF, 2001, p. 143-279
- MICHEA, Jean-Claude. *Les intellectuels, le peuple et le ballon rond*. Paris : Climats, 2010
- MICHON, Bernard, TERRET, Thierry, et al. *Pratiques sportives et identités locales*. Paris : L'Harmattan, 2004
- MIGNON, Patrick. Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football. *Communications*, 1998, n°67
- MIGNON, Patrick. « Footballisation » de la politique ? : Culture du consensus et football en Grande-Bretagne. *Politix*, 2000, n°50, p. 49-71
- MIGNON, Patrick. *La passion du football*. Paris : Odile Jacob, 1998
- MIGNON, Patrick. *La société du samedi : Supporters, ultras et hooligans*. Rapport réalisé pour le compte de l'IHESI, 1993

- MIGNON, Patrick. Supporters et hooligans en Angleterre depuis 1871. *Vingtième Siècle : Revue d'histoire*, avril-juin 1990, n°26
- MIGNON, Patrick. Supporters, ultras et hooligans. *Les Cahiers de l'INSEP*, 1995, n°10
- MILZA, Pierre. Le football italien. Une histoire à l'échelle du siècle. *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, avril-juin 1990, n°26, p. 49-58
- MOREAU, Patrick. Fans, ultras, hools... Le football entre spectacle de masse, politique et violence. 2050, juillet, 2008, n°8, p. 57-64
- MORRIS, Desmond. *La tribù del calcio*. Milan : Mondadori, 1982
- MÜELLER, Denis. *Le football, ses dieux et ses démons : Menaces et atouts d'un jeu dérégulé*. Genève : Labor et Fides, 2008
- MUMFORD, Lewis. *Technique et civilisation*. Paris : Seuil, 1950
- NASIO, J.-D. *Un psychanalyste sur le divan*. Paris : Payot, 2009
- NORA, Pierre, et al. *Les lieux de mémoire*. Paris : Gallimard, 1997
- NUYTENS, Williams. *La popularité du football : Sociologie des supporters à Lens et à Lille*. Arras : Artois Presses Université, 2004
- NUYTENS, Williams. *L'épreuve du terrain : Violences des tribunes, violences des stades*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011
- NUYTENS, Williams. Le supportérisme des jeunes passionnés. *Agora Débats/Jeunesse*, 2004, n°37, p. 22-31
- OSSOLA, Franco, MULIARI, Giampaolo. *Un secolo di Toro : Tra leggenda e storia cento anni di vita granata*. Turin : Il Punto, 2006
- PAPA, Antonio, PANICO, Guido. *Storia sociale del calcio in Italia*. Bologne : Il Mulino, 2002
- PARKS, Tim. *Une Saison de Vérone*. Paris : Christian Bourgeois, 2002

- PASQUET, Yannick. L'Est hors-jeu. In *Le Mur dans les têtes : Chroniques d'Allemagne*. Paris : Editions du Moment, 2009, p. 229-237
- PERELMAN, Marc. *Le sport barbare : Critique d'un fléau mondial*. Paris : Michalon, 2012
- PERNIOLA, Mario. *Contre la communication*. Paris : Lignes et Manifestes, 2004
- PERNY, Pierre. *Racing 100 ans*, Autoproduit, 2006
- PIVOT, Bernard. Le football roi. In GARCIN, Jérôme, et al. *Nouvelles mythologies*. Paris : Seuil, 2007, p. 134-136
- PFISTER, Richard. Le sport et la catharsis de l'agressivité. In ARNAUD, Pierre, BROYER, Gérard, et al. *La psychopédagogie des activités physiques et sportives*. Toulouse : Privat, 1985, p. 243-256
- PILZ, Gunter, WÖLKI-SCHUMACHER, Franciska. *Aperçu général du phénomène de la culture ultra dans les Etats membres du Conseil de l'Europe en 2009* [en ligne]. Conférence internationale sur les ultras, 18 janvier 2010, p. 21. Disponible sur Internet : <URL : http://www.coe.int/t/dg4/sport/Source/T-RV/T-RV_2010_03_FR_background_doc_Prof_PILZ.pdf>
- PILZ, Gunter. De la culture ultra à la culture de la violence : Violence et racisme dans le contexte du football allemand. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 194-205
- PILZ, Gunter, et al. *Wandlungen des Zuschauerverhaltens im Profifussball*. Bonn : Hoffmann, 2006
- POIRIER, Lucien. *Des stratégies nucléaires*. Paris : Hachette, 1977
- PORRO, Nicola. *Sociologia del calcio*. Rome : Carocci, 2008
- POZZONI, Stefano. *Dove sono gli Ultras ? : Squadre, stadi, curve e cori*. Milan : Zelig, 2005
- PRADEAU, Jean-François. *Dans les tribunes : Eloge du supporter*. Paris : Les Belles Lettres, 2010
- PYTA, Wolfram. La contribution du football à la construction de l'identité collective en Allemagne. *Allemagne d'aujourd'hui*, juillet-septembre 2010, n°193, p. 119-129
- QUIVY, Raymond, VAN CAMPENHOUDT, Luc. *Manuel de recherches en sciences sociales*. Paris : Dunod, 2006

- RACKER, Heinrich. *Transfert et contre-transfert : Etudes sur la technique psychanalytique*. Césura Lyon, 2000
- REIJASSE, Jérôme. *Parc : Tribune K – Bleu bas*. Paris : L'œil d'Horus, 2009
- RIVIERE, Claude. Religion, magie et rites du sport. In *Les rites profanes*. Paris : PUF, 1995, p. 161-187
- ROBIN, Guillaume, et al. *Football, Europe et régulations*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2011
- ROSELL, Wally, et al. *Eloge de la passe : Changer le sport pour changer le monde*. Saint-Georges d'Oléron : Les Editions Libertaires, 2012
- ROUMESTAN, Nicolas. *Les supporters de football*. Paris : Anthropos, 1998
- ROVERSI, Antonio, et al. *Calcio e violenza in Europa*. Bologne : Il Mulino, 1990
- ROVERSI, Antonio. *Calcio, tifo e violenza*. Bologne : Il Mulino, 1992
- ROVERSI, Antonio, BALESTRI, Carlo. Gli Ultras oggi : Declino o cambiamento ?. *POLIS*, 1999, n°3, p. 453-467
- RUSSO, Pippo. *L'invasione dell'Ultracalcio*, Vérone : Ombre Corte, 2005
- SALVI, Sergio, SAVORELLI, Alessandro. *Tutti i colori del calcio : Storia e araldica di una magnifica ossessione*. Florence : Le Lettere, 2008
- SALVINI, Alessandro. *Il rito aggressivo. Dall'aggressività simbolica al comportamento violento : il caso dei tifosi ultras*. Florence : Giunti, 1988
- SALVINI, Alessandro. *Ultrà : Psicologia del tifoso violento*. Florence : Giunti, 2004
- SAPIR, Edward. *Selected writings in language, culture and personality*. Berkeley: University of California Press, 1949
- SCHÜTZ, Alfred. Sur les réalités multiples. In *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1987, p. 103-167
- SEGRE, Daniele. *Ragazzi di Stadio*. Turin : Gabriele Mazzotta, 1979

- SIGNORELLI, Amalia. Territoires : Les tifosi, l'équipe et la cité. *Ethnologie française*, XXV, 1994, p. 615-627
- SIMMEL, Georg. *Le conflit*. Saulxures : Circé, 1992
- SOMMEREY, Marcus. *Die Jugendkultur der Ultras : Zur Entstehung einer neuen Generation von Fussballfans*. Stuttgart : Ibidem, 2010
- SONNTAG, Albrecht. Le football en Allemagne. *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 181-189
- SONNTAG, Albrecht. *Les identités du football européen*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2008
- STEFANINI, Maurizio. *Ultras : Identità, politica e violenza nel tifo sportivo da Pompei a Raciti e Sandri*. Milan : Boroli, 2009
- STOLZ, Sascha. *1. FC Union Berlin : Ein Jahrhundert Fussball an der alten Försterei*. Berlin, 1999
- TAYLOR, Ian. Hooligans : Soccer's Resistance Movement, *New Society*, 1969
- TREMOULINAS, Alexis. La construction locale d'un ordre social : Négociations de parties de football. *L'Année sociologique*, 2008, 58, n°2, p. 267-298
- TSOUKALA, Anastassia. *Hooliganisme en Europe : Sécurité et libertés publiques*. Outremont : Athéna, 2010
- VALADE, Bernard. Types de conflits et formes de consensus. In DEROUCHE-GURCEL, Lyliane, WATIER, Patrick, et al. *La sociologie de Georg Simmel : éléments actuels de modélisation sociale*. Paris : PUF, 2002, p. 267-281
- VASSORT, Patrick. *Football et politique : Sociologie historique d'une domination*. Paris : Les Editions de la passion, 1999
- VELLA, Christian. *Allez Strasbourg !*. Paris : Calmann-Lévy, 1979
- WAHL, Alfred. *La balle au pied : Histoire du football*. Paris : Gallimard, 1990
- WAHL, Alfred. *Les Archives du football*. Paris : Gallimard-Juliiard, 1989

WAHL, Alfred. Un professionnalisme de résignation en France. *Sociétés et Représentations*, décembre 1998, n°7, p. 67-75

WILLIAMS, John, DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick. *Hooligans abroad : The behaviour and control of English fans in continental Europe*. Londres: Routledge & Kegan Paul plc, 1984

WILLMANN, Frank, et al. *Stadionpartisanen : Fussballfans und Hooligans in der DDR*. Berlin : Neues Leben, 2007

WINKLER, Joachim, WEIS, Kurt, et al. *Soziologie des Sports*. Westdeutscher Verlag, 1995

YONNET, Paul. Football : les paradoxes de l'identité. *Le Débat*, septembre-octobre 2007, n°146, p. 178-191

Sociologie des supporters de football

Résumé

Le supporter de football n'est pas un spectateur ordinaire : c'est un « acharné », un « spect'acteur », qui n'entend pas vivre sa passion par procuration. Il s'approprie littéralement la notion de compétition dans ses activités de soutien. Mon travail se base sur une acception restrictive du terme « supporter », défini en tant qu'individu qui s'investit émotionnellement de manière poussée et qui s'identifie fortement au club qu'il affectionne. Etre supporter, ce n'est pas le devenir : c'est le demeurer. Analyser le supporterisme revient à s'intéresser à ces fans qui continuent de soutenir une équipe indépendamment de ses performances sportives. J'ai choisi d'enquêter sur des populations qui se rattachent à des institutions-clubs « en situation de marasme », à Strasbourg, Berlin et Turin. Pourquoi ces supporters se rendent-ils encore au stade quand bien même les perspectives de succès sont limitées voire inexistantes ? Quelle place accorder au conflit dans le supporterisme ? Et plus généralement, quels sont les principaux ressorts du militantisme sportif ? Mots-clés : supporterisme, sport, socioanthropologie, comparatisme, polémologie, institution, culture, identités.

Résumé en anglais

Football supporters are not mere spectators: they can be described as "addicts" or "spect'actors". They do not want to live their passion by proxy, this is why they literally take over the concept of competition. My research is based on a restrictive definition of the term "supporter" as an individual who deeply gets emotionally involved and fully identifies with one's club. Being a supporter does not consist in becoming one but remaining one. Analysing supporterism amounts to taking an interest in these fans who continue to support their team regardless of the performances and outcomes. I chose to investigate populations linked to "decadent" club-institutions in Strasbourg, Berlin and Turin. Why are these supporters still going to the stadium even with very low probability of success ? What is the status of conflict in supporterism ? And more broadly: what are the main features of sport militantism? Keywords : supporterism, sport, socioanthropology, comparatism, polemology, institution, culture, identities.